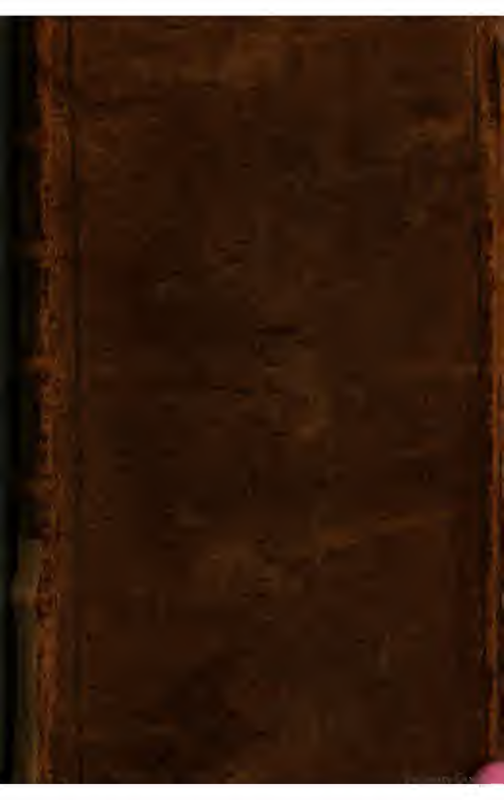
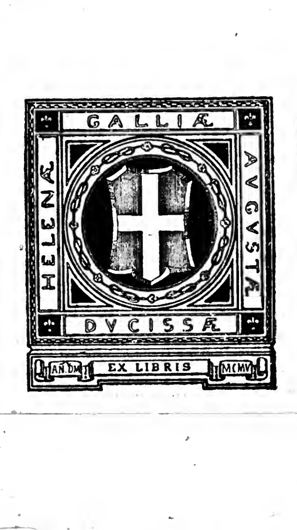
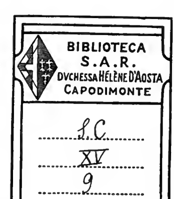



GALLIÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
HELENÆ
AÑ.DM
EX LIBRIS
MCMV





HISTOIRE
ANCIENNE.
TOME SIXIÉME.

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SIXIE'ME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXIV

Avec Approbation & Privilege du Roi.





HISTOIRE
ANCIENNE
DES PERSES
ET
DES GRECS.

AVANT-PROPOS.



Es regnes de Philippe roi de Macédoine & d'Alexandre ſon fils, qui ſont la matiére de ce Volume, contiennent l'eſpace de trente-ſix ans, le premier vingt-quatre, l'autre douze; & s'étendent depuis la premiére année de la CV. Olympiade, ou l'an du Monde 3644, juſqu'à la premiére année de la CXIV,

Olympiade, ou l'an du Monde 3680.

Les Rois, qui régnoient alors en Perse, sont Artaxerxe, Ochus, Arse, & Darius Codoman. L'empire des Perses périt avec ce dernier.

Nous ne savons de tout ce qui s'est passé pendant ces trente-six ans chez les Juifs, que ce qu'on en lit dans l'historien Josephe, Livre XI. chap. 7 & 8 des Antiquités Judaïques, sous les Grands-Prêtres Jean ou Johanan, & Jaddus. Il en sera parlé dans le cours de cette histoire, avec laquelle celle des Juifs se trouve liée.

Ce même espace de trente-six ans, par raport à l'histoire Romaine, s'étend depuis la 393e année de la fondation de Rome jusqu'à la 429e année. Les grands hommes qui ont paru le plus à Rome pendant cet espace de tems, sont Appius Claudius Dictateur, T. Quintius Capitolinus, Tit. Manlius Torquatus, L. Papirius Cursor, M. Valerius Corvinus, Q. Fabius

Rullus, le premier Décius qui se dévoua pour sa patrie.

Les noms de Philippe & d'Alexandre, dont nous avons à parler, sont trop connus, pour qu'il soit besoin d'avertir combien leur histoire doit être intéressante.

Il seroit à souhaiter que nous eussions la vie de Philippe écrite entiére & de suite par quelque Auteur ancien; ou que du moins quelque moderne en eût ramassé avec soin toutes les circonstances répandues de côté & d'autre. Au défaut de ce secours, je me suis aidé principalement de * Démosthéne, & des Interprétes qui ont travaillé sur cet Orateur; & en particulier des Notes de Mr. de Tourreil; & de celles de ** Lucchesini noble

* *Je cite souvent quelques Auteurs grecs, dont j'ai oublié de marquer l'édition.*

DEMOSTHENE, *imprimé à Francfort en* 1604.

ISOCRATE, *in-8°. de Paul-Estienne en* 1604.

ARRIEN, *de Jacq. Gronove, imprimé en Hollande à Leyde l'an* 1704.

** *Ces notes sont imprimées à Rome en* 1732.

Patricien de Lucques, qui ſont fort ſavantes.

Pour ce qui regarde Alexandre; ſans parler de Diodore de Sicile & de Juſtin; Quinte-Curce, Plutarque, & Arrien, le font ſuffiſamment connoitre. Ce dernier, diſciple d'Epictéte, étoit de Nicomédie en Bithynie. Il vivoit ſous l'Empereur Adrien: & ſous les deux Antonins. Il étoit homme de guerre, auſſi bien que philoſophe & hiſtorien; & l'on s'en aperçoit bien dans les deſcriptions de combats, qui ſont beaucoup plus exactes que celles de Quinte-Curce. Son ſtile eſt ſimple, ſans ornemens, & preſque ſans réflexions: mais cette ſimplicité l'emporte infiniment ſur la parure de l'Hiſtorien latin. Il a écrit les campagnes d'Alexandre en ſept livres, à l'imitation de Xénophon, qui à écrit celles du jeune Cyrus en autant de livres: ce qui, joint à quelque reſſemblance de ſtile, lui a fait quelquefois donner le nom de nouveau Xé-

nophon. Son hiſtoire des Indes, renfermée en un ſeul Livre, paroit être en quelque ſorte la ſuite & la fin de celle d'Alexandre.

Quinte-Curce a écrit la même hiſtoire en dix livres, dont les deux premiers ne ſont pas venus juſqu'à nous, mais ont été ſupplées par Freinshémius. On ne ſait point préciſément dans quel tems cet Hiſtorien a vécu; & c'eſt le ſujet d'une grande diſpute parmi les Savans: les uns le plaçant ſous Auguſte ou Tibére, d'autres ſous Veſpaſien, quelques-uns ſous Trajan. Son ſtile eſt fleuri, agréable, rempli de réflexions ſenſées, & de harangues fort belles, mais, pour l'ordinaire, trop longues, & qui ſentent le Déclamateur. Ses penſées ingénieuſes, & ſouvent très ſolides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroit pas marqué au coin du ſiécle d'Auguſte. Il ſeroit aſſez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs latins, n'eût fait

aucune mention d'un Hiſtorien auſſi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui. Quoiqu'il en ſoit, car je laiſſe aux Savans à décider cette queſtion, j'ai fait grand uſage de cet Auteur, & de l'excellente verſion que nous en a donné Mr. de Vaugelas.



LIVRE QUATORZIÉME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

§. I.

Naissance & enfance de Philippe. Commencement de son régne. Ses premiéres conquêtes. Naissance d'Alexandre.

LA MACEDOINE étoit un roiaume héréditaire, situé dans l'ancienne Thrace, & borné au midi par les montagnes de la Thessalie; à l'orient par la Béotie & la Pierie; au couchant par les Lyncestes; au Septentrion par la Migdonie & par la Pélagonie. Mais quand Philippe eut conquis une partie de la Thrace & de l'Illyrie, ce roiaume s'étendit depuis la mer Adriatique jusqu'au fleuve Strymon. Edesse d'abord en fut la capitale: puis elle céda cet honneur à Pella, célébre par la naissance de Philippe & d'Alexandre.

Philippe, dont l'histoire va nous occuper, étoit fils d'Amyntas II. que

A iiij

l'on comptoit pour le seiziéme Roi de Macédoine depuis Caranus, qui avoit fondé ce roiaume il y avoit quatre cens trente ans, c'est-à-dire l'an du Monde 3210, & avant Jesus-Christ 794. L'histoire de tous ces Rois est assez obscure, & ne renferme presque que quelques guerres particuliéres avec les Illyriens, les Thraces, & d'autres peuples voisins.

Les Rois de Macédoine prétendoient descendre d'Hercule par Caranus, & par conséquent être Grecs d'origine. Démosthéne néanmoins les traite souvent de barbares, sur-tout en parlant de Philippe. Il est vrai que les Grecs donnoient ce nom à toutes les autres nations, sans en excepter les Macédoniens. Alexandre, roi de Macédoine du tems de Xerxès, se vit exclus, comme barbare, des Jeux Olympiques, & ne parvint enfin à y entrer, qu'après avoir fait ses preuves qu'il étoit originaire d'Argos. Le même Alexandre, lorsqu'il passa du camp des Perses à celui des Grecs pour avertir ces derniers, que Mardonius avoit résolu de les surprendre à la pointe du jour, justifia sa perfidie par son ancienne origine, qu'il raportoit aux Grecs.

Herod. lib. 5. cap. 22.

Idem lib. 9. cap. 44.

Les anciens Rois de Macédoine ne dédaignoient pas de vivre ſous la protection, tantôt d'Athénes, tantôt de Thébes, tantôt de Sparte, changeant facilement d'Alliés ſelon que leur intérêt le demandoit. Thucydide en fournit pluſieurs exemples. Un d'eux, nommé Perdiccas, dont les Athéniens avoient été mécontens, devint leur tributaire ; ce qui dura depuis qu'ils eurent établi une colonie dans Amphipolis, ſous la conduite d'Agnon fils de Nicias, environ quarante huit ans avant la guerre du Péloponnéſe, juſqu'à ce que Braſidas, Général de Lacédémone, vers la cinquiéme ou ſixiéme année de cette guerre, ſouleva contr'eux tout ce canton, & les éloigna des frontiéres de Macédoine.

Nous verrons bientôt cette même Macédoine, autrefois tributaire d'Athénes, devenir ſous Philippe l'arbitre de la Gréce, & ſous Alexandre triompher de toutes les forces de l'Aſie.

Amyntas, pere de Philippe, commença à régner la troiſiéme année de l'Olympiade XCVI. Dès l'année ſuivante, attaqué vivement par les Illyriens, & dépouillé d'une grande partie de ſon roiaume qu'il n'eſpéroit

An.M.3606.
Av.J.C.398.
Diod. lib. 14. pag. 307. & 341.

presque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avoit eu recours aux Olynthiens, & pour se les attacher davantage, leur avoit cédé une assez grande étendue de terres qu'il possédoit dans le voisinage de leur ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui étoit de la race roiale, soutenu par les Athéniens, & profitant des troubles qui s'étoient élevés dans la Macédoine, y régna pendant deux ans. Amyntas fut rétabli sur le trône par les Thessaliens. Pour lors il voulut rentrer en possession des terres que le seul mauvais état de ses affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occasion de guerre. Il n'étoit pas en état de la soutenir seul contre un peuple si puissant. Les Grecs, & sur-tout les Athéniens, lui envoiérent du secours, & l'aidérent à rabattre la puissance d'Olynthe, qui le menaçoit d'une ruine totale & prochaine. Ce fut pour lors qu'Amyntas, dans une assemblée des Grecs où il avoit envoié son Député, s'engagea à se joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenoit de droit. Cette liaison étroite dura encore après sa mort avec la Reine Eurydice sa

An. M. 3621. Av. J.C. 383.

Æschin. de fals. legat. pag. 400.

veuve, comme on le verra bientôt.

Philippe, l'un des fils d'Amyntas, vint au monde la même année que ce Prince déclara la guerre aux Olynthiens. C'est le pere d'Alexandre le Grand : car on ne peut mieux le définir que par un tel fils, comme [a] Cicéron le dit du pere de Caton d'Utique.

An.M.3621. Av.J.C.383.

Amyntas mourut, après avoir régné vingt-quatre ans. Il laissa trois enfans légitimes, qu'il avoit eus d'Eurydice, Alexandre, Perdiccas, & Philippe ; & un fils naturel, appellé Ptolémée.

An.M.3629. Av.J.C.375. *Diod. pag.* 373. *Justin. lib.* 7. *cap.* 4.

Alexandre, par le droit d'aînesse, succéda à son pere. Il eut, dès le commencement de son régne, une rude guerre à essuier contre les Illyriens, voisins & ennemis perpétuels de la Macédoine. S'étant accommodé avec eux par un traité de paix, il remit entre leurs mains pour otage Philippe son frere cadet, encore enfant, qui lui fut bientôt renvoié. Alexandre ne régna qu'un an.

An.M.3630. Av.J.C.374. *Æsch. de fals. legat. p.* 398-400.

Le trône appartenoit de droit à Perdiccas son frere, devenu l'aîné par sa mort : mais Pausanias, Prince de la famille roiale, qui avoit été exilé, le

[a] M. Cato sententiam dixit, hujus nostri Catonis pater. Ut enim ceteri ex patribus, sic hic, qui lumen illud progenuit, ex filio est nominandus. *De offic. lib.* 3. *n.* 66.

lui disputa ; & il étoit soutenu par un grand nombre de Macédoniens. Il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureusement pour le nouveau Roi, Iphicrate pour lors se trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avoient envoié avec une petite flote, non encore pour assiéger Amphipolis, mais pour reconnoitre les lieux, & préparer tout ce qui étoit nécessaire pour ce siége. Eurydice aiant appris son arrivée, le pria de venir chez elle, dans le dessein d'implorer son secours contre Pausanias. Quand il fut entré dans le palais, & qu'il se fut assis, cette Reine désolée, pour émouvoir davantage sa pitié, prend ses deux enfans, Perdiccas & * Philippe : met le premier entre les bras, & l'autre sur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tient ce discours : » Iphicrate, souvenez-vous » qu'Amyntas, pere de ces malheu» reux orphelins, aima toujours votre » patrie, & vous adopta pour son » fils. Ce double lien vous impose » une double obligation. L'amitié de » ce Roi pour Athénes, veut que vous » nous reconnoissiez publiquement » pour vos amis ; & la tendresse » de ce pere pour votre personne,

* *Philippe alors n'avoit pas moins de ... enfans.*

» vous demande un cœur de frere » pour ces jeunes Princes. « Iphicrate, touché du ſpectacle & du diſcours, chaſſa l'Uſurpateur, & rétablit le Souverain légitime.

Perdiccas * ne fut pas lontems tranquille. Un nouvel ennemi, plus redoutable encore que le premier, troubla bientôt ſon repos : c'étoit Ptolémée ſon frere, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peutêtre étoit-il l'aîné, & prétendoit-il qu'en cette qualité il devoit régner. Les deux freres s'en raportérent au jugement de Pélopidas, Général des Thébains, plus reſpecté encore pour ſa probité que pour ſa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas, & aiant cru devoir prendre des aſſurances de côté & d'autre pour faire obſerver les articles du traité accepté par les deux Concurrens, entre les autres otages, il emmena avec lui Philippe à [a] Thébes,

Plut. in Pelop. pag. 292.

* *Plutarque ſuppoſe que ce fut Alexandre à qui Ptolémée diſputa l'empire : ce qui ne peut s'accorder avec le récit d'Eſchine, qui étant contemporain, eſt plus digne de foi. J'ai donc cru pouvoir ſubſtituer Perdiccas à Alexandre.*

a Thebis triennio obſes habitus, prima pueritiæ rudimenta in urbe ſeveritatis antiquæ, & in domo Epaminondæ ſummi & philoſophi & imperatoris, depoſuit. *Juſtin. lib. 7. cap. 5. Philippe demeura à Thébes, non trois ans ſeulement, mais neuf ou dix.*

où il demeura pendant plusieurs années. Il avoit alors dix ans. Eurydice, en quittant ce cher enfant, recommanda instamment à Pélopidas de lui procurer une éducation digne de sa naissance, & digne de la ville où il alloit être conduit. Il le remit entre les mains d'Epaminondas, qui avoit chez lui un célébre Pythagoricien pour élever son fils. Philippe profita bien des leçons de ce Philosophe, & encore plus de celles d'Epaminondas, qu'il accompagna sans doute dans quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit point parlé. Il ne pouvoit avoir un plus excellent maître, soit pour le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie : car cet illustre Thébain étoit en même tems & grand philosophe, c'est-à-dire homme sage & vertueux, & grand capitaine, & grand homme d'Etat. Philippe se faisoit honneur d'avoir été son disciple & son éleve, & se le proposoit pour modéle ; heureux, s'il avoit sû le copier parfaitement ! Peutêtre prit-il de lui son activité à la guerre, & sa promtitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit qu'une petite partie du mérite de ce grand personnage : mais pour sa

tempérance, sa justice, son desintéressement, sa bonne foi, sa magnanimité, sa clémence, qui le rendoient véritablement grand, c'étoient des vertus que Philippe n'avoit point reçues de la nature, & qu'il n'acquit point par l'imitation.

Thébes ne savoit pas alors qu'elle formoit & nourrissoit dans son sein le plus dangereux ennemi de la Gréce. Après qu'il y eut passé neuf ou dix ans, la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la résolution de sortir furtivement de Thébes. Il se dérobe, il accourt, trouve les peuples consternés d'avoir perdu leur roi Perdiccas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, & plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Les Illyriens étoient sur le point de rentrer dans le roiaume avec de plus grandes forces ; les Péoniens l'infestoient par des courses continuelles : les Thraces prétendoient placer sur le trône Pausanias, qui n'avoit pas renoncé à ses prétentions : les Athéniens portoient Argée, que leur Général Mantias avoit ordre de soutenir avec une bonne flote, & avec un corps de troupes considérables. La Macédoine

Diod lib. 16. pag. 407. Justin. lib. 7. cap. 5.

alors avoit besoin d'un homme, & elle n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque tems sous le nom de Tuteur du jeune Prince. Mais bientôt les sujets, justement allarmés, pour se donner l'Oncle, déposérent le Neveu, & à la place de l'héritier que la nature appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, se persuadant que la nécessité a ses loix, qui dérogent à
An.M. 3644. toutes les autres. Philippe monta sur
Av.J.C. 360. le trône la première année de la 105
Diod. lib. 16. p. 407-413. Olympiade. Il avoit alors vingt-quatre ans.

Le nouveau Roi, sans s'étonner, se hâta de remplir l'attente publique. Il pourvoit & remédie à tout, releve les courages abbattus, rétablit & discipli-
Ælian. lib. 14. cap 49. ne les troupes. Il fut d'une fermeté invincible sur ce dernier point, sachant que tout le succès de ses entreprises en dépendoit. Un soldat pressé de la soif sortit des rangs pour la soulager: il le fit châtier rudement. Un autre qui devoit se tenir sous les armes, les posa: il le punit de mort sans miséricorde.

Dès lors il établit la Phalange Macédonienne, qui devint depuis si fa-

meuſe, la meilleure & la mieux diſciplinée qu'on eût vû juſques-là, & qui pouvoit le diſputer aux Grecs de Marathon & de Salamine. On dit qu'il en forma le plan, ou du moins le perfectionna, ſur l'idée qu'il en avoit priſe dans Homére. Ce Poéte peint l'union des Chefs Grecs ſous l'image d'un bataillon, dont les ſoldats, par la jonction de leurs boucliers, forment un corps impénétrable aux traits de l'ennemi. Je croi plutôt que Philippe forma l'idée de la Phalange ſur les leçons d'Epaminondas, & ſur la Cohorte ſacrée des Thébains. Il traitoit avec diſtinction ces fantaſſins d'élite, les honoroit du nom de ſes * *camarades*, & par cette marque d'honneur & de confiance les engageoit à ſupporter ſans murmure les plus rudes fatigues, & à affronter ſans crainte les plus grands dangers. Ces ſortes de familiarités coutent peu au Souverain, & lui valent beaucoup. J'inſérerai à la fin de ce paragraphe une deſcription plus étendue de la Phalange, & de l'uſage qu'on en faiſoit dans les batailles. Je tirerai de Polybe cette deſcription, dont la longueur couperoit trop ici l'hiſtoire, mais, qui, placée hors d'œuvre, pourra faire plai-

Iliad. N. v. 130.

* πεζέταιροι, ſignifie mot-à-mot, *camarade fantaſſin.*

ſir, ſur-tout par les judicieuſes réfle-xions d'un homme auſſi habile dans le métier de la guerre qu'étoit cet Hiſtorien.

Un des premiers ſoins de Philippe fut de négocier une paix captieuſe avec les Athéniens, dont il redoutoit la puiſſance, & qu'il ne vouloit point s'attirer ſur les bras dans le commencement d'un régne encore mal affermi. Il envoie donc des Ambaſſadeurs à Athénes, n'épargne ni les promeſſes ni les proteſtations d'amitié, & vient à bout de conclure un Traité, dont il ſut faire tout l'uſage qu'il s'étoit propoſé.

Auſſitôt après, on le voit agir bien moins en Roi de vingt-quatre ans, qu'en politique conſommé dans l'art de la diſſimulation; & qui, ſans le ſecours de l'expérience, comprenoit déja que ſavoir perdre à propos, c'eſt gagner. Il s'étoit emparé d'Amphipolis, ville ſituée ſur les confins de ſon roiaume, & par conſéquent fort à ſa bienſéance. Il ne pouvoit la garder, non-ſeulement ſans trop affoiblir ſon armée, mais encore ſans irriter les Athéniens qu'il avoit intérêt de ménager, & qui la revendiquoient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne vouloit

Polian. ſtrateg. lib. 4. c. 17.

pas céder à ses ennemis une clé de ses Etats. Il prend donc le parti de la déclarer libre, en lui permettant de se gouverner en République, & de la mettre ainsi aux mains avec ses anciens maîtres. En même tems il desarme les Péoniens à force de présens & de promesses, se réservant à les attaquer ensuite, après qu'il auroit désuni ses ennemis, & qu'il les auroit affoiblis par cette desunion.

Cette souplesse, cette dextérité l'affermirent sur le trône, & bientôt il se trouva sans concurrens. Il ferme l'entrée du roiaume à Pausanias: puis marche contre Argée, l'atteint sur le chemin d'Ege à Méthone, le défait, lui tue bien du monde, & fait beaucoup de prisonniers; attaque les Péoniens, & les réduit sous son obéissance; tourne ensuite ses armes contre les Illyriens, les taille en piéces, & les oblige de lui restituer toutes les places qu'ils occupoient en Macédoine.

A peu près dans ce même tems-là, les Athéniens montrérent beaucoup de générosité à l'égard des habitans de l'Eubée. Cette île, que l'Euripe séparoit de la Béotie, fut ainsi appellée à cause de ses grands & beaux paturages. An.M. 3646. Av.J.C. 358.

Elle se nomme aujourd'hui Négrepont. Les Athéniens l'avoient eue sous leur domination, & ils avoient établi des colonies dans ses deux principales villes, Erétrie & Chalcide. Thucydide dit, que dans la guerre du Péloponnése, la revolte de l'Eubée consterna les Athéniens, parce qu'ils en retiroient plus que de l'Attique. Depuis ce tems-là l'Eubée fut en proie aux factions.

Vell. Paterc. lib. 1. cap. 4. Thucyd. lib. 8. p. 613.

Dans celui dont nous parlons, l'une de ces factions réclama le secours de Thébes, & l'autre celui d'Athénes. Les Thébains d'abord ne rencontrérent point d'obstacle, & firent sans peine triompher leur faction. A l'arrivée des Athéniens tout changea de face. Quoique fort mécontens de l'Eubée qui leur avoit fait plusieurs outrages, touchés de l'extrême danger où elle se trouvoit, & oubliant leur ressentiment particulier, ils la secoururent si promtement par terre & par mer, que dans l'espace de peu de jours ils obligérent les Thébains de se retirer. Alors, maîtres absolus de l'Isle, ils rendirent aux habitans leurs villes & leur liberté, a persuadés, dit Eschine en faisant ce

Demost. pro Ctesiph. pag. 489. Eschin. contr. Ctesiph. pag. 441.

a Οὐκ ἡγούμενοι δίκαιον εἶναι τὴν ὀργὴν ἀπομνημονεύειν ἐν τῷ πιστευθῆναι.

récit, qu'en bonne justice il ne faut point se souvenir des anciennes injures : quand l'offenseur se fie à l'offensé. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, se retirérent, sans vouloir d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir réussi à pacifier cette île.

Ils ne se conduisirent pas toujours de la même sorte à l'égard des autres peuples, & c'est ce qui donna lieu à *la guerre des Alliés*, dont j'ai parlé ailleurs. AN.M. 3646.

Jusqu'ici Philippe, dans les premiéres années de son régne, s'étoit occupé à écarter ses concurrens pour le trône, à pacifier les divisions domestiques, à repousser les attaques des ennemis du dehors, & à les mettre hors d'état, par ses fréquentes victoires, de le venir troubler dans la possession de son roiaume.

Il va maintenant paroitre sous un autre caractére. Sparte & Athénes, après s'être lontems disputé l'empire de la Gréce, s'étoient affoiblies par leurs mutuelles divisions. Cet affoiblissement avoit donné occasion à Thébes de s'élever à la premiére autorité : & Thébes, s'étant affoiblie elle-même par ses guerres contre Spar-

te & Athénes, donna lieu à Philippe d'affecter à son tour l'Empire de la Gréce. Maintenant donc, en qualité de Politique & de Conquérant, il songe à étendre ses frontiéres, à assujettir ses voisins, à affoiblir ceux qu'il ne peut encore domter, à entrer dans les affaires de la Gréce, à prendre part à ses querelles intestines, à chercher de s'en rendre l'arbitre, à s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous. Dans l'exécution de ce grand dessein, il n'épargne ni les ruses, ni la force des armes, ni les présens, ni les promesses. Négociations, traités, alliances, tout est mis en œuvre. Il emploie chacun de ces moiens selon qu'il le juge le plus propre au succès de son projet : l'utilité seule en régle le choix.

On le verra toujours agir, sous ce second caractére, dans toutes les démarches qui vont suivre; jusqu'à ce qu'enfin il prenne un troisiéme & dernier caractére, qui est celui de se préparer à attaquer le grand Roi de Perse, & à se rendre le vengeur de la Gréce, en renversant un Empire qui l'avoit voulu subjuguer autrefois, & qui en étoit toujours demeuré l'enne-

mi irréconciliable par des attaques ouvertes, ou par de ſecrettes intrigues.

On a vû que Philippe, au commencement de ſon régne, s'étoit déja emparé d'Amphipolis, parce qu'elle étoit fort à ſa bienſéance; mais qu'afin de ne la pas rendre aux Athéniens qui la revendiquoient comme une de leurs colonies, il l'avoit déclaré ville libre. Dans le tems où nous ſommes, ne craignant plus ſi fort les obſtacles de la part d'Athénes, il reprit ſon ancien deſſein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitans, menacés d'un promt ſiége, envoiérent aux Athéniens des Ambaſſadeurs pour leur offrir de ſe remettre eux & leur ville ſous la protection d'Athénes, & pour les prier d'accepter les clés d'Amphipolis. Ils rejettérent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année précédente. Celui-ci ne fut pas ſi délicat. Il aſſiégea & prit Amphipolis à la faveur des intelligences qu'il avoit dans la ville, & en fit une des plus fortes barriéres de ſon roiaume. Démoſthéne, dans ſes harangues, reproche ſouvent aux Athéniens cette nonchalance, en leur repréſentant que s'ils avoient uſé de

Demoſth. Olynth. 1. pag. 2.

AN.M. 3646. AV.J.C. 358. *Diod. p. 412.*

diligence pour lors comme ils devoient, ils auroient sauvé une ville alliée, & se seroient épargné à eux-mêmes bien des maux.

Diod. ibid. Philippe avoit promis de remettre Amphipolis entre les mains des Athéniens, & il les avoit endormis par cette promesse: mais il ne se piquoit pas d'exactitude à garder sa parole, & la bonne foi n'étoit pas sa vertu. Loin de leur rendre cette place, il s'empare encore de * Pydne & de ** Potidée. Les Athéniens avoient une garnison dans la derniére: il la renvoia sans la maltraiter, & céda cette ville aux Olynthiens pour se les attacher.

Diod. p. 413. De là il vient occuper Crénides, que les Thasiens avoient bâtie depuis deux ans, & qu'il appella dès lors de son nom *Philippes*. C'est près de cette ville, célébre depuis par la défaite de Brutus & de Cassius, qu'il ouvrit & fouilla des mines d'or, qui chaque année lui raportoient plus de mille

*Pydne, *ville de Macédoine, située sur le golfe appellé anciennement* sinus Thermaïcus, *& maintenant* golfo di Salonichi.

** Potidée, *autre ville de Macédoine, sur les confins de l'ancienne Thrace. Elle n'étoit éloignée d'Olynthe que de 60 stades, ou trois lieues.*

talens,

talens, c'est-à-dire plus de trois millions, somme très considérable pour ces tems-là. Ainsi l'argent roula bien plus qu'auparavant en Macédoine, & Philippe y fit battre le premier à son nom la monnoie d'or, qui [a] dura plus que sa monarchie. La supériorité de finances donne de grands avantages. Personne ne les connut mieux que lui, & ne les négligea moins. Il entretint dans ce fond un puissant corps de troupes étrangéres, & s'acquit des créatures presque dans toutes les villes de la Gréce.

Démosthéne dit que dans les beaux tems de la Gréce *on mettoit l'or & l'argent au nombre des armes défendues*. Philippe pensoit, parloit & agissoit tout autrement. On a prétendu que l'Oracle de Delphes qu'il consultoit lui répondit un jour : *Philip. 3. p. 92.* *Suidas.*

Sers-toi d'armes d'argent, & tu domteras tout. *Αργυρέαις λόγχαισι μάχε, ἢ πάντα κρατήσεις.*

Le conseil de la Pythie, devint sa régle, & il s'en trouva bien. Il se van-

a Gratus Alexandro Regi magno fuit ille
Chærillus, incultis qui versibus & male natis
Retulit acceptos, regale numisma, Philippos.
Horat. lib. 2. Epist. ad August.

Hic sunt numerati aurei trecenti nummi, qui vocantur Philippei. *Plaut. in Poen.*

toit d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes. Il n'enfonçoit jamais une porte, qu'il n'eût taché de l'ouvrir ; & ne reconnoissoit point pour imprenable toute forteresse où pouvoit monter un mulet chargé d'argent. [a] On a dit de lui qu'il étoit plus marchand que conquérant ; que ce n'étoit point Philippe, mais son or, qui subjuguoit la Gréce ; & qu'il en acheta les villes, plutôt qu'il ne les força. Il avoit des pensionnaires dans toutes les Républiques de la Gréce, & tenoit à ses gages ceux qui y avoient le plus de part aux affaires. Aussi il s'applaudissoit moins du succès d'une bataille, que de celui d'une négociation, où il savoit bien que ses Généraux ni ses soldats n'avoient rien à prétendre.

Philippe avoit épousé Olympias, fille de Néoptoléme. Celui-ci étoit fils d'Alcétas, roi des Molosses ou d'Epire. Elle eut de ce mariage Alexandre, surnommé le Grand, qui vint

a Callidus emptor Olynthi. *Juven.* Philippus majore ex parte mercator Græciæ, quàm victor. *Valer. Max. lib. 7. cap. 2.*

Diffidit hostium
Portas vir Macedo, & subruit æmulos
Reges muneribus. *Horat. lib. 3. Od. 16.*

au monde à Pella capitale de la Macédoine, la premiére année de la CVI. Olympiade. Philippe, alors absent de son roiaume, apprit* en même tems, si l'on en croit Plutarque, trois nouvelles bien agréables pour lui : qu'il avoit été couronné dans les Jeux Olympiques, que Parménion l'un de ses Généraux avoit remporté une grande victoire contre les Illyriens, & qu'il lui étoit né un fils. Ce Prince, effraié d'un si rare bonheur, que les payens croient annoncer souvent une triste catastrophe, s'écria : *Grand Jupiter, pour tant de biens envoie moi au plutôt quelque légére disgrace.* An.M 3648. Av.J.C.356. Plut. in Alex. pag. 666. Justin. lib. 12. cap. 16. Plut. in Apophth. p. 187.

On peut juger du soin & de l'attention que Philippe donna à l'éducation de ce Prince, par la lettre qu'il écrivit peu de tems après sa naissance à Aristote, pour lui marquer dès lors qu'il le choisissoit pour Précepteur de son fils. *Je vous apprens*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un* Aul. Gell. lib. 9. cap. 3.

* *Plutarque suppose qu'il apprit ces nouvelles aussitôt après la prise de Potidée: mais cette ville avoit été prise deux ans auparavant.*

successeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine. Que de pensées ne fait point naître la lecture de cette lettre, bien éloignée de nos mœurs, mais bien digne d'un grand Prince & d'un bon Pere! Je les laisse aux réflexions du Lecteur, & je me contente d'avertir que cet exemple est une grande leçon pour les particuliers mêmes, qui leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, & le soin empressé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent : [a] car un fils tient lieu à chaque pere d'un Alexandre. Il paroit que Philippe [b] mit de bonne heure Aristote auprès de son fils, persuadé que le succès des études dépend des commencemens, & que le plus habile homme ne l'est pas trop pour bien enseigner les principes.

a Fingamus Alexandrum dari nobis, impositum gremio, dignum tanta cura infantem : (quanquam suus cuique dignus est.) *Quintil. lib.* 1. *cap.* 1.

b An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo prima literarum elementa tradi ab Aristotele summo ejus ætatis philosopho voluisset, aut ille suscepisset hoc officium, si non studiorum initia à perfectissimo quoque tractari, pertinere ad summam credidisset ? *Quintil. ibid.*

Description de la Phalange Macédonienne.

LA PHALANGE[a] Macédonienne étoit un corps d'infanterie, composé de seize mille hommes pesamment armés, & que l'on avoit coutume de placer au centre de la bataille. Outre l'épée, ils avoient pour armes un bouclier & une pique, appellée par les Grecs *Sarisse*. Cette pique avoit quatorze coudées de longueur, c'est-à-dire vingts & un piés : car la coudée est d'un pié & demi. *Polyb. lib. 17. p. 764-767. Id. lib. 12. pag. 664. Ælian. de instruend. acieb.*

La Phalange se divisoit ordinairement en dix corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou on dédoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des cas, de sorte que la Phalange n'avoit quelquefois que huit de profondeur, & d'autres fois en avoit trente-deux. Mais sa profondeur ordinaire & réglée étoit de seize.

L'espace qu'on laissoit à chaque

a Decem & sex millia peditum more Macedonum armati fuere, qui Phalangitæ appellabantur. Hæc media acies fuit in fronte, in decem partes divisa *Tit. Liv. lib. 37. n. 40.*

soldat dans les marches, étoit de six piés, ou, ce qui est la même chose, de quatre coudées; & les rangs étoient aussi à six piés l'un de l'autre. Quand on menoit la Phalange contre l'ennemi pour l'attaquer, le soldat n'occupoit que trois piés, & les rangs se raprochoient à proportion. Enfin, quand il s'agissoit de recevoir seulement l'ennemi, & de lui résister, la Phalange se pressoit encore davantage, & chaque soldat n'occupoit qu'un pié & demi.

On voit aisément par là l'espace différent qu'occupoit dans cês trois cas le front de la Phalange, en la comptant de seize mille hommes sur seize de profondeur, ce qui suppose qu'elle avoit mille hommes de front. Cet espace, dans le premier cas, étoit de six mille piés, ou de mille toises, qui font dix stades, c'est-à-dire une demie lieue. Dans le second cas, cet espace diminuoit de la moitié, & ne tenoit que cinq cens toises. Et dans le troisiéme, il diminuoit encore d'une autre moitié, & ne tenoit, que deux cens cinquante toises.

Cinq stades.

Deux stades & demi.

Polybe examine la Phalange dans le cas où elle marche contre l'ennemi

pour l'attaquer. Chaque ſoldat pour lors occupoit trois piés en largeur, & autant en profondeur. Nous avons vû que la pique dont il étoit armé avoit quatorze coudées de long. L'eſpace entre les deux mains, & ce qui débordoit de la pique au dela de la droite, en occupoit quatre. Par conſéquent la pique s'avançoit de dix coudées au dela du corps de celui qui la portoit. Cela poſé, la pique des ſoldats placés au cinquiéme rang, que j'appellerai les cinquiémes, & ainſi du reſte, paſſoit le premier rang de deux coudées, celle des quatriémes de quatre, celle des troiſiémes de ſix, celle des ſeconds de huit; enfin la pique des premiers s'avançoit de dix coudées vers l'ennemi.

On conjecture aiſément combien la Phalange, cette groſſe & lourde machine, hériſſée de piques comme on vient de le voir, devoit avoir de force quand elle s'ébranloit toute enſemble pour attaquer l'ennemi piques baiſſées, & pour tomber ſur lui de tout ſon poids. Les ſoldats placés au dela du cinquiéme rang tenoient leurs piques élevées en haut, mais un peu inclinées ſur les rangs qui les précé-

doient, formant par là une espéce de toit, qui sans parler de leurs boucliers, les mettoit en sureté contre les traits qu'on leur lançoit de loin, & qui retomboient sur eux sans leur faire aucun mal.

Les soldats placés dans tous les autres rangs qui suivoient le cinquiéme, ne pouvoient à la vérité combattre contre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques : mais ils ne laissoient pas d'être d'un grand secours dans l'action à ceux qui les précédoient. Car les soutenant par derriére de tout le poids de leur corps, & appuiant contre le dos, ils ajoutoient une force & une impétuosité extraordinaire à leur irruption contre l'ennemi ; ils leur donnoient une fermeté & une consistance immobile pour résister à l'attaque ; & en même tems ils leur ôtoient tout moien & toute espérance de fuir en arriére : de sorte qu'il faloit nécessairement ou vaincre ou périr.

Aussi Polybe avoue que tant que la Phalange conservoit son état & son arrangement de Phalange, c'est-à-dire tant que les soldats & les rangs demeuroient serrés comme on l'a dit,

il n'étoit pas possible, ni de soutenir son effort, ni de l'enfoncer & de la rompre. Et il le démontre d'une maniére sensible. Les soldats Romains, dit-il, (car c'est eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit) occupent chacun dans une bataille trois piés. Et comme ils ont beaucoup de mouvement à faire, soit pour porter leurs boucliers à droit & à gauche en se défendant, soit pour fraper d'estoc & de taille avec leurs épées, on ne peut laisser entr'eux moins d'intervalle que trois piés. Ainsi chaque soldat Romain occupe six piés, c'est-à-dire le double d'espace d'un * Phalangite, & par conséquent en a seul en tête deux du premier rang, & par conséquent aussi dix piques à soutenir, selon ce qui a été dit ci-devant. Or un seul soldat ne peut ni briser dix piques, ni les enfoncer.

C'est ce que Tire-Live marque bien clairement en peu de mots, en décrivant comment, dans le siége d'une ville, les Romains furent repoussés *Liv. lib. 32. n. 17.*

* *On a remarqué auparavant que le Phalangite n'occupe que trois piés quand il marche contre l'ennemi, & la moitié moins quand il l'attend. Dans ce dernier cas un seul soldat Romain avoit vingt piques à soutenir.*

par les Macédoniens. [a] Le Consul ; dit-il, fit marcher ses cohortes, pour enfoncer, s'il se pouvoit, la Phalange des Macédoniens. Quand ceux-ci, serrés l'un contre l'autre, eurent avancé devant eux leurs longues piques, les Romains aiant inutilement lancé leurs javelots contre les Macédoniens, que leurs boucliers extrêmement pressés couvroient comme un toit & comme une *tortue*, les Romains dis-je, tirérent leur épée. Mais ils ne pouvoient ni en venir de près aux mains, ni couper ou briser les piques des ennemis : & s'ils venoient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une, le bois rompu de la pique tenoit lieu de pointe, & cette haie de piques, dont le front de la phalange étoit armé & hérissé subsistoit toujours.

Plut. in Paul. Æmil. pag. 265.

Paul Emile avoua que dans la bataille contre Persée dernier roi de Ma-

a Cohortes invicem sub signis, quæ cuneum Macedonum, (Phalangem ipsi vocant) si possent, vi perrumperent, emittebat . Ubi conferti hastas ingentis longitudinis præ se Macedones objecissent, velut in constructam densitate clypeorum testudinem, Romani pilis nequicquam emissis, cum strinxissent gladios; neque congredi propiùs, neque prædicere hastas poterant; &, si quam incidissent aut præfregissent; hastile fragmento ipso acuto, inter spicula integratum hastarum, velut vallum explebat.

cédoine, ce rampart d'airain, & cette forêt de piques, impénétrable à ses légions, l'avoient rempli d'étonnement & de crainte. Il ne se souvenoit point disoit-il, d'avoir jamais vû un spectacle si capable d'effraier ; & depuis ce tems-là il parloit souvent de l'impression que cette terrible vûe fit sur lui, jusqu'à le faire presque desespérer de la victoire.

Il s'en suit, de tout ce qui vient d'être dit, que la Phalange Macédonienne étoit invincible : cependant l'histoire nous apprend que les Macédoniens, avec leur phalange, ont été vaincus & subjugués par les Romains. Elle étoit invincible, répond Polybe, tant qu'elle demeuroit phalange : mais c'est ce qui arrivoit rarement. Car, pour cela, il lui faloit un terrain plat & uni qui eût beaucoup d'étendue, où il ne se trouvât ni arbre, ni haie, ni coupure, ni fossé, ni vallon, ni hauteur, ni ruisseau. Or est-il bien ordinaire de trouver un terrain de cette sorte, qui ait quinze ou vingt stades ou plus d'étendue, car cet espace est nécessaire pour contenir une armée entiére, dont la phalange ne fait qu'une partie.

Trois quarts de lieue, ou une lieue, ou plus encore.

Mais ſuppoſons qu'on trouve un terrain auſſi commode qu'on peut le ſouhaiter, (c'eſt toujours Polybe qui raiſonne) de quel uſage ſera ce corps de troupes rangé en phalange, ſi l'ennemi, au lieu de s'en approcher & de préſenter la bataille, fait des détachemens pour ravager la campagne, pour piller les villes, pour couper les convois ? Que s'il accepte la bataille, le Général n'a qu'à ordonner à une partie de ſon front, au centre par exemple, de ſe laiſſer exprès enfoncer, & de prendre la fuite, pour donner lieu aux Phalangites de la pourſuivre. En ce cas voila la Phalange rompue, & une grande ouverture qui y eſt faite, par laquelle les Romains ne manqueront pas d'entrer pour prendre les Phalangites en flanc à droit & à gauche, pendant que ceux qui ſont à la pourſuite des ennemis pourront être attaqués de la même ſorte.

Ce raiſonnement de Polybe me paroit fort clair, & en même tems fort propre à donner une juſte idée de la maniére de combattre des anciens, ce qui doit certainement entrer dans l'hiſtoire, & en fait une partie eſſentielle.

Discours sur l'hist. univers.

On voit par là, comme Mr. Bossuet le remarque après Polybe, la différence qu'il y a entre la [a] Phalange Macédonienne, formée d'un gros bataillon fort épais de toutes parts, & qui ne pouvoit se mouvoir que tout d'une piéce; & l'armée Romaine distinguée en petits corps, & par cette raison plus promte & plus disposée à toute sorte de mouvemens. La Phalange ne peut conserver lontems sa propriété naturelle, (c'est ainsi que s'explique Polybe) c'est-à-dire sa solidité & sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres; &, pour ainsi dire, faits exprès; & que faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement: joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée Romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode. On

a Statarius uterque miles, ordines servans; sed illa phalanx immobilis, & unius generis: Romana acies distinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti quacumque opus esset, facilis jungenti. *Tit. Liv. lib. 9. n. 19.*

Erant pleraque sylvestria circà, incommoda phalangiis, maximè Macedonum, quæ, nisi ubi prælongis hastis velut vallum ante clypeos objecit, (quod ut fiat, libero campo opus est) nullius admodum usus est. *Id. lib. 31. n. 39.*

l'unit & on la sépare comme on veut. Elle défile aisément, & se rassemble sans peine. Elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute sorte d'évolutions qu'elle fait ou toute entiére, ou en partie, selon qu'il est convenable. Enfin elle a plus de mouvemens divers, & par conséquent plus d'action & plus de force que la Phalange.

Plut. in Paul. Æmil. pag. 265. 266. Tit. Liv. lib. 44. n. 41.

C'est[a] ce qui fit remporter à Paul Emile la célébre victoire contre Persée. Il avoit d'abord fait attaquer de front la Phalange. Mais les Macédoniens serrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, & présentant à l'ennemi ce rampart de fer, ne purent jamais ni être rompus,

a Secunda legio immissa dissipavit phalangem: neque ulla evidentior causa victoriæ fuit, quàm quòd multa passim prælia erant, quæ fluctuantem turbarunt primò, deinde disjecerunt phalangem; cujus confertæ, & intentis horrentis hastis, intolerabiles vires sunt. Si carptim aggrediendo circumagere immobilem longitudine & gravitate hastam cogas, confusa strue implicantur: si vero ab latere, aut ab tergo, aliquid tumultus increpuit, ruinæ modo turbantur. Sicut tum adversus catervatim irruentes Romanos, & interrupta multifariam acie, obviam ire cogebantur: & Romani, quacumque data intervalla essent, insinuabant ordines suos. Qui, si universa acie in frontem adversus instructam phalangem concurrissent, induissent se hastis, nec confertam aciem sustinuissent. *Tit. Liv.*

ni être entamés. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas aux Macédoniens de continuer par tout cette haie de boucliers & de piques, Paul Emile remarqua que la Phalange étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles. Il la fit attaquer par ces ouvertures, non plus de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par différens endroits tout à la fois. Dans un moment la Phalange fut rompue, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union, & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble s'évanouit. Et ce fut là la cause du gain de la bataille.

Le même Polybe, dans le 12[e] Livre que j'ai déja cité, décrit en peu de mots l'ordre de bataille de la cavalerie. Il donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur. Un tel escadron occupoit par son front un stade, c'est-à-dire cent toises, sur le pié d'une toise, ou six piés, par cavalier, espace qui lui étoit nécessaire pour faire ses évolutions & ses ralliemens. Dix escadrons, qui font huit Liv. 12. p. 668.

mille chevaux, occupoient dix fois autant d'espace, c'est-à-dire dix stades, ou mille toises, ce qui fait à peu près une demie lieue.

On peut juger, par ce qui vient d'être dit, du terrain qu'occupoit une armée suivant le nombre d'infanterie & de cavalerie dont elle étoit composée.

§. II.

Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tâche en vain de s'emparer des Thermopyles.

An.M.3649. Av.J.C.355. LA DISCORDE, qui tenoit continuellement les Grecs dans des dispositions prochaines à une rupture ouverte, se ralluma vivement à l'occasion des Phocéens. Ceux-ci habitoient les environs du temple de Delphes. Ils s'avisérent de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui étoit les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour criérent au sacrilége, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particuliére. La guerre qui survint à ce sujet s'appella, *La guerre sacrée*, comme entreprise par un mo-

Diod. l. 16. p. 425-433.

tif de religion, & dura dix ans. On dénonça les profanateurs aux Amphictyons, qui composoient les Etats généraux de la Gréce. L'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacriléges, & condannés à une grosse amende.

Philoméle, un de leurs principaux citoiens, homme audacieux & fort accrédité, aiant prouvé par des vers d'Homére qu'anciennement la souveraineté du temple de Delphes appartenoit aux Phocéens, les revolte contre ce Décret, les détermine à prendre les armes, & est déclaré Général. Il se rend aussitôt à Sparte, pour engager les Lacédémoniens dans son parti. Ils étoient fort mécontens d'une sentence qu'avoient porté contr'eux les Amphictyons à la sollicitation des Thébains, par laquelle ils avoient été condannés aussi à une amende, pour s'être emparés par fraude & par violence de la citadelle de Thébes. Archidamus, l'un des Rois de Sparte, reçut fort bien Philoméle. Il n'osa pourtant pas encore se déclarer ouvertement pour les Phocéens, mais promit de l'aider d'argent, & de lui fournir secrettement des troupes : ce qu'il exécuta.

Iliad. l. 2. v. 516.

Philoméle de retour leve des soldats, & commence par attaquer le temple de Delphes, dont il n'eut pas de peine à se rendre maître, les habitans du pays aiant fait une foible résistance. Les Locriens, peuple voisin de Delphes, firent d'inutiles efforts contre lui, & furent battus en plusieurs rencontres. Philoméle, animé par ces premiers succès, augmente de jour en jour ses troupes, & se met en état de soutenir vigoureusement son entreprise. Il entre dans le temple, arrache des colonnes le Décret des Amphictyons qui condannoit les Phocéens, fait savoir dans tout le pays qu'il n'a pas dessein de toucher aux richesses du temple, & qu'il ne songe qu'à rétablir les Phocéens dans leurs anciens droits & leurs anciens priviléges. Il avoit besoin de se fortifier de l'autorité du dieu qui présidoit à Delphes, & d'avoir pour lui une réponse favorable de l'Oracle. La Prêtresse refusoit de lui prêter son ministére; mais intimidée par ses menaces, elle répond que le dieu lui permet de faire tout ce qu'il voudra: & il ne manqua pas d'en donner avis à tous les peuples voisins.

L'affaire devint fort férieuſe. Les Amphictyons s'étant aſſemblés une ſeconde fois, il fut réſolu qu'on feroit la guerre aux Phocéens. Preſque tous les peuples de la Gréce entrérent dans cette querelle, & prirent parti pour ou contre. Les Béotiens, les Locriens, les Theſſaliens, & pluſieurs autres peuples voiſins, ſe déclarérent pour le dieu. Sparte, Athénes, & quelques autres villes du Péloponnéſe, ſe joignirent aux Phocéens. Philoméle, juſques-là, n'avoit point encore touché au tréſor du temple: mais, devenu moins ſcrupuleux, il crut que les richeſſes du dieu ne pouvoient être mieux emploiées qu'à ſa défenſe, car il couvroit de ce beau nom ſon entrepriſe ſacrilége; & à la faveur de cette nouvelle reſſource, aiant doublé la paie des ſoldats, il aſſembla un corps de troupes fort conſidérable.

AN.M. 3650. AV.J.C. 354.

Il ſe donna pluſieurs combats, & le ſuccès balança quelque tems entre les deux partis. On ſait combien les guerres de religion ſont à craindre, & à quels excès un faux zêle, couvert de ce nom reſpectable, peut ſe porter. Les Thébains, dans une rencontre,

aiant fait plusieurs prisonniers, les condannérent tous à mort comme sacriléges & excommuniés. Les Phocéens, par droit de représailles, en firent autant de leur côté. Ceux-ci avoient remporté d'abord quelques avantages, mais aiant été vaincus dans un grand combat, Philoméle leur Chef se voiant poussé sur une hauteur d'où il n'y avoit point d'issue, après s'être lontems défendu avec un courage invincible, il se précipita la tête en bas du haut d'un rocher, pour éviter les tourmens ausquels il avoit sujet de s'attendre s'il étoit tombé vif entre les mains des ennemis. Onomarque son frere lui succéda, & prit le commandement des troupes.

An. M. 3651.
Av. J.C. 353.
Ce nouveau Chef eut bientôt mis sur pié une nouvelle armée, la solde avantageuse qu'il proposoit lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi à force d'argent plusieurs des Chefs qui étoient dans l'autre parti, & les obligea où à se retirer, ou à agir mollement. Par ce moien il remporta plusieurs avantages.

Dans ce mouvement général de la Gréce, armée en faveur des Phocéens ou des Thébains, Philippe avoit cru

devoir demeurer neutre. Il étoit de la politique de ce Prince ambitieux, d'ailleurs peu touché de la religion & des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de ne prendre aucune part à une guerre où il n'y avoit rien à gagner pour lui, & de profiter d'une occasion où toute la Gréce, occupée d'une grosse guerre, & devenue distraite sur ses démarches, lui laissoit une entiére liberté d'étendre ses frontiéres, & de pousser ses conquêtes sans crainte d'opposition. Il étoit bien aise aussi de voir les deux partis s'affoiblir & se consumer, pour tomber ensuite sur eux avec plus de facilité & d'avantage.

Voulant s'assujettir la Thrace, & assurer les conquêtes qu'il y avoit déja faites, il songea à se rendre maître de Méthone, petite ville incapable de se soutenir par elle-même, mais qui l'inquiétoit, & mettoit obstacle à ses desseins, quand elle se trouvoit entre les mains des ennemis. Il en forma le siége, la prit, & la rasa. C'est devant cette ville qu'il perdit un œil par une avanture fort singuliére. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui sur le pié d'un excellent tireur, qui ne manquoit

An.M.3651. Av.J.C.353. Diod p.434.

Suidas in Κάρανος.

pas les oiseaux lors même qu'ils voloient le plus vîte. Philippe lui répondit : *Eh bien, je vous prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux.* La raillerie piqua au vif l'Arbalétrier. Souvent un bon mot coute bien cher, & ce n'est pas un petit mérite que de savoir contenir sa langue. After s'étant jetté dans la place, tira contre lui une fléche, où il avoit écrit, *A l'œil droit de Philippe*, & lui prouva cruellement qu'il savoit bien tirer : car en effet il lui creva l'œil droit. Philippe lui renvoia la même fléche avec cette inscription : *Philippe fera pendre After s'il prend la ville :* & il lui tint sa parole.

Plin. l. 7. cap. 37.

Un habile Chirurgien tira la fléche de l'œil de Philippe avec tant d'adresse & de délicatesse, qu'il ne resta aucune trace de la plaie, & ne pouvant lui sauver l'œil, du moins il lui sauva la difformité. Ce Prince néanmoins depuis eut toujours la foiblesse de se fâcher toutes les fois qu'il échapoit à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *Cyclope*, ou seulement le mot *d'œil*. On ne rougit pourtant guére d'un défaut honorable. Une femme Lacédémonienne pensoit plus

Demetr. Phaler. de elocut. c. 3.

homme, lorſque pour conſoler ſon
s qu'une bleſſure glorieuſe avoit ren-
ı boiteux, elle lui diſoit : *Va, mon fils,*
ne ſaurois plus faire un pas, qui ne te
ſſe ſouvenir de ta valeur.

Après la priſe de Méthone, Philip- *Diod. pag.*
e, toujours attentif où à affoiblir ſes 432-435.
nnemis par de nouvelles conquêtes,
ou à s'attacher de nouveaux amis par
les ſervices importans, marcha en
Theſſalie, qui avoit imploré ſon ſe-
cours contre les Tyrans. La mort d'A-
lexandre de Phére ſembloit avoir aſſu-
ré la liberté du pays. Mais les freres
de Thébé ſa femme, qui l'avoient
maſſacré de concert avec elle, las d'a-
voir joué quelque tems le perſonnage
de Libérateurs, firent revivre ſa tyran-
nie, & accablérent les Theſſaliens
d'un nouveau joug. Lycophron, l'aîné
des trois freres, qui avoit ſuccédé à
Alexandre, s'étoit fortifié de la pro-
tection des Phocéens. Onomarque,
leur Chef, lui mena un gros corps de
troupes, & remporta d'abord contre
Philippe un avantage aſſez conſidéra-
ble : mais dans une ſeconde action,
il fut entiérement vaincu, & ſon ar-
mée miſe en déroute. Les fuiards fu-
rent pourſuivis juſqu'au bord de la

mer. Plus de six mille hommes demeurérent sur la place, du nombre desquels étoit Onomarque, dont le corps fut attaché à une potence: & trois mille prisonniers qu'on avoit faits furent précipités dans la mer, par ordre de Philippe, comme des sacriléges & des ennemis de la religion. Lycophron livra la ville de Phére, & par sa retraite laissa la Thessalie en liberté. Par l'heureux succès de cette expédition, Philippe se concilia pour jamais l'affection des Thessaliens, dont l'excellente cavalerie, jointe à la Phalange Macédonienne, eut depuis tant de part à ses victoires, & à celles de son fils.

Phaylle, qui avoit succédé à son frere Onomarque, trouvant les mêmes ressources que lui dans les richesses immenses du temple, leva une armée nombreuse ; & soutenu par les troupes des Lacédémoniens, des Athéniens, & des autres Alliés, qu'il paioit grassement, il passa dans la Béotie, & attaqua les Thébains. Les avantages & les pertes furent lontems balancées de part & d'autre: mais enfin Phaylle, saisi d'une maladie subite & violente, après avoir souffert

souffert de cruels tourmens, finit sa vie d'une maniére digne de ses impiétés & de ses sacriléges. On mit à sa place Phalécus, fils d'Onomarque, encore tout jeune; & on lui donna pour conseil Mnaséas, qui avoit beaucoup d'expérience, & étoit fort attaché à sa famille.

Le nouveau Chef, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, pilla comme eux le temple, & enrichit tous ses amis. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux, & nommérent des Commissaires pour faire rendre compte à tous ceux qui avoient touché les deniers publics. Phalécus fut déposé, & il se trouva, par l'enquête exacte qu'on fit, que depuis le commencement de la guerre on avoit tiré du temple plus de dix mille talens, c'est-à-dire plus de trente millions de notre monnoie.

Philippe, après avoir délivré la Thessalie, songea à porter ses armes dans la Phocide. Voici la premiére tentative qu'il fait pour mettre le pié dans la Gréce, & pour entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les Rois de Macédoine avoient toujours été exclus comme étrangers. An.M.3652. Av.J.C.352.

Dans ce dessein, sous prétexte de passer en Phocide, & d'y aller punir les Phocéens sacriléges, il marche vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnoit une entrée libre dans la Gréce, & sur-tout dans l'Attique. Les Athéniens, au bruit de cette marche qui pouvoit avoir d'étranges suites & pour eux, & pour toute la Gréce, accoururent aux Thermopyles, & se saisirent à propos de ce passage important, que Philippe n'osa pas même entreprendre de forcer : ainsi il fut obligé de retourner en Macédoine.

§. III.

Démosthène, à l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens, & les anime contre ce Prince. Il est peu écouté. Olynthe, à la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours des Athéniens. Démosthéne tâche, par ses harangues, de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de foibles secours. Philippe enfin se rend maître de la place.

COMME la suite va nous montrer

Philippe aux prises avec les Athéniens, & que par les vives exhortations & les sages conseils de Démosthéne ils deviendront ses plus grands ennemis, & les plus puissans obstacles à ses desseins ambitieux, il ne paroit pas hors de propos, avant que d'entrer en matiére, de tracer un portrait abrégé de l'état présent d'Athénes, & de la disposition actuelle de ses citoiens.

Il ne faut pas juger du caractére des Athéniens dans le tems dont nous parlons, par celui de leurs ancêtres du tems des batailles de Marathon & de Salamine, de la vertu desquels ils avoient extrêmement dégénéré. Ce n'étoit plus les mêmes hommes, ni les mêmes maximes, ni les mêmes mœurs. On n'y voioit plus le même zêle pour le bien public, la même application aux affaires, le même courage pour essuier les fatigues de la guerre sur terre & sur mer, le même soin de ménager les finances, la même docilité pour les conseils salutaires, le même discernement dans le choix des Généraux d'armée & des Magistrats à qui ils confioient l'administration de l'Etat. A ces dispositions si

utiles & si glorieuses avoient succédé l'amour du repos, la nonchalance pour les affaires publiques, l'aversion des travaux militaires dont ils se déchargeoient sur des troupes mercénaires, la dissipation du trésor public en jeux & en spectacles, le goût pour les flateries de leurs Orateurs, & la malheureuse facilité d'accorder les charges à la brigue & à la cabale, tous avant-coureurs ordinaires de la ruine des Etats. Voila ce qu'étoit Athénes, lorsque le Roi de Macédoine commença à attaquer la Gréce.

An.M. 3651.
Av.J.C. 352.

Nous avons vû que Philippe, après plusieurs conquêtes, avoit fait une tentative inutile pour s'avancer jusques dans la Phocide, parce que les Athéniens, justement allarmés du péril qui les menaçoit, lui avoient fermé le passage des Thermopyles.

Demosth. 1. Philip.

Démosthéne, profitant d'une si favorable disposition, monte sur la Tribune aux harangues, pour tracer à leurs yeux une vive image du danger prochain dont les menace l'ambition démesurée de Philippe, & pour les convaincre de l'absolue nécessité qu'elle leur impose d'user des plus promptes précautions. Or, comme

le ſuccès de ſes armes, & la rapidité de ſes progrès, répandoient dans Athénes une eſpéce de terreur fort approchante du deſeſpoir, l'Orateur, par un artifice merveilleux, s'attache d'abord à relever les courages abbattus, & rejette uniquement ſur leur molleſſe & ſur leur nonchalance la cauſe de leurs deſaſtres. Car, ſi juſques-là ils s'étoient acquittés exactement de leur devoir, & que malgré toute leur activité & tous leurs efforts Philippe l'eût emporté ſur eux, il ne leur reſteroit plus en effet de reſſource ni d'eſpérance. Mais, & dans ce diſcours-ci, & dans ceux qui ſuivront, Démoſthéne inſiſte fortement ſur cette réflexion, que la négligence des Athéniens eſt l'unique cauſe de l'aggrandiſſement de Philippe, & que c'eſt elle qui le rend hardi, entreprenant, & plein d'une inſolente fierté, qui va juſqu'à inſulter aux Athéniens.

» Voiez, leur dit Démoſthéne en » parlant de Philippe, à quel point » monte l'arrogance du perſonnage, » qui ne vous donne point le choix » ou de l'action, ou du repos; mais » qui uſe de menaces, &, ſelon le

» bruit commun, tient les discours
» les plus insolens ; & non content
» de ses premières conquêtes, inca-
» pables de le satisfaire, il se porte
» chaque jour à quelque nouvelle en-
» treprise. Vous attendez peutêtre que
» quelque nécessité vous force d'a-
» gir. En est-il une plus grande pour
» des hommes libres que la honte
» & l'infamie ? Voulez-vous donc
» vous promener éternellement dans
» la place publique, en vous deman-
» dant les uns aux autres, *Dit-on quel-*
» *que chose de nouveau ?* Eh quoi de
» plus nouveau, qu'un homme de
» Macédoine vainqueur des Athé-
» niens, & souverain arbitre de la
» Gréce ? *Philippe est mort*, dit l'un,
» *Non, il n'est que malade*, répond l'au-
» tre. « (La blessure qu'il avoit reçu
à Méthone avoit donné lieu à tous
ces bruits.) » Mort ou malade, que
» vous importe, Athéniens ! A peine
» le ciel vous en auroit-il délivrés,
» qu'à vous comporter de la sorte,
» vous vous feriez bien vîte vous-
» même un autre Philippe, puisque
» celui-ci doit ses accroissemens, bien
» moins à sa force, qu'à votre indo-
» lence.

Démosthéne ne s'en tint pas à de simples remontrances, ni à des avis généraux : il proposa un projet, qui lui paroissoit propre à arrêter les entreprises de Philippe. Il demande aux Athéniens, en premier lieu, qu'ils arment une flote de cinquante galéres, & qu'ils prennent une ferme résolution de les monter eux-mêmes. Il veut qu'on y ajoute dix galéres légérement armées, pour servir d'escorte aux convois de la flote, & aux vaisseaux de transport. Quant à ce qui regarde les troupes, au lieu que de son tems le Général élu par la faction la plus puissante, ne formoit l'armée que d'un assemblage confus d'étrangers & de mercénaires qui servoient mal, il demande qu'on leve seulement deux mille hommes de troupes choisies, dont il y en aura cinq cens Athéniens, & le reste tiré des Alliés ; avec deux cens Cavaliers, dont cinquante aussi seront Athéniens.

L'entretien de ce petit corps d'armée pour ce qui regarde seulement les munitions de bouche & la subsistance des troupes indépendamment de leur solde, ne devoit couter par an guéres plus de quatre-vingts-dix

Le talent valoit mille écus.

talens, (quatre-vingts-dix mille écus:) ſavoir quarante talens pour dix galéres d'eſcorte, à raiſon de vingt mines (mille livres) par mois pour chaque galére : autres quarante talens pour les deux mille hommes de pié, à dix dragmes (cinq livres) par mois pour chaque Fantaſſin ; leſquelles cinq livres par mois font un peu plus de trois ſols & un liard par jour. Enfin douze talens pour les deux cens chevaux, à trente dragmes (quinze livres) par mois pour chaque homme de cheval ; leſquelles quinze livres par mois font dix ſols par jour. J'entre dans ce détail exprès, pour faire connoitre ſur quel pié pour lors on faiſoit la dépenſe de la guerre. Démoſthéne ajoute que ſi quelqu'un s'imagine que les ſeules munitions de bouche ne ſoient pas une grande avance, il n'en juge pas ſainement. Car il eſt perſuadé, que pourvû que les troupes ne manquent point de proviſions, la guerre leur fournira tout le reſte ; & que ſans faire le moindre tort ni aux Grecs, ni aux Alliés, elles trouveront à ſe paier de leur ſolde entiére.

Comme on pouvoit s'étonner qu'il

ſe reſtraignît à un ſi petit nombre de troupes, il en rend raiſon. C'eſt que l'état préſent de la République ne permet pas aux Athéniens d'oppoſer à Philippe des forces capables de l'attaquer en raſe campagne; mais qu'ils doivent néceſſairement ſe réduire à de ſimples courſes. Ainſi ſon deſſein eſt que ce petit corps d'armée voltige ſans relâche vers les frontiéres de la Macédoine, & y tienne en reſpect l'ennemi, l'obſerve, le harcelle, & le ſerre de près; afin qu'il ne concerte pas librement ſes entrepriſes, & n'exécute pas à ſon aiſe tout ce qu'il voudra tenter.

On ne ſait pas quel fut le ſuccès de cette harangue. Il y a beaucoup d'apparence que les Athéniens, qui n'étoient point attaqués perſonnellement, s'endormirent, par la nonchalance qui leur étoit naturelle, ſur les progrès de Philippe. Les diviſions de la Gréce lui étoient fort favorables. Athénes & Lacédémone d'un côté ne ſongeoient qu'à humilier Thébes leur rivale. De l'autre, les Theſſaliens pour ſe délivrer de leurs Tyrans, les Thébains pour ſe maintenir la ſupériorité que les batailles de Leuctres &

de Mantinée leur avoient acquiſe, ſe dévouoient abſolument à Philippe, &, ſans le vouloir, l'aidoient à forger leurs chaînes.

Philippe, en habile politique, ſut bien profiter de toutes ces diſſenſions. Ce Roi, pour la ſûreté de ſes frontiéres, n'avoit rien plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace, & il ne le pouvoit guére qu'aux dépens d'Athénes, qui depuis la défaite de Xerxès avoit en ce pays-là pluſieurs colonies, outre divers Etats alliés ou tributaires.

Olynthe, ville de Thrace dans la péninſule de Palléne, étoit une de ces colonies. Elle avoit eu de grands démélés avec Amyntas pere de Philippe. Elle avoit même traverſé ce dernier à ſon avénement à la Couronne. Cependant, comme il étoit encore mal affermi ſur ſon trône, il uſa d'abord de diſſimulation, & rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque tems après, il céda Potidée, place importante, qu'il avoit conquiſe avec eux & pour eux ſur les Athéniens. Quand il ſe vit en état de faire éclore ſon deſſein, il prit ſes meſures pour former le ſiége d'Olyn-

the. Les Olynthiens, du plus loin qu'ils entendirent gronder l'orage, recoururent aux Athéniens, & sollicitérent l'envoi d'un promt secours. L'affaire fut discutée dans l'assemblée du peuple. L'importance de la délibération augmenta le concours des Orateurs dans la Tribune. Ils y montérent chacun à leur tour, & leur tour venoit plus tôt ou plus tard selon leur âge. Démosthéne, qui n'avoit que trente-quatre ans, ne parla qu'après que ses anciens eurent lontems agité la matiére.

Dans ce * discours l'Orateur, pour mieux aller à ses fins, épouvante & rassure alternativement les Athéniens. Pour cela, il représente Philippe sous deux faces fort différentes. D'un côté, c'est un ambitieux, que l'empire du monde entier ne rassasieroit pas; un superbe, qui regarde tous les hommes, & même ses alliés, comme autant de *Olynth. 1.*

* *La harangue que Démosthéne prononça pour lors est comptée ordinairement pour la seconde des trois Olynthiennes qui regardent le même sujet. Mais Monsieur de Tourreil, fondé principalement sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse, qui doit être ici d'un grand poids, dérange l'ordre communément suivi des harangues de Démosthéne, & place celle-ci à la tête des Olynthiennes. Quoique je suive son sentiment, je citerai les harangues selon l'ordre où elles sont imprimées.*

sujets ou d'esclaves, & qui par cette raison, s'irrite de l'obéissance trop lente, comme de la revolte déclarée; un politique vigilant, qui toujours attentif à se prévaloir des imprudences & des fautes d'autrui, saisit avidement les conjonctures avantageuses; un guerrier infatigable, que son activité multiplie, & qui supporte continuellement les plus rudes travaux, sans connoître ni momens de repos, ni différences de saisons; un héros intrépide, qui s'élance au travers des obstacles, & se précipite au milieu des hazards; un corrupteur, qui, la bourse à la main, marchande, trafique, achette, & ne met pas moins en œuvre l'or que le fer; un prince heureux, à qui la fortune prodigue ses faveurs, & pour qui elle paroit avoir oublié son inconstance. Mais, d'un autre côté, ce même Philippe est un imprudent, qui mesure ses vastes projets, non à ses forces, mais à son ambition seule; un téméraire, qui par ses attentats creuse lui même le tombeau de sa propre grandeur, & ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pousser; un fourbe, dont la puissance ne porte que sur les

plus ruineux de tous les fondemens, la mauvaise foi & la scélératesse ; un usurpateur, haï universellement au dehors, qui a soulevé tous les peuples contre lui en foulant aux piés toutes les loix humaines & divines ; un tyran, détesté jusques dans le sein de ses Etats, où, par l'infamie de ses mœurs, & par ses autres vices, il a lassé la patience de ses Capitaines, de ses soldats, & généralement de tous ses sujets ; enfin un parjure & un impie, que le ciel n'abhorre pas moins que la terre, & que les dieux vont fraper par la main de quiconque voudra servir leur courroux, & seconder leur vengeance.

Voila le double portrait de Philippe que trace Monsieur de Tourreil, en réunissant tous les traits répandus dans la harangue de Démosthéne dont il s'agit : par où l'on voit avec quelle liberté on parloit à Athénes contre un Prince si puissant.

Notre Orateur, après avoir ainsi représenté Philippe, tantôt comme redoutable, tantôt comme aisé à vaincre, conclut que l'unique & sûr moien d'abbattre un tel ennemi, c'est de réformer les abus nouveaux, de rappel-

ler l'ancien ordre, de pacifier les dissensions domestiques, & d'étoufer les cabales incessamment renaissantes ; ensorte que tout se réunisse au seul point de l'intérêt public, & qu'à frais communs, chacun, selon ses talens & ses facultés, concoure à la destruction de l'ennemi commun.

Suidas in voce Δημάδης. Démade, corrompu par l'or de Philippe, combattit fortement, mais inutilement, l'avis de Démosthéne. On envoia, sous la conduite du Général Charès, trente galéres & deux mille hommes au secours des Olynthiens, qui dans ce besoin pressant où toute la Gréce généralement étoit intéressée, ne purent rien obtenir que de la seule République d'Athénes.

An.M. 3655. Av.J.C. 349. Ce secours n'interrompit ni les desseins ni les progrès de Philippe. Il marche en Chalcide, s'empare de plusieurs places, emporte & rase la forteresse de Gire, & jette l'épouvante dans toute la contrée. Olynthe, alors, serrée de plus près, & menacée des derniers malheurs, envoia aux Athéniens une seconde ambassade, & sollicita de nouveaux secours. Démosthéne appuie fortement la demande, &

prouve qu'autant par honneur que par intérêt, les Athéniens y doivent avoir égard. C'est ce qui fait le sujet de l'Olynthienne comptée ordinairement la troisiéme.

L'Orateur, toujours animé d'un zêle vif & ardent pour la sûreté & la gloire de sa patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vûe des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux s'ils persévérent dans leur nonchalance. Car, si Philippe se rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas, après cette entreprise, de venir tomber sur Athénes avec toutes ses forces.

Le principal embarras rouloit sur le moien de fournir à la dépense nécessaire pour secourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caisse militaire étoient divertis ailleurs, & emploiés à la célébration des Jeux publics.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Egine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre en réserve dans leur Trésor mille talens chaque année, avec défense, sur peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher,

à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteroient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on a pour les nouveaux réglemens. Périclès ensuite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de lui distribuer en tems de paix les mille talens, & de le défraier par là aux spectacles en donnant à chaque citoien * deux oboles, sauf à reprendre ce fonds en tems de guerre. La proposition fut agréée, & la restriction aussi. Mais, comme tout relâchement dégénére tôt ou tard en licence, on prit un tel goût à cette distribution, appellée par Démade *une glu où les citoiens alloient se prendre*, qu'ils ne voulurent plus qu'on la retranchât en aucun cas. L'abus fut poussé à un tel point, qu'Eubule, un des principaux Chefs de la faction opposée à Démosthéne, fit défendre, sur peine de mort, qu'on proposât de rendre à la guerre ce que Périclès avoit prété aux jeux & aux plaisirs. On punit même Apollodore, pour avoir ouvert & appuié l'avis contraire.

* *Ces Jeux, outre les deux oboles qu'on distribuoit à chacun des assistans, entrainoient beaucoup d'autres dépenses.*

Cette folle diſſipation eut d'étranges ſuites. On ne pouvoit la réparer que par des impoſitions, dont l'inégalité purement arbitraire perpétuoit de vives querelles, & mettoit dans les préparatifs de guerre une lenteur, qui, ſans épargner la dépenſe, en ruinoit tout le fruit. Comme les artiſans, & les gens de marine, qui compoſoient plus des deux tiers du peuple d'Athénes, ne contribuoient point de leur bien, & n'avoient qu'à paier de leur perſonne, le poids des taxes tomboit uniquement ſur les riches. Ceux-ci ne manquoient pas de murmurer, & de reprocher aux autres que les deniers publics ſe conſumoient en fêtes, en comédies, & en ſuperfluités ſemblables. Le peuple, qui ſe ſentoit le maître, ſe mettoit peu en peine de leurs plaintes, & n'étoit pas d'humeur à prendre ſur ſes plaiſirs de quoi ſoulager des gens qui poſſédoient, à ſon excluſion, les emplois & les dignités. D'ailleurs il s'agiſſoit de la vie, ſi on oſoit ſeulement prendre ſur ſoi de lui en faire la propoſition d'une maniére ſérieuſe & dans les formes.

Démoſthéne hazarda, à deux différentes repriſes, d'entamer cette ma-

tiére : mais il le fit avec beaucoup d'art & de circonſpection. Après avoir démontré l'indiſpenſable néceſſité où l'on eſt de mettre ſur pié une armée pour arréter les entrepriſes de Philippe, il laiſſe entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever & entretenir ces troupes que celui qui étoit deſtiné aux diſtributions du Théatre. Il demande qu'on nomme des Commiſſaires, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit déja que trop, mais pour examiner & abolir celles qui ſe trouveroient contraires au bien de la République. Il n'encouroit pas la peine capitale portée par ces loix, parce qu'il n'en demandoit pas actuellement l'abolition, mais qu'on nommât des Commiſſaires pour en faire l'examen. Il laiſſoit ſeulement entrevoir la néceſſité qu'il y avoit d'abolir une loi qui faiſoit gémir les plus zélés citoiens, & les réduiſoit à l'alternative, ou de ſe perdre eux-mêmes par un conſeil fidéle & courageux, ou de laiſſer périr leur patrie par un ſilence timide & prévaricateur.

Il paroit que ces remontrances n'eurent pas le ſuccès qu'elles méritoient,

puisque, dans l'Olynthienne suivante, qui dans l'arrangement ordinaire est la premiére, l'Orateur se vit obligé de revenir encore à la charge sur la dissipation des deniers militaires. Olynthe, vivement pressée par Philippe, & jusqu'alors mal secourue par la milice vénale d'Athénes, demanda par une troisiéme ambassade, des troupes composées, non de mercénaires & d'étrangers comme auparavant, mais de vrais Athéniens, animés d'une sincére ardeur pour l'intérêt & de leur propre gloire, & de la cause commune. Sur les vives instances de Démosthéne, les Athéniens envoiérent une seconde fois Charès avec un secours de dix sept galéres, de deux mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers, tous citoiens d'Athénes, tels qu'Olynthe les desiroit.

Philippe, l'année suivante, s'empara d'Olynthe. Le secours & les efforts d'Athénes ne purent la défendre contre ses ennemis domestiques. Car deux de ses citoiens, Euthycrate & Lasthéne, qui étoient les premiers de la ville, & actuellement en charge, la trahirent. Ainsi il entra par la

An.M. 3656. Av.J.C. 348. Diod. lib. 16. pag. 450-452.

bréche que ses largesses avoient faite. Il saccage cette malheureuse ville, enchaîne une partie des habitans, vend l'autre, & ne distingue les traîtres que par le souverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe aimoit la trahison, & n'aimoit pas les traîtres. Et quelle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur patrie ? Tout, jusqu'au simple soldat de l'armée Macédonienne, fit honte à Euthycrate & à Lasthéne de leur perfidie. Ils en demandérent justice à Philippe, qui les paia de cette ironie plus sanglante que l'injure même: *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

Plut. in Apophtegm. pag. 178.

La prise de cette ville lui causa une grande joie. C'étoit une des places les plus importantes pour lui, & dont les forces pouvoient le plus balancer sa puissance. Elle avoit, quelques années auparavant, résisté pendant un assez lontems aux forces de la Macédoine & de Lacédémone jointes ensemble: & Philippe l'avoit enlevée presque sans aucune résistance, ou du moins sans beaucoup de perte.

Diod. l. 15. pag. 341.

Il donna des spectacles, & fit célébrer des Jeux publics, avec une magnificence extraordinaire. Il les accompagna de repas & de festins, où il se rendoit populaire, & combloit tous les conviés de présens & de marques d'amitié.

§. IV.

Philippe se déclare pour ceux de Thébes contre les Phocéens, & commence ainsi à prendre part à la guerre sacrée. Il endort les Athéniens par une fausse paix & de fausses promesses, malgré les remontrances de Démosthéne. Il s'empare des Thermopyles, réduit les Phocéens, & termine la guerre sacrée. Il est admis dans le Conseil Amphictyonique.

LES THEBAINS, hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenoient depuis lontems contre les Phocéens, eurent recours à Philippe. Jusqu'ici, comme nous l'avons déja remarqué, il avoit gardé une espéce de neutralité par raport à la guerre sacrée, & il sembloit attendre, pour se déclarer, que les deux partis se fussent mutuellement affoiblis par la longueur d'une guerre AN.M.3657. AV.J.C.347.

qui les épuisoit également. Les Thébains pour lors s'avoient beaucoup rabbattu de cette fierté & de ces ambitieuses prétentions que leur avoient inspiré les victoires d'Epaminondas. Aussitôt donc qu'ils recherchérent l'alliance de Philippe, ce Prince résolut d'épouser la querelle de cette République contre les Phocéens. Il n'avoit point perdu de vûe le projet qu'il avoit formé de se ménager une entrée dans la Gréce pour y dominer. Pour faire réussir son dessein, il devoit se déclarer pour l'un des deux partis qui partageoient alors toute la Gréce, ou pour celui des Thébains, ou pour celui des Athéniens, & des Spartiates. Il n'étoit pas assez insensé pour se flater que ce dernier parti voulût contribuer à l'introduire dans la Gréce. Il ne lui restoit donc qu'à embrasser le parti des Thébains qui venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, & à qui sa puissance devenoit nécessaire pour se soutenir dans la décadence de leurs affaires. Il n'hésita donc point à se déclarer pour eux. Mais pour donner une couleur avantageuse à ses armes, outre la reconnoissance dont il affectoit de se piquer pour Thébes où

il avoit été élevé, il prétendoit se faire honneur de son zêle pour le dieu outragé, & étoit bien aise de se faire la réputation d'un Prince religieux, qui embrassoit vivement les intérêts du dieu & du temple de Delphes, afin de s'attirer par là l'estime & l'amitié des Grecs. Les Politiques font usage de tout, & cherchent à couvrir les entreprises les plus injustes du voile de la probité, & quelquefois même de la religion, quoique souvent, dans le fond, ils ne fassent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

Philippe n'avoit rien plus à cœur que de s'assurer des Thermopyles qui lui ouvroient un passage dans la Gréce, de s'approprier tout l'honneur de la guerre sacrée, de paroitre y avoir tranché en maître, & de présider enfin aux Jeux Pythiques. Il vouloit porter du secours aux Thébains, & par leur moien se rendre maître de la Phocide: mais, pour mettre à exécution cette double vûe, il faloit en dérober la connoissance aux Athéniens, qui étoient actuellement déclarés contre Thébes, & qui depuis lontems étoient alliés des Phocéens. Il s'agissoit donc de leur faire prendre le change, en

Demosth. orat. de falsa legatione.

leur montrant un autre objet : & c'est à quoi la politique de Philippe réussit merveilleusement.

Les Athéniens, qui commençoient à se lasser d'une guerre qui leur étoit fort onéreuse & peu utile, avoient chargé Ctésiphon & Phrynon de sonder les intentions de Philippe,& de le pressentir sur la paix. Ils raportérent que Philippe ne s'en éloignoit pas, & témoignoit même beaucoup de bonne volonté pour la République. Sur quoi l'on résolut d'envoier une ambassade solennelle, pour s'instruire de la vérité plus à fond, & pour avoir les derniers éclaircissemens que demandoit une semblable négociation. Eschine & Démosthéne furent du nombre des dix Ambassadeurs, qui en ramenérent trois de Philippe, Antipater, Parménion, Eurylochus. Tous dix s'acquitérent fidélement de leur commission, & en rendirent un fort bon compte. On les renvoie aussitôt avec un plein pouvoir de conclure la paix, & de la cimenter par la religion des sermens. Alors Démosthéne, qui dans la premiére ambassade avoit rencontré en Macédoine quelques Athéniens prisonniers, & leur avoit promis qu'il reviendroit

reviendroit les racheter à ses dépens, se met en devoir de tenir sa parole, & conseille cependant à ses Collégues de s'embarquer au plutôt, comme la République l'avoit ordonné, pour aller incessamment chercher Philippe par tout où il seroit. Ceux-ci, loin de faire la diligence qu'on leur a recommandée, marchent à pas d'Ambassadeurs, vont par terre en Macédoine, s'y arrétent trois mois entiers, & donnent le tems à Philippe de prendre encore plusieurs places sur les Athéniens dans la Thrace. Enfin s'étant abouchés avec le Roi de Macédoine, ils conviennent avec lui des conditions de la paix. Celui-ci, content de les avoir endormis par un projet de Traité, en différoit de jour en jour la ratification. Il avoit trouvé le moien de corrompre à force de présens tous les Ambassadeurs, à l'exception de Démosthéne, qui se trouvant seul, s'oppofoit en vain à ses Collégues.

Cependant Philippe faisoit toujours avancer ses troupes. Etant arrivé à Phére en Thessalie, il ratifie enfin le Traité de paix, où il refuse de comprendre les Phocéens. Quand on eut appris à Athénes que Philippe avoit

signé le Traité, cette nouvelle y répandit beaucoup de joie, sur-tout parmi les personnes qui avoient de l'éloignement pour la guerre, & qui en redoutoient les suites. Isocrate étoit de ce nombre. C'étoit un citoien zélé pour le bien public, & plein de bonnes intentions. La foiblesse de sa voix, jointe à une timidité naturelle, l'avoit empéché de se produire en public, & de monter, comme les autres, sur la Tribune aux Harangues. Il avoit ouvert à Athénes une école, où il donnoit des leçons sur la Rhétorique, & formoit les jeunes gens à l'éloquence ; & il le faisoit avec un grand succès & une grande réputation. Il n'avoit pas néanmoins renoncé entiérement au soin des affaires publiques ; & le service que les autres rendoient de vive voix à la patrie dans les assemblées, il tâchoit de le lui rendre par des Ecrits où il exposoit ses sentimens : & ces Ecrits devenoient bientôt publics, & étoient lus avec beaucoup d'empressement.

Isocrat. orat. ad Philip.

Dans l'occasion dont il s'agit, il en fit un assez long, qu'il adressa à Philippe, avec qui il étoit en liaison, mais de la maniére qui convient à

un bon & fidéle citoien. Il étoit alors fort âgé, & avoit au moins quatre-vingts huit ans. Le but de ce discours est d'exhorter Philippe à profiter de la paix qu'il venoit de conclure, pour concilier entr'eux tous les peuples de la Gréce, & à porter ensuite la guerre contre le Roi des Perses. Il s'agissoit de faire entrer dans ce plan quatre villes, dont toutes les autres alors dépendoient; savoir Athénes, Sparte, Thébes, Argos. Il avoue que si Sparte ou Athénes étoient dominantes comme autrefois, il n'auroit garde de faire une telle proposition, qui ne seroit point certainement de leur goût; & que la fierté de ces deux Républiques, nourrie & augmentée par d'heureux succès, rejetteroit avec hauteur. Mais maintenant que les plus puissantes villes de la Gréce, fatiguées & épuisées par de longues guerres, & humiliées chacune à leur tour par des revers facheux, ont un intérêt égal à poser les armes, & à vivre en paix, selon l'exemple qu'Athénes avoit commencé à leur donner; c'est l'occasion du monde la plus favorable à Philippe de concilier ensemble toutes les villes de la Gréce.

S'il avoit le bonheur de réussir dans un tel projet, un succès si glorieux & si avantageux l'éléveroit au dessus de tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de plus grand dans la Gréce. Mais le dessein & le projet seul, quand il n'auroit pas tout l'effet qu'il en peut attendre, lui attireroit infailliblement l'estime, l'affection, & la confiance de tous les peuples de la Gréce, avantages infiniment préférables à toutes les prises de villes & à toutes les conquêtes dont il pourroit se flater.

Il est vrai que plusieurs personnes, prévenues contre Philippe, le représentent & le décrient comme un Prince artificieux, qui couvre sa marche sous des prétextes plausibles; mais qui dans le fond n'a d'autre vûe que d'opprimer la Gréce, & de s'en rendre maître. Isocrate, soit trop facile crédulité, soit desir de gagner Philippe, suppose que des bruits si injurieux n'ont aucun fondement; n'étant pas vraisemblable qu'un Prince, qui fait gloire de descendre d'Hercule le Libérateur de la Gréce, songeât à l'envahir, & à s'en rendre le Tyran. Mais ce sont ces bruits-là mêmes, si capables de noircir son nom & de ter-

nir toute sa gloire, qui doivent l'engager à en démontrer la fausseté aux yeux de toute la Gréce par des preuves non suspectes, en laissant & maintenant chaque ville dans la possession de ses loix & de sa liberté, en écartant avec soin tout soupçon de partialité, en n'épousant point les intérêts d'un peuple contre un autre, en s'attirant la confiance de tous par un noble desintéressement & par un amour inaltérable de la justice, enfin en n'ambitionnant que la qualité de Pacificateur de la Gréce, titre infiniment plus glorieux que celui de Vainqueur & de Conquérant.

C'est dans les Etats du Roi de Perse qu'il doit aller chercher & mériter ces derniers titres. La conquête lui en est ouverte & assurée, s'il vient à bout de pacifier la Gréce. Il doit se souvenir qu'Agésilas, avec les seules troupes de Sparte, fit trembler le trône Persan, & l'auroit certainement renversé, sans les divisions domestiques de la Gréce qui l'y rappellérent. La victoire signalée des Dix-mille sous Cléarque, & leur retraite triomphante à la vûe d'une armée innombrable, marquent ce qu'on doit

attendre des Macédoniens & des Grecs réunis ensemble, & commandés par Philippe, contre un Prince inférieur en tout à celui que Cyrus alloit attaquer.

Isocrate finit, en témoignant qu'il paroit que les dieux n'ont accordé jusqu'ici à Philippe tant d'heureux succès, que pour le mettre en état de former & d'exécuter la glorieuse entreprise dont il lui trace le plan. Il réduit ces avis à trois points : gouverner son propre empire avec sagesse & justice, pacifier les peuples voisins & la Gréce entiére sans y rien prétendre pour soi, porter ensuite ses armes victorieuses dans un pays ennemi de tout tems des Grecs, & qui avoit souvent juré leur perte. Il faut l'avouer : voila un plan bien magnifique, & bien digne d'un grand Prince. Mais Isocrate connoissoit mal Philippe, s'il l'en croioit capable. Il n'avoit ni l'équité, ni la modération, ni le desintéressement que demandoit un tel projet. Il songeoit réellement à passer dans la Perse, & sentoit bien qu'auparavant il faloit s'assurer de la Gréce. Mais c'étoit par la force, & non par des bienfaits, qu'il vouloit

s'en assurer. Il ne songeoit point à gagner les peuples ni à les persuader, mais à les abbattre & à les domter. Comme de son côté il ne faisoit aucun cas des alliances & des traités, il mesuroit les autres sur lui-même, & vouloit les retenir par des liens plus forts que ceux de l'amitié, de la reconnoissance & de la bonne foi.

Démosthéne, qui étoit plus au fait des affaires qu'Isocrate, jugeoit plus sainement aussi des dispositions de Philippe. A son retour de l'ambassade il déclare nettement qu'il n'approuve ni les discours ni la conduite du Roi de Macédoine, & qu'on a tout à craindre de sa part. Eschine au contraire, qui étoit entiérement gagné, assure qu'il n'a remarqué dans les promesses & dans le procédé de ce Prince que candeur & bonne foi. Il avoit promis que l'on repeupleroit Thespies & Platée malgré l'opposition des Thébains; qu'en cas qu'il parvînt à subjuguer les Phocéens, il les conserveroit, & ne leur feroit aucun mauvais traitement; qu'il rétabliroit l'ordre dans Thébes; qu'Orope demeureroit en propre aux Athéniens; & que pour équivalent d'Amphipolis, on leur li-

vreroit l'Eubée. Démosthéne eut beau représenter que Philippe, malgré toutes ses belles promesses, cherchoit à se rendre maître absolu de la Phocide, & que de la lui abandonner, c'étoit trahir l'Etat, & lui livrer la Gréce entiére : il ne fut point écouté, & le discours d'Eschine qui répondoit de la bonne volonté de Philippe, prévalut.

AN.M.3658. AV.J.C.346. Toutes ces délibérations donnérent le tems à ce Prince de s'emparer des Thermopyles, & d'entrer dans la Phocide. *Diod.lib.16. pag. 455.* Jusques-là on n'avoit pu réduire les Phocéens à la raison. Philippe n'eut qu'à se montrer : la terreur de son nom jetta par tout l'épouvante. Supposant qu'il marchoit contre des sacriléges, & non contre des ennemis ordinaires, il fit prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier, & les mena au combat comme sous la conduite du dieu même dont ils vengeoient l'honneur. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus. Ils demandent la paix, & se livrent à la merci de Philippe, qui permet à Phalécus leur chef de se retirer dans le Péloponnése avec les huit mille hommes qu'il avoit pris à sa

solde. Ainsi Philippe, sans qu'il lui en coutât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue & sanglante guerre qui avoit épuisé les forces des deux partis. [a] Cette victoire lui fit un honneur incroiable dans toute la Gréce. Il n'y étoit parlé que de cette glorieuse expédition. On le regardoit comme le vengeur du sacrilége, & le protecteur de la religion ; & l'on mettoit presque au nombre des dieux, celui qui en avoit défendu la majesté avec tant de courage & de succès.

Philippe, pour ne paroitre rien faire de son autorité privée dans une affaire qui concernoit toute la Gréce, assemble le Conseil des Amphictyons, & les établit, pour la forme, souverains Juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces Juges dévoués à ses volontés, il ordonne qu'on ruinera les villes de la Phocide ; qu'on les réduira toutes en bourgs de soixante feux, & que les bourgs seront placés à une certaine

a Incredibile quantum ea res apud omnes nationes Philippo gloriæ dedit. Illum vindicem sacrilegii, illum ultorem religionum. Dignum itaque qui diis proximus habetur, per quem deorum majestas vindicata sit. *Justin.*

diſtance l'un de l'autre ; que l'on proſcrira irrémiſſiblement les ſacriléges, & que les autres ne demeureront poſſeſſeurs de leurs biens, qu'à la charge d'un tribut annuel, qui s'exigera juſqu'à la reſtitution entiére des ſommes enlevées du temple de Delphes. Philippe ne s'oublia pas dans cette occaſion. Après avoir ſoumis les Phocéens rebelles, il demanda qu'on lui tranſportât le droit de ſéance au Conſeil Amphictyonique dont on les avoit déclaré déchus. Les Amphictyons, dont il venoit de ſervir la vengeance, n'oſérent le refuſer, & l'aggrégérent à leur corps: ce qui étoit pour lui d'une grande importance, comme la ſuite le fera voir, & d'une très dangereuſe conſéquence pour tout le reſte de la Gréce. Ils donnérent auſſi à Philippe l'intendance des Jeux Pythiques conjointement avec les Béotiens & les Theſſaliens, parce que les Corinthiens, qui l'avoient eue juſques-là, s'en étoient rendus indignes par la part qu'ils avoient priſe au ſacrilége des Phocéens.

Quand on apprit à Athénes la maniére dont les Phocéens avoient été traités, on comprit, mais trop tard,

le tort qu'on avoit eu de ne pas déférer aux conseils de Démosthéne, & de s'être livré aveuglément aux vaines promesses d'un Traitre qui avoit vendu sa patrie. Outre la honte & la douleur d'avoir manqué aux devoirs de la confédération à l'égard des Phocéens, ils reconnurent qu'en abandonnant leurs Alliés, ils avoient trahi leurs propres intérêts. Car Philippe, maître de la Phocide, l'étoit devenu des Thermopyles, ce qui lui ouvroit les portes & lui donnoit les clés de la Gréce. Les Athéniens donc, justement allarmés pour eux-mêmes, ordonnérent qu'on retireroit les femmes & les enfans de la campagne dans la ville, qu'on rétabliroit les murs, & qu'on fortifieroit le Pirée, pour se mettre en état de défense en cas d'invasion.

Demosth. de fals. legat. pag. 312.

Ils n'avoient point eu de part au Décret qui avoit reçu Philippe au nombre des Amphictyons. Peutêtre s'absentérent-ils, pour ne pas l'autoriser par leur présence : ou, ce qui paroit plus vraisemblable, Philippe, en vûe d'éloigner les obstacles, & d'éviter les traverses qu'il pouvoit rencontrer dans l'exécution de son

dessein, assembla tumultuairement les seuls Amphictyons qui lui étoient dévoués. Enfin, il mena si bien son intrigue, qu'il obtint ce qu'il desiroit. On pouvoit contester cette élection comme clandestine, & comme irréguliére. Il en demanda la confirmation aux peuples, qui, en qualité de membre de ce Corps, avoient droit, ou de rejetter le nouveau choix, ou de le ratifier. Athénes reçut l'invitation circulaire. Dans l'assemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer sur la demande de Philippe, plusieurs étoient d'avis qu'on n'y eut aucun égard. Démosthéne fut d'un avis contraire. Il n'approuvoit point du tout la paix qu'on avoit conclue avec Philippe, mais il ne croioit pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture présente, ce qui ne pouvoit se faire sans susciter contre Athénes, & le nouvel Amphictyon, & ceux qui l'avoient élu. Il conseille donc de ne point s'exposer hors de saison aux suites dangereuses du refus opiniâtre de condescendre au Décret presque unanime des Amphictyons, & proteste qu'il faut sensément, de crainte de pis, céder au tems, c'est-à-

dire consentir à ce qu'on ne peut empécher. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthéne intitulé, *Harangue sur la paix*. Il y a beaucoup d'apparence que son avis fut suivi.

§. V.

Philippe, de retour en Macédoine, pousse ses conquêtes dans l'Illyrie, & la Thrace. Il projette une ligue avec les Thébains, les Messéniens, & les Argiens, pour attaquer ensemble le Péloponnése. Athénes s'étant déclarée pour les Lacédémoniens, rompt cette ligue. Il fait de nouvelles tentatives sur l'Eubée: Phocion l'en chasse. Caractére de ce célébre Athénien. Philippe forme le siége de Périnthe & de Byzance. Les Athéniens animés par les harangues de Démosthéne, envoient du secours à ces deux villes sous la conduite de Phocion, qui en fait lever le siége à Philippe.

QUAND Philippe eut réglé tout ce qui regardoit le culte du dieu & la sûreté du temple de Delphes, il retourna en Macédoine comblé de gloire, & remportant la réputation de Prince religieux & d'intrépide Con- An.M.3660. Av.J.C.344. Diod.lib.16. pag. 456.

quérant. Diodore remarque que tous ceux qui avoient pris part à la profanation & au pillage du temple, périrent misérablement, & firent une fin tragique.

Diod. pag. 463. Philippe, content de s'être ouvert une entrée dans la Gréce par la prise des Thermopyles, d'avoir soumis la Phocide, de s'être rendu un des Juges de la Gréce par la nouvelle qualité d'Amphictyon, de s'être acquis l'estime & les louanges de tous les peuples par son zêle pour venger l'honneur de la Divinité, crut sagement devoir s'arrêter, pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Gréce en découvrant trop tôt les vûes d'ambition qu'il avoit sur elle. Et afin de dissiper ses soupçons, & de calmer ses inquiétudes, il tourna ses armes contre l'Illyrie pour étendre ses frontiéres de ce côté-là, & pour tenir toujours ses troupes en haleine par quelque nouvelle expédition.

Le même motif le fit ensuite passer en Thrace. Dès les premiéres années de son régne il y avoit déja enlevé plusieurs places aux Athéniens. Il y poussa toujours ses conquêtes. Suidas (In Κάραν.) marque qu'avant la prise d'Olynthe,

Il s'étoit rendu maître de trente deux villes dans la Chalcide, qui faisoit partie de la Thrace. La Quersonnése étoit aussi fort à sa bienséance. C'étoit une presqu'île fort riche, où il y avoit plusieurs villes puissantes, & d'excellens paturages. Elle avoit autrefois appartenu aux Athéniens. Ses habitans se mirent sous la protection de Lacédémone quand Lysandre eut pris Athénes, & retournérent sous la domination de leurs premiers Maîtres quand Conon, fils de Timothée, eut relevé sa patrie. Cotys roi de Thrace, conquit ensuite la Quersonnése sur les Athéniens; & ils y rentrérent enfin par la cession de Chersoblepte fils de Cotys, qui se trouvant trop foible pour la défendre contre Philippe, la leur abandonna la quatriéme année de l'Olympiade CVI. en se réservant néanmoins Cardie, qui étoit la ville la plus considérable de la presqu'île, & qui en formoit comme la porte & l'entrée. Quand Philippe eut dépouillé Chersoblepte de son roiaume, ce qui arriva la seconde année de l'Olymp. CIX. ceux de Cardie, dans la crainte de tomber entre les mains des Athéniens qui revendiquoient leur ville

Diod. lib. 16. pag. 434.

Ibid. pag. 464.

AN. M. 3661.
AV. J.C. 343.

dont ils avoient été autrefois les maîtres, se jettérent entre les bras de Philippe qui ne manqua pas de prendre leur protection.

An.M.3662. Av.J.C.342. *Liban. in Demosth. pag. 75.*

Diopithe, chef de la colonie que les Athéniens avoient envoïée dans la Quersonnése, regardant cette démarche de la part de Philippe comme un acte d'hostilité contre sa République, sans en attendre l'ordre, & bien persuadé qu'on ne le desavoueroit point, se jette brusquement sur les terres de ce Prince dans la Thrace maritime pendant qu'il étoit occupé dans la haute Thrace à une guerre importante, les pille avant qu'il puisse revenir pour lui faire tête, les saccage, & remporte un riche butin, qu'il met en sûreté dans la Quersonnése. Philippe, hors d'état de s'en faire raison par la voie qu'il eut voulu, se contenta de s'en plaindre amérement par ses lettres aux Athéniens. Les Pensionnaires qu'il avoit dans Athénes, firent leur devoir. Ces langues vénales eurent soin de répandre leur venin sur une conduite, sinon prudente, du moins pardonnable. Ils déclament contre Diopithe, le déférent comme auteur de la guerre, l'accusent d'exa-

ction & de piraterie, ſollicitent & preſſent ſon rappel, & pourſuivent avec chaleur ſa condannation.

Démoſthéne, qui dans cette conjoncture voioit l'intérêt public inſéparablement attaché à celui de Diopithe, entreprit ſa défenſe. C'eſt ce qui fait le ſujet de la harangue *ſur la Querſonnéſe.* Ce Diopithe étoit pere de Ménandre fameux poéte Comique, que Térence a fidélement copié.

Diopithe étoit accuſé de vexer les Alliés par des exactions injuſtes. C'eſt à quoi Démoſthéne s'arréte le moins, parce que c'étoit un fait perſonnel. Il ne laiſſe pas de l'excuſer en paſſant par l'exemple de tous les Généraux, à qui les îles & les villes de l'Aſie Mineure paioient de certaines contributions volontaires, par leſquelles elles achetoient la ſûreté de leurs marchands, à qui l'on fourniſſoit des eſcortes pour les défendre contre les pirates. Il eſt vrai qu'on peut exercer des violences, & rançonner mal-à-propos les Alliés. Mais alors un ſimple décret, une dénonciation dans les formes, la galére deſtinée au tranſport du Général revoqué, cela ſuffit pour arréter les abus. Il n'en eſt pas

Elle s'appelloit Πάραλος.

de même des entreprises de Philippe?
Ce n'est pas par des menaces ni par des décrets qu'on les peut arrêter : il faut des levées d'hommes, des troupes, des galéres.

» Vos Orateurs vous crient sans » cesse qu'il faut opter entre la paix & » la guerre. Philippe ne nous en laisse » pas l'option, lui qui tous les jours » forme de nouvelles entreprises con- » tre nous. Et peut-on douter qu'il » ne soit l'infracteur de la paix, à » moins qu'on ne prétende que nous » n'aurons point lieu de nous plaindre » de lui, tant qu'il n'attentera rien sur » l'Attique, ni sur le Pirée? Mais il » ne sera pas tems pour lors de nous » y opposer, & c'est dès à présent » qu'il faut préparer de fortes barrié- » res contre ses desseins ambitieux. » Vous devez poser comme un prin- » cipe certain, Athéniens, que c'est » à vous qu'il en veut, qu'il vous re- » garde comme ses plus dangereux » ennemis, que votre ruine seule peut » le mettre en repos, & assurer ses » conquêtes, & que tout ce qu'il our- » dit & trame aujourd'hui, il ne le » trame & ne l'ourdit qu'en vûe de » tomber sur vous, & de réduire

» Athénes en servitude. Aucun de
» vous en effet pourroit-il pousser la
» simplicité jusqu'à croire que Phi-
» lippe soit si âpre pour de misérables
» bicoques dans la Thrace, (car quel
» autre nom donner aux places qu'il
» y attaque maintenant ?) qu'afin de
» les acquerir il affronte travaux, sai-
» sons, dangers : & que pour les ports,
» pour les arsenaux, pour les galéres,
» pour les mines d'argent, pour les
» immenses revenus d'Athénes, il n'ait
» que de l'indifférence, qu'il ne les
» ambitionne en aucune sorte, & qu'il
» vous en laissera jouir paisiblement ?

» Que conclure de tout ce qui a été
» dit ? Que, loin de dissiper l'armée
» que nous avons en Thrace, il faut
» l'augmenter & la fortifier par de
» nouvelles levées, afin que, comme
» Philippe en a toujours une toute
» prête pour opprimer & pour asservir
» les Grecs ; vous aussi, de votre côté,
» vous en ayez toujours une toute
» prête pour les défendre & pour les
» sauver. » Il y a lieu de croire que
l'avis de Démosthéne fut suivi.

La même année que cette harangue fut prononcée mourut Arymbas roi des Molosses ou d'Epire, fils d'Alcé- *Diod. lib. 16. pag. 465.*

tas. Il avoit un frere appellé Néoptoléme, dont la fille Olympias épousa Philippe. Ce Néoptoléme, par le crédit de son gendre, étoit parvenu à partager la roiauté avec son frere aîné, à qui seul elle appartenoit de droit. Cette premiére injustice fut suivie d'une plus grande. Car, après la mort * d'Arymbas, Philippe fit si bien par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chasférent Eacidas, fils & successeur légitime d'Arymbas, & qu'ils établirent Alexandre, fils de Néoptoléme, seul roi de l'Epire. Ce Prince, non seulement beau-frere, mais gendre de Philippe, dont il épousa la fille nommée Cléopatre, comme il sera dit dans la suite, porta la guerre en Italie, où il mourut. Après quoi Eacidas remonta sur le trône de ses aieux, régna seul en Epire, & transmit la couronne à son fils le grand Pyrrhus, si renommé dans l'histoire Romaine, & cousin issu de germain du grand Alexandre par leur bisaieul commun Alcétas.

Philippe, après ses expéditions dans l'Illyrie & dans la Thrace, tourna ses

* *Justin, livre 8. ch. 6. tronque la généalogie de ce Prince, & confond cette succession.*

vûes du côté du Péloponnése. Cette contrée de la Gréce étoit alors dans de terribles agitations. Lacédémone, sans autre droit que celui du plus fort, s'érigeoit en Souveraine. Argos & Messéne opprimées eurent recours à Philippe. Il venoit de conclure la paix avec les Athéniens, qui, sur la foi de leurs Orateurs gagnés par ce Prince, avoient cru qu'il alloit se détacher des Thébains. Loin de le faire, quand il eut subjugué la Phocide, il partagea avec eux sa conquête. Les Thébains embrassérent avec joie l'occasion favorable qui se présentoit de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponnése, où leur haine invétérée contre Sparte ne cessoit de fomenter les divisions, & d'entretenir la guerre. Ils sollicitoient Philippe de s'unir avec eux, & avec les Messéniens & les Argiens, pour humilier ensemble Lacédémone.

Demosth. in Philipp. 2. Liban. in Demosth.

Ce Prince entendit volontiers à la proposition d'une alliance qui s'accordoit avec ses vûes. Il proposa aux Amphictyons ou plutôt il leur dicta le Décret qui ordonnoit, que Lacédémone laisseroit jouir Argos & Messéne d'une indépendance entiére,

comme le portoit un traité récemment conclu ; & sous ombre de ne pas commettre l'autorité des Etats Généraux de la Gréce, il fit en même tems marcher de ce côté là un gros corps de troupes. Lacédémone, justement allarmée, réclama le secours des Athéniens, & pressa fortement par une ambassade la conclusion d'une ligue nécessaire à la sûreté commune. Toutes les puissances intéressées à traverser cette ligue, firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe représenta par ses Ambassadeurs aux Athéniens, qu'ils auroient tort de se déclarer contre lui : que s'il n'avoit point rompu avec Thébes, il n'avoit rien fait en cela contre les traités : que pour manquer à sa parole, il faloit l'avoir engagée, & que les traités mêmes faisoient foi qu'il n'avoit rien promis à cet égard. Il disoit vrai, à s'en tenir aux articles exprimés, & aux conventions publiques : mais Eschine, dans l'assemblée, avoit donné de vive voix cette parole en son nom. Les Ambassadeurs de Thébes, d'Argos, & de Messéne, pressoient aussi de leur côté les Athéniens très-vivement, & leur reprochoient de n'a-

voir déja que trop favorisé sous main les Lacédémoniens ennemis de Thébes, & tyrans du Péloponnése.

Démosthéne, insensible à toutes *Philipp. 4* ces sollicitations, & uniquement attentif aux véritables intérêts de sa patrie, monta sur la Tribune aux harangues, pour appuier la négociation de Lacédémone. Il reproche aux Athéniens, selon sa coutume, leur nonchalance & leur paresse. Il expose les desseins ambitieux de Philippe, qui va toujours en avant, & ne tend à rien moins qu'à se rendre maître de toute la Gréce. » Vous excellez, » leur dit-il, vous & lui dans ce qui » fait l'objet de votre application & » de vos soins : vous parlez mieux » que lui, & il agit mieux que vous. » L'expérience du passé devroit au » moins vous ouvrir les yeux, & vous » rendre à son égard plus circonspects » & plus soupçonneux : mais elle ne » fait que vous endormir. Actuelle» ment il fait défiler des troupes vers » le Péloponnése, & il y envoie de » l'argent ; & l'on attend à toute » heure qu'il arrive en personne à la » tête d'une puissante armée. Vous » croiez-vous donc en sûreté, quand

» il se sera rendu maître de tout ce
» qui vous environne? L'art a inven-
» té, pour la garde & pour le salut des
» villes, diverses défenses de toute
» espéce : remparts, murailles, fos-
» sés, & autres ouvrages semblables.
» Mais la nature ceint & environne
» les sages d'un boulevart commun,
» qui les couvre de tous côtés, &
» qui pourvoit au bien & au salut
» des Etats. Quel est donc ce boule-
» vart? C'est la défiance. » Il conclud, en exhortant les Athéniens à se réveiller de l'assoupissement où ils sont, à secourir promtement les Lacédémoniens, & sur-tout à punir sans délai les traîtres domestiques, qui par de faux raports, joints à des assurances captieuses, ont trompé le peuple, & causé les calamités présentes.

La rupture n'éclata pas encore entre les Athéniens & Philippe; ce qui laisse lieu de croire que celui-ci suspendit son entreprise contre le Péloponnése, pour n'avoir pas tant d'ennemis ensemble sur les bras. Mais il ne demeura pas en repos, & tourna ses vûes d'un autre côté. Depuis lontems Philippe regardoit l'Eubée comme fort propre, par sa situation, à favoriser

favoriser les desseins qu'il méditoit contre la Gréce, & dès les premiéres années de son régne il avoit déja fait une tentative pour s'en rendre maître. Il n'oublioit rien actuellement pour s'emparer de cette Isle, qu'il appelloit *les entraves de la Gréce.* Les Athéniens au contraire avoient un intérêt capital de ne la point laisser tomber en des mains ennemies, d'autant plus qu'un pont la pouvoit joindre au continent de l'Attique. Mais, à leur ordinaire, ils s'endormirent sur les entreprises de Philippe. Celui-ci, toujours attentif & vigilant sur ses intérêts, pratiquoit des intelligences dans l'Isle, & gagnoit à force de présens ceux qui y avoient le plus d'autorité. A la priére de quelques-uns des habitans, il y fit couler des troupes, se rendit maître de plusieurs places, démantela Porthmos, place de l'Eubée très-importante, & établit dans la contrée trois Tyrans. Il prit aussi Orée, une des plus puissantes villes de l'Eubée, & qui en possedoit la quatriéme partie, & y établit cinq Tyrans, qui sous son nom y exerçoient un empire souverain.

Demosth. Philipp. 3. p. 93.

Sur cela Plutarque d'Erétrie députa

Plut. in Phoc. p. 746. 747.

vers les Athéniens, & les conjura de venir délivrer cette Isle, qui étoit prête de se livrer toute entiére au Macédonien. Les Athéniens lui envoiérent quelques troupes, sous la conduite de Phocion. Ce Général s'étoit déja fait beaucoup de réputation, & il aura dans la suite beaucoup de part au gouvernement des affaires tant dehors que dedans. Il avoit étudié dans l'Académie sous Platon, & ensuite sous Xénocrate, & avoit formé dans cette école ses mœurs & sa vie sur le modéle de la plus austére vertu. On dit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni aller aux bains publics. Quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours * nuds piés, & sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif & insupportable; de sorte que les soldats disoient en riant: *Voila Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Plut. in Phoc. p. 743-745.

* Socrate marchoit assez ordinairement de la sorte.

Il savoit que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat pour exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministére. Il s'y appliqua particuliérement, & ce fut avec un grand succès. Persuadé qu'il en est des paro-

les comme des monnoies, dont les plus estimées sont celles qui, sous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinséque, il s'étoit fait un stile vif, serré, concis, qui faisoit entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour, paroissant réveur dans une assemblée où il se préparoit à parler, on lui en demanda la cause. *Je songe*, répondit-il, *si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire.* Il étoit fort en raisonnement, & par là venoit à bout d'abbattre & de renverser la plus haute éloquence : d'où vient que Démosthéne, qui en avoit souvent fait l'épreuve, quand il paroissoit pour haranguer, disoit : *Voila la coignée* qui détruit tout l'effet *de mes paroles.* Il nous sembleroit qu'une telle éloquence est absolument contraire au génie de la multitude, qui demande qu'on lui répéte souvent les mêmes choses, & que pour les rendre plus intelligibles on leur donne plus d'étendue. Mais il n'en étoit pas ainsi des Athéniens. Vifs, pénétrans, amateurs du sens sousentendu, ils se piquoient d'entendre à demi-mot un Orateur, & l'entendoient en effet. Phocion les servoit à leur gré, & sur

cet article l'emportoit même sur Démosthéne : c'est beaucoup dire.

Phocion voiant que ceux qui se méloient alors du Gouvernement, avoient fait un partage du militaire & du civil : que les uns, comme Eubule, Aristophon, Démosthéne, Lycurgue, & Hypéride, se bornoient à haranguer le peuple, & à proposer des Décrets ; que les autres, comme Diopithe, Léosthéne, & Charès, s'avançoient par les emplois de la guerre : il aima mieux imiter la maniére de gouverner de Solon, d'Aristide, de Périclès, qui avoient sû réunir les deux talens, & joindre à la science politique le courage guerrier. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vûe le repos & la paix, comme le but de tout Gouvernement sage. Cependant il fit plus d'expéditions lui seul, non seulement qu'aucun des Capitaines de son tems, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui. Il fut chargé du Commandement quarante cinq fois, sans que jamais il l'eût demandé ni brigué ; & ce fut toujours en son absence qu'on le choisit pour le mettre à la tête des armées. On étoit étonné, qu'austére comme il étoit, & ennemi

de toute flaterie, il eût sû fixer, pour ainsi dire, en sa faveur la légéreté & l'inconstance naturelle aux Athéniens, quoique souvent il s'opposât avec force à leurs volontés & à leurs caprices, sans se mettre en peine de ménager leur délicatesse. L'idée que l'on avoit de sa probité & de son zêle pour le bien public, étoufoit tout autre sentiment ; & c'est, selon Plutarque, ce qui rendoit ordinairement son éloquence si efficace & si victorieuse.

J'ai cru qu'il étoit bon de faire un peu connoitre Phocion, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Ce fut lui que les Athéniens mirent à la tête des troupes qu'ils envoiérent au secours de Plutarque d'Erétrie. Ce traître paia d'ingratitude ses bienfaiteurs, leva l'étendart contre eux, & conspira ouvertement à repousser ceux qu'il avoit appellés. La perfidie imprévûe ne déconcerta point Phocion. Il poursuivit son entreprise, gagna une bataille, & chassa Plutarque d'Erétrie. AN M. 3663. AV. J C. 341.

Après ce grand succès, il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti, que tous les Alliés regrettérent sa bonté & sa justice. Ennemi déclaré de toute

violence & de toute concussion, il savoit ménager les esprits avec art, & en se faisant craindre, il avoit le rare talent de se faire encore plus aimer. Il fit un jour une belle réponse à Chabrias, qui le chargeoit d'aller avec dix vaisseaux légers lever le tribut que certaines villes alliées d'Athénes lui paioient tous les ans. *A quoi bon*, dit-il, *une telle escorte : trop nombreuse, si je n'ai qu'à visiter des alliés ; & trop foible, si j'ai à combattre des ennemis ?* Les Athéniens connurent bien par les suites de quel secours avoient été pour eux dans l'expédition de l'Eubée la grande capacité, la valeur, & l'expérience de Phocion. Car Molossus, qui lui succéda, & qui prit après lui le commandement, réussit si mal, qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis.

Demosth. pro Ctesiph. pag. 486. 487.

Philippe, qui ne perdoit point de vûe le dessein qu'il avoit conçu de se rendre maître de la Gréce, changea d'attaque, & chercha le moien de dresser une autre batterie contre Athénes. Il savoit que cette ville, à cause de la stérilité de l'Attique, avoit besoin plus qu'aucune autre de blés étrangers. Pour disposer souveraine-

ment de leur tranſport, & affamer Athénes s'il le pouvoit, il marche vers la Thrace, d'où cette ville tiroit la meilleure partie de ſes vivres, dans le deſſein d'aſſiéger Périnthe & Byzance. Pour contenir ſon roiaume dans le devoir pendant ſon abſence, il y laiſſa ſon fils Alexandre avec un ſouverain pouvoir, quoiqu'il n'eût encore que quinze ans. Ce jeune Prince donna dès lors des preuves de ſon courage, aiant vaincu quelques peuples voiſins, ſujets de Macédoine, qui avoient regardé l'abſence du Roi comme un tems fort propre à exécuter le deſſein qu'ils avoient formé de ſe revolter. Cet heureux ſuccès des premiéres expéditions d'Alexandre donna beaucoup de joie à ſon pere, & lui montra ce qu'il en devoit attendre. Mais craignant qu'attiré par cette amorce dangereuſe il ne ſe livrât inconſidérément à ſon ardeur & à ſa vivacité, il l'appella auprès de lui, pour devenir lui-même ſon maître, & le former au métier de la guerre.

AN.M. 3664.
AV. J.C. 340.

Démoſthéne cependant ne ceſſoit de crier contre l'indolence des Athéniens, que rien n'étoit capable de tirer de leur ſommeil léthargique, &

contre l'avarice des Orateurs qui gagnés par les présens de Philippe, amusoient le peuple sous le spécieux prétexte d'une paix qu'on avoit jurée avec lui, & qu'il violoit ouvertement tous les jours par les nouvelles entreprises qu'il formoit contre la République. C'est ce qui fait le sujet de ses harangues, appellées Philippiques.

Philipp. 3. pag. 90. » D'où vient, leur dit-il, qu'autrefois tous les Grecs embrassoient » avec tant d'ardeur la liberté, & que » maintenant ils courent tous à la servitude? C'est qu'il régnoit alors dans » l'esprit des peuples, ce qui de nos » jours n'y régne plus; ce qui triompha de l'opulence des Perses; ce qui » maintint la Gréce libre; ce qui dans » nulle occasion, soit sur terre, soit » sur mer, ne se démentit jamais: » mais qui, étoufé maintenant dans » tous les cœurs, a ruiné généralement toutes nos affaires, & bouleversé de fond en comble la constitution de la Gréce. C'est cette haine » commune, cette détestation générale qu'ils avoient conçue contre » tout homme assez lâche pour se vendre à qui vouloit asservir la Gréce,

» ou même la corrompre. Alors, accepter des présens, c'étoit un crime capital, puni irrémissiblement de mort: ni vos Orateurs, ni vos Généraux n'exerçoient ce honteux & criminel trafic, qui maintenant est si commun dans Athénes, où tout est mis à prix, & tout se vend à l'encan.

» Dans ces heureux tems régnoit une union parfaite parmi les Grecs, fondée sur l'amour du bien public, & sur le desir de conserver & de défendre la liberté commune. Maintenant les peuples se détachent les uns des autres, & se livrent à des jalousies & à des défiances réciproques. Tous, (je n'en excepte aucun) Argiens, Thébains, Corinthiens, Lacédémoniens, Arcadiens, & Nous comme les autres; tous se forment des intérêts à part. Et voila ce qui rend notre ennemi si puissant. Philipp. 4. pag. 102.

» Le salut de la Gréce consiste donc à nous réunir tous contre l'ennemi commun, si cela est possible. Mais au moins, pour ce qui nous regarde en particulier, il faut graver profondément dans vos esprits ce principe incontestable, qu'actuellement Ibid. p. 97

» Philippe vous attaque, qu'il a rom-
» pu la paix, que par la prise de tou-
» tes les places qui vous environnent
» il s'ouvre & se prépare un chemin
» jusqu'à vous, & qu'il nous regarde
» comme ses ennemis mortels, parce
» qu'il sait bien que nous sommes les
» seuls capables de nous opposer au
» dessein ambitieux qu'il a de tout en-
» vahir.

Philipp. 3. pag. 88. » Il faut en effet nous y opposer
» de toutes nos forces, & pour cela
» embarquer au plutôt & sans perdre
» de tems le secours dont la Cher-
» sonnése & Byzance ont besoin,
» fournir sur le lieu à vos Généraux
» tout ce qui leur manque, enfin con-
» certer les moiens de sauver la Gréce,
Pag. 94. 95. » menacée du dernier péril. Quand
» tous les autres Grecs présenteroient
» la tête au joug, vous, Athéniens,
» vous devriez toujours combattre
» pour la liberté. Après de tels pré-
» paratifs, faits aux yeux de toute la
» Gréce, excitons tous les autres peu-
» ples à nous seconder : notifions par
» tout nos résolutions, & envoions
» des Ambassadeurs dans le Pélopon-
» nése, à Rhodes, à Chio, & sur-
» tout au Roi de Perse. Car il est de

» son intérêt, aussi bien que du nô-
» tre, d'empécher les progrès de cet
» homme. «

La suite fera voir que les avis de Démosthéne furent suivis avec assez d'exactitude. Dans le tems qu'il parloit ainsi, Philippe marchoit vers la Chersonnése. Il ouvrit la campagne par le siége de Périnthe, ville considérable de la Thrace. Les Athéniens s'étant mis en devoir d'y envoier du secours, les Orateurs firent tant par leurs harangues, que Charès fut nommé pour commander la flote. C'étoit un Général absolument décrié pour ses mœurs, pour ses voleries, & pour son peu de capacité : mais la brigue lui tint lieu de mérite, & la cabale l'emporta sur les conseils des personnes les plus sages & les mieux intentionnées, comme cela n'est que trop ordinaire. Le succès répondit à la témérité du choix qu'on venoit de faire. Eh que pouvoit-on attendre d'un Général, non moins incapable que voluptueux, qui dans ses expéditions militaires traînoit après lui des bandes de Musiciens & de Joueurs d'instrumens, qu'il avoit à ses gages, & qu'il défraioit aux dépens des troupes? Les

Plut. in Phoc. pag. 747.

Athen. lib. 12. p. 532.

villes mêmes, au secours desquelles il étoit envoié, ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports : mais, suspect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rodant le long des côtes, rançonnant les alliés, & méprisé des ennemis.

Diod. lib. 16. pag. 466-468.

Cependant Philippe poussoit vivement le siége de Périnthe. Il avoit trente mille hommes de troupes choisies, & des machines de guerre de toutes sortes & sans nombre. Il avoit élevé des tours de quatre-vingts coudées de hauteur, & qui surpassoient beaucoup celles des Périnthiens. Il battoit donc leurs murailles avec avantage. D'un côté il en ébranloit les fondemens par les mines souteraines : de l'autre il en renversoit des pans entiers à grands coups de béliers. La résistance des assiégés n'étoit pas moins vigoureuse. Quand une bréche étoit faite, on étoit tout étonné de trouver derriére une autre muraille tout récemment construite. Ceux de Byzance leur envoioient tous les secours dont ils avoient besoin. Les Satrapes d'Asie, par ordre du Roi des Perses, à qui nous avons vû que les Athéniens avoient eu recours, y firent aussi,

entrer des troupes. Philippe, pour ôter aux assiégés les ressources qu'ils tiroient de Byzance, alla lui-même former en personne le siége de cette importante place, laissant la moitié de son armée pour continuer celui de Périnthe.

Il vouloit paroitre garder au-dehors toutes sortes de ménagemens avec les Athéniens, dont il redoutoit la puissance, & qu'il tâchoit d'endormir par de belles paroles. Dans le tems dont nous parlons, pour se précautionner contre leur mauvaise volonté, il leur écrit une Lettre, où il tâche de les étourdir à force de reproches sur leurs contraventions aux Traités, qu'il se vante d'avoir observé fort religieusement; & où il fait, avec toute la finesse de l'art, (car il étoit fort éloquent) méler les plaintes & les menaces les plus propres à retenir les hommes, soit par la honte, soit par la crainte. Cette Lettre paroit un chef-d'œuvre dans l'original. Il y régne une vivacité majestueuse & persuasive; une force & une justesse de raisonnement soutenues jusqu'au bout; une exposition de faits simple, & chacun suivi de sa conséquence naturelle; une

ironie délicate ; enfin ce ſtile noble & concis, qui convient ſi bien aux Têtes couronnées. On pourroit appliquer ici à Philippe ce qui a été dit de Céſar : *Qu'il* [a] *ſe ſervoit auſſi bien de la plume, que de l'épée.*

La Lettre eſt trop longue, & d'ailleurs trop remplie de faits particuliers mais importans, pour la pouvoir donner ici par extraits, & en faire un abrégé ſuivi. J'en raporterai ſeulement un endroit, qui ſuffira pour juger du reſte.

» Au tems de nos ruptures les plus » déclarées, dit Philippe aux Athéniens, » vous vous contentiez de lâcher contre moi vos armateurs, d'arréter & » de vendre les Négocians qui venoient trafiquer dans mes Etats, » de favoriſer quiconque me traverſoit, d'infeſter par vos courſes les » terres de mon obéiſſance. Mais aujourd'hui vous pouſſez l'injuſtice & » la haine juſqu'à envoier même au » Perſan des Ambaſſadeurs, pour l'engager à me déclarer la guerre. Et » c'eſt ce qui doit paroitre bien étonnant. Car, avant qu'il eût ſubjugué

a Eodem animo dixit, quo bellavit. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

» l'Egypte & la Phénicie, vous aviez » solennellement résolu, que s'il lui » arrivoit de tenter quelque nouvelle » entreprise, vous m'inviteriez indi- » stinctement avec tous les autres » Grecs, à réunir nos forces contre » lui. Et néanmoins, en ce jour, vous » poussez votre haine jusqu'à négo- » cier avec lui une alliance contre moi. » Jadis vos peres, comme je l'entends » dire, imputoient au fils de Pisistra- » te comme un crime irrémissible, d'a- » voir appellé le Persan contre les » Grecs : & vous cependant, vous ne » rougissez pas de vous permettre, ce » que vous ne cessâtes de condanner en » la personne de vos Tyrans. «

La Lettre de Philippe valoit un bon manifeste, & donnoit aux Pensionnaires qu'il avoit dans Athénes beau jeu pour le justifier dans l'esprit d'un peuple fort disposé à se soulager des inquiétudes politiques, & plus ennemi de la dépense & du travail, que de l'usurpation & de la tyrannie. L'ambition démesurée de Philippe, & le zêle éloquent de Démosthéne, étoient continuellement aux prises. Il n'y avoit entre eux ni paix, ni tréve. L'un avoit

grand ſoin de couvrir d'un prétexte ſpécieux ſes entrepriſes & ſes infractions : l'autre, d'en déveloper les véritables motifs à un peuple, dont les réſolutions & les mouvemens influoient beaucoup ſur la deſtinée de la Gréce. Ici Démoſthéne comprit l'importance d'effacer au plutôt les premiéres impreſſions que la lecture de cette Lettre pouvoit faire ſur l'eſprit des Athéniens. Ce zélé Républicain remonte précipitamment dans la Tribune : y prend d'abord le ton affirmatif, qui ſouvent fait plus de la moitié de la preuve, & quelquefois la preuve entiére, aux yeux de la multitude ; attache aux plaintes améres de Philippe l'idée d'une déclaration de guerre dans les formes ; & pour encourager ſes citoïens, pour les remplir de confiance dans la réſolution qu'il leur inſpire, il les aſſure que tout leur annonce la ruine prochaine de Philippe, dieux, Grecs, Perſes, Macédoniens, & Philippe lui-même. Démoſthéne, dans cette harangue, ſe diſpenſe des régles de la réfutation exacte : il élude le combat de faits, qui pourroit paroitre deſavantageux, tant Philippe

les avoit bien arrangés, & fortifiés de preuves qui paroissoient sans réplique.

Voici la conclusion que cet Orateur tire de tous ses raisonnemens. » Convaincus de ces vérités, Athéniens, » & fortement persuadés qu'il ne nous » est plus permis de dire que nous » avons la paix, (car Philippe vient » de nous déclarer la guerre par sa » Lettre; & il y a lontems que par sa » conduite il nous la fait) vous de- » vez ne ménager ni le trésor de » l'Etat, ni le bien des particuliers; » mais, lorsque l'occasion le deman- » dera, vous rendre tous en diligence » sous vos enseignes, & mettre à vo- » tre tête de meilleurs Généraux » qu'auparavant. Car il ne faut pas » qu'aucun de vous s'imagine que les » mêmes hommes qui ont ruiné vos » affaires, pourront les relever & les » rétablir. Songez quelle infamie c'est » qu'un homme sorti de Macédoine » méprise les périls au point, que pour » agrandir son empire, il se jette au » fort de la mélée, & qu'il en sorte » criblé de blessures; & que des Athé- » niens, à qui de droit héréditaire il

» appartient de n'obéir à personne, &
» de faire la loi aux autres les armes à
» la main; que des Athéniens, dis-je,
» par découragement & par noncha-
» lance dégénérent de la gloire de leurs
» ancêtres, & abandonnent les inté-
» rêts de leur patrie.

Plut. in Phoc. pag. 748.

Dans le tems même qu'on exami-
noit cette affaire, on apprit la ma-
niére indigne dont Charès avoit été
reçu par les Alliés, ce qui excita un
murmure général parmi le peuple, &
transporté d'indignation il se repentit
fort d'avoir envoié du secours à By-
zance. Alors Phocion se levant, dit
» qu'il ne faloit point se mettre en co-
» lére contre la défiance des Alliés,
» mais contre la conduite des Géné-
» raux qui y donnoient lieu. Car ce
» sont ceux-ci qui vous rendent odieux
» & formidables à ceux même qui ne
» sauroient se sauver sans votre se-
» cours.» En effet Charès, comme nous
l'avons déja dit, étoit un Capitaine
sans valeur & sans science militaire.
Tout son mérite consistoit à s'être
rendu puissant auprès du peuple par
un air de confiance & de hardiesse.
Sa présomption lui cachoit son incapa-

cité, & une avarice sordide lui fit faire autant de fautes que d'entreprises.

Le peuple, frapé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, & ordonna que Phocion allât lui-même avec de nouvelles forces au secours des Alliés dans l'Hellespont. Ce choix contribua plus que tout au salut de Byzance. La réputation de Phocion étoit déja fort grande, non-seulement pour sa bravoure & son habileté dans l'art militaire, mais encore plus pour sa probité & son desintéressement. Les Byzantins lui ouvrirent leurs portes avec joie, & logérent ses soldats dans leurs propres maisons, comme s'ils eussent été leurs freres & leurs enfans. Les soldats & les Officiers Athéniens, touchés de la confiance qu'on avoit en leur bonne foi, se montrérent très sages, très modestes, & entiérement irréprochables dans leur conduite. Ils ne se firent pas moins admirer par leur courage, & dans toutes les attaques qu'ils eurent à soutenir, on vit des soldats intrépides, & que la vûe même du danger animoit. La prudence de Phocion, secondée par la valeur de ses troupes, obligea bientôt Philippe d'abandonner son entreprise sur Byzance

An.M. 3665. Av.J.C. 339.

Diod lib. 16. pag. 468.

& Périnthe. Il fut chassé de l'Hellespont, après y avoir perdu beaucoup de sa réputation : car, jusques-là, il avoit passé pour invincible, & rien n'avoit osé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garnison, & aiant fait des descentes en plusieurs endroits de ses terres, il pilla tout le plat pays, jusqu'à ce que des troupes s'étant assemblées pour arrêter ses courses, il fut obligé de se retirer après avoir été blessé.

Demosth. pro Ctesiph. pag. 487. 488.

Les Byzantins & les Périnthiens marquérent au peuple d'Athénes leur reconnoissance par un Décret très honorable, que Démosthéne nous a conservé dans une de ses harangues, & dont je raporterai ici la teneur dans son entier. » Sous le Pontife Bosphoricus, * Damagéte, après avoir » demandé au Sénat la permission de » parler, a dit en pleine assemblée : » Attendu qu'aux tems passés la bien» veillance constante du peuple d'A» thénes envers les Byzantins & les » Périnthiens, unis entr'eux & d'al» liance & d'origine, ne se démen» tit jamais en aucun cas, que cet» te bienveillance, déja signalée tant

* *C'étoit apparemment le premier Magistrat.*

» de fois, a tout récemment éclaté, » lorsque Philippe de Macédoine, » armé pour la destruction entiére de » Byzance & de Périnthe, battoit » nos murailles, brûloit nos campa- » gnes, coupoit nos forêts; qu'en » ce tems de calamité, ce peuple » bienfaisant nous a secouru avec » une flote de six vingts voiles, char- » gée de vivres, d'armes, & de trou- » pes; qu'il nous a sauvés des der- » niers périls; qu'enfin il nous a ré- » tablis dans la paisible possession de » notre gouvernement, de nos loix, » & de nos tombeaux: Les Byzantins » & les Périnthiens, par un Décret » accordent aux Athéniens la liberté » de s'établir dans les Etats de Périn- » the & de Byzance, de s'y marier, » d'y acquerir des terres, & d'y jouir » de toutes les prérogatives de Ci- » toien: Leur octroient de plus une » place distinguée aux spectacles, & » le droit de séance soit dans le corps » du Sénat, soit dans l'assemblée du » peuple, auprès des Pontifs: En- » tendent que tout Athénien, qui » voudra se domicilier dans l'une ou » l'autre ville, jouisse d'une entiére » exemption d'impôts, & d'autres

» charges de l'Etat ; que sur le port
» l'on érige trois statues de seize cou-
» dées chacune, qui représenteront
» le peuple d'Athénes couronné par le
» Peuple de Byzance & par le Peuple
» de Périnthe : Que d'ailleurs on en-
» voie des présens aux quatre Jeux
» solennels de la Gréce, & qu'on y
» proclame la Couronne que nous
» avons décernée au peuple d'Athé-
» nes ; ensorte que la même cérémo-
» nie apprenne à tous les Grecs, & la
» magnanimité des Athéniens, & la
» reconnoissance des Périnthiens & des
» Byzantins.

Les peuples de la Chersonnése firent un Décret pareil, dont voici la teneur. » Entre les peuples que la
» Chersonnése comprend, les habitans
» de Seste, d'Eléonte, de Madyte, &
» d'Alopéconnése, décernent au peu-
» ple & au Sénat d'Athénes une cou-
» ronne d'or de soixante talens, & *Soixante mille écus.*
» dressent deux autels, savoir, l'un à
» la déesse de la Reconnoissance, &
» l'autre aux Athéniens, pour avoir,
» par le plus insigne de tous les bien-
» faits, affranchi du joug de Philippe
» les peuples de la Chersonnése, &
» les avoir rétablis dans la possession

» de leur patrie, de leurs loix, de leur » liberté, & de leurs temples : Bienfait, dont ils garderont éternellement la mémoire, & qu'ils ne cesseront jamais de reconnoitre selon toute l'étendue de leur pouvoir. Ce qu'en plein Sénat ils ont unanimement résolu. «

Philippe, après avoir été obligé de lever le siége de Byzance, marcha contre Athéas roi des Scythes, dont il avoit reçu quelque mécontentement personnel, & mena son fils avec lui dans cette expédition. Quelque nombreuse que fût l'armée des Scythes, il en vint facilement à bout. Le butin fut considérable. Il consistoit, non en or ou en argent, dont cette nation avoit le bonheur d'ignorer encore l'usage & le prix, mais en bétail, en chevaux, & en un grand nombre de femmes & d'enfans. *Justin. lib. 9. cap. 2. 3.*

A son retour de la Scythie, les Triballes, peuple de la Moesie, lui disputérent le passage, prétendant avoir leur part au butin qu'il emmenoit. Il en falut venir aux mains. Le combat fut rude & fort sanglant, & il y demeura beaucoup de monde sur la place de part & d'autre. Le Roi même y fut

blessé à la cuisse, & du même coup son cheval fut tué sous lui. Alexandre accourut au secours de son pere, & le couvrant de son bouclier, il tua ou mit en fuite tous ceux qui venoient se jetter sur lui.

§. VI.

Philippe, par ses intrigues, vient à bout de se faire nommer dans le Conseil des Amphictyons Généralissime des Grecs. Il s'empare d'Elatée. Les Athéniens & les Thébains allarmés par la prise de cette ville, se liguent contre Philippe. Celui-ci fait des propositions de paix, que Démosthéne fait rejetter. La bataille se donne à Chéronée, & Philippe y remporte une célébre victoire. Procès intenté à Démosthéne par Eschine. Celui-ci est condanné, & se retire en exil à Rhodes.

An.M. 3666. Av. J.C. 338. Plut. in Phoc. pag. 748.

L'ATTAQUE de Byzance avoit été regardée à Athénes comme une rupture absolue, & une déclaration de guerre ouverte. Le Roi de Macédoine, qui en craignoit les suites, & qui redoutoit extrêmement la puissance des Athéniens, dont il s'étoit gratuitement attiré la haine, fit parler d'accommodement & de paix, pour

pour calmer leur émotion & leur ressentiment. Phocion, moins soupçonneux, & qui craignoit l'incertitude des événemens de la guerre, étoit d'avis qu'on acceptât ses offres : mais Démosthéne qui avoit mieux étudié le caractére de Philippe, & qui étoit persuadé que, selon sa coutume, il ne songeoit qu'à amuser & à tromper les Athéniens, les empécha de préter l'oreille à aucune proposition de paix.

Ce Prince avoit un pressant intérêt de terminer au plutôt cette guerre, qui le tenoit dans une grande inquiétude, & le désoloit sur-tout par les courses frequentes des armateurs Athéniens, qui infestoient la mer voisine de ses Etats. Ils interrompoient absolument tout le commerce. Ils empéchoient qu'on ne pût transporter au-dehors rien de ce qui croissoit dans la Macédoine, & qu'on apportât au-dedans rien de ce qui manquoit à ce roiaume. Philippe sentoit qu'il lui seroit impossible de mettre fin à cette guerre, & de se délivrer des incommodités qu'elle lui causoit, qu'en soulevant les Thessaliens & les Thébains contre Athénes. Il ne pouvoit l'attaquer avec avantage ni par mer,

Demosth. pro Ctesiph. pag. 497-498.

ni par terre. Ses forces maritimes, en ce tems-là, étoient inférieures à celles de cette République ; & le chemin, pour s'avancer par terre vers l'Attique, lui demeuroit fermé, tant que les Thessaliens ne s'attacheroient point à sa suite, & que les Thébains ne lui ouvriroient point un passage. Si, pour les engager à se déclarer contre Athénes, il n'eût allégué que l'unique motif de son inimitié particuliére, il comprenoit bien qu'il n'ébranleroit personne. Que si, sous le prétexte spécieux d'épouser leur querelle commune, il pouvoit une fois les déterminer à l'élire pour Chef, il espéroit de les entraîner plus facilement ou par la persuasion, ou par la fraude.

Voila quel étoit son but & son dessein, dont il lui importoit infiniment de ne laisser entrevoir aucune trace, & de ne point faire naître contre lui le plus léger soupçon. Il avoit dans toutes les villes des pensionnaires à gages, qui lui donnoient avis de tout, & qui le servoient fort utilement : aussi les paioit-il bien. Par leur moien il suscita une querelle aux Locriens Ozoles, appellés autrement

Les Locriens d'Amphiſſe, du nom de la ville d'Amphiſſe leur capitale. Leur pays étoit entre l'Etolie & la Phocide. On les accuſa d'avoir profané une terre ſacrée en labourant une campagne nommée *la campagne Cyrrhée*, qui étoit tout près du temple de Delphes. Nous avons vû qu'un pareil ſujet de plainte avoit donné lieu à la premiére *Guerre ſacrée*. L'affaire devoit être portée au tribunal des Amphictyons. S'il y eût emploié en ſa faveur quelque Agent connu ou ſuſpect, il voioit bien qu'à coup ſûr les Thébains & les Theſſaliens ſoupçonneroient ſa manœuvre, & que tous indubitablement ſe tiendroient ſur leurs gardes.

Il s'y prit d'une maniére plus fine, en conduiſant ſourdement ſon deſſein par des ſouterrains qui en déroboient toute connoiſſance. Par le moien des penſionnaires qu'il avoit à Athénes, il avoit fait nommer pour *Pylagore* Eſchine, qui lui étoit entiérement vendu. On appelloit ainſi ceux que les villes Grecques députoient à l'aſſemblée des Amphictyons. Dès qu'il y fut arrivé, il travailla d'autant plus efficacement pour Philippe, qu'on ſe

défioit moins d'un citoien d'Athénes ; ouvertement déclaré contre ce Prince. Sur ſes remontrances, on ordonna une deſcente ſur les lieux, pour viſiter la terre dont les Amphiſſiens avoient été juſques-là regardés comme poſſeſſeurs légitimes, & qu'on les accuſoit maintenant d'avoir uſurpée par un impie ſacrilége.

Pendant que les Amphictyons viſitoient la campagne litigieuſe, les Locriens tombent ſur eux à l'improviſte, les accablent d'une grêle de traits, & les obligent de prendre la fuite. Un attentat ſi déclaré alluma la haine & la guerre contre ces Locriens. Cottyphe, un des Amphictyons, mit en campagne l'armée qu'ils deſtinoient à châtier les mutins. Comme pluſieurs avoient manqué au rendez-vous, elle ſe retira ſans avoir rien fait. Dans l'aſſemblée ſuivante des Amphictyons, l'affaire fut remiſe ſérieuſement en délibération. C'eſt là qu'Eſchine fit uſage de ſon éloquence, & par un diſcours étudié prouva aux Députés qu'il faloit, ou qu'ils ſe cortiſaſſent eux-mêmes pour ſoudoier des étrangers, & châtier les réfractaires ; ou qu'ils éluſſent Philippe

pour leur Général. Les Députés, pour épargner à leurs Républiques la dépense, les fatigues, & les dangers de la guerre, prirent ce dernier parti. Par un Décret public, *on envoie à Philippe de Macédoine des Ambassadeurs, qui, au nom d'Apollon & des Amphictyons, réclament son assistance, le pressent de ne pas négliger les intérêts de ce dieu, dont se jouent les impies Amphissiens; & lui notifient qu'à ce dessein tous les Grecs, aggrégés au corps des Amphictyons, l'élisent leur Général, avec plein pouvoir d'agir comme bon lui semblera.*

C'étoit à quoi Philippe aspiroit depuis lontems, & où tendoient tous ses desseins, & toutes les batteries qu'il avoit dressées jusques-là. Il ne perd donc point de tems. Il assemble incontinent ses troupes, & sous une feinte marche vers la campagne de Cyrrhée, oubliant & Cyrrhéens & Locriens, qui n'avoient servi que de prétexte à son voiage, & dont il se soucioit peu, il s'empare d'Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, & la mieux située pour tenir en bride les Thébains. Ceux-ci commencérent à ou-

vrir les yeux, & virent ce qu'ils avoient à craindre.

Demosth. pro Ctesiph. pag. 501-504. Diod. lib. 477.

Cette nouvelle étant arrivée à Athénes vers le soir, y répandit la fraieur. Le lendemain dès le matin on convoque l'assemblée. Le Héraut, selon la coutume, demande à haute voix : *Qui veut monter dans la Tribune ?* Personne ne se présente. Il répéte à plusieurs reprises l'invitation : personne encore ne se leve, quoique tous les Généraux & tous les Orateurs fussent présens ; & qu'à cris redoublés, la voix commune de la patrie conjurât d'ouvrir un salutaire conseil. Car, dit Démosthéne de qui ce récit est tiré, lorsque la voix du Héraut crie au nom des Loix, elle doit justement être réputée pour la voix de la patrie. Dans ce silence général, causé par l'allarme où l'on étoit, Démosthéne, animé par la vûe même d'un danger si pressant, monte dans la Tribune, & travaille à rassurer l'esprit des Athéniens, & à leur inspirer des sentimens conformes à la conjoncture présente & aux besoins de l'Etat. Aussi habile politique, que grand orateur, il forme sur le champ, par l'étendue d'un génie supérieur, un

avis qui embrasse tout ce que doivent faire les Athéniens au-dedans & au-dehors, sur terre & sur mer.

Ils étoient à l'égard des Thébains dans une double erreur, dont il tâche de les détromper. Ils les croioient attachés inséparablement à Philippe d'inclination & d'intérêt : il leur montre que le plus grand nombre d'entre eux n'attend qu'une occasion pour se déclarer contre lui, & que la prise d'Elatée leur a appris ce qu'ils en devoient attendre. D'un autre côté, ils regardoient ces mêmes Thébains comme leurs plus anciens & leurs plus dangereux ennemis, & ne pouvoient se résoudre à leur donner du secours dans l'extrême danger dont ils étoient menacés. Il est vrai qu'il y avoit toujours eu une haine déclarée entre les Thébains & les Athéniens ; & elle alloit si loin, que Pindare aiant * loué dans un de ses ouvrages la ville d'Athénes, les Thébains le condannérent à une grosse amende. Démosthéne,

* *Il avoit appellé Athénes* une ville florissante & célébre, le rampart de la Gréce. Λίπαραι ϗ ἀοιδιμόι, Ελλαδος ἔρεισμα, κλειναὶ Αθῆναι. *Les Athéniens, non contens de dédommager ce Poéte, & de lui envoier de quoi paier l'amende, lui érigérent une statue.*

malgré des préventions si forteme
enracinées dans les esprits, se décla
pourtant en leur faveur, & prou
aux Athéniens qu'il s'agit de leur pr
pre intérêt, & qu'ils ne peuvent ri
faire de plus agréable à Philippe q
de lui abandonner Thébes, dont
ruine lui ouvrira un chemin assuré ve
Athénes.

Démosthéne leur dévelope ensuit
les vûes que Philippe a eues en s'em
parant de cette place. » Que veut-il
» donc, & pourquoi a-t-il envahi
» Elatée ? Il veut, d'un côté, par la
» montre d'une armée, & par l'ap-
» proche des attirails de guerre autour
» de Thébes, encourager sa faction,
» lui inspirer plus d'audace ; d'autre
» part, fraper du contre-coup la fa-
» ction opposée, & l'étourdir telle-
» ment, qu'il soit en état de la sub-
» juguer, ou par la terreur, ou par la
» force. Philippe vous prescrit, par
» son exemple, le plan que vous de-
» vez suivre. Assemblez sous Eleusis
» un corps d'Athéniens en âge de ser-
» vir, & soutenez-les par votre ca-
» valerie. Par cette démarche, vous
» apprendrez à toute la Gréce, que
» vous avez les armes à la main ; &

» vous inspirerez aux partisans que » vous avez à Thébes une égale con- » fiance pour faire valoir leurs rai- » sons, & pour tenir tête au parti op- » posé, lorsqu'ils verront, qu'ainsi que » ceux qui vendent leur patrie à Phi- » lippe ont dans Elatée des troupes » toutes prêtes à les appuier au be- » soin, de même ceux qui veulent » combattre pour la liberté vous ont » à leur porte tout prêts à les défen- » dre en cas d'attaque. « Démosthéne ajouta qu'il faloit sur le champ en- voier des Ambassadeurs vers les peu- ples de la Gréce, & sur-tout vers les Thébains, pour les engager à forme une ligue commune contre Philippe.

Un avis si sage, si salutaire, fut suivi dans tous ses chefs, & en con- séquence on forma un Décret, où, après avoir raporté les différentes en- treprises par lesquelles Philippe avoit donné atteinte à la paix, on continue ainsi : « C'est pourquoi le Sénat & » le peuple d'Athénes, attentifs à la » magnanimité de leurs ancêtres, qui » préféroient la liberté de la Gréce au » salut de leur propre patrie, ont ré- » solu, qu'après avoir fait des priéres » & des sacrifices pour invoquer les

» dieux & les demi-dieux tutélaires
» d'Athénes & de l'Attique, on mette
» en mer deux cens voiles; qu'au plu-
» tôt l'Amiral de leur flote aille croi-
» ser en deça des Thermopyles, tan-
» dis qu'avec un bon corps d'infan-
» terie & de cavalerie les Généraux
» de terre iront camper aux environs
» d'Eleusis : Que l'on envoie aussi des
» Ambassadeurs aux autres Grecs, à
» commencer d'abord par les Thé-
» bains, car ce sont eux que Philippe
» menace de plus près : Qu'on les
» exhorte à ne redouter en aucune
» sorte Philippe, mais à maintenir
» avec courage leur indépendance
» particuliére, & la liberté commune
» de toute la Gréce : Et qu'on leur
» déclare, que si autrefois quelque
» mécontentement a refroidi l'amitié
» réciproque entr'eux & nous, le
» peuple d'Athénes, oubliant le passé,
» les assistera maintenant & d'hom-
» mes, & d'argent, & de traits, & de
» toute sorte d'armes, convaincu que
» les Grecs naturels peuvent avec
» honneur s'entre-disputer la préémi-
» nence ; mais qu'ils ne peuvent, sans
» flétrir la gloire des Grecs, & sans
» déroger à la vertu de leurs ancêtres,

» se laisser dépouiller de cette préé-
» minence par un étranger, ni con-
» sentir à un si honteux asservissement.

Démosthéne, qui étoit à la tête de l'ambassade, partit sur le champ pour Thébes; & il n'y avoit pas de tems à perdre, car en deux jours Philippe pouvoit arriver dans l'Attique. Ce Prince envoia aussi ses Ambassadeurs à Thébes. * Python tenoit parmi eux la premiére place, & se distinguoit tellement par son éloquence vive & persuasive, à laquelle il étoit difficile de résister, qu'auprès de lui les autres Députés ne faisoient que bégaier : mais il trouva ici son maître. Aussi Démosthéne, dans une harangue où il raporte les services qu'il a rendus à la République, fait sonner celui-ci fort haut, & place à la tête de ses exploits politiques l'heureux succès de cette importante négociation.

Plut. in Demosth. p. 853. 854.

Demosth. in orat. pro Coron. p. 509.

Il étoit d'une extrême conséquence pour Athénes d'attirer dans la ligue les Thébains, qui étoient voisins de l'Attique & la couvroient, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui de-

Demosth. ibid.

* *Ce Python étoit de Byzance. Il avoit obtenu le droit de bourgeoisie à Athénes, puis s'étoit tourné du côté de Philippe.* Demosth. pag. 193. & 745.

puis les célébres victoires de Leuctre & de Mantinée tenoient le premier rang parmi les peuples de la Gréce pour la bravoure & la science militaire. La chose n'étoit pas aisée, tant à cause des grands services qu'ils avoient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, qu'à cause de l'antipathie ancienne & déclarée entre Thébes & Athénes.

Les Députés de Philippe parlérent les premiers. Ils exposérent & mirent dans tout leur jour, & les bienfaits dont Philippe avoit comblé les Thébains, & les maux sans nombre qu'Athénes leur avoit fait souffrir. Ils leur représentérent vivement les grands avantages qu'ils pouvoient attendre du ravage de l'Attique, dont les troupeaux, les biens, & la puissance, passeroient dans leur ville; au lieu, qu'en se liguant avec Athénes, la Béotie deviendroit le théatre de la guerre, & éprouveroit seule les pertes, les ravages, les incendies, & tous les autres malheurs qui en sont une suite inévitable. Ils conclurent en demandant, ou que les Thébains joignissent leurs armes à celles de Phi-

lippe contre les Athéniens, ou qu'au moins ils lui livrassent un passage sur leurs terres pour entrer dans l'Attique.

L'amour de la patrie, & une juste indignation contre la mauvaise foi & les usurpations de Philippe, animoient déja assez Démosthéne : mais la vûe d'un Orateur, qui sembloit vouloir lui disputer l'honneur de la parole, enflamma encore son zêle, & lui préta une nouvelle vivacité. Il opposa aux raisonnemens captieux de Python les actions mêmes de Philippe, & sur-tout la prise d'Elatée en dernier lieu, qui découvroient clairement ses desseins. Il le représenta comme un Prince inquiet, entreprenant, ambitieux, artificieux, perfide; dont le plan étoit d'envahir toute la Gréce, mais qui, pour y réussir plus sûrement, étoit attentif à n'en attaquer les peuples que les uns après les autres : dont les prétendus bienfaits étoient des piéges tendus à la crédulité des peuples qui ne le connoissoient pas, pour desarmer ceux dont le zêle pour la liberté publique pourroit être un obstacle à ses entreprises. Il leur fit comprendre que la conquête de

l'Attique, loin de satisfaire l'insatiable avidité de cet usurpateur, ne serviroit que de degré pour assujettir Thébes, & les autres villes de la Gréce. Qu'ainsi l'intérêt des deux Républiques, devenu désormais inséparable, demandoit qu'on oubliât parfaitement les anciens sujets de mécontentement, pour réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun.

Theopomp. apud Plut. in vit. Demosth. pag. 854.

Les Thébains n'hésitérent pas longtems à prendre leur parti. La forte éloquence de Démosthéne, dit un Historien, soufflant dans leurs ames comme un vent impétueux, y ralluma le zéle de la patrie & l'amour de la liberté avec tant d'ardeur, que bannissant de leur esprit toute pensée de crainte, de prudence, de reconnoissance, ils furent transportés & ravis par son discours comme par une espéce d'enthousiasme, & uniquement enflammés de l'amour de la belle gloire. On voit ici ce que peut sur les esprits le talent de la parole, sur-tout quand il est accompagné d'amour & de zêle pour le bien public. Un seul homme régloit tout à son gré dans les assemblées d'Athénes & de Thébes, égale-

ment aimé, reſpecté, & autoriſé dans ces deux villes.

Philippe, déconcerté par la réunion de ces deux peuples, envoia des Ambaſſadeurs à Athénes pour les engager à ne point armer, & à vivre avec lui en bonne intelligence. Mais les eſprits étoient trop aigris & trop juſtement allarmés, pour qu'on écoutât aucune propoſition; & l'on ne ſe fioit point à la parole d'un Prince qui ne cherchoit qu'à tromper. Ainſi tout ſe prépara à la guerre, & les troupes montroient une ardeur incroiable. Des perſonnes mal intentionnées eſſaiérent de l'éteindre ou de la refroidir par le récit de funeſtes préſages, & de terribles prédictions qu'on mettoit dans la bouche de la Prétreſſe de Delphes. Mais Démoſthéne, plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleuſement encouragé par le nombre & par la valeur des troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, ne leur permettoit point de s'amuſer à tous ces oracles & à toutes ces frivoles prédictions. C'eſt pour lors qu'il dit que la Pythie *philippiſoit*, faiſant entendre par ce mot que c'étoit l'argent de Philippe qui cau-

soit l'enthousiasme de la Prêtresse, qui lui ouvroit la bouche, & qui faisoit parler le dieu à son gré. Il faisoit souvenir les Thébains de leur Epaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, qui regardoient ces oracles & ces prédictions comme de vains épouventails, & ne consultoient que la raison. L'armée d'Athénes partit donc sur le champ, & se rendit à Eleusis. Les Thébains, surpris d'une si promte diligence, s'y joignirent, & tous ensemble attendirent l'ennemi.

Philippe, de son côté, n'aiant pu ni empécher les Thébains de se joindre à ceux d'Athénes, ni porter ceux-ci à faire alliance avec lui, après avoir réuni toutes ses troupes, entra dans la Béotie. Il avoit trente mille hommes de pié, & deux mille chevaux. L'armée des ennemis n'étoit pas tout-à-fait si nombreuse. On peut dire que de part & d'autre le courage des soldats étoit égal : mais le mérite des Chefs ne l'étoit pas. Et qui pouvoit-on alors comparer à Philippe ? Iphicrate, Chabrias, Timothée, fameux Chefs des Athéniens, n'étoient plus. Phocion auroit pu luitenir tête : mais,

outre que cette guerre avoit été engagée contre ſon avis, la faction contraire lui avoit donné l'excluſion, & avoit fait nommer pour Généraux Charès qui étoit abſolument décrié, & Lyſiclès qui ne ſe diſtinguoit que par une téméraire & préſomptueuſe audace. C'eſt par le choix de tels Chefs, auquel la cabale ſeule a part, que ſe prépare la ruine des Etats.

Les deux armées campérent près de Chéronée ville de Béotie. Philippe donna le commandement de ſon aîle gauche à ſon fils Alexandre, âgé pour lors de ſeize ou dix-ſept ans, aiant mis auprès de lui les plus habiles Officiers qu'il eût: & lui, il ſe chargea de la droite. Dans l'autre armée, les Thébains formoient l'aîle droite, & les Athéniens la gauche.

Au lever du ſoleil, on donna de part & d'autre les ſignaux. Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoire balança lontems entre les deux partis, chacun faiſant des efforts extraordinaires de courage & de bravoure. Alexandre, qui dès lors animé d'un beau feu cherchoit à ſe ſignaler, pour répondre à la confiance de ſon pere ſous les yeux de qui il combattoit, &

faisoit le premier essai du commandement, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux Général, & le courage déterminé d'un jeune Officier. Ce fut lui qui enfonça, après une longue & vigoureuse résistance, *le bataillon sacré* des Thébains, qui étoit l'élite de leur armée. Le reste des troupes, qui étoit autour d'Alexandre, animé par son exemple, acheva de la mettre en déroute.

A l'aîle droite, Philippe, qui ne vouloit pas céder à son fils, chargea vivement les Athéniens, & commença à les ébranler, & à leur faire perdre du terrain. Mais ils reprirent bientôt courage, & regagnérent leur premier poste. Lysiclès, l'un des deux Généraux, aiant enfoncé quelques troupes du centre des Macédoniens, se crut déja victorieux, & plein d'une téméraire confiance, il s'écria: *Allons, camarades, poursuivons-les jusques dans la Macédoine.* Philippe s'appercevant que les Athéniens, au lieu de profiter de leur avantage pour prendre sa Phalange en flanc, suivoient ses troupes avec trop d'ardeur, dit froidement: *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussitôt il donne ordre à sa

Polian. stratag. lib. 4.

Phalange de se replier sur une petite hauteur ; & voiant que les Athéniens en desordre s'abandonnoient à la poursuite de ceux qu'ils avoient enfoncés, il va fondre sur eux avec sa Phalange, & les prenant en queue & en flanc, les met en déroute. Démosthéne, plus grand homme d'Etat que grand homme de guerre, & plus capable de donner dans ses discours de salutaires conseils que de les soutenir par un courage intrépide, prit la fuite avec les autres, & jetta bas ses armes. On prétend même que pendant qu'il fuioit, sa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'étoit quelque ennemi qui l'arrétoit, & cria, *Donnez-moi la vie.* Il demeura sur la place plus de mille Athéniens, & l'on en fit prisonniers plus de deux mille, parmi lesquels se trouva l'Orateur Démade. La perte ne fut pas moindre du côté des Thébains.

Plut. in vita decem orat. pag. 845.

Philippe, après avoir érigé un trophée, & offert aux dieux un sacrifice en action de graces pour la victoire qu'il venoit de remporter, distribua des récompenses aux Officiers & aux soldats, à chacun selon son mérite & son rang.

La manière dont il se conduisit après le gain de la bataille, montre qu'il est bien plus aisé de vaincre des ennemis armés, que de se vaincre soi-même, & que de surmonter ses passions. Au sortir d'un grand repas qu'il avoit donné aux Officiers, enivré également de joie & de vin, il se transporta sur le champ de bataille, & là, insultant à tous ces morts dont la terre étoit couverte, il mit en chant le commencement d'un Décret que Démosthéne avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la mesure, *Démosthéne Péanien, fils de Démosthéne, a dit.* Il n'y eut personne qui ne fût choqué de voir le Prince se deshonorer lui-même & flétrir sa gloire par une bassesse si indigne d'un Roi & d'un vainqueur: mais tous gardoient le silence. L'Orateur Démade, du nombre des prisonniers, mais toujours libre, fut le seul qui osât lui en faire sentir l'indécence. *Eh Seigneur*, lui dit-il, *la fortune vous aiant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougissez-vous point de jouer celui de Therstite?* Cette parole, pleine d'une généreuse liberté, lui ouvrit les yeux, & le fit rentrer en

lui-même. Loin de savoir mauvais gré à Démade, il l'en estima encore davantage, lui fit toute sorte d'amitiés, & le combla d'honneur.

Depuis ce tems-là il parut changer entiérement d'esprit & de conduite, comme [a] si, dit un historien, la conversation de Démade eût adouci son humeur, & l'eût familiarisé avec les graces Attiques. Il renvoia libres tous les prisonniers Athéniens, sans exiger d'eux aucune rançon, & leur donna à la plûpart des habits, dans la vûe de gagner par ce bon traitement, une République aussi puissante que celle d'Athénes. En quoi, selon Polybe, il remporta un second triomphe, plus glorieux pour lui & même plus avantageux que le premier. Car, dans le combat, son courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y trouvérent présens : ici sa bonté & sa clémence lui gagnérent la ville entiére, & lui soumirent tous les cœurs. Il renouvella avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié & d'alliance, & accorda la paix aux Béotiens, après avoir laissé une bonne garnison dans Thébes.

Polyb. lib. 5. pag. 359.

a Ὑπὸ τοῦ Δημάδου καθομιληθέντα ταῖς Ἀττικαῖς χάρισι. Diod.

Plut. in Isocr. pag. 837. On dit qu'Isocrate, le plus célébre Rhéteur de ce tems-là, qui aimoit tendrement sa patrie, ne put survivre à la perte & à la honte qu'elle venoit de souffrir dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne sachant pas comment Philippe useroit de sa victoire, & voulant mourir libre, il avança sa fin en cessant de prendre aucune nourriture. Il étoit âgé de quatre-vingts dix-huit ans. J'aurai lieu de parler ailleurs de son stile & de ses ouvrages.

Démosthéne paroissoit la principale cause du terrible échec qu'Athénes venoit de recevoir, & qui porta un coup mortel à sa puissance dont elle ne se releva jamais. Dans le moment même que l'on apprit cette sanglante défaite qui intéressoit tant de familles, lorsqu'il n'auroit pas été surprenant que la multitude, saisie de fraieur & d'allarme, se fût laissée emporter à quelque mouvement d'une colére aveugle contre celui qu'elle pouvoit regarder en quelque sorte comme l'auteur d'une si affreuse calamité: Dans ce moment-là même, le peuple se livra encore entiérement aux conseils de Démosthéne. Les précautions

Demosth. pro Ctesiph. p. 514. Plut. in Demosth. p. 855.

qu'on prit de poser des gardes, de relever les murs, de réparer les fossés, furent prises conformement à ses avis. On le chargea lui-même du soin de pourvoir aux vivres, & de reparer les murs. Il s'acquita de cette derniére commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur, & pour laquelle dans la suite on lui décerna une couronne d'or à la requête de Ctésiphon, en récompense de ce qu'il avoit fait don à la République d'une somme assez considérable qu'il avoit fournie de son propre fonds pour achever la réparation des murs.

Dans l'occasion dont il s'agit, c'est-à-dire après la bataille de Chéronée, les Orateurs qui étoient contraires à Démosthéne, s'étant élevés contre lui de concert, & l'aiant appellé en justice pour lui faire son procès, le peuple ne se contenta pas de le renvoier absous de toutes leurs charges & accusations, mais le combla encore de plus d'honneur qu'il n'avoit jamais fait: tant la vénération qu'on avoit conçue pour son zêle & pour sa fidélité étoit à l'épreuve des plus funestes revers.

Les Athéniens, peuple naturelle-

ment léger, inégal, & sujet à punir ses fautes & ses négligences en la personne de ceux dont les projets souvent ne manquoient de réussir que par ses lenteurs continuelles dans l'exécution, en couronnant ici Démosthéne au milieu d'une calamité publique dont il paroissoit seul l'auteur, rendent un hommage glorieux à sa capacité & à sa droiture. Par cette démarche pleine de sagesse & de courage, ils semblent en quelque sorte s'avouer à eux-mêmes leur tort de n'avoir ni entiérement ni assez tôt déféré à ses avis, & se reconnoitre seuls coupables de leurs disgraces.

Plut. ibid. Demosth. pro Ctesiph. p. 519-520.

Le peuple ne s'en tint pas là. Les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Chéronée aiant été raportés à Athénes pour y être inhumés, il choisit Démosthéne pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, preuve autentique qu'il ne lui attribuoit point le mauvais succès de la bataille, mais à la divine providence seule, qui dispose des événemens humains comme il lui plait; ce qui fut marqué en termes exprès dans l'Inscription gravée sur le tombeau de ces illustres morts.

La

La terre couvre ici ces victimes d'Etat,
Que leur zèle immola dans le fort du combat.
La Gréce, sur le point de se voir asservie,
Ne se sauva du joug qu'aux dépens de leur vie.
Jupiter le voulut. Mortels, aucun effort
Ne peut vous affranchir des volontés du sort.
Aux dieux seuls appartient l'attribut d'impeccable,
Et le droit de jouir d'un bonheur immuable.

C'est la solide réponse que Démosthéne oppose aux reproches qu'Eschine ne cessoit de lui faire sur la perte de cette bataille. » Attaquez-moi, » lui disoit-il, sur les avis que je donnai, mais abstenez-vous de me calomnier sur ce qui arriva. Car c'est » au gré de l'Intelligence suprême que » tout se dénoue & se termine ; au lieu » que c'est par la nature des avis mêmes qu'on doit juger de l'intention » de celui qui les donne. Si donc, » par l'événement, Philippe a vaincu, ne m'en faites point un crime, » puisque c'étoit Dieu qui disposoit » de la victoire, & non moi. Mais » qu'avec une droiture, qu'avec une » vigilance, qu'avec une activité infatigable & supérieure à mes forces, je

Demosth. pro Ctesiph. pag. 505.

» ne cherchai pas, je ne mis pas en » œuvre tous les moiens où la prudence » ce humaine peut atteindre, & que » je n'inspirai pas des résolutions & » nobles, & dignes d'Athénes, & né» cessaires ; montrez-le moi, & alors » donnez carriére à vos accusations.

Ibid. p. 508. Il emploie ensuite cette figure noble & hardie, qui est regardée comme le plus bel endroit de la harangue, & que *Long. de subl. cap. 14.* Longin a tant fait valoir. Démosthéne veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Il ne se contente pas d'apporter froidement l'exemple des grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platée. Il en use bien d'une autre sorte, dit ce Rhéteur : & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Gréce : *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par ces grands hommes qui ont combattu, sur terre à Marathon & à Platée, sur mer devant Salamine & Artémise ; & tant d'autres : qui tous ont reçu de la République les mêmes honneurs de la sépulture,*

& non ceux là seulement qui ont réussi & remporté la victoire. Ne diroit-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniére d'affirmer par des sermens si extraordinaires, il défie en quelque sorte ces anciens Citoiens, & fait regarder tous ceux qui meurent de la sorte comme autant de dieux, par le nom desquels on doit jurer ?

J'ai déja remarqué ailleurs combien ces discours * prononcés solennellement à la gloire de ceux qui étoient morts en combattant pour la liberté, étoient capables d'inspirer à la Jeunesse Athénienne un zêle ardent pour la patrie, & un vif desir de se signaler dans les combats. Une autre cérémonie, observée à l'égard des enfans de ceux dont les peres étoient morts au lit d'honneur, n'étoit pas moins efficace pour exciter à la vertu. Dans une Fête célébre où l'on représentoit des spectacles en présence de tout le peuple, un Héraut montoit *Æsch. contr. Ctesiph. pag. 452.*

* *Démosthéne, dans le discours contre Leptine, page 562. fait observer qu'il n'y avoit que la ville d'Athénes qui fit ainsi prononcer des oraisons funébres à l'honneur de ceux qui étoient morts pour la patrie.*

ſur le théatre pour y produire de jeunes orphelins couverts d'une armure complette, & crioit à haute voix : » Ces jeunes orphelins, à qui une » mort prématurée a ravi au milieu des » hazards leurs peres illuſtres, ont » retrouvé dans le peuple un pere qui » a pris ſoin d'eux juſqu'à la fin de leur » enfance. Maintenant il les renvoie » armés de pied en cap, vaquer ſous » d'heureux auſpices à leurs affaires ; » & les convie de mériter chacun à » l'envi les premiéres places dans la » République. » C'eſt par de pareils moiens que ſe perpétuent dans un Etat la bravoure militaire, l'amour pour la patrie, le goût de la vertu & de la ſolide gloire.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée, & deux ans avant la mort de Philippe, qu'Eſchine jaloux de la gloire de ſon rival, attaqua le décret qui lui avoit accordé une couronne d'or, & qu'il intenta une accuſation contre Ctéſiphon, ou plutôt contre Démoſthéne. Mais la cauſe ne fut plaidée que ſept ou huit ans après, vers la cinquiéme ou ſixiéme année du régne d'Alexandre. J'en raporterai ici le ſuccès, pour ne point couper

dans la ſuite le récit des faits d'Alexandre.

Jamais cauſe n'excita tant de curioſité, & ne fut plaidée avec tant d'appareil. On [a] accourut de toutes parts, dit Cicéron, & l'on accourut avec raiſon. Quel plus beau ſpectacle, que de voir aux mains deux Orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, & de plus animés par d'éternelles diſſenſions & par une haine implacable !

Ces deux diſcours ont toujours été regardés comme les chef-d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits, ſur-tout celui de Démoſthéne. Cicéron l'avoit traduit tout entier, preuve éclatante du cas qu'il en faiſoit. Malheureuſement, de tout ſon ouvrage, il ne nous reſte que l'avant-propos, qui fait bien regretter le reſte. *De opt. gen. Orat.*

A travers les beautés ſans nombre qui ſe montrent de toutes parts dans ces deux harangues, on y voit ce me ſemble, s'il m'eſt permis de critiquer de ſi grands hommes, un défaut con-

a Ad quod judicium concurſus dicitur è tota Græcia factus eſſe. Quid enim aut tam viſendum, aut tam audiendum fuit, quàm ſummorum oratorum, in graviſſima cauſa, accurata, & inimicitiis incenſa contentio? *Cic. de opt. gen. Orat. n. 22.*

ſidérable, qui en peut ternir beaucoup l'éclat, & qui me paroit contraire aux régles de la ſaine & bonne éloquence : ce ſont les injures groſſiéres que ces deux Orateurs ſe diſent de part & d'autre. On a fait le même reproche à Cicéron pour les harangues qu'il prononça contre Antoine. J'ai dit que ce ſtile & ce tiſſu d'injures groſſiéres étoit contraire à la bonne éloquence. En effet tout diſcours dicté par la paſſion & par la vengeance, devient infailliblement ſuſpect aux Juges : au lieu qu'un diſcours, fort & invincible du côté des raiſons, mais retenu & modéré pour les maniéres, gagne les cœurs en même tems qu'il éclaire les eſprits, & perſuade autant par l'eſtime qu'il inſpire pour l'Orateur, que par la force des raiſons qu'il emploie.

La conjoncture du tems paroiſſoit fort favorable à Eſchine. Le parti des Macédoniens, qu'il avoit toujours favoriſé, étoit très-puiſſant à Athénes, ſur-tout depuis la ruine de Thébes. Cependant Eſchine ſuccomba, & paia de la juſte peine de l'exil une accuſation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence: dont la gloire ſe

soutint pendant plusieurs siécles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais, quand ce vint à celle de Démosthéne, les battemens de mains & les acclamations redoublérent ; & ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Eh que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même !*

Au reste, le Vainqueur usa bien de la victoire. Car au moment qu'Eschine sortit d'Athénes pour aller à Rhodes, Démosthéne, la bourse à la main, courut après lui, & l'obligea d'accepter un offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avoit moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine * s'écria : *Comment ne regretterois-je pas une patrie, où je laisse un ennemi si généreux, que je desespére de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent !*

* *Quelques Auteurs attribuent ce mot à Démosthéne, lorsque trois ans après, il éprouva le sort d'Eschine, & fut à son tour banni d'Athénes.*

§. VII.

Philippe, dans le Conseil des Amphictyons, se fait déclarer Général des Grecs contre les Perses, & se prépare à cette grande expédition. Troubles domestiques dans l'intérieur de sa maison. Il répudie Olympias, & épouse une autre femme. Il célebre les noces de Cléopatre sa fille avec Alexandre roi d'Epire, & est tué au milieu de ces noces.

AN. M. 3667. AV. J. C. 337. ON PEUT DIRE que ce fut la bataille de Chéronée qui mit la Gréce sous le joug. La Macédoine alors, avec trente mille soldats, vint à bout de ce que la Perse, avec des millions d'hommes, avoit tenté inutilement à Platée, à Salamine, & à Marathon. Philippe, dans les premiéres années de son régne, avoit repoussé, divisé, desarmé ses ennemis. Dans les suivantes, il avoit soumis par l'artifice ou par la force les plus puissans peuples de la Gréce, & s'en étoit rendu l'arbitre. Maintenant il se prépare à venger les injures que la Gréce avoit reçues des Barbares, & ne médite rien moins que de renverser leur empire. Le principal fruit qu'il tira de sa derniére victoire,

Diod. lib. 16. pag. 479.

& c'étoit le but qu'il se proposoit depuis lontems, & qu'il n'avoit jamais perdu de vûe, ce fut de se faire déclarer dans l'assemblée des Grecs leur Général contre les Perses. En cette qualité il se prépara à aller attaquer ce puissant roiaume. Il désigna pour commander une partie de ses troupes Attalus & Parménion, deux de ses Chefs sur la valeur & la prudence desquels il comptoit le plus, & les fit partir pour l'Asie Mineure.

Autant le dehors étoit heureux & brillant pour Philippe, autant l'intérieur de sa maison étoit pour lui triste & affligeant. La division & le trouble y régnoient. La mauvaise humeur d'Olympias, qui étoit naturellement jalouse, colére, & vindicative, y excitoit continuellement des querelles & des disputes, & rendoit la vie desagréable à Philippe. D'ailleurs, mari peu fidéle lui-même, on prétend qu'il éprouva l'infidélité qu'il avoit méritée. Soit juste sujet de plainte, soit légéreté & inconstance de sa part, il en vint jusqu'à la répudier. Alexandre, qui avoit plusieurs autres sujets de mécontement, fut vivement piqué de l'injure qu'on faisoit à sa mere.

Plut. in Alex. p. 669.

Philippe, après avoir répudié Olympias, épousa Cléopatre, niéce d'Attalus, laquelle étoit encore très-jeune, mais d'une beauté extraordinaire, aux attraits de laquelle il ne put résister. Au milieu des réjouissances de la noce, & dans la chaleur du vin, Attalus, oncle maternel de la nouvelle Reine, s'avisa de dire que les Macédoniens devoient demander aux dieux qu'elle donnât un légitime successeur à leur Roi. A ces mots, Alexandre, naturellement colére, irrité d'un discours si offençant: *Quoi misérable*, lui dit-il, *me prends-tu donc pour un batard?* & en même tems il lui jetta sa coupe à la tête. Attalus repartit de même. La querelle s'échauffe. Philippe, qui mangeoit à une autre table, trouva fort mauvais que l'on troublât ainsi la fête; & oubliant qu'il étoit boiteux, il courut l'épée nuë droit à son fils. Mais heureusement le pere tomba, & les conviés eurent le loisir de se jetter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obstinât point à se perdre. Outré de tant d'injures atroces, quoi qu'on pût lui dire du respect qu'il devoit à son roi & à son pere, il exhala son ressentiment

par cette amére raillerie : *Vraiment les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou.* Après cette insulte il sortit, & aiant pris avec lui sa mere Olympias à qui l'on faisoit un si grand affront, il la mena en Epire, & pour lui il passa chez les Illyriens.

Cependant Démarate de Corinthe, qui étoit lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité, & qui étoit très familier & très libre avec lui, arriva à sa Cour. Après les premiéres civilités & les premiéres caresses, Philippe lui demanda si les Grecs étoient en bonne intelligence entr'eux. *Vraiment, Seigneur*, lui répondit Démarate, *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Gréce, vous qui avez rempli votre propre maison de tant de querelles & de dissensions.* Le Prince sentant jusqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut sa faute, & rappella Alexandre en lui envoiant ce même Démarate pour lui persuader de revenir.

Philippe ne perdoit point de vûe la conquête de l'Asie. Plein du grand projet qu'il rouloit dans sa tête, il consulte les dieux pour savoir quel succès

An.M 3668.
Av.J.C.336.

il auroit. La Pythie lui répond : *Le taureau est déja couronné, sa fin approche, & il va bientôt être immolé.* Il n'hésite pas un moment, & interpréte en sa faveur un oracle, dont l'ambiguité auroit dû au moins le tenir en suspens. Pour se mettre en état de ne plus penser qu'à son expédition contre les Perses, & de se livrer tout entier à la conquête de l'Asie, il se hâte de finir ses affaires domestiques. Il offre un sacrifice solennel aux dieux, & se prépare à célébrer à Eges ville de Macédoine avec une magnificence incroiable les noces de Cléopatre sa fille, qu'il donnoit en mariage à Alexandre roi d'Epire, & frere d'Olympias sa femme. Il y avoit invité toutes les personnes les plus considérables de la Gréce, & il les combla de toutes sortes de marques d'amitié & d'honneur, pour leur témoigner sa reconnoissance de la qualité de Généralissime des Grecs qu'on lui avoit conférée. Les villes à l'envi s'empressérent de lui faire leur cour en lui envoiant des couronnes d'or, & Athénes se signala parmi toutes les autres par son zêle. Le poete Néoptoléme avoit composé exprès pour cette

féte une* Tragédie intitulée Cinyras, où, ſous des noms empruntés, il repréſentoit le Prince déja vainqueur de Darius, & maître de l'Aſie. Philippe écoutoit avec joie ces heureux préſages, & les comparant avec la réponſe de l'oracle, il ſe tenoit aſſuré de ſa conquête. Le lendemain du repas on célébra des Jeux & des Spectacles. Comme ils faiſoient partie de la religion, on y porta en pompe & en cérémonie douze images des dieux travaillées avec un art inimitable. Une treiziéme les ſurpaſſoit toutes en magnificence : c'étoit celle de Philippe, où il étoit repréſenté comme un dieu. L'heure venue, il ſort de ſon palais, revétu d'une robe blanche, & s'avance majeſtueuſement au milieu des cris de joie & des applaudiſſemens vers le théatre, où une multitude innombrable tant de Macédoniens que d'étrangers l'attendoit avec impatience. Il étoit précédé & ſuivi de ſes gardes, qui, par ſon ordre, laiſſoient un aſſez grand intervalle entre eux & lui, afin

** Suétone, entre les préſages de la mort de Caligula, qui mourut à peu près comme Philippe, obſerve que ce jour-là le Pantomime Mneſter joua la piéce qu'avoit repréſenté Néoptoléme le jour que Philippe fut tué.*

qu'on le pût considérer plus facilement, & pour faire voir aussi qu'il regardoit l'amour des Grecs à son égard comme la plus sûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces, se termina au meurtre du Roi, & ce fut un déni de justice qui lui fit perdre la vie. Quelque tems auparavant, Attalus, dans l'ardeur du vin & de la débauche, avoit fait une insulte sanglante à Pausanias, jeune Seigneur de Macédoine. Celui-ci poursuivoit depuis lontems la vengeance du cruel affront qu'il avoit reçu, & ne cessoit d'implorer avec chaleur la puissance roiale. Mais Philippe, pour ne point mécontenter Attalus, oncle de Cléopatre qu'il avoit épousée depuis la répudiation d'Olympias sa première femme, demeuroit toujours sourd aux plaintes de Pausanias. Seulement, pour le consoler, & lui donner des preuves de son estime & de sa confiance, il le mit parmi les premiers Officiers de sa garde. Ce n'étoit pas ce que demandoit le jeune Macédonien. Sa colére se tourne donc en fureur: il s'en prend à son Juge, & forme le dessein de laver sa honte en

se souillant d'un détestable parricide.

Un homme déterminé à mourir, est bien fort & bien redoutable. Pausanias, pour l'exécution de son dessein meurtrier, choisit le moment de cette pompeuse cérémonie où tous les yeux étoient attachés sur le Prince, sans doute pour rendre sa vengeance plus éclatante, & pour la proportionner en quelque sorte à la grandeur de l'injure qu'il avoit reçue, dont il croioit avoir droit de rendre le Roi responsable, après toutes les poursuites inutiles qu'il avoit faites auprès de lui pour en tirer la satisfaction qui lui étoit dûe. Le voiant donc seul dans cet espace vuide que ses gardes laissoient autour de lui, il s'avance, le perce d'un coup de poignard, & le fait tomber mort à ses piés. Diodore remarque qu'il fut assassiné dans le moment même que sa statue entroit dans le Théatre. L'assassin avoit fait tenir des chevaux tout prêts, & il se seroit sauvé sans un accident qui l'arréta, & laissa le tems de l'atteindre. Il fut mis en piéces sur le champ. Ainsi mourut Philippe, âgé de 47 ans, après en avoir régné vingt-quatre. Artaxerxe Ochus roi de Perse mourut aussi la même année. AN.M. 3668. AV.J.C. 336.

Æschin. contr. Ctesiph. pag. 440.

Démosthéne fut secrettement averti de cette mort de Philippe, & pour disposer par avance les Athéniens à reprendre courage, il alla au Conseil avec un visage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de tems après on vit arriver les couriers qui apportoient les nouvelles de la mort de Philippe. On se livra à des transports de joie immodérés, sans garder aucune mesure ni aucune bienséance ; & c'étoit Démosthéne surtout qui inspiroit ces sentimens. Lui-même parut en public avec une couronne de fleurs sur la tête, & vétu magnifiquement, quoique ce ne fût que le septiéme jour de la mort de sa fille. Il engagea les Athéniens à faire des sacrifices pour remercier les dieux d'une si bonne nouvelle, & par un Décret il fit décerner une couronne à Pausanias qui avoit commis le meurtre.

On ne reconnoit ici ni Démosthéne, ni les Athéniens, & l'on a peine à comprendre comment, dans un crime aussi déteſtable qu'est le meurtre d'un Roi, un peu de politique au moins ne les porta pas à dissimuler des sen-

timens, qui les deshonoroient gratuitement, & qui marquoient en eux une extinction de probité & d'honneur.

§. VIII.

Faits & dits mémorables de Philippe. Caractére de ce Prince en bien & en mal.

IL Y A, dans la vie des grands hommes, certains faits & certaines paroles, plus propres souvent à les faire connoitre que leurs actions les plus éclatantes; parce que dans celles-ci, pour l'ordinaire, ils s'étudient, se contrefont, & se donnent en spectacle; au lieu que dans les autres, parlant & agissant d'après nature, ils se montrent tels qu'ils sont, sans art & sans fard. Monsieur de Tourreil a ramassé avec assez de soin la plupart des faits & dits mémorables de Philippe, & il s'est appliqué particuliérement à peindre le caractére de ce Prince. Il ne faut pas, dans le récit de ces actions & de ces paroles détachées, attendre beaucoup d'ordre & de liaison.

Quoique Philippe aimât les flateurs, & les récompensât jusqu'à paier du titre de Roi en Thessalie les adulations

de Thrasidée, il aimoit par intervalles la vérité. Il souffroit qu'Aristote lui fît des leçons sur l'art de régner. Il disoit qu'il avoit l'obligation aux Orateurs d'Athénes de l'avoir corrigé de ses défauts, à force de les lui reprocher. Il gageoit un homme pour lui dire tous les jours, avant qu'il donnât audience : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.*

Aristot. Epist. Plut. in Apopht. p. 177.

Ælian. lib. 8. cap. 15.

Il [a] faisoit paroître beaucoup de modération lors même qu'on lui parloit d'une maniére choquante & injurieuse, &, ce qui n'est pas moins admirable, lorsqu'on lui disoit ses vérités : grande qualité, dit Sénéque, pour bien régner. A la fin d'une audience qu'il donnoit à des Ambassadeurs d'Athénes, venus pour se plaindre de quelque acte d'hostilité, il leur demanda s'il pouvoit leur rendre quelque service. » Le plus grand service » que tu nous puisses rendre, dit Dé» mocharès, c'est de t'aller pendre. « A ces mots, sans s'émouvoir, quoi qu'il vît tout le monde justement indigné : Dites à vos Maîtres, répli-

Senec de Ira. l. 3. cap. 23.

a Si quæ alia in Philippo virtus, fuit & contumeliarum patientia, ingens instrumentum ad tutelam regni.

qua-t-il, » que ceux qui osent dire de
» pareilles insolences, sont plus hau-
» tains, & moins pacifiques, que ceux
» qui savent les pardonner.

Comme il assistoit à la vente de quelques captifs en une posture peu décente, l'un d'eux s'approchant de son oreille, l'avertit d'abbattre le pan de sa robe. *Qu'on mette cet homme-là en liberté*, dit-il ; *je ne savois pas qu'il fût de mes amis.* Plut.

Toute sa cour le sollicitant de punir l'ingratitude des Péloponnésiens, qui l'avoient publiquement sifflé dans les Jeux Olympiques : *Que ne feront-ils point*, répondit-il, *si je leur fais du mal, puisqu'ils se moquent de moi après en avoir reçu tant de bien ?* Plut.

Ses Courtisans lui conseillant de chasser quelqu'un qui disoit du mal de lui : *Bon, bon*, dit-il, *afin qu'il en aille médire par tout.* Une autrefois qu'on vouloit l'obliger aussi de chasser un honnête homme qui lui faisoit quelque reproche : *Prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet.* Et aiant appris que cet homme vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la Cour, il lui fit du bien ; ce qui Plut. in Apophth.

changea ses reproches en louanges, & fit dire à ce Prince un autre beau mot : *Qu'il est au pouvoir des Rois de se faire aimer ou haïr.*

Plut. Comme on le pressoit d'aider de son crédit auprès des Juges un homme que la sentence qui alloit être prononcée contre lui décriroit absolument : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'il soit décrié que moi.*

Plut. Une femme s'avisa de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice, & pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea & la condanna. Elle répond de sang froid : *J'en appelle. Comment*, dit Philippe, *de votre Roi ? & à qui ? A Philippe à jeun*, repliqua-t-elle. La maniére dont il reçut cette réponse, feroit honneur au Roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nouveau, reconnoit l'injustice de son jugement, & se condanne à la réparer.

Plut. Une pauvre femme se présentoit souvent devant lui pour lui demander audience, & pour le prier de vouloir bien terminer son procès. Il lui répondoit toujours qu'il n'avoit pas le tems. Rebutée de ces refus réitérés tant de fois, elle répliqua un jour

avec émotion : *Mais, si vous n'avez pas le tems de me rendre justice, cessez donc d'être Roi.* Il sentit toute la force de cette plainte, qu'une juste indignation avoit arrachée à cette pauvre femme ; & loin de s'en choquer, il la satisfit sur le champ, & devint dans la suite plus exact à donner ses audiences. Il reconnut qu'en effet être Roi, & être Juge, c'étoit la même chose : que le trône étoit un tribunal : que la souveraine autorité étoit un pouvoir suprême & en même tems une obligation indispensable de rendre justice : que de la rendre à ses sujets, & leur accorder pour cela tout le tems nécessaire, n'étoit point une grace, mais un devoir & une dette : qu'il devoit se faire aider dans ce ministére, mais non s'en décharger absolument : & qu'il ne pouvoit pas plus renoncer à la qualité de Juge, qu'à celle de Roi. Tout cela est renfermé dans ce mot plein de naïveté, & encore plus de bon sens ? *Cessez donc d'être Roi* ; & Philippe le comprit. Καὶ μὴ βασίλευε.

Il entendoit la plaisanterie, aimoit les bons mots, & en disoit. Aiant reçû une blessure près du gosier, & son Chirurgien l'importunant tous les jours Plut.

de quelque nouvelle demande. *Prens tout ce que tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à la gorge.*

Plut. On raporte encore, qu'après avoir écouté deux scélérats qui s'entr'accusoient de divers crimes, il bannit l'un, & condanna l'autre à le suivre.

Ælian. lib. 12. cap. 51. Le médecin Ménécrate, dont l'extravagance alloit jusqu'à se croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes: *Ménécrate Jupiter, à Philippe salut.* Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate, santé & * bons sens.* Ce Prince n'en demeura pas là, & pour guérir son visionnaire, il imagina une plaisante recette. Il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où l'on ne lui servit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaisirs de la bonne chere. Les premiers transports de joie qu'il ressentit de voir sa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme : mais, quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégouta d'être Jupiter, & prit brusquement congé de la compagnie.

* *Le mot grec, ὑγιαίνειν, signifie également ces deux choses.*

Plut. Philippe dit un mot bien honorable & bien flateur pour son Ministre,

Comme on reprochoit à ce Prince de donner trop de tems au sommeil : *Je dors*, dit-il, *mais Antipater veille.*

Parménion, voiant un jour les Ambassadeurs de toute la Gréce murmurer de ce que Philippe tardoit trop à se lever, & à leur donner audience : *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort, tandis que vous veillez : car, tandis que vous dormiez, il veilloit.* Par là il leur reprochoit avec esprit l'assoupissement qui les tenoit endormis sur leurs propres intérêts, pendant que Philippe étoit bien éveillé & vigilant sur les siens. Démosthéne ne cessoit de les en avertir avec sa liberté ordinaire. *Plut.*

Chacune des dix Tribus d'Athénes élisoit, toutes les années, un nouveau Général. Ils rouloient, & chaque Général de jour exerçoit la charge de Généralissime. Philippe plaisantoit sur cette multiplicité de Chefs, & disoit : *Je n'ai pu, en toute ma vie, parvenir qu'à trouver un seul Général* ; (c'étoit Parménion) *mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver à point nommé dix tous les ans.* *Plut. in Apophthegm. pag. 177.*

La lettre que Philippe écrivit à Aristote sur la naissance de son fils,

marque le cas que ce Prince faisoit des hommes savans, & en même tems le goût que lui-même avoit pour les sciences & pour les beaux arts. Les autres lettres qui nous restent de lui, ne lui font pas moins d'honneur. Mais son grand talent étoit celui de la guerre & de la politique où il a eu peu d'égaux : & il est tems de le montrer sous ce double titre. Je prie les Lecteurs de se souvenir que c'est presque toujours Monsieur de Tourreil qui les entretient, & qui va leur tracer le portrait de Philippe.

Il est difficile de décider si ce Prince fut plus grand homme de guerre, que grand homme d'Etat. Environné, dès le commencement de son régne, & au-dedans & au-dehors, d'ennemis puissans & redoutables, il emploie tantôt l'adresse, tantôt la force, pour les surmonter. Il s'applique & réussit à desunir ses envieux : pour fraper plus sûrement, il élude & détourne les coups qui le menacent : aussi sage dans la bonne que dans la mauvaise fortune, il n'abuse point de la victoire : également prêt à la chercher ou à l'attendre, il se hâte ou se modére selon que le point de maturité l'exige :

Il laiſſe uniquement aux bizarreries du hazard ce que ne peut leur ôter la prudence : enfin il demeure toujours inébranlable, toujours fixe dans les juſtes bornes qui ſéparent la hardieſſe d'avec la témérité.

On voit dans la perſonne de Philippe un Roi preſque auſſi maître de ſes alliés que de ſes ſujets, & non moins redoutable dans les traités que dans les combats : un Roi vigilant, actif ; lui-même ſon Surintendant, ſon Miniſtre, ſon Général. On le voit, avide & inſatiable de gloire, la chercher où elle ſe vend à plus haut prix ; faire ſes plus chéres délices de la fatigue & du péril ; former ſans relâche ce juſte, ce promt accord de ſoins & de mouvemens que les expéditions militaires demandent ; & avec tant d'avantages, attaquer des Républiques épuiſées par de longues guerres, déchirées par des diviſions domeſtiques, vendues par leurs propres citoiens, ſervies par une milice étrangére ou ramaſſée, rebelles aux ſages conſeils, & comme réſolues à ſe perdre.

Il joignoit en lui deux qualités ordinairement inalliables & incompatibles : un flegme, un ſans froid, qui le

rendoit attentif à se prévaloir de toutes les conjonctures, & à saisir le moment favorable, sans que jamais aucun contre-tems le déconcertât; avec une activité, une ardeur, une vivacité, qui ne connoissoit ni momens de repos, ni différence de saisons, ni grandeur de dangers. Jamais Capitaine ne fut ni plus hardi, ni plus intrépide dans les combats. Démosthéne, qui à son égard ne doit point paroitre suspect, lui rend sur cet article un témoignage bien glorieux : je citerai ses propres paroles. *Je voiois*, dit cet Orateur, *ce même Philippe, avec qui nous disputions de la souveraineté & de l'empire, je le voiois, quoique couvert de blessures, œil crevé, clavicule rompue, main & jambe estropiées, résolu pourtant à se précipiter encore au milieu des hazards, & prêt de livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudroit, pourvû qu'avec ce qui lui en resteroit il pût vivre avec honneur & gloire.*

Demosth. pro Ctesiph. pag. 483.

Philippe n'étoit pas seulement brave pour lui-même, mais il avoit inspiré le même courage à toute son armée. Instruit par d'habiles maîtres, comme on l'a vû, dans le métier de la guerre, il étoit venu à bout d'aguerrir ses troupes, de les dresser à sa manière, &

de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il savoit, sans rien perdre de son autorité, se familiariser avec le soldat, & commandoit plutôt en pere de famille qu'en Général d'armée, dès que la discipline le permettoit. Aussi par cette affabilité, qui mérite d'autant plus de soumission & de respect qu'elle en exige moins, & qu'elle semble en dispenser, il tiroit de ses troupes des services sans fin, & une obéissance sans bornes.

Jamais personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que Philippe. Les dangers où il s'étoit vû exposé dès sa jeunesse, lui avoient appris la nécessité des précautions, & l'art des ressources. Une sage défiance, qui sert à mettre le péril dans son véritable point de vûe, le rendoit, non timide & indécis, mais circonspect & prudent. Quelque raison qu'il eût de présumer de son bonheur, il ne se comptoit en sûreté, & ne se croioit supérieur à l'ennemi, que par la vigilance. Toujours juste dans ses projets, & infini dans les expédiens, il avoit des vûes immenses, le génie admirable pour distribuer dans le tems l'exécution de ses desseins, &

toute l'adresse pour agir sans se laisser apercevoir. Impénétrable à ses meilleurs amis, il étoit capable de tout entreprendre, & de tout cacher. On a vû que toute son attention fut d'endormir les Athéniens par de beaux dehors de paix, & de jetter sourdement les fondemens de sa grandeur sur leur crédule sécurité, & sur leur aveugle indolence.

De si grandes qualités n'étoient point en lui sans défauts. Outre l'intempérance & la crapule, à laquelle il s'abandonnoit sans réserve & sans ménagement, on lui a reproché des mœurs absolument corrompues & déréglées. On en peut juger par ses liaisons les plus intimes, & par les compagnies qui fréquentoient le plus ordinairement sa maison. Une troupe de débauchés & de dissolus, de boufons, de pantomimes, &, qui pis est, de flateurs, que l'avarice & l'ambition amassent en foule autour du dispensateur des graces, eut la principale part à sa confidence & à ses bienfaits. Ce n'est pas seulement Démosthéne qui fait ces reproches à Philippe : ils pourroient être suspects dans la bouche d'un ennemi si déclaré. Théo-

pompe, Historien célébre, qui avoit écrit l'histoire de ce Prince en cinquante huit livres, dont malheureusement il ne nous reste que quelques légers fragmens, en parle d'une maniére encore plus desavantageuse. « Philippe, » dit-il, n'avoit que du mépris pour la » modestie & pour les bonnes mœurs. » Toute son estime & toute sa libéra- » lité se réservoient pour des hommes » plongés dans la crapule, & prostitués » aux derniers excès d'une vie licen- » tieuse. Il aimoit que ses camarades » de plaisir excellassent dans l'art de » l'injustice & de la malignité, comme » dans la science de la débauche. Eh » quelle sorte d'infamie, quel genre de » crime ne commettoient-ils point? &c.

Diod. lib. 16. pag. 408.

Theopomp. apud. Athen. lib. 6. pag. 260.

Mais ce qui, à mon jugement, doit le plus deshonorer Philippe, c'est l'endroit même par lequel il paroit le plus estimable à bien des personnes, je veux dire sa politique. Il passe, dans ce genre, pour un des plus habiles Princes qui aient jamais été. En effet, on a pu remarquer dans le récit de ses actions, que dès le commencement de son régne il s'étoit proposé un but & formé un plan, dont jamais il ne s'écarta: c'étoit de se rendre maître de la Gréce.

Mal affermi encore sur son trône, & environné de toutes parts d'ennemis puissans, quelle apparence y avoit-il qu'il pût former, ou du moins exécuter un tel projet ? Il ne le perdit jamais de vûe. Guerres, combats, traités de paix, alliances, confédérations, tout tendoit à ce but. Il prodiguoit l'or & l'argent pour se faire des créatures. Il avoit des intelligences secrettes dans toutes les villes de la Gréce, & par le moien des pensionnaires qu'il tenoit à ses gages, & qu'il paioit grassement, il étoit informé exactement de toutes les résolutions qui s'y prenoient, & venoit presque toujours à bout de faire tourner les délibérations à son gré. Par là il sut tromper la prudence, éluder les efforts, & endormir la vigilance des peuples qui jusques-là avoient passé pour les plus actifs, les plus sages, & les plus clairvoians de la Gréce. En suivant toutes ses démarches pendant vingt ans, on le voit cheminer à pas réglés, & s'avancer réguliérement vers son but, mais toujours par des détours & des souterrains, dont l'issue seule découvre le dessein.

Polyan. lib. 4. cap. 19.

Polyen nous marque clairement par quels moiens il s'assujettit la Thes-

salie, ce qui lui fut d'un grand secours pour venir à bout de ses autres desseins. » Il ne fit point la guerre ouvertement » aux Thessaliens, dit-il, mais il profi- » ta des divisions qui partageoient les » villes & tout le pays en différentes » factions. Il donnoit du secours à ceux » qui lui en demandoient ; & lorsqu'il » avoit vaincu, il ne détruisoit point » ceux qui avoient eu du desavantage, » il ne les desarmoit point, il ne rasoit » point leurs murailles : il protégeoit » les plus foibles, & s'appliquoit à af- » foiblir & à humilier les plus forts : » en un mot, il nourrissoit plutôt les » divisions, qu'il ne les appaisoit, » tenant par tout à ses gages les Ora- » teurs, vrais artisans de discordes, » & les boutefeux des Républiques. » Et ce fut par ces artifices, & non par » les armes, que Philippe se rendit » maître de la Thessalie. »

Tout cela est un chef-d'œuvre & une merveille en fait de politique. Mais quels ressorts fait-elle jouer, & quels moiens emploie-t'elle pour parvenir à ses fins ? La finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la perfidie, le parjure. Sont-ce là les armes de la vertu ? On voit dans ce Prince une ambi-

Demosth. Olynth. 2. p. 22.

tion démesurée, conduite par un esprit adroit, insinuant, fourbe, & artificieux; mais on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand. Philippe étoit sans foi & sans honneur. Tout ce qui pouvoit servir à augmenter sa puissance, lui paroissoit juste & légitime. Il donnoit des paroles, qu'il étoit bien résolu de ne point garder. Il faisoit des promesses, qu'il auroit été bien fâché de tenir. Il se croioit habile à proportion de ce qu'il étoit perfide, & mettoit sa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitoit. En un mot, il ne rougissoit pas de dire, *qu'on amuse les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens.*

Ælian. lib. 7. cap. 12.

Quelle honteuse distinction pour un Prince, que celle d'être plus artificieux, plus dissimulé, plus profond en malice, plus fourbe qu'aucun autre de son siécle; & de laisser de lui cette idée infamante à toute la postérité!

Que penseroit-on, dans le commerce de la vie, d'un homme qui se feroit un mérite de jouer tous les autres, & qui mettroit au rang des vertus la mauvaise foi & la fourberie? On déteste un tel caractére dans les particuliers, comme la peste & la ruine de la socié-

ve. Comment peut-il devenir digne d'eſtime & d'admiration dans des Princes & des Miniſtres, plus obligés encore que le reſte des hommes, par l'éminence de leurs places & par l'importance de leurs emplois, à reſpecter la bonne foi, la ſincérité, la juſtice, & ſur-tout la ſainteté des Traités & des ſermens, où l'on fait intervenir le nom & la majeſté d'un Dieu, vengeur inexorable de la perfidie & de l'impiété. La ſimple parole, parmi de ſimples particuliers, doit être ſacrée & inviolable s'ils ont quelque ſentiment d'honneur : combien plus parmi des Princes ? « On doit la vérité au prochain dès lors qu'on lui parle, dit un » célébre Ecrivain. Car le commerce » de la parole enferme une promeſſe » tacite de la vérité, la parole ne nous » étant donnée que pour cela. Ce n'eſt » pas une convention d'un particulier » avec un autre particulier. C'eſt une » convention commune de tous les » hommes entre eux, & une eſpéce » de droit des gens : ou plutôt un droit » & une loi de la nature. Cette loi & » cette convention commune ſont » violées par celui qui ment. » Quelle énormité n'ajoute point à ce violement

M. Nicole, ſur l'Epit. du XIX. Dim. après la Pentecôte.

de la parole la sainteté du serment, & le nom de Dieu pris à témoin, comme on le prend toujours dans les Traités? *Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste de la terre*, disoit Jean I, Roi de France, sollicité de violer un Traité, *elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois*.

Mezerai.

Ce qui porte les Politiques à en user de la sorte, c'est qu'ils sont persuadés que c'est là le seul moien de faire réussir une négociation. Quand cela seroit, peut-il être jamais permis d'en acheter le succès au prix de la probité, de l'honneur, & de la religion? *Si votre beau-pere*, (Ferdinand le Catholique) disoit Louis XII à Philippe, Archiduc d'Autriche, *a fait une perfidie, je ne veux pas lui ressembler; & j'aime beaucoup mieux avoir perdu un roiaume*, (le roiaume de Naples) *que je saurai bien reconquérir, que non pas l'honneur, qui ne se peut jamais recouvrer*.

Mezerai.

Mais, en cela même, ces Politiques sans honneur & sans religion se trompent. Je n'ai point recours au christianisme, qui nous fournit des Princes & des Ministres bien éloignés d'une telle politique. Sans sortir de notre Histoire Grecque, combien avons-nous vû de

grands hommes réussir parfaitement dans le maniement des affaires publiques, dans les Traités de paix & de guerre, en un mot dans les négociations les plus importantes, sans jamais emploier le secours de l'artifice & de la tromperie ? un Aristide, un Cimon, un Phocion, & tant d'autres : dont quelques-uns poussoient la délicatesse sur ce qui regarde la vérité, jusqu'à croire qu'il n'étoit pas permis d'user de mensonge même en riant & par maniére de jeu. Cyrus, le plus fameux des Conquérans, ne trouvoit rien de plus indigne d'un Prince, ni de plus capable de lui attirer le mépris & la haine, que de mentir & de tromper. Il doit donc demeurer pour constant, que nul succès, quelque brillant qu'il soit ; ne peut & ne doit couvrir la honte & l'infamie de la mauvaise foi & du parjure.



LIVRE QUINZIEME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

J'Ai déja remarqué que l'hiſtoire d'Alexandre, contenue dans ce Livre, renferme l'eſpace de douze ans & huit mois.

§. I.

Naiſſance d'Alexandre. Incendie du temple d'Ephéſe arrivé ce jour-là même. Heureuſes inclinations de ce Prince. Il a pour maître Ariſtote, qui lui inſpire un gout merveilleux pour les ſciences. Il domte Bucéphale.

An.M. 3648. Av J.C. 356. ALEXANDRE naquit la premiére année de la CVI. Olympiade.

Plin. lib. 36. cap. 14. Le même jour, précisément qu'il vint au monde, le fameux temple de Diane fut brûlé à Ephéſe. On ſait que ce temple étoit une des ſept merveilles du monde. Il avoit été bâti au nom & aux dépens de toute l'Aſie Mineure.

La construction en avoit duré beaucoup * d'années. Il avoit de longueur quatre cens vingt-cinq piés, sur deux cens vingt de largeur. Il étoit soutenu par cent vingt-sept colonnes hautes de soixante piés, qu'autant de ** Rois avoient fait construire avec de grands frais, & par les plus habiles ouvriers, tâchant d'enchérir les uns sur les autres. Tout le reste du temple répondoit à cette magnificence.

Hégésias *** de Magnésie, selon Plutarque, dit *qu'il ne faloit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias pour faciliter la naissance d'Alexandre.* Réflexion, ajoute notre Auteur, si **** froide, qu'elle auroit suffi à éteindre cet embrasement. Cicéron, [a] qui attribue ce mot à Timée, le trouve fort bon. Je m'en étonne. *Plut. in Alex. pag. 665.*

* *Pline marque deux cens vingt ans, ce qui a peu de vraisemblance.*

** *Dans les anciens tems chaque ville presque avoit son roi.*

*** *C'étoit un historien qui vivoit du tems de Ptolémée fils de Lagus.*

**** *Je ne sai si la réflexion de Plutarque n'est pas encore plus froide.*

a Concinnè, ut multa, Timæus; qui, cùm in historia dixisset, qua nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse, adjunxit: Minimè id esse mirandum, quod Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. *De Nat. deor. lib. 2. n. 69.*

La pente qu'il avoit à la raillerie, le rendoit peutêtre peu difficile sur ces sortes de traits.

Valer. Max. lib. 8. cap. 14. Un nommé Héroſtrate avoit mis le feu exprès à ce temple. Quand on lui donna la torture pour lui faire déclarer ce qui l'avoit porté à faire cette action, il avoua que c'étoit pour se faire connoitre dans la poſtérité, & pour immortaliser son nom, en détruiſant un ſi bel ouvrage. Les Etats Généraux d'Aſie crurent empécher qu'il n'y réuſsît, en faiſant un Décret qui défendoit de le nommer. Leur défenſe ne servit qu'à exciter encore davantage la curioſité, preſque aucun des hiſtoriens de ce tems-là n'aiant manqué à raporter une extravagance ſi monſtrueuſe, en appellant le criminel par ſon nom.

Plut. in vit. Alex. p. 665-668. Id de fortun. Alex. p. 342. La paſſion dominante d'Alexandre, dès ſa plus tendre jeuneſſe, fut l'ambition, & une vive ardeur pour la gloire, mais non pour toute ſorte de gloire. Philippe ſe piquoit, comme un Sophiſte, d'éloquence & de beau langage, & il avoit la vanité de faire graver ſur ſes monnoies les victoires qu'il avoit remportées aux Jeux Olympiques à la courſe des chars.

Ce n'étoit pas à quoi son fils aspiroit. Ses amis lui demandant un jour s'il ne se présenteroit pas aux mêmes Jeux pour y disputer le prix, car il étoit très-léger à la course ; il répondit *qu'il s'y présenteroit, s'il devoit avoir des Rois pour Antagonistes.*

Toutes les fois qu'on lui apportoit la nouvelle que son pere avoit pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, loin de s'en réjouir avec tout le roiaume, il disoit d'un ton plaintif aux jeunes gens qui étoient élevés avec lui : *Mes amis, mon pere prendra tout, & ne nous laissera rien à faire.*

Un jour, des Ambassadeurs du Roi de Perse étant arrivés à la Cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut avec tant d'honnêteté & de politesse, & leur fit si bien les honneurs de la table, qu'ils en furent charmés. Mais, ce qui les surprit plus que tout le reste, c'est l'esprit & le jugement qu'il fit paroitre dans les divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puérile ni qui ressentit son âge, comme auroit été de savoir ce que c'étoit que ces jardins suspendus en l'air, qui étoient si vantés ; ces richesses & ce superbe appareil

du Palais & de la Cour du Roi de Perse, qui faisoient l'admiration de tout le monde ; ce platane d'or dont on parloit tant, & cette vigne d'or dont les grapes étoient faites d'émeraudes, d'escarboucles, de rubis, & de toutes sortes de pierres précieuses, sous laquelle on dit que le Roi de Perse donnoit souvent ses audiences aux Ambassadeurs. Il leur fit des questions toutes différentes : quel chemin il faloit tenir pour arriver dans la haute Asie ; quelle étoit la distance des lieux ; en quoi consistoit la force & la puissance des Perses ; quelle place le Roi prenoit dans une bataille ; comment il se conduisoit à l'égard de ses ennemis, & comment il gouvernoit ses peuples. Ces Ambassadeurs ne se lassoient point de l'admirer, & sentant dès lors ce qu'il pouvoit devenir un jour, ils marquérent en un mot la différence qu'ils mettoient entre Alexandre & Artaxerxe, en se disant les uns aux autres : [a] *Ce jeune Prince est grand, le notre est riche.* C'est être réduit à bien peu de chose, que de l'être uniquement à ses richesses, sans avoir d'autre mérite !

Athen. lib. 12. pag. 739.

C'étoit Artaxerxe Ochus.

a. Ὁ παῖς οὗτος, βασιλεὺς μέγας· ὁ δὲ ἡμέτερος πλούσιος.

Un jugement si prématuré dans ce jeune Prince, n'étoit pas moins l'effet de la bonne éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Il avoit auprès de lui plusieurs Maîtres chargés de lui apprendre tout ce qui convient à l'héritier d'un grand roiaume : au-dessus desquels étoit Léonidas, parent de la Reine, & d'une grande austérité de mœurs. Alexandre lui-même raportoit dans la suite, que ce Léonidas, dans les voiages qu'il faisoit avec lui, alloit souvent visiter les coffres & les males où l'on serroit ses lits & ses habits, pour voir si sa mere Olympias n'y auroit fait rien mettre de superflu, & qui ne fût que pour la délicatesse & pour le luxe.

Le plus grand service que Philippe rendit à son fils, fut de lui attacher Aristote, le plus célébre & le plus savant des philosophes de son tems, à qui il confia pleinement le soin de son instruction. Une des raisons qui le portérent à lui donner un Maître de ce mérite & de cette réputation, fut, disoit-il, pour faire éviter à son fils bien des fautes, où lui-même étoit tombé.

Plut. in Apophthegm. pag. 178.

Philippe connut tout le prix du trésor qu'il avoit dans la personne d'Aris-

tote. Il lui établit de gros appointe-mens, & lui paia un autre salaire de ses peines encore plus glorieux. Car, aiant ruiné & détruit la ville de Stagire, * qui étoit la patrie de ce Philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit les habitans qui s'en étoient retirés, ou qui avoient été réduits en servitude, & leur donna pour le lieu de leurs études & de leurs assemblées un beau parc au fauxbourg de Stagire. On y voioit encore, du tems de Plutarque, des siéges de pierre qu'Aristote y fit faire, & de grandes allées d'arbres pour se promener à l'ombre.

** Ville de Macédoine, près du bord de la mer.*

Alexandre, de son côté, ne marqua pas moins d'estime pour son Maître, qu'il se croioit obligé d'aimer comme son propre pere. *Car*, [a] disoit-il, *il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de vivre bien.* Les progrès du disciple répondirent aux soins & à l'habileté du Maître. Il conçut une grande ardeur pour la philosophie, & en embrassa toutes les parties, mais avec la discrétion qui convenoit à son rang. Aristote s'appliqua à lui former le jugement, en lui donnant des ré-

Retinuit ex sapientia modum. Tacit.

[a] Ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν.

gles sûres pour discerner un raisonnement juste & exact, d'un autre qui n'en auroit que l'apparence, & en l'accoutumant à séparer tout ce qui peut éblouir dans un discours, du fond réel & solide qui en doit faire tout le prix. Il l'exerça aussi dans les connoissances qu'on appelle métaphysiques, qui peuvent être fort utiles à un Prince s'il s'y applique avec mesure, & qui lui apprennent ce qu'est l'esprit de l'homme, combien il est distingué de la matiére, comment il voit les choses spirituelles, comment il sent l'impression de celles qui l'environnent, & beaucoup d'autres questions pareilles. On juge bien qu'il ne lui laissa ignorer, ni les mathématiques si propres à donner à l'esprit de la justesse & de l'exactitude, ni les merveilles de la nature, dont l'étude, outre beaucoup d'autres avantages, montre combien toutes les recherches des hommes sont incapables d'arriver jusqu'aux principes secrets des choses dont ils sont tous les jours témoins. Mais la grande application d'Alexandre fut la Morale, qui est, à proprement parler, la science des Rois, parce qu'elle est la connoissance des hommes, & de tous leurs de-

voirs. Il en fit une étude sérieuse & profonde, & la regarda dès lors comme le fondement de la prudence, & d'une sage politique. Combien croit-on qu'une telle éducation peut contribuer à mettre un Prince en état de se bien conduire lui-même, & de bien conduire ses peuples !

Il n'y eut pas jusqu'à la Médecine, dont il ne voulut s'instruire. Il n'en étudia pas la théorie seulement, mais aussi la pratique ; & il marquoit lui-même dans quelques lettres, qu'il avoit secouru plusieurs de ses amis dans leurs maladies, & leur avoit ordonné les remédes & les régimes dont ils avoient besoin.

Le plus habile maître de Rhétorique qu'ait eu l'antiquité, & qui nous en a laissé une si excellente, ne manqua pas d'y former son Eléve ; & nous voions qu'Alexandre, dans le plus fort de ses guerres, le pressa plusieurs fois de lui envoier un traité sur cette matiére. C'est ce qui a donné lieu au livre intitulé *La Rhétorique à Alexandre* : dans l'exorde duquel Aristote lui fait sentir de quel secours est pour un Prince le talent de la parole, qui le fait régner sur les esprits par ses discours,

Arist. in Rhetor. ad Alex. pag. 608. 609.

comme il doit le faire par sa sagesse & & par son autorité. Quelques répliques & quelques lettres qui nous restent d'Alexandre, montrent qu'il possédoit parfaitement cette éloquence mâle & forte, pleine de sens & de choses, où tout est nécessaire, & dont tous les mots portent, qui est, à proprement parler, l'éloquence des Princes.

Imperatoria brevitas. Tacit.

Son estime, ou, pour mieux dire, sa passion pour Homére, nous fait voir, non seulement avec quelle ardeur & quel succès il s'appliquoit aux belles lettres, mais l'usage sensé qu'il en faisoit, & le fruit solide qu'il se proposoit d'en tirer. Ce n'étoit pas simplement curiosité, ou délassement du travail, ou délicatesse de goût pour la poésie, qui le portoient à lire ce Poéte, c'étoit pour y puiser des sentimens dignes d'un grand Roi & d'un grand Conquérant; le courage, l'intrépidité, la magnanimité, la tempérance, la prudence, l'art de bien combattre & de bien gouverner. Aussi, entre tous les vers d'Homére, il donnoit la préférence à celui[a] qui représente Agamennon *comme un bon Roi, & comme un courageux Guerrier.*

[a] Ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερός τ' αἰχμητής. *Iliad. III. v. 179.*

Il n'eſt pas étonnant, après tout cela, qu'Alexandre ait fait un ſi grand cas de ce Poéte. Quand, après la bataille d'Arbelles, ont eut trouvé parmi les dépouilles de Darius une caſſette d'or, enrichie de pierreries, où étoient enfermés les parfums exquis dont uſoit le Prince ; ce Héros, tout couvert de pouſſiére, & peu curieux d'eſſences & de parfums, deſtina cette riche caſſette à recevoir en dépôt les Livres d'Homére, qu'il regardoit [a] comme la production de l'eſprit humain la plus parfaite & la plus précieuſe qui eût jamais été. Il admiroit ſur-tout l'Iliade, qu'il appelloit [b] *La meilleure proviſion d'un homme de guerre.* Il eut toujours avec lui l'édition qui avoit été revûe & corrigée par Ariſtote, qu'on nommoit *L'Edition de la caſſette* ; & il la mettoit toutes les nuits avec ſon épée ſous ſon chevet.

Aul. Gell. lib. 20. cap. 5. Avide de toute ſorte de gloire juſqu'à la jalouſie, il ſut mauvais gré à Ariſtote ſon maître d'avoir publié en

a Pretioſiſſimum humani animi opus. *Plin. lib. 7. cap. 29.*

b Τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον. *Ce mot, que je n'ai pu mieux traduire, ſignifie qu'on trouve dans l'Iliade tout ce qui a raport à la ſcience militaire & aux qualités d'un Général, en un mot tout ce qui eſt néceſſaire pour former un bon Commandant.*

son absence certains livres de Métaphysique qu'il auroit voulu posséder seul ; & dans le tems même qu'il étoit occupé à la conquête de l'Asie & à la poursuite de Darius, il lui écrivit, pour s'en plaindre, une lettre que l'on a encore, où il lui marque, » Qu'il [a] aimeroit beaucoup mieux » être au-dessus des autres hommes » par la science des choses sublimes » & excellentes, que par la grandeur » & l'étendue de son pouvoir. » Il lui recommanda de même, par raport au Livre de Rhétorique dont j'ai parlé, de ne le communiquer à qui que ce fût. Il y a de l'excès, je l'avoue, dans cet avide desir de gloire, qui le porte à vouloir étoufer le mérite d'autrui, pour ne faire paroitre que le sien : mais on y voit au moins une ardeur pour l'étude bien louable dans un Prince, & bien éloignée de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris & de l'aversion, que la plupart de nos jeunes Seigneurs témoignent pour tout ce qui a raport à l'étude & à la science. *Arist. p. 609.*

Plutarque nous fait observer en trois mots l'utilité infinie qu'Alexan-

a Ἐγὼ δὲ βουλοίμην ἂν ταῖς περὶ τὰ ἄριστα ἐμπειρίαις, ἢ ταῖς δυνάμεσι, διαφέρειν.

dre tira de ce goût, que son Maître, habile, s'il en fut jamais, en matiére d'éducation, avoit pris soin de lui inspirer dès sa plus tendre jeunesse. *Il*[a] *aimoit*, dit-il, *à converser avec les gens de Lettres, à s'instruire, à lire :* trois sources du bonheur d'un Prince, capables de lui faire éviter mille écueils ; trois moiens sûrs d'apprendre à régner par lui-même. La conversation des gens d'esprit l'instruit en l'amusant, & lui apprend mille choses curieuses & utiles, sans qu'il lui en coute aucune peine. Les leçons que lui donnent d'habiles maîtres sur les sciences les plus relevées, & principalement sur la politique, lui forment merveilleusement l'esprit, & lui apprennent les régles d'un sage gouvernement. Enfin la lecture, sur-tout celle de l'histoire, met le comble à tout le reste, & est à son égard un Maître de toutes les saisons & de toutes les heures, qui sans se rendre jamais incommode, lui dit des vérités que nul autre n'oseroit lui dire, & sous des noms étrangers le montre à lui-même, & lui apprend à se connoitre, & à connoitre les hommes, qui dans

a Ἦν φιλόλογος, καὶ φιλομαθὴς, καὶ φιλαναγνώστης.

tous

tous les siécles sont toujours les mêmes. Alexandre dut tous ces avantages à l'excellente éducation qu'il reçut d'Aristote.

Il eut aussi du goût pour tous les Arts, mais comme il convient à un Prince, c'est-à-dire pour en connoitre l'utilité & le prix. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture fleurirent sous son régne, parce [a] qu'elles trouvérent en lui un juge habile, & en même tems un rémunérateur libéral, qui savoit, en tout genre, discerner & récompenser le mérite. *Plut. de Fortun. Alex. serm. 2. pag. 333.*

Il n'avoit que du mépris pour certaines adresses frivoles, & qui n'étoient d'aucune utilité. On admiroit beaucoup un homme qui s'exerçoit fort sérieusement à faire passer par le trou d'une * éguille de petits pois qu'il jettoit d'assez loin, & qui n'en manquoit pas un. Alexandre le vit un jour, & on dit qu'il lui fit un présent digne de son occupation : c'étoit un boisseau de pois. *Quintil. lib. 2. cap. 21.*

Alexandre étoit d'un caractére vif, ferme, arrêté à son sentiment, qui ne

[a] Μάρτυρα ἔλαβεν καὶ θεατὴν, τὸν ἄριστα κρῖναι τὸ κατορθούμενον, καὶ μάλιστα ἀμείψασθαι δυνάμενον.

* *On conçoit assez que c'étoit quelque instrument en forme d'éguille.*

cédoit jamais à la force, mais qu'on ramenoit aiſément au devoir par la raiſon. Pour manier de tels eſprits, il faut beaucoup de dextérité. Auſſi Philippe, malgré ſa double autorité de pere & de roi, croioit devoir emploier à ſon égard la perſuaſion plutôt que la contrainte, & cherchoit plus à ſe faire aimer qu'à ſe faire craindre.

Une occaſion fortuite lui donna lieu de concevoir une grande idée d'Alexandre. On avoit amené de Theſſalie à Philippe un cheval de bataille, grand, fier, ardent, plein de feu. Il ſe nommoit * Bucéphale. On vouloit le vendre treize talens, c'eſt-à-dire, treize mille écus de notre monnoie. Le Roi, avec ſes Courtiſans, deſcendit dans la plaine pour le faire eſſaier. Perſonne ne put le monter, tant il étoit ombrageux & ſe cabroit dès qu'on vouloit l'approcher. Philippe, fâché qu'on lui préſentât un cheval ſi farouche & ſi indomtable, commanda qu'on le remmenât. Alexandre étoit préſent. *Quel cheval ils perdent-là*, dit-il, *faute d'adreſſe & de hardieſſe!* Philippe traita d'abord ce diſcours de folie & de té-

* *Quelques-uns croient qu'il fut ainſi appellé, parce qu'il étoit marqué de la tête d'un beuf.*

mérité de jeune homme. Mais comme il insistoit avec force, véritablement affligé qu'on renvoiât ce cheval, son pere lui permit d'en faire l'essai. Le jeune Prince alors, plein de joie & de confiance, s'approche du cheval, prend les rênes, & lui tourne la tête au soleil, aiant remarqué sans doute que ce qui l'effraioit & l'effarouchoit, c'étoit son ombre qu'il voioit tomber devant lui, & se remuer à mesure qu'il s'agitoit. Il commença par le caresser doucement de la voix & de la main : puis, voiant son ardeur calmée, & prenant adroitement son tems, il laisse tomber son manteau à terre, & s'élançant légérement il saute dessus ; lui lâche d'abord la bride sans le fraper ni le tourmenter : & quand il vit que sa férocité étoit adoucie, qu'il n'étoit plus si furieux ni si menaçant, & qu'il ne demandoit qu'à aller, il lui baissa la main, & le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, & en lui appuiant les talons. Philippe cependant, aussi bien que toute la Cour, trembloit de crainte, & gardoit un profond silence. Mais quand le Prince, après avoir fourni sa carriére, revint tout fier & plein de joie d'avoir

réduit ce cheval qui avoit paru si indomtable, tous les Courtisans à l'envi lui applaudirent & le félicitérent; & l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, & que l'embrassant après qu'il fut descendu de cheval, & lui baisant la tête, il lui dit : *Mon fils, cherche un autre roiaume qui soit plus digne de toi; la Macédoine ne te suffit pas.*

On raconte des choses extraordinaires de ce Bucéphale : car tout ce qui appartenoit à Alexandre, devoit tenir du merveilleux. Quand il étoit sellé & équipé pour le combat, il ne se laissoit monter que par son Maître, & il n'auroit pas été sûr pour tout autre de l'approcher. Il s'abbaissoit, en fléchissant les piés de devant, pour le recevoir sur son dos. Quelques-uns prétendent que dans la bataille contre Porus, où Alexandre s'étoit jetté trop imprudemment dans un gros d'ennemis, son cheval, tout percé de coups qu'il étoit, lui sauva la vie, & que malgré ses blessures, n'en pouvant plus, & aiant perdu presque tout son sang, il tira son Maître de la mélée, & l'emporta avec une extrême vigueur jusques dans un lieu où il fut hors de danger;

Aul. Gell. lib. 5. cap. 2.

& que là, n'aiant [a] plus rien à craindre pour le Roi, & joieux en quelque ſorte de mourir après le ſervice qu'il venoit de lui rendre, il expira. Alexandre pleura amérement ſa mort, & crut, en le perdant, avoir perdu un ami fidéle & affectionné. Il fit bâtir en ſon honneur une ville dans le lieu même où il fut enterré près de l'Hydaſpe, & l'appella *Bucéphalie*.

J'ai marqué ailleurs qu'Alexandre, à l'âge de ſeize ans, fut laiſſé dans la Macédoine pendant l'abſence de Philippe avec une entiére autorité, qu'il s'y comporta avec beaucoup de prudence & de courage, & qu'il ſe diſtingua enſuite d'une maniére particuliére à la bataille de Chéronée.

a Et Domini jam ſuperſtitis ſecurus, quaſi cum ſenſus humani ſolatio, animam expiravit. *Aul. Gell.*



§. II.

Alexandre, après la mort de Philippe, monte sur le trône, âgé de vingt ans. Il soumet & réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étoient revoltés. Il passe en Gréce, pour dissiper la ligue qui s'y étoit formée contre lui. Il prend & détruit Thébes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer dans la Diéte de Corinthe, Généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine, & se prépare à porter la guerre en Asie.

An.M.3668. Av.J.C.336. *Plut. in Alex pag.670-672. Diod. lib. 17. pag. 486-489. Arrian. lib. 1. de expedit. Alex. pag. 2-13.*

DARIUS & Alexandre commencérent à régner la même année. Celui-ci n'avoit que vingt ans quand il parvint à l'empire. Son premier soin fut de célébrer les obséques de son pere avec toute la magnificence possible, & de venger sa mort.

En montant sur le trône, il le trouva environné d'extrêmes dangers de tous côtés. Les nations barbares, à qui Philippe, pendant tout son régne, avoit fait la guerre, sur lesquelles il avoit fait des conquêtes, qu'il avoit unies à sa couronne, & à qui il avoit ôté leurs Rois naturels, crurent de-

voir profiter de la conjoncture d'un nouveau régne, & d'un Prince encore jeune, pour se remettre dans leur liberté, & pour s'unir ensemble contre le commun usurpateur. Il n'avoit pas moins à craindre du côté de la Gréce. Philippe, en laissant en apparence dans chaque ville, dans chaque république, l'ancien gouvernement, l'avoit changé entiérement dans le fond, & s'en étoit rendu maître absolu. Quoi qu'absent, il dominoit dans toutes les assemblées, & nulle résolution ne s'y prenoit que dépendamment de lui. Après s'être ainsi soumis la Gréce, soit par la terreur des armes, soit par les sourdes menées de sa politique, il n'avoit pas eu le tems de l'apprivoiser & de l'accoutumer à sa domination, mais y avoit laissé toutes choses dans un grand mouvement, les esprits n'étant pas encore calmés, ni pliés à la servitude.

Dans une conjoncture si délicate, les Macédoniens conseilloient à Alexandre d'abandonner la Gréce, & de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par la force; de faire revenir par la douceur les Barbares qui avoient pris les armes, & de flater, pour ainsi dire, ces

θεραπεύειν τὰς ἀρχὰς τῶν νεωτερισμῶν

commencemens de revoltes & de nouveautés, en usant de ménagemens, de complaisance, & d'insinuations, pour gagner les esprits. Alexandre n'écouta point ces conseils timides. Au contraire, il prit le parti de tirer la sûreté & le salut de ses affaires de l'audace & de la magnanimité, persuadé que si dans les commencemens il mollissoit en la moindre chose, tout le monde lui tomberoit sur les bras; & que s'il entroit en composition, il lui faudroit rendre tout ce que Philippe avoit conquis & se réduire aux bornes étroites de la Macédoine. Il se hâte donc d'arréter les mouvemens & les guerres des Barbares, en menant en toute diligence son armée jusques sur les bords du Danube, qu'il traverse en une seule nuit. Il défait dans un grand combat le Roi des Triballiens; met en fuite les Getes, qui n'osent l'attendre; subjugue divers peuples Barbares, les uns par la terreur de son nom, les autres par la force de ses armes; & malgré l'arrogante * réponse de leurs Ambassa-

* *Alexandre, s'imaginant que le bruit de son nom avoit jetté la terreur parmi ces peuples, demanda à leurs Ambassadeurs ce qu'ils craignoient le plus au monde. Ils répondirent fiérement qu'ils ne craignoient rien que la chute du ciel & des astres.*

deurs, il leur apprend à connoître un péril plus prochain que la chute du ciel & des astres.

Pendant qu'Alexandre étoit ainsi occupé au loin contre les Barbares, toutes les villes de la Gréce, animées surtout par Démosthéne, formérent une ligue puissante contre ce Prince. Un faux bruit de sa mort inspira aux Thébains une audace qui les perdit. Ils égorgérent une partie de la garnison Macédonienne qu'ils avoient dans leur citadelle. D'un autre côté Démosthéne étoit tous les jours à la Tribune haranguant le peuple, & plein de mépris pour Alexandre qu'il appelloit *un enfant* & * un jeune étourdi, il assuroit d'un ton décisif qu'on n'avoit rien à craindre du nouveau Roi de Macédoine, qui n'étoit point en état de mettre le pié hors de son roiaume, & qui se trouveroit trop heureux de pouvoir s'y maintenir en paix & en sûreté. En même tems il écrivoit lettres sur lettres à Attalus, l'un des Lieutenans que Philippe avoit envoiés dans l'Asie Mineure, pour le porter à la revolte. Attalus étoit oncle de Cléopatre,

Æschin. contr. Ctesiph. p. 453.

* *Le grec porte μαργίτης, nom auquel on donne différentes significations.*

I v

seconde femme de Philippe. Il étoit fort disposé à écouter les propositions de Démosthéne. Néanmoins, comme il étoit devenu très suspect à Alexandre, & il savoit bien que ce n'étoit point sans raison ; pour effacer de son esprit tous les soupçons qu'il pouvoit avoir conçus contre lui, & pour mieux couvrir ses desseins, il envoia à ce Prince les lettres de Démosthéne. Il ne put pas néanmoins si bien cacher ses intrigues, qu'il n'en transpirât encore quelque chose au dehors. Hécatée, l'un des Commandans d'Alexandre, qu'il avoit envoié exprès en Asie, le fit assassiner par son ordre. Sa mort rétablit le calme dans l'armée, & étoufa toute semence de division.

An. M. 3669. Av. J.C. 335. Quand Alexandre eut mis son roiaume en sûreté du côté des Barbares, il marcha à grandes journées vers la Gréce, & passa les Thermopyles. Il dit alors à ceux qui l'accompagnoient : *Démosthéne, dans ses harangues, m'a appellé enfant pendant que j'ai été en Illyrie & dans le pays des Triballes : il m'a appellé jeune homme quand j'ai été en Thessalie. Il faut donc lui montrer aux pies des murailles d'Athénes que je suis homme fait.* Il entra en Béotie avec tant

de diligence, que les Thébains n'en croioient qu'à peine leurs propres yeux. Quand il fut devant les murs de leur ville, il voulut leur donner le tems de se repentir, & demanda seulement qu'on lui livrât Phénix & Prothute, les deux principaux auteurs de la revolte, & fit publier à son de trompe une amnistie & une sûreté entiére pour tous ceux qui reviendroient à lui. Les Thébains, comme pour lui insulter, demandérent à leur tour qu'il leur livrât Philotas & Antipater, & firent publier de même que ceux qui voudroient contribuer à la liberté de la Gréce, vinssent se joindre à eux.

Alexandre, ne pouvant vaincre leur opiniâtreté par les propositions qu'il leur faisoit, vit avec douleur qu'il en faloit venir aux mains, & décider l'affaire par la voie des armes. Il se donna une grande bataille, où les Thébains combattirent avec une ardeur & un courage bien au-delà de leurs forces : car leurs ennemis étoient plusieurs contre un. Mais, après une longue & vigoureuse résistance, ce qui étoit resté de la garnison Macédonienne dans la citadelle en étant descendu, & les aiant chargés par der-

riere, alors envelopés de tous côtés ; ils furent presque tous taillés en piéces, & la ville fut prise & pillée.

On ne sauroit exprimer les affreuses calamités qu'elle eut à essuier dans ce saccagement. Il y eut des Thraces, qui aiant abbattu la maison d'une Dame de qualité & de vertu, nommée Timocléa, pillérent tous ses meubles & tous ses trésors ; & leur Capitaine l'aiant prise elle même par force, & assouvi sa brutale passion, lui demanda si elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché. Timocléa, animée d'un violent desir de se venger, lui aiant répondu qu'elle en avoit, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, & lui dit que dès qu'elle avoit vû la ville forcée, elle avoit jetté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'Officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans, & en examiner la profondeur. Timocléa, qui étoit derriére, le poussa de toute sa force, le précipita dans le puits, & jetta dessus quantité de pierres dont elle l'assomma. En même tems elle fut prise par les Thraces, & on la mena à Aléxandre les fers aux mains. A sa contenance & à sa démarche, Alexandre

connut d'abord que c'étoit une femme de qualité & d'un grand courage: car elle suivoit fiérement ces brutaux, sans témoigner aucun étonnement, ni faire paroitre la moindre crainte. Le Roi lui aiant demandé qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit sœur de Théagéne, qui avoit combattu contre Philippe pour la liberté de la Gréce, & qui avoit été tué à la bataille de Chéronée où il commandoit. Alexandre admira la réponse généreuse de cette Dame, & encore plus l'action qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laissât aller où elle voudroit avec ses enfans.

Alexandre alors délibéra dans son Conseil sur le parti qu'il faloit prendre à l'égard de Thébes. Les Phocéens, & ceux de Platée, de Thespies, d'Orchoméne, qui étoient alliés d'Alexandre, & avoient eu part à la victoire, représentérent la maniére cruelle dont les Thébains avoient traité & détruit leurs villes; & leur reprochérent le zêle constant qu'ils avoient témoigné dans tous les tems pour les Perses contre l'intérêt des Grecs, dont ils étoient devenus l'horreur & l'exécration: & la preuve en

étoit que tous s'étoient engagés par serment à détruire Thébes quand on auroit vaincu les Perses.

Cléade, l'un des prisonniers, aiant eu permission de parler, essaia d'excuser en partie la rebellion des Thébains; faute, selon lui, qu'on devoit plutôt imputer à une crédule & téméraire imprudence, qu'à une mauvaise volonté, & à une perfidie déclarée. Il remontra, que sur le faux bruit de la mort d'Alexandre, saisi avec trop d'avidité, ils s'étoient revoltés, non contre le Roi, mais contre ses successeurs. Que quelle que fût leur faute, ils en avoient été rigoureusement punis par les maux extrêmes qu'ils avoient soufferts. Qu'il ne restoit dans la ville qu'une foible troupe de femmes, d'enfans, & de vieillards, dont on n'avoit rien à craindre, & qui étoit d'autant plus digne de compassion, qu'elle n'avoit point eu de part à la revolte. Il finissoit, en faisant ressouvenir Alexandre que Thébes, qui avoit donné naissance à tant de dieux & à tant de héros dont il comptoit plusieurs au nombre de ses ancêtres, avoit été aussi le berceau de la gloire naissante de Philippe son pere, & lui

avoit tenu lieu comme d'une ſeconde patrie.

Ces motifs étoient puiſſans, mais la colére du vainqueur prévalut, & la ville fut détruite. Il conſerva la liberté aux Prêtres, à tous ceux qui avoient droit d'hoſpitalité avec les Macédoniens, aux deſcendans de Pindare célébre Poéte qui avoit fait tant d'honneur à la Gréce, & à ceux qui s'étoient oppoſés à la rebellion, & vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille; & il y avoit eu un peu plus de ſix mille hommes tués dans le combat. Le deſaſtre de Thébes toucha vivement les Athéniens, de ſorte qu'étant ſur le point de célébrer la fête des grands Myſtéres, ils y renoncérent à cauſe du grand deuil où ils étoient, & reçurent avec toute ſorte d'humanité tous ceux qui s'étant ſauvés de la bataille & du ſac de Thébes, s'étoient réfugiés dans leur ville.

La promte arrivée d'Alexandre dans la Gréce avoit bien rabbattu de la fierté des Athéniens, & avoit amorti tout-à-coup la véhémence de Démoſthéne. La ruine de Thébes, encore plus promte, acheva de les conſter-

ner. Ils eurent recours aux priéres, & députérent vers Alexandre pour implorer sa clémence. Démosthéne étoit du nombre des Députés. Mais il ne fut pas plutôt arrivé au mont Cythéron, que redoutant la colére de ce Prince, il s'en retourna, & abandonna l'Ambassade.

Incontinent Alexandre envoie à Athénes demander qu'on lui livre dix des Orateurs, qu'il regardoit comme auteurs de la ligue que son pere avoit vaincue à Chéronée. Ce fut en cette occasion que Démosthéne conta au peuple la fable des loups & des chiens, dans laquelle on suppose *que les loups demandérent un jour aux brebis, que pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les chiens qui les gardoient.* L'application étoit aisée & naturelle, surtout par raport aux Orateurs, justement comparés aux chiens, dont le devoir est de veiller, d'aboier, & de combattre pour sauver le troupeau.

Dans l'extrême embarras où se trouvoient les Athéniens, qui ne pouvoient se résoudre à livrer eux-mêmes à la mort leurs Orateurs, & qui n'avoient cependant d'autre ressource pour sauver leur ville, Démade qu'Alexandre

honoroit de ſon amitié, offrit de ſe charger ſeul de l'ambaſſade, & d'aller intercéder pour eux. Le Prince, ſoit qu'il fût raſſaſié de vengeance, ſoit qu'il cherchât, à effacer, s'il étoit poſſible, par un acte de douceur, l'action atroce & barbare qu'il venoit de faire; ou plutôt voulant lever les obſtacles qui pouvoient retarder ſon grand deſſein, & ne laiſſer en ſon abſence ni ſujet ni prétexte de mécontentement, ſe relâcha ſur la demande qu'il avoit faite des Orateurs, & ſe contenta du banniſſement de Caridéme, qui, étant * Oritain de naiſſance, avoit mérité par ſes ſervices le droit de bourgeoiſie dans Athénes. Il étoit gendre de Cherſoblepte roi de Thrace. Il avoit appris le métier de la guerre ſous Iphicrate, & avoit commandé pluſieurs fois les armées des Athéniens. Pourſuivi par Alexandre, il ſe réfugia chez le Roi de Perſe.

* Orit. ville d'Eubée.

Pour ce qui regarde les Athéniens, non-ſeulement il leur remit tous les ſujets de plainte qu'il avoit contr'eux, mais encore leur témoigna une bonté particuliére, les exhortant à s'appliquer fortement aux affaires, & à avoir l'œil à tout ce qui ſe paſſeroit, parce

que, s'il venoit à manquer, c'étoit leur ville qui devoit donner la loi à toute la Gréce. On dit que, lontems après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuisans repentirs, & que cette pensée le rendit plus doux & plus humain envers beaucoup d'autres.

Un tel exemple de sévérité exercée contre une ville aussi puissante que Thébes, répandit dans toute la Gréce la terreur de ses armes, qui fit tout plier devant lui. Il convoqua à Corinthe une * Diette de tous les Etats & de toutes les villes libres de la Gréce, pour se faire donner le même Commandement en chef contre la Perse, qui avoit été accordé à son Pere un peu avant sa mort. Jamais Diette ne fournit une plus magnifique matiére de délibération. C'est l'Occident qui délibére sur la ruine de l'Orient, & sur les moiens d'exécuter une vengeance suspendue depuis plus d'un siécle. L'assemblée qui se tient ici va donner lieu à des événemens dont le récit étonne & paroit presque incroiable, &

* *Plutarque place ici cette Diette. D'autres la placent plutôt : ce qui a donné lieu à Monsieur Prideaux de supposer qu'elle fut convoquée deux fois.*

à des révolutions qui feront changer la face de presque tout le monde.

Pour former un tel dessein, il faloit un Prince hardi, entreprenant, aguerri, qui eût de grandes vûes, qui se fût déja fait un grand nom par ses exploits, qui ne fût ni intimidé par les périls, ni arrété par les obstacles, mais surtout qui réunît sous son autorité tous les Etats de la Gréce, dont aucun séparément n'étoit capable d'une entreprise si hardie, & qui avoient besoin, pour agir de concert, d'être soumis à un seul Chef, qui mît en mouvement toutes les parties de ce grand Corps, en les faisant toutes concourir à un même but & à une même fin. Or Alexandre étoit ce Prince. Il ne lui fut pas difficile de rallumer dans l'esprit des peuples la haine ancienne contre les Perses, leurs ennemis perpétuels & irréconciliables, dont ils avoient juré plus d'une fois la perte, & qu'ils étoient bien résolus de détruire, si jamais l'occasion s'en présentoit : haine, à laquelle les dissensions domestiques avoient bien pu donner comme une tréve, mais qu'elles n'avoient point éteinte. La glorieuse retraite des Dix mille Grecs malgré l'opposition

de l'armée nombreuſe des Perſes, la terreur qu'Agéſilas, avec une poignée de ſoldats, avoit jettée juſques dans Suſe, faiſoient voir clairement ce qu'on devoit attendre d'une armée, compoſée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Gréce, & de celles de Macédoine, commandée par des Généraux & des Officiers que Philippe avoit formés, &, pour tout dire, qui avoit Alexandre pour Chef. On n'héſita donc point dans la Diette, & d'un commun accord il y fut nommé Généraliſſime contre les Perſes.

Auſſitôt pluſieurs Officiers & Gouverneurs de villes, & pluſieurs Philoſophes, ſe rendirent auprès de lui pour le congratuler ſur cette élection. Il ſe flatoit que Diogéne de Sinope, qui étoit alors à Corinthe, y viendroit comme les autres. Ce Philoſophe, qui faiſoit peu de cas des grandeurs, croioit que ce n'étoit pas le tems d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevés à quelque haute place, mais qu'il faut attendre qu'ils en aient dignement rempli les devoirs. Il ne ſortit donc point de chez lui. Alexandre alla lui-même avec toute ſa Cour pour le voir. Il étoit alors

couché au soleil ; mais, voiant approcher cette foule de gens, il se mit en son séant, & attacha sa vûe sur Alexandre. Ce Prince, étonné de voir un philosophe d'une si grande réputation réduit à une entiére indigence, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'avoit pas besoin de quelque chose. *Oui*, lui répondit Diogéne, *c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil.* Cette réponse excita le mépris & l'indignation des Courtisans. Mais le Roi, frapé d'une telle grandeur d'ame, *Si je n'étois Alexandre*, dit-il, *je voudrois être Diogéne.* Ce mot cache un sens profond, & découvre parfaitement le fond du cœur humain. Alexandre sent qu'il est fait pour tout avoir : voila sa destinée, & en quoi il met son bonheur. Mais, s'il ne pouvoit parvenir à ce but, il sent aussi, que pour être heureux, il faudroit s'étudier à se passer de tout. En un mot, *tout ou rien*, c'est Alexandre & Diogéne. Quelque [a] grand & quelque puissant que se crût ce Prince, il dut ici se reconnoitre inférieur à un

[a] Homo supra mensuram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem, cui nec dare quidquam posset, nec eripere. *Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.*

homme, à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Avant que de partir pour l'Asie, il voulut consulter Apollon sur cette guerre. Il alla donc à Delphes : mais il arriva par hazard que c'étoit pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans lesquels il n'étoit pas permis de consulter l'Oracle ; & la Prêtresse refusoit de se rendre au temple. Alexandre, qui ne pouvoit souffrir de résistance à ses volontés, l'aiant prise brusquement par le bras, & la conduisant au temple, elle s'écria : *O mon fils, on ne te peut résister.* Il n'en demanda pas davantage, & saisissant cette parole, qui lui tenoit lieu d'oracle, il prit le chemin de la Macédoine pour se préparer à sa grande expédition.

NOTE pour ce qui suit.

J'AUROIS souhaité, & j'en avois eu la pensée, de mettre à la tête du récit des exploits d'Alexandre une Carte géographique, comme je l'ai fait pour Cyrus le Jeune, ce qui est d'un grand secours pour le Lecteur, & le met en état de suivre des yeux son Héros dans toutes ses conquêtes. Mais ici je n'ai pu le faire, la Carte des expéditions d'A-

lexandre étant d'une trop grande étendue pour pouvoir être insérée commodément dans un *in*.12. On peut acheter celle qu'a fait sur ce sujet feu Monsieur Guillaume de Lisle, dont le nom est connu de tous les Savans. Cette Carte se vend chez sa Veuve sur le Quai de l'Horloge. Pour y suppléer en quelque sorte, je mettrai ici, sous un même point de vûe, une suite abregée des pays qu'Alexandre a parcourus jusqu'à son retour de l'Inde.

Il part de la Macédoine, qui fait partie de la Turquie en Europe, & passe l'Hellespont ou Détroit des Dardanelles.

Il traverse l'Asie Mineure, (la Natolie) où il donne deux batailles : la premiére au passage du Granique, & la seconde près de la ville d'Issus.

Après cette seconde bataille, il entre dans la Syrie & la Palestine, passe en Egypte où il bâtit Alexandrie sur l'un des bras du Nil, pénétre jusques dans la Libye au temple de Jupiter Ammon, d'où il retourne sur ses pas, jusqu'à Tyr, (Sour) & de là il s'avance vers l'Euphrate.

Il passe ce fleuve, puis le Tigre, & remporte la fameuse victoire d'Ar-

belles. Prend Babylone, capitale de la Babylonie; & Ecbatane, de la Médie.

De là il passe dans l'Hyrcanie, jusqu'à la mer qui en porte le nom, autrement dite la mer Caspienne : dans la Parthie, la Drangiane, le pays de Paropamise.

Il remonte dans la Bactriane, & dans la Sogdiane; s'avance jusqu'à l'Iaxarte, nommé par Quinte Curce le Tanaïs, au-dela duquel habitent les Scythes, dont le pays fait partie de la grande Tartarie.

Après avoir parcouru divers pays, il passe le fleuve Indus, entre dans les Indes qui sont en deça du Gange, & qui forment l'Empire du Grand Mogol, & s'avance assez près du Gange, qu'il avoit aussi dessein de passer : mais son armée refusa de l'y suivre. Il se contenta donc d'aller voir l'Océan, & descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve Indus.

Depuis la Macédoine jusqu'au Gange, dont Alexandre approcha bien près, on peut compter onze cens lieues au moins.

Ajoutez à cela les différens détours que fit Alexandre, premiérement pour
aller

aller de l'extrémité de la Cilicie où se donna la bataille d'Issus jusqu'au temple d'Ammon dans la Libye, & pour revenir de là à Tyr, voiage qui ne peut pas être moins de trois cens lieues; & autant tout au moins pour les autres détours en différens endroits : il se trouvera qu'Alexandre, dans l'espace de moins de huit ans aura fait avec son armée plus de dix-sept cens lieues, sans parler de son retour à Babylone.

§. III.

Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une première bataille aux Perses au Granique, & remporte une célèbre victoire.

An.M. 3670.
Av.J.C. 334.
Diod. lib. 17. p. 499-503.
Arrian. lib. 1. p. 23-36.
Plut. in Alex. pag. 672. 673.
Justin. l. 11. cap. 5. & 6.

QUAND Alexandre fut arrivé dans son roiaume, il tint Conseil avec les principaux Officiers de l'armée, & les Grands de sa Cour, sur l'expédition qu'il méditoit contre la Perse, & sur les mesures qu'il faloit prendre pour la faire réussir. Les avis ne furent partagés que sur un article. Antipater & Parménion croioient que le Roi, avant que de s'engager dans une en-

treprise qui ne pouvoit manquer d'être de longue haleine, devoit choisir une épouse, & s'assurer un successeur. Mais, vif & bouillant comme il étoit, il ne put goûter cet avis ; & il crut, qu'après avoir été nommé Généralissime des Grecs, & avoir reçu de son pere des troupes invincibles, il lui seroit honteux de perdre le tems à célébrer des noces, & à en attendre le fruit. Le départ fut donc résolu.

Il offrit aux dieux de magnifiques sacrifices, & fit célébrer à Die, ville de Macédoine, des Jeux * Scéniques, établis par l'un de ses ancêtres en l'honneur de Jupiter & des Muses. La fête dura neuf jours, selon le nombre de ces déesses. Il dressa pour le festin une tente qui contenoit cent tables, & où par conséquent il pouvoit y avoir neuf cens couverts. Tous les Princes de sa famille, tous les Ambassadeurs, tous les Généraux, tous les Officiers y furent invités. Il régala aussi toute l'armée. Ce fut pour lors qu'il eut une célèbre vision dont il sera parlé dans la suite, dans laquelle on l'exhortoit à passer promtement dans l'Asie.

* On appelloit ainsi les représentations de théâtre.

Joseph. Antiquit. lib. 11.

Avant que de partir pour cette expédition, il mit ordre aux affaires de

la Macédoine, où il laissa Antipater pour gouverner en qualité de Viceroi, avec douze mille hommes de pié, & presque autant de cavalerie.

Il voulut aussi examiner les affaires domestiques de ses amis, & donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de son domaine étoient déja emploiés & consumés par ces largesses, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que réservez-vous pour vous?* Et Alexandre aiant répondu, *L'espérance; Eh bien*, lui repartit Perdiccas, *la même espérance doit donc nous suffire;* & il refusa généreusement le don que le Roi lui avoit assigné.

C'est une connoissance bien importante à un Prince que celle du cœur de l'homme, & le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savoit que ce secret consiste à intéresser tout le monde à sa grandeur, & à ne faire sentir aux autres sa puissance que par des bienfaits. Alors tous les intérêts sont réunis dans celui du Prince. C'est son bien propre, c'est son bonheur qu'on aime en lui; & on lui est autant de fois attaché, & par des liens aussi étroits,

qu'il y a de choses qu'on aime, & qu'on reçoit de lui. Toute la suite de cette histoire nous montrera que jamais personne ne pratiqua mieux cette maxime qu'Alexandre, qui croioit n'être Roi que pour faire du bien, & dont la libéralité vraiment roiale n'étoit ni satisfaite ni épuisée par les plus grandes largesses.

Alexandre après avoir tout réglé dans la Macédoine, & avoir pris les précautions nécessaires pour prévenir les troubles & les mouvemens qui pourroient s'y élever en son absence, partit pour l'Asie au commencement du printems. Son armée n'étoit guéres que de trente mille hommes de pié, & de quatre ou cinq mille chevaux : mais c'étoient tous hommes braves, aguerris, disciplinés, qui avoient fait plusieurs campagnes sous Philippe, & [a] qui, dans le besoin, auroient pu commander. La plupart des Officiers n'avoient guéres moins de soixante ans, & [b] quand ils étoient assemblés, ou rangés à la tête du camp, on croioit voir un Sénat respectable.

a Ut non tam milites, quàm magistros militiæ electos putares. *Justin.*

b Ut, si principia castrorum cerneres, senatum te alicujus priscæ reip. videre diceres. *Id.*

Parménion commandoit l'infanterie; Philotas son fils avoit sous lui dix-huit cens chevaux de Macédoine, & Callas fils d'Harpalus autant de chevaux de Thessalie. Le reste de la cavalerie, tiré de différens peuples de la Gréce, & qui montoit à six cens, avoit un Commandant particulier. Les Thraces & les Péoniens, qui prenoient toujours les devants, avoient pour Chef Cassandre. Alexandre prit sa marche le long du Lac de Cercine vers Amphipolis; passa le Strymon vers son embouchure, puis l'Hébre; & arriva enfin à Seste après vingt jours de marche. Il ordonna à Parménion de passer sa cavalerie, & une partie de son infanterie, de Seste à Abyde; ce qu'il fit avec cent soixante galéres & plusieurs vaisseaux ronds. Pour lui, il passa d'Eléonte au port des Achéens, conduisant lui-même sa galére; & quand il fut au milieu de l'Hellespont, il sacrifia un taureau à Neptune & aux Néréides, & fit des effusions dans la mer avec une coupe d'or. On dit aussi, qu'après avoir lancé un javelot sur la terre comme pour en prendre possession, il descendit le premier en Asie, & que sautant tout armé & plein de

joie hors du navire, il dressa des autels sur le rivage à Jupiter, à Minerve, à Hercule, qui lui avoient procuré une descente si favorable. Il avoit fait la même chose en quittant l'Europe.

Il comptoit si fort sur l'heureux succès de ses armes, & sur les riches dépouilles qu'il trouveroit en Asie, qu'il n'avoit fait presque aucun fonds pour une si grande expédition, persuadé que la guerre, quand on la fait heureusement, fournit aux besoins de la guerre. Sa caisse militaire n'étoit que de soixante & dix talens, & il n'avoit de vivres que pour un mois. En sortant de Macédoine, il avoit distribué, comme je l'ai dit, tout son patrimoine à ses Généraux & à ses Officiers; &, ce qui est bien plus important, il leur avoit inspiré à tous un tel courage & une telle confiance, qu'ils croioient marcher, non à une guerre douteuse, mais à une victoire assurée.

Soixante & dix mille écus.

Val. Max. l. 7. cap. 3.

Quand il fut près de Lampsaque, qu'il avoit résolu de ruiner pour punir la rebellion de ses habitans, il vit venir à lui Anaximéne, qui étoit de cette ville, célébre Historien, fort connu de Philippe son pere, & pour qui lui-même il avoit beaucoup de considéra-

non, l'aiant eu pour maître. Se doutant bien pourquoi il le venoit trouver, il le prévint, & lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderoit point sa demande. *Ce que j'ai à vous demander, Seigneur*, lui dit Anaximéne, *c'est qu'il vous plaise de détruire Lampsaque*. Par cet ingénieux détour il sauva sa patrie.

De là Alexandre arriva à Ilion. Il y rendit de grands honneurs à la mémoire d'Achille, & fit célébrer des Jeux autour de son tombeau. Il admira & envia le double bonheur qu'il avoit eu, de trouver pendant sa vie un ami fidéle dans la personne de Patrocle, & après sa mort un digne héraut de son courage dans Homére. En [a] effet, sans l'admirable poéme de l'Iliade, le corps & le nom d'Achille eussent été enfermés dans le même tombeau.

Enfin Alexandre arrive sur les bords du Granique, riviére de Phrygie. Les Satrapes l'attendoient de l'autre côté,

a Cùm in Sigæo ad Achillis tumulum constitisset, O fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! Et verè. Nam, nisi Ilias illa extitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, etiam nomen obruisset. *Cic. pro Arch. n.* 24.

résolus de lui en disputer le passage. Leur armée étoit * de cent mille hommes de pié, & de plus de dix mille chevaux. Memnon, qui étoit de Rhodes, & qui commandoit sur toute la côte de l'Asie pour Darius, avoit conseillé aux Généraux de ne point risquer un combat, mais de ruiner le plat pays sans excepter les villes, à dessein d'affamer l'armée d'Alexandre, & de la contraindre à retourner sur ses pas. Memnon étoit le plus habile des Généraux de Darius, & le plus sûr instrument de ses victoires. On ne sait ce qu'on devoit le plus estimer en lui, ou sa profonde sagesse dans les conseils, ou son courage & sa capacité dans la conduite des armées, ou son attachement & son zêle pour les intérêts de son Maître. Le conseil qu'il donnoit dans la conjoncture présente, étoit excellent par raport à un ennemi vif & impétueux ; qui étoit sans villes, sans magazins, sans retraite ; qui entroit dans un pays inconnu & ennemi ; que les retardemens seuls pouvoient affoiblir & ruiner ; & qui

* *Justin donne à cette armée six cens mille hommes de pié, & Arrien ne lui en donne que vingt mille. L'un & l'autre est sans vraisemblance, & il y a sans doute quelque faute dans le texte. Je m'en suis tenu au sentiment de Diodore.*

n'avoit de ressource & d'espérance que dans le promt succès d'une bataille. Arsite, Satrape de Phrygie, s'y opposa, & protesta qu'il ne souffriroit pas qu'on désolât ainsi les terres de son Gouvernement. Le mauvais avis du Satrape prévalut sur le sage conseil de l'Etranger, que les Perses, à leur grand dommage, soupçonnérent de vouloir tirer la guerre en longueur, & se rendre par là nécessaire.

Alexandre cependant marchoit avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, & la cavalerie sur les ailes : le bagage venoit à la queue des troupes. Quand il fut arrivé au bord du Granique, Parménion lui conseilloit de camper dans cet endroit en ordre de bataille, pour laisser aux troupes le tems de se reposer ; & d'attendre au lendemain à passer la riviére de grand matin & même avant le jour, parce qu'alors les ennemis seroient moins en état de l'en empécher. Il ajoutoit qu'il étoit dangereux de hazarder le passage d'une riviére à la vûe de l'ennemi, d'autant plus que celle-ci étoit profonde, & les bords escarpés, de sorte qu'il seroit aisé à la cavalerie Persane, qui les attendoit de

l'autre côté en bataille, de les défaire avant qu'ils fussent formés. Qu'outre la perte qu'on y feroit, cette entreprise, si elle réussissoit mal, feroit d'une dangereuse conséquence pour l'avenir, parce que la réputation des armes dépend des commencemens.

Ces raisons ne firent point d'impression sur l'esprit d'Alexandre. Il répondit qu'il rougiroit de honte, si, après avoir passé l'Hellespont, il s'arrétoit devant un ruisseau : car c'est ainsi que par mépris il appelloit le Granique. Qu'il faloit profiter de la terreur qu'avoit répandu parmi les Perses la promtitude de son arrivée, & la hardiesse de son dessein ; & répondre dignement à l'idée qu'on avoit conçue de son courage, & de la valeur des Macédoniens. La cavalerie ennemie, qui étoit fort nombreuse, bordoit tout le rivage, & faisoit un grand front pour occuper le passage dans toute sa longueur. L'infanterie, composée principalement des Grecs qui étoient à la solde de Darius, étoit derriére, placée dans un lieu qui alloit en montant.

Les deux armées demeurérent lontems en présence chacune sur le bord de la riviére, comme si elles eussent

redouté l'événement. Les Perſes attendoient que les Macédoniens entraſſent dans l'eau pour les charger à leur avantage, lorſqu'ils voudroient prendre terre, & ceux-ci ſembloient choiſir de l'œil l'endroit le plus propre pour paſſer, & épier la contenance des ennemis. Alors Alexandre, s'étant fait amener ſon cheval, ordonna aux Seigneurs de ſa Cour de le ſuivre, & de ſe comporter en gens de cœur. Il commandoit la droite, & Parménion la gauche. Il fit d'abord entrer dans la riviére un gros détachement, & le ſuivit de près avec le reſte des troupes. Il fit enſuite avancer l'aile gauche que commandoit Parménion. Pour lui, menant l'aile droite, il entra dans le fleuve, ſuivi du reſte des troupes, au ſon des trompettes & des cris de joie de toute l'armée.

Les Perſes voiant approcher ce détachement, commencérent à tirer deſſus, & deſcendirent en bas où la pente étoit plus facile, pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entrechoquérent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres de l'empécher. Les Macédoniens, beaucoup inférieurs en nombre pour la cavalerie,

outre le désavantage du lieu, étoient encore percés des traits qu'on leur tiroit d'enhaut. D'ailleurs la fleur de la cavalerie Persane s'étoit ramassée en cet endroit, & Memnon y combattoit avec ses fils. Les Macédoniens donc pliérent d'abord, après avoir perdu les premiers rangs qui avoient fait une vigoureuse défense. Alexandre, qui les avoit suivis de près, & les soutenoit avec ses meilleures troupes, se met à leur tête, les ranime par sa présence, renverse les Perses, & les met en déroute. Toutes les troupes le suivent, passent la riviére, & attaquent les ennemis de tous côtés.

Alexandre donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattoient les Généraux. Il étoit remarquable à son bouclier, & au pannache qui ombrageoit son casque, aux deux côtés duquel s'élevoient comme deux ailes d'une grandeur merveilleuse, & d'une blancheur qui éblouissoit. Le choc fut des plus rudes autour de sa personne ; & quoiqu'on se battit à cheval, le combat étoit de pié ferme, & d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son adversaire, & de gagner

du terrain sur lui. Spithrobate, Satrape de l'Ionie, & gendre de Darius, se distinguoit par sa valeur entre tous les Généraux. Environné de quarante Seigneurs Persans, tous ses parens, & tous d'une bravoure connue, qui ne le quittoient point, il portoit par tout la terreur. Alexandre pique contre lui. Les voila tous deux aux mains. Aiant lancé chacun un javelot, ils se blessent l'un l'autre, mais légérement. Le Satrape en fureur se jette l'épée à la main contre Alexandre. Mais celui-ci le prévient, & d'un coup de lance dans le visage le porte mort par terre. Dans l'instant même Rosacès, frere du Satrape, l'attaquant de côté, lui décharge sur la tête un grand coup de hache, qui lui abbat le pannache, & pénétre jusqu'aux cheveux seulement. Comme il alloit fraper un second coup sur sa tête que l'armet brisé faisoit voir à nud, Clitus, d'un coup de sabre lui coupe la main, & sauve la vie à son Maître. Le danger où avoit été Alexandre, redoubla le courage des siens: ils firent des efforts extraordinaires de bravoure. Les Perses qui étoient au centre de la cavalerie, accablés d'une grêle de traits par les sol-

dats armés à la légére qu'on avoit entremélés parmi les cavaliers, & ne pouvant soutenir plus lontems l'attaque des Macédoniens qui les frapoient tous dans le visage, commencérent à plier, & les deux ailes aussitôt se renversérent, & prirent la fuite. Alexandre ne s'attacha point à les poursuivre, mais il tourna tout court sur l'infanterie.

Elle demeura ferme d'abord dans son poste, plutôt par étonnement, dit l'historien, que par résolution. Mais quand elle se vit attaquée en même tems par la cavalerie, & par la phalange Macédonienne qui avoit passé la riviére, & que les bataillons en furent venus aux mains, ceux des Perses ne firent ni une forte ni une longue résistance, & furent bientôt mis en fuite, excepté l'infanterie Grecque qui étoit à la solde de Darius. Cette infanterie, s'étant retirée sur une colline, demandoit qu'Alexandre lui donnât sa parole qu'il la laisseroit aller: mais ce Prince, suivant plutôt l'impétuosité de sa colére que sa raison, se jetta au milieu de cette infanrie, & perdit d'abord son cheval, qui fut percé d'un coup d'épée; c'étoit un

autre cheval que Bucéphale. La mêlée fut si rude autour de lui, que la plupart de ceux qui furent tués ou blessés de son côté, le furent en cet endroit : car ils combattoient contre des hommes très-aguerris, très-braves, & qui se battoient en desespérés. Ils furent tous taillés en piéces, à la réserve de deux mille qui furent faits prisonniers.

Un grand nombre de Généraux Persans des plus considérables restérent sur la place. Arsite se sauva en Phrygie, où l'on dit qu'il se tua lui-même de regret d'avoir été cause de la bataille. Il seroit mort plus glorieusement les armes à la main. Il resta, dans cette bataille, du côté des Barbares vingt mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. Du côté des Macédoniens il demeura d'abord sur la place vingt-cinq cavaliers des compagnies roiales, qui furent tués à la premiére attaque. Alexandre leur fit dresser à tous des statues de bronze faites de la main de Lysippe : elles furent placées dans une ville de Macédoine, appellée Die ; d'où lontems après, Q. Métellus les fit toutes porter à Rome. Du reste de la cavale-

lerie, il en fut tué un peu plus de soixante, & quelque trente fantassins, qui furent tous enfermés dès le lendemain dans un même tombeau avec leurs armes & leur équipage, & le Prince donna exemption de toute sorte de tributs & de services à leurs enfans & à leurs peres.

Il eut aussi un très-grand soin des blessés, les visita lui-même, & voulut les voir panser. Il parut curieux de savoir leur avanture, & permit à chacun de lui conter ses prouesses, & de vanter sa bravoure. Un Prince gagne beaucoup, en s'abaissant & se familiarisant de la sorte. Il donna aussi la sépulture aux Grands de Perse, & ne la refusa pas même aux Grecs qui étoient morts à leur service: mais tous ceux d'entr'eux qu'il fit prisonniers, il les mit à la chaîne, & les envoia travailler en Macédoine, pour avoir porté les armes pour les Barbares contre leur patrie, malgré la défense expresse qu'en avoit fait la Gréce.

Alexandre se fit un devoir & un plaisir d'associer les Grecs à l'honneur de sa victoire; & en particulier il envoia aux Athéniens trois cens boucliers des dépouilles ennemies, & voulut que

sur le reste du butin on mit cette inscription glorieuse : *Alexandre fils de Philippe, & les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont gagné ces dépouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie.* Cette action marque une grandeur d'ame bien rare & bien estimable dans un vainqueur, qui, pour l'ordinaire, souffre avec peine qu'on entre avec lui en partage de sa gloire. Elle marque aussi beaucoup de prudence dans ce Prince. Il avoit encore besoin du secours des Grecs, & il espéroit, en les associant à l'honneur de sa victoire, se les rendre plus fidéles & plus affectionnés. Pour la vaisselle d'or & d'argent, les tapis de pourpre, & autres meubles du luxe des Perses, il les envoia à sa mere, au moins pour la plus grande partie.



§. IV.

Alexandre fait la conquête de presque toute l'Asie Mineure. Il est attaqué d'une maladie mortelle pour s'être baigné dans le Cydne. Le médecin Philippe le guérit parfaitement en peu de jours. Alexandre passe le défilé de Cilicie. Cependant Darius approchoit. Libre réponse de Caridéme à ce Prince, qui lui coute la vie. Description de la marche de Darius.

An.M. 3670. Av.J.C. 334. Diod. l. 17. p. 503-511. Arrian. lib. 1. p. 36-59. & lib. 2. pag. 60-66. Plut. in Alex. pag. 673. 674. Q. Curt. lib. 3. cap. 1-3. Justin. lib. 11. c. 7. & 8.

L'HEUREUX succès de la bataille du Granique eut toutes les suites qu'on en pouvoit attendre. Sardes, qui étoit comme le boulevard de l'empire des Barbares du côté de la mer, se rendit à Alexandre. Il laissa à cette ville sa liberté, & l'usage de ses loix. Quatre jours après il arrive à Ephése, ramenant avec soi les bannis qui en avoient été chassés à son occasion, & y rétablit le gouvernement populaire. Pour les tributs qu'on paioit aux Rois de Perse, il les assigna au temple de Diane. Il offrit beaucoup de sacrifices à cette déesse, célébra ses mystéres avec grande pompe, & conduisit la cérémonie avec toute son armée rangée en

bataille. Les Ephésiens avoient commencé à rebâtir le temple de Diane, qui avoit été brûlé la nuit même de la naissance d'Alexandre, & l'ouvrage étoit déja fort avancé. Dinocrate, célébre architecte, qui avoit l'intendance de la construction de ce temple, étoit le même que ce Prince emploia depuis pour bâtir Alexandrie en Egypte. Les peuples contribuoient à l'envi aux frais de ce superbe édifice, & les Dames y sacrifioient de bon cœur tous leurs bijoux, & tout ce qu'elles avoient de plus rare & de plus précieux. Alexandre avide de toute espéce de gloire, offrit de rembourser la ville des dépenses qu'elle avoit déja faites pour ce bâtiment, & de lui fournir toutes celles qui restoient à faire, pourvû que son nom seul parût dans l'inscription du temple. Les habitans d'Ephése ne voulant pas y consentir, & n'osant pas néanmoins lui refuser ouvertement cet honneur, eurent recours à une ruse de flaterie qui les tira d'embarras. Ils lui dirent qu'il ne convenoit pas à un dieu d'ériger des monumens à un autre dieu. Avant qu'il sortit d'Ephése, les Députés de Tralles & de Magnésie vinrent lui apporter les clés de leurs villes.

Strab. l. 14. pag. 640. Solin. cap. 40.

Il marcha ensuite vers Milet, qui, dans l'espérance d'un promt & puissant secours, lui ferma ses portes. En effet la flote des Perses fort nombreuse fit mine de la vouloir secourir: mais, après avoir tenté inutilement à plusieurs reprises d'engager celle des ennemis à combattre, elle fut obligée de se retirer. Memnon s'étoit jetté dans cette place avec un grand nombre des siens échapés de la défaite, résolu de s'y bien défendre. Alexandre, qui ne vouloit point perdre de tems, la fit insulter de toutes parts, & planter par tout des échelles. L'escalade fut des plus vigoureuses, & fut également bien soutenue, quoiqu'Alexandre y envoiât des troupes fraîches, qui se succédoient sans interruption les unes aux autres; & cela dura plusieurs jours. Mais comme il vit ses soldats repoussés de quelque côté qu'ils donnassent, & que la place ne manquoit d'aucune chose pour un long siége, il mit toutes ses machines en œuvre, de sorte qu'il ouvrit la place en plusieurs endroits, & à l'attaque des bréches il ajouta en même tems une nouvelle escalade. Les assiégés, après avoir soutenu tous

ces efforts avec une bravoure extraordinaire, craignant d'être enfin emportés d'assaut, capitulérent. Alexandre traita humainement les Miléfiens, & vendit tout ce qu'il y trouva d'étrangers. L'Historien ne parle point de Memnon. Il sortit sans doute avec la garnison.

Alexandre voiant que la flote ennemie s'étoit retirée, résolut de rompre la sienne, dont l'entretien entraînoit beaucoup de dépenses, & il avoit besoin d'argent pour d'autres usages plus pressans. Quelques-uns même croient, que, près de donner contre Darius un combat qui décideroit du sort des deux Empires, il vouloit ôter à ses troupes toute espérance de retraite, & ne leur laisser de ressource que dans la victoire. Il ne retint donc de sa flote que les vaisseaux qui lui étoient nécessaires pour le transport des machines de guerre, & un petit nombre d'autres galéres.

Après la prise de Milet, il passa dans la Carie, pour y former le siége d'Halicarnasse. Cette place étoit d'un très-difficile accès à cause de son heureuse situation, & avoit été extrêmement fortifiée. D'ailleurs Memnon,

le plus habile & le plus brave de tous les Officiers qui combattoient pour Darius, s'y étoit jetté avec de bonnes troupes, dans le dessein d'y signaler son courage, & sa fidélité pour son Maître. Aussi fit-il une très-belle défense. Il étoit secondé par un autre Officier d'un rare mérite, qui s'appelloit Ephialte. Tout ce qu'on peut attendre de la bravoure la plus intrépide, & de la science de la guerre la plus consommée, fut mis en usage de part & d'autre. Après que les assiégeans, avec beaucoup de peine & de fatigue, avoient comblé une partie des fossés, & fait approcher des murs leurs machines, ils avoient la douleur de voir leurs travaux ruinés en un moment, & leurs machines brûlées, par les sorties vives & fréquentes que faisoient les assiégés. Quand à coups réitérés de bélier ils étoient venus à bout de renverser quelques pans de murailles, ils étoient tout étonnés d'en voir de nouvelles qu'on avoit construites derriére, & qui sembloient sortir tout-à-coup de terre. L'attaque de ces nouvelles murailles, construites en demi cercle, coutoit infiniment de monde, parce que les assiégés, du

haut des tours qui étoient de côté & d'autre, battoient les ennemis en flanc. On vit en cette occasion qu'il n'y a point de fortifications plus sûres pour une place de guerre que la valeur & le courage de ceux qui la défendent. Le siége fut long, & tout autre qu'Alexandre se seroit rebuté des difficultés qui s'y rencontrérent. Mais les dangers ne servoient qu'à animer ses troupes. Leur constance enfin l'emporta. Memnon, se voiant hors d'état de résister plus lontems, fut obligé d'abandonner la place. Comme il étoit maître de la communication de la mer, après avoir mis une bonne garnison dans la citadelle qui étoit bien munie de vivres, il emmena avec lui ce qui restoit d'habitans avec toutes leurs richesses, & les transporta dans l'île de Cos, qui n'étoit pas loin d'Halicarnasse. Alexandre ne jugea pas à propos d'assiéger la citadelle, qui n'étoit pas de grande importance depuis la ruine de la ville qu'il rasa jusqu'aux fondemens. Il se contenta de l'environner de bons murs, & de laisser quelques troupes dans le pays.

Après la mort d'Artémise reine de

Carie, Idriée son frere avoit régné à sa place. Ada, sœur & femme d'Idriée, étoit demeurée en possession de cet Etat, selon la coutume du pays. Mais elle fut dépossédée par Pexodore, à qui succéda son gendre Orontobate par ordre de Darius. Elle conserva néanmoins une place forte, nommée Alinde, dont elle avoit porté les clés à Alexandre dès qu'il fut entré dans la Carie, & l'avoit adopté pour son fils. Le Prince, sans mépriser cet honneur, lui laissa la garde de sa ville; & après la prise d'Halicarnasse, étant maître de tout le pays, il lui en rendit le gouvernement.

Plut. in Alex. p. 677. Cette Dame, pour témoigner à Alexandre la vive reconnoissance dont elle étoit pénétrée, lui envoioit tous les jours des viandes délicatement préparées, & toutes sortes de patisseries les plus délicieuses; & enfin elle lui fit présent des plus excellens cuisiniers, boulangers, & patissiers. Mais il lui répondit. » que tout cet attirail » lui étoit inutile, & [a] qu'il avoit de » bien meilleurs cuisiniers, qui lui

[a] Βελτίονας γὰρ ὀψοποιὺς ἔχειν ὑπὸ τῦ παιδαγωγῦ Λεωνίδυ δεδομένυς αὐτῷ· πρὸς μὲν τὸ ἄριστον νυκτοπορίαν, πρὸς δὲ τὸ δεῖπνον ὀλιγαριστίαν.

avoient

» avoient été donnés par son Gou-
» verneur Léonidas : dont l'un, qui
» lui préparoit un bon diner, c'étoit
» de beaucoup marcher dès le matin
» avant le point du jour ; & l'autre,
» qui lui apprêtoit un excellent sou-
» per, c'étoit un diner fort sobre.

Plusieurs Rois de l'Asie Mineure se soumirent volontairement à Alexandre, entr'autres Mithridate Roi du Pont, qui dans la suite s'attacha à ce Prince, & le suivit dans ses expéditions. Il étoit fils d'Ariobarzane, Satrape de Phrygie, & Roi du Pont, dont il a été parlé ailleurs. On le compte pour le sixiéme Roi depuis Artabaze, qui est regardé comme le fondateur de ce roiaume, en possession duquel il fut mis par Darius fils d'Histaspe son pere. Le fameux Mithridate, qui donna tant d'exercice aux Romains, est un de ses successeurs. *Florus, lib. 3. cap. 5.*

Alexandre, avant que d'entrer dans les quartiers d'hiver, permit à tous ceux de son armée qui s'étoient mariés cette année-là, de retourner en Macédoine passer l'hyver avec leurs femmes, à condition qu'ils reviendroient au printems. Il leur donna trois Officiers Généraux pour les conduire &

pour les ramener. C'est précisément
Deuter. 24.5. ce qu'ordonnoit la Loi de Moyse. Et
comme on ne trouve cette loi, ou
cette coutume, chez aucune autre
nation du monde, il y a beaucoup
d'apparence qu'Aristote l'avoit apprise d'un Juif avec qui il avoit eu commerce en Asie; & que l'approuvant
comme une pratique fort sage & fort
raisonnable, il l'avoit conseillée à son
Eleve, qui s'en souvint dans cette occasion.

AN.M.3671. AV.J.C.333. L'année suivante Alexandre entra
de bonne heure en campagne. Il avoit
délibéré s'il marcheroit droit contre
Darius, ou s'il acheveroit de subjuguer le reste des provinces maritimes.
Le dernier parti lui parut le plus sûr,
pour ne rien laisser derriére lui qui pût
l'inquiéter. Il fut d'abord un peu arrété dans sa course. Près de Phasélis,
Strab. l. 14. *pag.* 666. ville située entre la Lycie & la Pamphylie, est un défilé le long de la mer,
qui est à sec pendant que l'eau est
basse, & qui laisse un passage libre
aux voiageurs: mais, quand la mer
est haute, il est tout couvert d'eau.
Comme on étoit alors en hiver, Alexandre, que rien ne rebutoit, voulut
partir avant que les eaux se fussent

retirées. Ainſi il falut que ſes troupes marchaſſent tout un jour dans l'eau juſqu'à la ceinture. Quelques hiſtoriens, pour embellir ce récit, ont écrit que la mer, par une faveur divine, s'étoit volontairement ſoumiſe à Alexandre, & que, contre le cours ordinaire de la nature, elle lui avoit laiſſé un libre paſſage : Quinte-Curce eſt de ce nombre. Il eſt étonnant que l'hiſtorien Joſéphe, pour affoiblir l'autorité du miracle qui fit paſſer aux Juifs la mer rouge à ſec, ait raporté en exemple ce fait, dont Alexandre même avoit réfuté la fauſſeté. Car, au raport de Plutarque, il avoit écrit ſimplement dans une lettre, *qu'étant parti de la ville de Phaſélis, il paſſa à pié le pas de la montagne appellée Climax.* Et l'on ſait que ce Prince, avide du merveilleux, ne manquoit aucune occaſion de faire croire aux peuples que les dieux le protégeoient d'une maniére toute ſinguliére.

Pendant qu'il étoit aux environs de Phaſélis, il découvrit une trahiſon qu'avoit tramé contre lui Alexandre fils d'Erope, qu'il venoit de nommer Général de la cavalerie Theſſalienne à la place de Calas, à qui il avoit

donné un Gouvernement. Darius, sur une lettre qu'il avoit reçue de ce traitre, lui promettoit mille * talens d'or avec le roiaume de Macédoine, s'il pouvoit tuer Alexandre, ne croiant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivreroit d'un si formidable ennemi. Le porteur de la réponse du Roi aiant été arrêté, avoua tout, & le coupable fut puni comme il le méritoit.

* *Plus de trente millions.*

Alexandre, après avoir mis ordre aux affaires de la Cilicie & de la Pamphylie, conduisit son armée à Célénes ville de la Phrygie, arrosée par la riviére Marsyas, que les fables des poétes ont rendu célébre. Il somma la garnison de la citadelle, où les habitans s'étoient retirés, de se rendre. Comme ils la croioient imprenable, ils répondirent fiérement qu'ils ne quitteroient la place qu'avec la vie. Mais se voiant fort pressés, ils demandérent soixante jours de tréve, au bout desquels ils promirent de se rendre, s'ils n'étoient secourus. En effet, le secours ne venant point, ils se rendirent au jour marqué.

De là le Roi passa dans la Phrygie, dont la capitale s'appelloit Gordion,

ancien & fameux séjour du roi Midas, située sur la riviére de Sangare. Aiant pris la ville, il eut envie de voir le fameux chariot où étoit attaché le nœud Gordien. Ce nœud, qui attachoit le joug au timon, étoit fait si adroitement, & le lien faisoit tant de tours & de détours, qu'on ne pouvoit découvrir ni où il commençoit, ni où il finissoit. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avoit déclaré que celui qui pourroit le délier, auroit l'empire de l'Asie. Alexandre se persuada aisément que cette promesse le regardoit. Après plusieurs tentatives qui lui réussirent mal: *Il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue*; & l'aiant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'oracle, dit l'historien.

Sortem oraculi vel elusit, vel implevit. Quint. Curt.

Darius cependant ne négligeoit rien pour sa défense. Memnon le Rhodien lui conseilloit de porter la guerre en Macédoine: & ce parti paroissoit le plus sûr pour se retirer de l'embarras où il étoit. Il eût trouvé les Lacédémoniens, & plusieurs autres Etats de la Gréce qui n'aimoient pas la Macédoine, tout prêts à se joindre à lui; & Alexandre, pour défendre son pro-

pre pays, eût été obligé de repasser promtement la mer, & d'abandonner l'Asie. Darius approuva cet avis, &, résolu de le suivre, il chargea de l'exécution celui qui le lui avoit donné. Memnon fut déclaré Amiral de la flote, & Capitaine Général de toutes les troupes destinées pour cette expédition.

Ce Prince ne pouvoit faire un meilleur choix. C'étoit le plus habile homme & le meilleur Général qu'il eût, & depuis plusieurs années il avoit servi la Perse avec une grande fidélité. Si son avis avoit été suivi, on eût évité de donner la bataille du Granique. Il n'abandonna pas les intérêts de son Maître après ce malheur. Il rassembla les débris de l'armée, & se retira, premiérement à Milet, de là à Halicarnasse, & enfin dans l'île de Cos, où il étoit quand il reçut sa nouvelle commission. La flote s'y rendit, & il ne songeoit plus qu'à exécuter son plan. Il prit l'île de Chios, & celle de Lesbos toute entiére, excepté la ville de Mityléne. De là il se disposoit à passer en Eubée, & à faire de la Gréce même & de la Macédoine le théatre de la guerre. Mais il mourut devant Mity-

léne, qu'il avoit été obligé d'aſſiéger. Ce fut le plus grand malheur qui pût arriver à la Perſe. On voit ici de quel prix eſt un ſeul homme de mérite, dont la perte entraîne quelquefois celle de l'Etat. La mort de Memnon fit échouer le deſſein qu'il avoit formé : car Darius n'aiant pas de Général d'une aſſez grande capacité à mettre à ſa place, abandonna tout-à-fait une entrepriſe, qui ſeule pouvoit ſauver l'Empire. Il n'y avoit donc plus de reſſource que dans les armées d'Orient. Darius, mécontent de tous ſes Généraux, réſolut de commander en perſonne, & marqua le rendez-vous des troupes à Babylone, où il en fit le dénombrement, qui ſe trouva monter à quatre, ou cinq, ou ſix cens mille hommes, car les Hiſtoriens varient fort ſur ce nombre.

Alexandre étant parti de Gordion, alla ſoumettre la Paphlagonie & la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le confirma dans la réſolution de marcher ſans délai vers les provinces de la haute Aſie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie, & arriva dans

la contrée qu'on appelloit le * camp de Cyrus. Il n'y a de là que cinquante stades (deux lieues & demie) jusqu'au Pas de la Cilicie, qui est un défilé fort étroit, par lequel il faut passer pour venir de la Cappadoce à Tarse. Celui qui en avoit la garde au nom de Darius, y avoit laissé peu de soldats, lesquels à la premiére nouvelle de l'arrivée des ennemis, prirent la fuite. Alexandre entra donc dans ce passage, & après avoir considéré attentivement la situation des lieux, il admira sa bonne fortune, & avoua qu'il auroit pu être arrété là tout court, & défait aisément à coups de pierres. Car, outre que c'étoit un défilé où quatre hommes armés pouvoient à peine marcher de front, le haut de la montagne répondoit sur le chemin, qui n'étoit pas seulement étroit, mais rompu en plusieurs endroits par la chute des torrens qui descendent des montagnes.

Alexandre fit passer toute son armée jusqu'à la ville de Tarse, où elle arriva précisément dans le tems que

* *Quinte Curce l'entend du grand Cyrus, Arrien du Jeune Cyrus. Ce dernier sentiment paroit plus vraisemblable.*

les Perses y mettoient le feu, de peur que l'ennemi ne profitât du butin d'une ville si opulente. Mais Parménion, que le Roi y avoit envoié avec quelque cavalerie, y arriva fort à propos pour empécher l'embrasement, & entra dans la ville qu'il avoit sauvée, les Barbares aiant pris la fuite au premier bruit de son arrivée.

A travers cette ville passe le Cydne, riviére moins renommée pour la grandeur de son canal, que pour la beauté de ses eaux, qui sont extrêmement claires, mais aussi extrêmement froides, à cause de l'ombrage dont ses rives sont couvertes. On étoit alors vers la fin de l'été, dont les chaleurs sont très-grandes en Cilicie. C'étoit encore au plus chaud du jour; & comme le Roi arrivoit tout couvert de sueur & de poussiére, voiant cette eau si claire & si belle, il lui prit envie de s'y baigner. Il n'y fut pas sitôt entré, qu'il se sentit saisi d'un frisson si grand, qu'on crut qu'il alloit mourir. On l'emmena dans sa tente, aiant perdu toute connoissance. La consternation fut générale dans tout le camp. Ils fondoient tous en larmes, & se plaignoient de ce que le

» plus grand Roi qui eût jamais été
» leur étoit ravi au milieu de ses prospérités & de ses conquêtes, non
» dans une bataille ou dans un assaut
» de ville, mais pour s'être baigné
» dans une riviére. Que Darius, prêt
» d'arriver, se trouveroit vainqueur
» avant que d'avoir vû l'ennemi.
» Qu'ils seroient contraints de se retirer comme fugitifs par les mêmes
» pays, par où ils étoient venus
» triomphans, & que rencontrant
» par tout des lieux ravagés ou deserts, la faim seule, quand ils
» n'auroient point d'autre ennemi à
» combatre, suffiroit pour les faire
» périr. Qui les conduiroit dans leur
» fuite, & qui oseroit succéder à Alexandre? Mais, quand ils seroient
» assez heureux pour gagner l'Hellespont, qui leur donneroit des vaisseaux pour le passer? « Puis tournant toutes leurs pensées vers le Prince, & s'oubliant eux-mêmes, ce n'étoient
» que regrets & que plaintes, de ce
» que dans la fleur de sa jeunesse, &
» dans le cours de ses plus grandes
» prospérités, celui qui étoit leur Roi
» & leur compagnon de guerre tout
» ensemble, leur étoit ainsi enlevé

» & comme arraché d'entre les bras.

Cependant il reprenoit ſes eſprits, & peu à peu revenant à ſoi, il reconnoiſſoit ceux qui étoient autour de lui; quoique ſon mal ne ſemblât s'être relâché, qu'en ce qu'il commençoit à le ſentir. Mais l'eſprit étoit encore plus agité que le corps n'étoit malade: car il avoit nouvelles que Darius pourroit bientôt arriver. Il ne ceſſoit de ſe plaindre de ſa deſtinée, qui le livroit ſans défenſe à ſon ennemi, & lui déroboit une ſi belle victoire, le réduiſant à mourir dans une tente d'une mort obſcure, & bien éloignée de cette gloire qu'il s'étoit promiſe. Aiant fait entrer ſes confidens & ſes médecins: » Vous voiez, » mes amis, leur dit-il, dans quelle » extrêmité preſſante la fortune me » réduit. Il me ſemble entendre déja » le bruit des armes ennemies, & voir » arriver Darius. Il étoit ſans doute » d'intelligence avec ma mauvaiſe » fortune, quand il écrivoit à ſes * » Satrapes des lettres ſi pleines de

* *Darius, qui ſe croioit ſûr de remporter la victoire contre Alexandre, avoit écrit à ſes Satrapes des lettres, portant qu'ils châtiaſſent ce jeune fou, & qu'après l'avoir revêtu de pourpre par dériſion, ils le lui envoiaſſent piés & mains liées.* Freinshem. in Q. Curt.

» hauteur & de fierté à mon égard.
» Mais il n'en est pas où il pense,
» pourvû que l'on me traite à mon
» gré. L'état de mes affaires ne souf-
» fre pas des remédes lents, ni des
» médecins timides. Une promte mort
» m'est meilleure, qu'une guérison
» tardive. Si les médecins croient
» avoir quelque ressource pour moi
» dans leurs remédes, qu'ils sachent
» que je ne cherche pas tant à vivre
» qu'à combattre. »

Cette impatience précipitée du Roi allarmoit tout le monde. Les médecins, qui savoient qu'on les rendroit responsables de l'événement, n'osoient hazarder un reméde violent & extraordinaire, d'autant moins que Darius avoit fait publier qu'il donneroit mille talens à quiconque tueroit Alexandre. Philippe, un des médecins d'Alexandre, Acarnanien de nation, qui, l'aiant toujours servi dès son bas âge, l'aimoit tendrement, non seulement comme son Roi, mais comme son nourrisson, s'élevant, par affection pour son Maître, au-dessus de toutes les considérations d'une prudence humaine, offrit de lui donner un reméde, qui ne seroit pas

Trois millions.

fort violent, & qui ne laisseroit pas de faire un promt effet. Il demandoit trois jours pour le préparer. A cette offre, chacun trembla, excepté celui qui y étoit le plus intéressé, que le délai seul de trois jours affligeoit dans l'impatience où il étoit de paroitre à la tête de ses armées.

Sur ces entrefaites, Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui étoit resté en Cappadoce, celui de tous les Grands de sa Cour en qui il se fioit le plus, par laquelle il lui mandoit de se garder de Philippe, que Darius avoit corrompu en lui promettant mille talens, & sa sœur en mariage. Cette[a] lettre le jetta dans une grande perplexité, aiant tout le tems de peser en lui-même les raisons de craindre & d'espérer qui s'offroient à son esprit. La confiance en un médecin, dont il avoit connu & éprouvé dès sa premiére enfance le tendre & fidéle attachement, l'emporta bientôt, & dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, & la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne.

[a] Ingentem animo sollicitudinem literæ incusserant : & quicquid in utramque partem aut metus aut spes subjecerat, secreta æstimatione pensabat. Q. Curt.

Le jour venu, Philippe entre avec ſon remède. Alexandre, tirant la lettre de deſſous ſon chevet, la donne à lire à Philippe : en même tems il prend la coupe, & les yeux attachés ſur lui, il l'avale ſans héſiter, & ſans témoigner ni le moindre ſoupçon, ni la moindre inquiétude. Philippe, en liſant la lettre, avoit témoigné plus d'indignation que de ſurpriſe & de crainte, & la jettant ſur le lit du Roi : *Seigneur*, lui dit-il, d'un ton ferme & aſſuré, *votre guériſon me juſtifiera bientôt du parricide dont on m'accuſe. La ſeule grace que je vous demande, eſt que vous mettiez votre eſprit en repos, & que vous laiſſiez opérer le remède, ſans ſonger à ces avis que vous ont donné des ſerviteurs pleins de zèle à la vérité, mais d'un zèle peu diſcret, & tout-à-fait hors de ſaiſon.* Ces paroles ne raſſurérent pas ſeulement le Roi, mais lui remplirent l'ame de joie & d'eſpérance ; & prenant Philippe par la main : *Soiez-vous même en repos*, lui dit-il ; *car je vous croi doublement inquiet : ſur ma guériſon d'abord, puis ſur votre juſtification.*

Cependant la médecine le travailla de telle ſorte, que les accidens qui s'enſuivirent, fortifiérent l'accuſation

de Parménion. Le Roi perdit la parole, & tomba dans de si grandes syncopes, qu'il n'avoit presque plus de poux, ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui étoit de son art pour le secourir. Et quand il le vit revenu à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant tantôt de sa mere & de ses sœurs, tantôt de cette grande victoire qui s'avançoit à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin, la médecine s'étant rendue maîtresse, & aiant répandu dans toutes les veines une vertu salutaire & vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, & le corps ensuite, beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit espéré. Trois jours après il se fit voir à son armée, qui ne pouvoit se lasser de le contempler, & qui avoit peine à croire ce qu'elle voioit, tant la grandeur du danger l'avoit consternée & abbattue. Il n'y eut point de caresse qu'elle ne fit au Médecin, chacun venant l'embrasser, & lui rendre grace comme à un dieu qui avoit sauvé la vie au Prince.

Outre la vénération que ces peuples ont naturellement pour leurs Rois,

il n'eſt pas imaginable combien ils avoient celui-ci en admiration par deſſus les autres, & combien étoit grande l'affection qu'ils lui portoient. Ils étoient perſuadés qu'il n'entreprenoit rien ſans une aſſiſtance particuliére des dieux, & comme le ſuccès répondoit toujours à ſes deſſeins, ſa témérité lui tournoit à gloire, & ſembloit avoir je ne ſai quoi de divin. Son âge, qui paroiſſoit incapable de ſi hautes entrepriſes, & qui cependant venoit à bout de tout, ajoutoit à ſes actions un nouveau prix & un nouvel éclat. D'ailleurs certains avantages, dont [a] pour l'ordinaire on ne fait pas grand cas, mais qui ont un merveilleux pouvoir pour gagner le cœur des gens de guerre, relevoient beaucoup ſon mérite ; ſe plaire aux exercices du corps, y montrer de l'adreſſe & y exceller, être vétu comme les autres, ſavoir ſe familiariſer ſans rien perdre de ſa dignité, partager avec les plus laborieux & les plus braves la fatigue & le danger : qualités, qui, ſoit qu'il les dût à la nature, ou qu'elles fuſſent le fruit de ſes réfle-

a Quæ leviora haberi ſolent, plerumque in re militari gratiora vulgo ſunt. *Q. Curt.*

xions, le faiſoient également aimer & reſpecter des ſoldats.

Pendant que tout ce que je viens de raporter ſe paſſoit, Darius s'étoit mis en marche, plein d'une folle confiance dans la multitude immenſe de ſes troupes, & jugeant uniquement des deux armées par le nombre. Les plaines d'Aſſyrie où il étoit campé, lui permettoient d'étendre librement ſa cavalerie, & de ſe prévaloir de l'avantage du nombre. Séduit par ſa préſomption, il ſonge à s'engager dans des défilés, où ſa cavalerie & ſes troupes innombrables, devenues inutiles, ne feront plus que l'embarraſſer. Il va chercher l'ennemi, qu'il devoit attendre, & court viſiblement à ſa perte. Mais les Satrapes, accoutumés à le flater & à lui applaudir en tout, le félicitoient par avance ſur la victoire qu'il alloit remporter, comme ſi elle eût été aſſurée & immanquable. Il avoit dans ſes troupes un Athénien, nommé Caridéme, homme fort habile dans le métier de la guerre, & qui haïſſoit perſonnellement Alexandre, parce que c'étoit lui qui l'avoit fait chaſſer d'Athénes. Darius ſe tournant de ſon côté, & lui adreſſant la

parole, lui demanda s'il le trouvoit assez puissant pour passer sur le ventre à son ennemi. Caridéme nourri & élevé dans le sein de la liberté, & oubliant qu'il étoit dans un pays de servitude, où il étoit dangereux de heurter l'inclination des Princes, lui répondit en ces termes. » Peutêtre » Seigneur, que vous ne serez pas » bien aise que je vous dise la vérité : » mais, si je ne le fais maintenant, » il n'en sera plus tems une autrefois. » Ce superbe appareil de guerre, ce » prodigieux nombre d'hommes qui a » épuisé tout l'Orient, pourroit être » formidable à vos voisins. L'or & la » pourpre y brillent de toutes parts, » & tout y est si plein de pompe & de » magnificence, qu'à moins que de » l'avoir vû, on ne sauroit se l'imaginer. Mais l'armée des Macédoniens, affreuse à voir, & toute hérissée d'armes, ne s'amuse point à » cette vaine parade. Elle n'a soin que » de bien former ses bataillons, & » de se bien couvrir de ses boucliers » & de ses piques. Leur Phalange est » un corps d'infanterie, qui combat » de pié ferme, & se tient si serré » dans ses rangs, que les hommes &

» les armes font comme une haie impénétrable. Au reſte, ils ſont tous, les ſoldats comme les Officiers, ſi bien dreſſés & ſi attentifs aux commandemens de leurs Chefs, que ſoit qu'il faille ſe ranger ſous ſes drapeaux, ou tourner à droit & à gauche, ou doubler ſes rangs, & faire front à l'ennemi de tous côtés, on les voit, au moindre ſignal, faire tous les mouvemens & toutes les évolutions de l'art militaire. Et [a] afin que vous ne croyez pas que ce ſoit l'or & l'argent qui les mene, cette diſcipline juſqu'ici n'a ſubſiſté qu'à l'aide & par les leçons de la pauvreté. Ont-ils faim ? toute nourriture leur eſt bonne. Sont-ils fatigués ? ils couchent ſur la terre, & jamais le jour ne les trouve que debout. Penſez-vous que la cavalerie Theſſalienne, & celle des Acarnaniens & des Etoliens, peuples invincibles, armés de toutes piéces, ſoient gens à être repouſſés à coups de fronde, & avec des bâtons brulés par le bout ? Il faut des

a Et, ne auri argentique ſtudio teneri putes, adhuc illa diſciplina paupertate magiſtra ſtetit. *Q. Curt.*

» forces pareilles aux leurs pour les » arrêter ; & c'est dans leurs pays qu'il » faut chercher du secours contre eux. » Faites-y passer tout cet or & cet ar- » gent inutile que je voi ici, & ache- » tez-en de bonnes troupes. » Darius [a] étoit par lui-même d'un caractére doux & traitable. Mais quel naturel la fortune ne corromp-t-elle point ? Il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions, & pour faire cas d'un homme qui les aime assez pour les contredire & leur déplaire en leur représentant la vérité. Darius ne pouvant la souffrir, fait trainer au supplice un homme qui s'étoit mis sous sa protection, qui étoit devenu son hôte, & qui lui donnoit alors le meilleur conseil qu'il eût pu prendre. Caridéme ne rabatant rien pour cela de sa liberté accoutumée, s'écria : « J'ai » un vengeur tout prêt dans la per- » sonne de celui-là même contre qui » je vous ai donné conseil, qui vous

a Erat Dario mite ac tractabile ingenium, nisi etiam suam naturam plerumque fortuna corrumperet. *Q. Curt.* suam, *me, avoit suspect.*

» punira bientôt du mépris que vous
» en faites. Pour [a] vous, en qui la
» puissance souveraine a fait un si
» promt changement, vous appren-
» drez à la postérité, que quand les
» hommes s'abandonnent une fois à
» la fortune, elle étoufe en eux tou-
» tes les bonnes semences de la na-
» ture. » Darius se repentit bientôt d'avoir fait mourir un tel homme, & reconnut, mais trop tard, la vérité de tout ce qu'il lui avoit dit.

Le Roi fit avancer ses troupes vers l'Euphrate. C'étoit une ancienne coutume des Perses de ne faire marcher leur armée qu'après que le soleil étoit levé; & alors on donnoit, de la tente du Roi, le signal avec la trompette. Au-dessus de cette tente on exposoit à la vûe de tout le monde l'image du soleil, enchassée dans du crystal. Voici en quel ordre ils marchoient.

Premiérement, on portoit des autels d'argent, sur lesquels il y avoit du feu, qu'ils appelloient éternel, & sacré; & les Mages suivoient, chantant des hymnes à la façon du pays.

a Tu quidem, licentia regni subitò mutatus, documentum eris posteris, homines, cùm se permisere fortunæ, etiam naturam dedíscere. *Q. Curt.*

Ils étoient accompagnés de trois cens ſoixante-cinq jeunes garçons, ſelon le nombre des jours de l'année, vétus de robes de pourpre. Après venoit un char conſacré à * Jupiter, traîné par des chevaux blancs, & ſuivi d'un courſier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils appelloient le cheval du ſoleil ; & les Ecuiers étoient habillés de blanc, avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots, ornés de gravûres d'or & d'argent, ſuivoient. Puis marchoit un corps de cavalerie, tiré de douze nations, différentes d'armes & de mœurs. Enſuite ceux que les Perſes appellent Immortels au nombre de dix mille, paſſant en ſumptuoſité tout le reſte des barbares. Ils avoient des coliers d'or, des robes de drap d'or friſé, avec des caſaques à manches ornées de pierreries.

A trente pas de là, ſuivoient ceux qu'ils appellent les Couſins ** ou Parens du Roi, juſqu'au nombre de quinze mille, parés à peu près comme des femmes, & plus remarquables

* *Jupiter étoit un dieu inconnu aux Perſes. Quinte Curce appelle ainſi apparemment le premier & le plus grand de leurs dieux.*

** *C'étoit un titre de dignité. Il pouvoit s'y trouver un grand nombre des parens du Roi.*

par le luxe des habits, que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelloient les * Doryphotes, venoient après : ils portoient le manteau du Roi, & marchoient devant son char, dans lequel il paroissoit assis comme sur un trône élevé. Ce char étoit enrichi des deux côtés d'images de dieux d'or & d'argent ; & du milieu du joug, qui étoit tout semé de pierreries, s'élevoient deux statues de la hauteur d'une coudée, dont l'une représentoit la * Guerre, & l'autre la Paix ; avec un aigle d'or entre-deux, qui déploioit les ailes comme pour prendre son vol.

** C'étoient des gardes, qui portoient des demi-piques.*

** D'autres Editions de Quinte-Curce portent Ninus & Bélus.*

Mais rien n'égaloit la magnificence du Roi. Il étoit vêtu d'une casaque de pourpre raiée d'argent ; & par dessus il avoit une longue robbe, toute brillante d'or & de pierreries, ou deux éperviers sembloient fondre des nues, & s'entrebecqueter. Il portoit une ceinture d'or à la façon des femmes, d'où pendoit son cimetére, qui avoit un foureau tout couvert de pierres précieuses. Il avoit sur la tête une tiare, ceinte d'un bandeau de couleur bleue, mélée de blanc.

Cidaris.

A ses côtés marchoient deux cens

de ses plus proches parens, & dix mille piquiers le suivoient, aiant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or; & enfin trente mille hommes de pié, qui faisoient l'arriére-garde. Ils étoient suivis des chevaux du Roi, au nombre de quatre cens, qu'on menoit à la main.

A cent ou six vingts pas de là, venoit Sysigambis, mere de Darius, sur un char, & sa femme sur un autre, & toutes les femmes des deux Reines suivoient à cheval. Il y avoit ensuite quinze grands chariots, où étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient soin de leur éducation, avec une troupe d'Eunuques, qui ne sont pas en petite considération parmi ces peuples. Puis marchoient les concubines, jusqu'au nombre de trois cens soixante, en équipage de Reines, suivies de six cens mulets, & de trois cens chameaux, qui portoient l'argent du Roi, & qui étoient escortés d'une nombreuse garde d'archers.

Après, venoient les femmes des Officiers de la Couronne, & des plus grands Seigneurs de la Cour: puis les vivandiers & les valets d'armée, montés aussi sur des chariots.

A la

A la queue étoient quelques Compagnies armées à la légére, avec leurs Chefs, qui fermoient toute la marche.

Ne croiroit-on pas que c'est ici une description de tournoi, & non d'une marche d'armée ? Conçoit-on que des Princes sensés aient été capables d'une telle folie, de mener avec leurs troupes un attirail si incommode de Femmes, de Princesses, de Concubines, d'Eunuques, de Serviteurs, & de Servantes ? La coutume du pays l'exigeoit : c'en étoit assez. Darius à la tête de six cens mille hommes, & au milieu de ce superbe appareil qui étoit pour lui seul, se jugeoit grand, & enfloit par toute cette vaine pompe extérieure l'idée qu'il avoit de lui-même. Réduit à sa juste mesure, & à son mérite personnel, qu'il étoit petit ! Il n'est pas le seul qui ait pensé de la sorte, & de qui l'on puisse porter le même jugement. Mais il est tems de mettre aux mains les deux Rois.



§. V.

Célébre victoire remportée par Alexandre sur Darius près de la ville d'Issus. Suites de cette victoire.

An.M. 3671. Av.J.C. 333. *Diod. lib.* 17. p. 512-518. *Arrian. lib.* 2. p. 66-82. *Plut. in Alex.* p. 675. 676. *Q. Curt. lib.* 3. *cap.* 4-12. *Justin. lib.* 11. *cap.* 9. & 10.

POUR bien entendre ici la marche d'Alexandre, & celle de Darius, & pour mieux fixer la situation du lieu où se donna la seconde bataille, il est nécessaire de distinguer trois défilés, ou trois passages, que j'appellerai quelquefois du nom du *Pas*. Le premier défilé se rencontre d'abord en descendant du mont Taurus, pour aller à la ville de Tarse, par lequel nous avons vû qu'Alexandre passa de Cappadoce en Cilicie. Le second est le Pas de Cilicie ou de Syrie, par lequel on entre de la Cilicie dans la Syrie. Le troisiéme est le Pas Amanique, ainsi appellé du mont Amanus. Ce défilé, par lequel on entre de l'Assyrie dans la Cilicie, est au-dessus du Pas de Syrie, vers le Septentrion.

Alexandre avoit envoïé Parménion avec une partie de l'armée, se saisir du Pas de Syrie, afin d'avoir un débouché sûr pour ses troupes. Pour



Camp de C
Pas de Cilic
Taurus M
CIL
Calycadnus
Lamura
tabale
MER
riandre
Des En
Pour l'Intel
d'Alex
A

lui, étant parti de Tarſe, il arriva le lendemain à Anchiale, qu'on dit avoir été bâtie par Sardanapale. Son tombeau s'y voit encore, avec cette inſcription : *Sardanapale a bâti Anchiale & Tarſe en un jour.* VA, PASSANT: BOI, MANGE, ET TE REJOUI; CAR LE RESTE N'EST RIEN. De là, il vint à Soles, où il offrit des ſacrifices à Eſculape, en reconnoiſſance du rétabliſſement de ſa ſanté, & conduiſit la cérémonie les cierges allumés, ſuivi de toute l'armée, & y fit célébrer des Jeux. Il retourna à Tarſe. Après avoir chargé Philotas de mener la cavalerie par la plaine d'Aleie, vers le fleuve Pyrame, il alla avec ſon infanterie & ſa compagnie des Gardes à cheval à Magarſe, & de là gagna Malles, puis Caſtabale. Il avoit appris que Darius, avec toute ſon armée, étoit campé à Soques, lieu de l'Aſſyrie à deux journées de la Cilicie. Il tint Conſeil de guerre ſur la nouvelle qu'il avoit reçue. Tous les Généraux & les Officiers le priant de les mener contre l'ennemi, il partit le lendemain pour aller à la rencontre des Perſes. Parménion s'étoit rendu maître de la petite ville d'Iſſus,

& après s'être saisi du défilé de Syrie, y avoit laissé des troupes pour le garder. Le Roi laissa les malades dans Issus, passa le défilé avec toute l'armée, & campa près de la ville de Myriandre, où le mauvais tems le contraignit de s'arréter.

Cependant Darius étoit dans une plaine de l'Assyrie, qui avoit beaucoup d'étendue. Les Commandans des Grecs qui étoient à sa solde, & qui faisoient la principale force de l'armée, lui conseillérent d'y attendre l'ennemi. Car, outre que le lieu étoit découvert de tous côtés, & très-avantageux pour sa cavalerie, il étoit capable de contenir le grand nombre de ses troupes, avec tout le bagage & l'attirail de l'armée. Du moins, s'il rejettoit ce conseil, ils étoient d'avis qu'il séparât cette multitude, qu'il en choisît l'élite, & qu'il ne mît point toutes ses forces au hazard d'être abbattues d'un seul coup & en une seule journée. Les Courtisans, dont les Cours des Rois, dit Arrien, sont toujours pleines, traitoient ces Grecs de nation infidéle & d'ames venales. Ils firent entendre au Roi qu'ils ne lui proposoient de diviser ses troupes,

qu'afin qu'étant à l'écart ils pussent livrer plus aisément à l'ennemi ce qui seroit en leur pouvoir, & que le plus sûr étoit de les investir avec toute l'armée, & de les faire tous passer au fil de l'épée, pour faire un exemple mémorable de la punition des traitres. Cette proposition fit horreur à Darius, qui étoit naturellement doux, & plein d'humanité. Il répondit » qu'il étoit » bien éloigné de commettre un cri- » me si horrible : que nulle nation » desormais ne se fieroit à sa parole : » qu'il [a] étoit inoui qu'un conseil, qui » pouvoit n'être pas prudent, eût ja- » mais été puni de mort : qu'il ne se » trouveroit plus personne qui vou- » lût donner son avis, s'il étoit dan- » gereux de le faire, ce qui étoit le » plus grand malheur qui pût arriver » à un Prince. « Il fit remercier les Grecs de leur zêle & de leur bonne volonté, & voulut bien leur rendre compte des raisons qui le portoient à ne pas suivre le parti qu'ils lui avoient proposé.

Les Courtisans avoient persuadé à

[a] Neminem stolidum consilium capite luere debere. defuturos qui suaderent, si suasisse periculum esset. Q. Curt.

Darius que les longs délais d'Alexandre étoient une preuve & un effet de la terreur que l'approche des troupes Persannes lui avoient inspirée, (ils n'avoient rien sû de sa maladie:) que leur bonne fortune l'avoit conduit dans des détroits & des défilés, dont il ne lui seroit pas possible de se tirer, si on l'attaquoit promtement: qu'il faloit profiter du moment favorable, parce qu'il étoit à craindre que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, & qu'Alexandre ne lui échapât. Il fut donc arrété dans le Conseil qu'on iroit le chercher; les dieux, dit
Arrian. un historien, aveuglant ce Prince, pour le faire tomber dans le précipice qu'ils lui avoient creusé, & préparant ainsi la voie à la destruction de la monarchie Persanne.

Darius, aiant envoié son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux, à Damas ville de Syrie, sous une légére escorte, marcha avec le gros de son armée vers la Cilicie, & y entra par le Pas Amanique, situé au-dessus des défilés de Syrie. Sa femme & sa mere, avec les Princesses ses filles & le petit Prince son fils, étoient, selon la coutume de la nation, à la

suite de l'armée. Mais pendant le combat elles demeurérent dans le camp. Quand il eut un peu avancé dans la Cilicie, en allant d'orient en occident, il se rabbattit vers Issus, ne sachant pas qu'il étoit derriére Alexandre. On lui avoit fait croire que ce Prince fuioit devant lui, & qu'il se retiroit en desordre dans la Syrie. Il ne songea donc plus qu'à le poursuivre. Il fit mourir cruellement tous les malades qui se trouvérent dans la petite ville d'Issus, excepté quelques soldats, qu'il renvoia après les avoir fait promener dans tout le camp pour faire montre de ses troupes. Ils portérent la nouvelle à Alexandre que Darius approchoit. Il n'en vouloit rien croire d'abord, tant la chose lui paroissoit incroiable, & tant d'ailleurs il la souhaitoit. Mais il en fut bientôt assuré par ses propres yeux, & il songea sérieusement à se préparer au combat.

Alexandre, dans la crainte d'être insulté dans son camp par le grand nombre des Barbares, le fortifia de fossés & de palissades, témoignant une joie incroiable de voir son desir accompli, qui étoit de combattre dans

ces défilés, où les dieux sembloient avoir amené Darius, pour le livrer entre ses mains.

En effet le lieu qui ne laissoit d'espace qu'autant qu'il en faloit à une armée médiocre pour agir & pour se mouvoir avec liberté, réduisoit à une sorte d'égalité les forces des deux Rois. Ainsi les Macédoniens avoient assez de terrain pour emploier toutes leurs troupes, au lieu que les Perses ne pouvoient pas faire agir la vingtiéme partie des leurs.

Néanmoins, comme cela est assez ordinaire même aux plus grands Capitaines, Alexandre se voiant sur le point de tout hazarder, sentit quelque émotion. Plus, jusques-là, les succès lui avoient été favorables, plus il craignoit quelque revers de fortune, touchant presque au moment qui devoit décider de son sort. D'un autre côté, il s'animoit par la vûe de la récompense plus grande que le péril ; & s'il étoit incertain de la victoire, du moins il se flatoit de mourir glorieusement & en Alexandre. Il retenoit tous ces sentimens dans son cœur, sachant bien qu'aux approches d'une bataille le Général ne doit jamais laiſ-

fer paroitre ſur ſon viſage ni triſteſſe, ni perplexité, & que l'armée ne doit voir que de la fermeté & de la réſolution dans celui qui la commande.

Aiant fait prendre de la nourriture à ſes ſoldats, & leur aiant ordonné de ſe tenir prêts pour la troiſiéme veille de la nuit, qui commençoit à minuit, il monta ſur le * ſommet d'une montagne, & à la lueur des flambeaux il y ſacrifia à la façon de ſon pays aux dieux du lieu. Quand on eut donné le ſignal, ſes troupes, qui étoient prêtes à marcher & à combattre, aiant ordre de doubler le pas, arrivérent au point du jour dans les poſtes qu'elles vouloient occuper. Cependant les coureurs raportérent que Darius n'étoit plus qu'à trente ſtades de là. Le Roi fit faire alte, & rangea ſon armée en bataille. Les payſans effraiés avertirent auſſi Darius de l'arrivée de l'ennemi, ce qu'il ne put croire d'abord, s'étant imaginé qu'Alexandre fuioit devant lui, & cherchoit à lui échaper. Cette nouvelle cauſa un grand trouble & une grande confuſion parmi ſes troupes, qui ſe

* *Les anciens avoient coutume de choiſir des lieux élevés pour y offrir des ſacrifices.*

trouvant surprises, couroient avec précipitation & en desordre prendre leurs armes.

Le lieu où se donna la bataille étoit près de la ville d'Issus, fermé d'un côté par les montagnes, & de l'autre par la mer. La plaine, qui étoit entre deux, devoit avoir un espace considérable, puisque les deux armées y campérent; & j'ai déja marqué que celle de Darius étoit fort nombreuse. La riviére de Pinare couloit au milieu de cette plaine depuis la montagne jusqu'à la mer, & la partageoit en deux portions à peu près égales. La montagne formoit un enfoncement semblable à un golfe, dont l'extrémité venant à se recourber, embrassoit une partie de la plaine.

Alexandre rangea ainsi son armée. Il mit à la pointe de l'aile droite qui étoit près des montagnes, les * Argyraspides commandés par Nicanor, ensuite la phalange de Coenus, puis celle de Perdiccas, qui finissoit au centre du corps de bataille. A la pointe de l'aile gauche il mit la phalange d'Amyntas, puis celle de Ptolémée,

* *C'étoit un Corps d'infanterie, distingué par ses boucliers d'argent, & encore plus par sa rare valeur.*

& enfin celle de Méléagre. Voila ce qui formoit la fameuſe Phalange Macédonienne, compoſée ici, comme on voit, de ſix corps diſtingués, ou de ſix brigades. D'habiles Généraux étoient à la tête de ces Corps différens, mais Alexandre en étoit toujours le premier Général, & en régloit toutes les opérations. La cavalerie fut placée ſur les deux ailes : les Macédoniens avec les Theſſaliens à la droite, ceux du Péloponnéſe & les autres Alliés à la gauche. Cratére commandoit toute l'infanterie de l'aile gauche, & Parménion l'aile toute entiére. Alexandre s'étoit réſervé le commandement de la droite. Il avoit recommandé à Parménion de ſe tenir le plus près qu'il pourroit de la mer, pour ſe mettre hors d'état d'être envelopé par les Barbares ; & à Nicanor au contraire, de ſe tenir aſſez éloigné des montagnes, pour n'être point à portée des traits de ceux qui s'en feroient ſaiſis. Il couvrit la cavalerie de ſon aile droite des coureurs de Protomaque, & des Péoniens ; & ſon infanterie, des archers d'Antiochus. Il réſerva les * Agriens commandés par

* Agria *étoit une ville entre le mont Hoemus & le mont Rhodope.*

Attale, qui étoient fort estimés, & quelques troupes nouvellement arrivées de Gréce, pour les opposer à celles que Darius avoit posées sur les montagnes.

Pour l'armée de Darius, voici quelle étoit sa disposition. Aiant eu avis qu'Alexandre marchoit à lui en bataille, il fit passer la riviére de Pinare à trente mille chevaux, & à vingt mille hommes de traits, afin de pouvoir ranger commodément ses troupes en deça. Il plaça au centre, les trente mille Grecs qu'il avoit à sa solde, qui étoient sans contredit la fleur & la force de son armée, & qui ne le cédoient en rien pour le courage à la Phalange Macédonienne; & trente mille Cardaques sur leur droite, avec autant sur leur gauche, le lieu n'en pouvant pas tenir davantage. Ils étoient tous pesamment armés. Le reste de l'infanterie, distingué par nations, étoit placé derriére la premiére ligne. Il seroit à souhaiter qu'Arrien eût marqué combien ces deux lignes avoient chacune de profondeur. Elle devoit être extraordinaire dans un terrain tel que celui de ce défilé, sur tout par raport au grand nombre des troupes

Persanes. Sur la montagne qui étoit à la gauche contre l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes, dispofés de telle forte, qu'à la faveur des finuofités de la montagne, les uns étoient derriére l'armée d'Alexandre, & les autres l'avoient en tête.

Darius, après avoir rangé fon armée, fit repaffer la riviére à fa cavalerie, & en envoia la plus grande partie vers la mer contre Parménion, parce que c'étoit le lieu où elle pouvoit le mieux combattre; & jetta le refte fur la gauche, du côté de la montagne. Mais, comme il vit qu'elle feroit inutile de ce côté-là, à caufe que le lieu étoit trop étroit, il en fit repaffer encore une grande partie fur la droite. Pour lui, il fe plaça au centre de fon armée, felon la coutume des Rois de Perfe.

Alexandre, voïant prefque toute la cavalerie de l'ennemi contre fon aile gauche, où il n'y avoit que celle du Péloponnéfe, & celle de quelques autres Alliés, y envoia en diligence la cavalerie Theffalienne, & la fit paffer derriére fes bataillons pour n'être point aperçue des Barbares. A la même gau-

che il plaça devant son infanterie les archers de Créte, & les Thraces de * Sitalce, qui étoient couverts par la cavalerie. Les étrangers à la solde étoient derriére tous les autres.

* C'étoit un roi de Thrace.

Comme il s'aperçut que son aile droite n'avoit pas tant de front que la gauche des Perses, laquelle auroit pu l'enveloper, & la prendre en flanc, il tira du centre de son armée deux Régimens d'infanterie qu'il y envoia, avec ordre de passer par derriére pour ne point attirer l'attention des ennemis. Il renforça aussi cette aile des troupes qu'il avoit opposées aux Barbares de la montagne. Car comme il vit qu'ils ne descendoient point, il les fit attaquer par les Agriens & quelques archers, & les chassa vers le sommet; de sorte qu'il se contenta de laisser là trois cens chevaux pour les contenir, & envoia le reste, comme j'ai dit, pour fortifier son aile droite, qu'il étendit par ce moien au dela de celle des Perses.

Les deux armées étant ainsi rangées en bataille, Alexandre marchoit lentement pour laisser reprendre haleine à ses troupes, de sorte que l'on crut que l'on ne se battroit que fort tard.

Car Darius contenoit les siennes au deça de la riviére, pour ne point perdre l'avantage de son poste ; & il fit même palissader les endroits de la rive qui n'étoient point assez escarpés, ce qui fit croire aux Macédoniens qu'il craignoit déja d'être battu. Quand les armées furent en présence, Alexandre passant à cheval le long des rangs, appelloit par leurs noms les Principaux Officiers tant des Macédoniens que des étrangers, & exhortoit les troupes a bien faire, leur parlant à chacune selon le génie & l'humeur de leur nation. Aux Macédoniens, » il » représentoit les anciennes batailles » qu'ils avoient gagnées en Europe, » la gloire encore récente de la jour» née du Granique, le grand nom» bre de villes & de provinces qu'ils » avoient laissées derriére eux, après » les avoir soumises à leur obéissance. » Il ajoutoit qu'une seule victoire al» loit les rendre maîtres de l'empire » des Perses, & que les dépouilles de » l'orient seroient le prix de leur valeur » & de leurs fatigues. Il animoit les » Grecs, par le souvenir de tous les » maux que les Perses, ennemis irré» conciliables de la Gréce, lui avoient

» fait souffrir, & leur remettoit devant les yeux les fameuses journées de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Platée, & tant d'autres, qui leur avoient acquis une gloire immortelle. » Aux Illyriens & aux Thraces, peuples accoutumés à vivre de rapines, « il montroit l'armée des ennemis, toute éclatante d'or & de pourpre, & moins chargée d'armes que de butin. Qu'ils allassent donc, eux qui étoient des hommes, ravir tous ces ornemens à ces femmes, & qu'ils fissent un échange de leurs montagnes toujours couvertes de neiges & de frimats, avec les belles plaines & les riches campagnes de la Perse. » Il s'éleva alors un cri de toute l'armée, qui demandoit qu'on ne tardât plus à la mener au combat.

Alexandre s'étoit avancé d'abord au petit pas, pour ne point rompre ses rangs, ni le front de sa phalange, & faisoit des altes de tems en tems. Mais quand il fut à la portée du trait, il ordonna à toute sa droite de se jetter avec impétuosité dans la riviére, pour étonner les Barbares, & pour en venir plutôt aux mains, & avoir moins de

traits à essuier ; ce qui lui réussit. L'action fut des plus rudes & des plus opiniâtres. Etant forcés de combattre de près, ils mirent tous l'épée à la main, & alors il se fit un grand carnage. Car on se battoit corps à corps, & l'on se portoit la pointe de l'épée contre le visage les uns des autres. Alexandre, faisant devoir de soldat, & de Capitaine, ne cherchoit rien tant que la gloire de tuer de sa main Darius, qui monté sur un haut char paroissoit à la vûe de tous ; puissant objet pour animer, & les siens à le défendre, & les ennemis à l'attaquer. La mêlée devint encore plus furieuse & plus meurtriére qu'auparavant. Grand nombre de Seigneurs Persans furent tués. Il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Oxathrès, frere de Darius, voiant qu'Alexandre pressoit vivement ce Prince, se jetta devant son chariot avec la cavalerie qu'il commandoit, & se distingua parmi tous les autres. Les chevaux qui traînoient le chariot de Darius, étant tout percés de coups, commencérent à se cabrer, & à secouer le joug avec tant de violence, qu'ils alloient renverser le Prince, lorsque craignant

de tomber vif en la puiſſance des ennemis, il ſe jetta en bas, & monta ſur un autre char. Alors tous les autres ſe mirent à fuir, & jettant bas leurs armes, ſe ſauvérent comme ils purent. Alexandre avoit été bleſſé légérement à la cuiſſe, mais ſa bleſſure n'eut point de ſuite.

Pendant qu'une partie de l'infanterie Macédonienne de la droite pouſſoit ainſi ſon avantage contre les Perſes, le reſte, qui avoit à combattre contre les Grecs, trouva plus de réſiſtance. Ceux-ci remarquant que cette infanterie n'étoit plus couverte par la droite de l'armée d'Alexandre qui pourſuivoit l'ennemi, vinrent l'attaquer en flanc. Le combat fut ſanglant, & la victoire demeura lontems douteuſe. Les Grecs tâchoient de repouſſer les Macédoniens dans la riviére, & de réparer le déſordre de leur gauche : les Macédoniens auſſi faiſoient tous leurs efforts pour conſerver l'avantage qu'Alexandre venoit de remporter, & pour maintenir l'honneur de la Phalange Macédonienne, eſtimée juſqu'alors invincible. D'ailleurs, il y avoit une jalouſie perpétuelle entre ces deux nations,

Grecs & Macédoniens, qui animoit extrêmement leur courage, & qui rendoit de part & d'autre la résistance opiniâtre. Ptolémée, fils de Séleucus, y mourut du côté d'Alexandre, & avec lui six vingts autres des plus signalés.

Cependant l'aile droite, victorieuse sous la conduite du Prince, après avoir défait tout ce qui étoit devant elle, se replia sur sa gauche contre les Grecs qui en étoient aux mains avec le reste de la phalange Macédonienne, & la poussoient vivement; & les aiant chargés en flanc, elle les mit en déroute.

Dès le commencement du combat, la cavalerie Persanne qui étoit à l'aile droite, sans attendre qu'on la vînt attaquer, avoit passé la riviére, & étoit allée fondre sur celle de Thessalie qui lui étoit opposée, dont elle enfonça plusieurs escadrons. Le reste, pour éviter l'impétuosité de ce premier choc, & engager les ennemis à se rompre, fit mine de se retirer avec une fraieur apparente, comme s'ils eussent été épouvantés du nombre supérieur des ennemis. Les Perses, pleins d'audace & de confiance, &

marchant la plupart sans ordre & sans précaution comme à une victoire certaine, ne songent qu'à les poursuivre. Alors les Thessaliens les voiant en desordre, firent tout d'un coup volte face, & recommencérent le combat avec une nouvelle ardeur. Les Perses, de leur côté, se défendirent avec courage, jusqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite, & les Grecs taillés en piéces par la phalange.

La défaite de la cavalerie Persanne acheva la déroute de l'armée. Les chevaux Persans eurent beaucoup à souffrir dans la retraite, à cause de la pesanteur des armes des cavaliers; outre que se retirant en desordre, & venant à passer en foule par des défilés, ils s'écrasoient les uns les autres, & étoient plus incommodés de leurs gens que de leurs ennemis. D'ailleurs la cavalerie Thessalienne les poursuivoit vivement de sorte qu'ils ne furent pas moins maltraités que l'infanterie, & qu'il n'en resta pas moins sur la place.

Pour Darius, comme nous l'avons déja dit, aussitôt qu'il avoit vû son aile gauche rompue, il s'étoit enfui des premiers sur son char. Mais lorsqu'il

fut parvenu en des lieux raboteux & inégaux, il monta à cheval, quittant son arc, son bouclier, & son manteau roial. Alexandre ne songea à le poursuivre, qu'après qu'il eut vû sa Phalange victorieuse des Grecs, & la cavalerie Persanne mise en fuite, ce qui donna beaucoup d'avance au Prince fugitif.

Des Grecs que Darius tenoit à sa solde, soutenus par leurs Officiers qui étoient fort braves, se retirérent, au nombre d'environ huit mille, par les montagnes vers Tripoli de Syrie; & y aiant trouvé à sec les navires qui les avoient amenés de Lesbos, ils en équipérent ce qu'il leur en faloit, & brulérent le reste, afin qu'on ne pût point les poursuivre.

Pour ce qui regarde les Barbares; après avoir montré assez de courage dans les premiéres attaques, ils lâchérent honteusement le pié, & ne songeant qu'à se sauver ils prirent des routes différentes. Les uns suivirent le chemin qui méne droit en Perse: les autres gagnérent les bois & les montagnes écartées, un petit nombre retournérent dans leur camp. L'ennemi vainqueur s'en étoit déja rendu

maître, & l'avoit saccagé. La mere de Darius, nommée Sysigambis, & sa femme, qui étoit aussi sa sœur, y étoient restées avec deux filles du Roi, & un fils encore enfant, & quelques Dames de Perse. Car les autres avoient été ménées à Damas, avec une partie de l'argent de Darius, & tout ce qui ne servoit qu'au luxe & à la magnificence de sa Cour. Il ne se trouva dans

Neuf millions. son camp que trois mille talens: le reste tomba ensuite entre les mains de Parménion, à la prise de Damas.

Alexandre, las de poursuivre Darius, voiant que la nuit approchoit, & qu'il ne le pouvoit atteindre, retourna au camp des ennemis, que ses gens ve-

AN.M. 3672. AV.J.C. 332. noient de piller. Telle fut l'issue de cette mémorable bataille, qui se donna la quatriéme année du régne d'Alexandre. Les * Perses, soit dans le combat, soit dans la fuite, y perdirent un grand nombre de leurs troupes, tant de pié que de cheval. Du côté d'Alexandre, la perte fut très médiocre.

* *Quinte-Curce & Arrien font monter la perte des Perses à cent mille hommes de pié, & à dix mille chevaux. Et Quinte-Curce ne fait mourir du côté d'Alexandre que cent cinquante cavaliers, & trois cens fantassins: ce qui paroît peu vraisemblable.*

... Le ſoir même, il fit aux Grands de la Cour & aux principaux Officiers un feſtin, où ſa bleſſure qui n'avoit fait qu'effleurer la peau, ne l'empêcha pas d'aſſiſter. Mais ils ne furent pas plutôt à table, qu'ils entendirent dans la tente prochaine un grand bruit, mélé de gémiſſemens, qui effraiérent toute la compagnie ; de ſorte que ceux même qui étoient en garde devant le logis du Roi, coururent aux armes, appréhendant une émeute. Ce tumulte venoit de la mere & de la femme de Darius, & des autres Dames captives, qui croiant ce Prince mort, le pleuroient, à la façon des Barbares, avec des cris & des heurlemens épouvantables : Un Eunuque, qui avoit vû le manteau du Roi entre les mains d'un ſoldat, jugeant qu'il le lui avoit pris après l'avoir tué, leur avoit porté cette fauſſe nouvelle.

On dit qu'Alexandre, informé du ſujet qui avoit cauſé cette fauſſe allarme, ne put retenir ſes larmes en conſidérant l'infortune de Darius, & le bon naturel de ces Princeſſes, uniquement attentives & ſenſibles à ſon malheur. Il envoia Léonatus, l'un des principaux de ſa Cour, pour les

assurer que celui qu'elles pleuroient comme mort, étoit plein de vie. Léonatus aiant pris quelques soldats avec lui, vint au pavillon des Princesses, & leur fit dire qu'il étoit là de la part du Roi. Mais ceux qui se trouvérent à l'entrée, voiant des hommes armés, crurent que c'étoit fait de leurs Maîtresses, & coururent dans la tente, criant que leur dernière heure étoit venue, & qu'on avoit envoié des gens pour les faire mourir: de sorte que ces Princesses, ne sachant à quoi se résoudre, ne faisoient point de réponse, mais attendoient en silence l'ordre du Vainqueur. Enfin Léonatus, après avoir lontems attendu, & voiant que personne ne paroissoit, laissa ses soldats à la porte, & entra dans la tente: ce qui les effraia encore davantage, sur ce qu'il étoit ainsi entré sans que personne l'eût introduit. Elles se jettérent donc à ses piés, & le priérent, qu'avant qu'on les fit » mourir, il leur fût permis d'ensevelir le corps de Darius à la maniére de leur pays; & qu'après avoir » rendu ce dernier devoir à leur Roi, » elles mourroient contentes. » Léonatus leur répondit, « que Darius » étoit

» étoit vivant ; & que loin qu'on leur
» voulût faire aucun déplaisir, elles se-
» roient traitées en Reines, avec tout
» l'éclat de leur premiére fortune. »
Alors Sysigambis, commençant à reprendre courage, souffrit que Léonatus lui aidât à se relever.

Le lendemain Alexandre, après avoir visité les blessés, fit rendre aux morts les derniers honneurs en présence de toute l'armée rangée en bataille dans son plus superbe appareil. Il en usa de même à l'égard des plus qualifiés d'entre les Perses, & permit à la mere de Darius de faire aussi ensevelir ceux qu'il lui plairoit suivant la coutume & les cérémonies de son pays. Cette sage Princesse n'usa de cette permission qu'à l'égard de quelques-uns de ses plus proches, & ce fut encore avec une réserve & une modestie qu'elle croioit convenir à son état présent. Le Roi témoigna sa joie & sa reconnoissance à toute l'armée, & sur-tout aux principaux Officiers, dont il fit valoir les belles actions, tant celles dont il avoit été témoin par lui-même, que celles qu'on lui avoit raportées ; & il fit des largesses à tous selon leur mérite & leur rang.

Après qu'Alexandre se fut acquitté de tous ces devoirs, véritablement dignes d'un grand Roi, il envoia avertir les Reines qu'il alloit les visiter; & aiant fait retirer toute sa suite, il entra seul dans la tente avec Ephestion. C'étoit son Favori, & comme ils avoient été élevés ensemble, le Roi lui faisoit part de tous ses secrets, & [a] personne n'osoit lui parler si librement que lui: mais il usoit de cette liberté avec tant de discrétion & de réserve, qu'il paroissoit le faire moins par inclination & par goût, que pour obéir au Roi qui le vouloit ainsi. Ils étoient de même âge, mais Ephestion avoit sur lui l'avantage de la taille; de sorte que les Reines le prirent pour le Roi, & lui rendirent leurs respects. Quelques Eunuques d'entre les captifs leur montrant qui étoit Alexandre, Sysigambis se jetta à ses piés, & lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avoient jamais vû. Le Roi la relevant, lui dit: *Non, ma Mere, vous ne vous êtes point trompée:*

a Libertatis quoque in admonendo eo non alius jus habebat: quod tamen ita usurpabat, ut magis à Rege permissum, quàm vindicatum ab eo videretur. *Q. Curt.*

car celui-ci est aussi Alexandre. Belle [a] parole, & qui fait beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre ! Si Alexandre eût toujours pensé & agi de la sorte, il auroit véritablement mérité le surnom de Grand : mais [b] la fortune ne s'étoit pas encore saisie de son esprit. Il en porta les commencemens avec modération & sagesse : mais à la fin elle devint plus forte que lui, & il ne put lui résister.

Sysigambis, pénétrée de toutes ces marques de bonté, ne put s'empêcher de lui en marquer sa reconnoissance. « Grand Prince, lui dit-elle, » quelles actions de graces puis-je » vous rendre, qui répondent à vo» tre générosité ? Vous m'appellez » votre Mere, & m'honorez encore » du nom de Reine : & moi je con» fesse que je suis votre captive. Je [c] » sai & ce que j'ai été, & ce que je » suis. Je comprens toute l'étendue » de ma grandeur passée, & je me

a O donum inclitæ vocis, danti pariter atque accipienti speciosum ! *Val Max. lib* 4. *cap.* 7.

b Sed nondum fortuna se animo ejus infuderat. Itaque orientem eam moderatè & prudenter tulit : ad ultimum magnitudinem ejus non cepit. *Q. Curt.*

c Et præteritæ fortunæ fastigium capio, & præsentis jugum pati possum. *Q. Curt.*

» sens en état de porter tout le poids
» de ma fortune présente. Mais il est
» de l'intérêt de votre gloire, que
» pouvant tout sur nous, vous ne
» nous fassiez sentir ce pouvoir que
» par votre clémence, & non par de
» mauvais traitemens. »

Le Roi, après avoir rassuré les Princesses, prit le fils de Darius entre ses bras. Ce petit enfant, sans s'étonner, l'embrassa, de sorte qu'Alexandre, touché de son assurance, & se tournant vers Ephestion, lui dit : *Que je souhaiterois que Darius eût eu quelque chose de ce bon naturel !*

Il est certain que dans ces premiéres années il se gouverna de telle sorte, qu'il surpassa en bonté tous les Rois qui avoient été avant lui, & se montra supérieur à une passion qui domte & entraîne les plus forts. La femme de Darius étoit la plus belle Princesse du monde, comme Darius étoit le plus beau de tous les Princes, & de la taille la plus grande & la plus majestueuse ; & les Princesses leurs filles leur ressembloient. Elles furent, dit Plutarque, dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un saint temple,

& comme dans un lieu ſacré deſtiné à être l'aſyle de la pudeur & de la modeſtie, où toutes ces Princeſſes vivoient retirées ſans être vûes de perſonne ; & ſans que qui que ce fût oſât approcher de leurs appartemens.

Il paroit même qu'après la premiére viſite dont j'ai parlé, qui étoit une viſite de devoir & de cérémonie, Alexandre, pour ne point expoſer ſa foibleſſe, s'impoſa la loi de ne plus voir la femme de Darius. C'eſt lui-même qui nous apprend cette mémorable circonſtance de ſa vie dans une lettre qu'il écrivit à Parménion, pour lui ordonner de faire punir de mort des Macédoniens, qui avoient fait violence à quelques femmes de ſoldats étrangers. Dans cette lettre on liſoit ces propres paroles : *Car, pour moi, on ne trouvera pas que j'aie ſeulement vû ni voulu voir la femme de Darius, ni même que j'aie ſouffert que l'on parlât de ſa beauté devant moi.* Il faut ſe ſouvenir qu'Alexandre étoit jeune, vainqueur, & libre, c'eſt-à-dire qu'il n'étoit point encore engagé dans les liens du mariage, comme on l'a remarqué du premier Scipion dans une pareille conjoncture. *Et juvenis, & cœlebs, & victor.*

Plut. in Alex.

Val. Max. lib. 4. cap. 3.

Enfin, il en usa avec tant d'humanité à l'égard de ces Princesses, qu'à leur captivité près elles ne pouvoient s'apercevoir de leur infortune ; & de tous les avantages qu'elles avoient auparavant, rien ne leur manqua avec lui que la confiance, qu'on ne sauroit prendre en son ennemi, quelque bon traitement qu'on en reçoive.

§. VI.

Alexandre vainqueur passe en Syrie. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté : il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ses portes : Abdolonyme est placé malgré lui sur le trône. Alexandre met le siége devant Tyr, qui est prise d'assaut après sept mois d'une vigoureuse résistance. Accomplissement de différentes prophéties sur Tyr.

An.M.3672. Av.J.C.332. *Diod. lib. 17. p. 517. 518. Arrian. lib. 2. p. 83-86. Plut. in Alex. pag. 678. Q. Curt. lib. 3. cap. 13. & lib. 4. cap. 1. Justin. lib. 11. cap. 10.*

ALEXANDRE prit le chemin de la Syrie, après avoir consacré trois autels sur la riviére de Pinare, l'un à Jupiter, l'autre à Hercule, & le troisiéme à Minerve, comme autant de monumens de sa victoire. Il avoit envoié Parménion à Damas, où étoit le trésor de Darius. Le Gouverneur de

la place, trahissant son Maître de qui il n'espéroit plus rien, écrivit à Alexandre qu'il étoit prêt de lui remettre entre les mains tout l'argent & tous les meubles de Darius. Mais voulant couvrir sa trahison d'un spécieux prétexte, il feignit de ne se tenir pas assuré dans la place, fit charger dès le point du jour sur des porte-faix tout l'argent, avec ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville, & se mit en fuite avec ses richesses, en apparence pour les sauver, mais en effet pour les livrer à l'ennemi, comme il en étoit convenu avec Parménion, qui avoit ouvert la lettre écrite au Roi. A la premiére vûe des troupes que conduisoit ce Général, ceux qui portoient ces fardeaux prenant l'épouvante, les jettérent, & se mirent à fuir, aussi bien que les soldats qui les escortoient, & le Gouverneur même, qui parut plus effraié que tous les autres. On voioit des richesses immenses éparses çà & là dans la campagne; tout l'or & l'argent destiné pour le paiement d'une si grande armée; les superbes équipages de tant de grands Seigneurs & de tant de Dames; les vases d'or, les freins d'or, les tentes

magnifiques, les chariots abandonnés de leurs conducteurs. En un mot tout ce que la longue prospérité & l'épargne de tant de Rois avoient amassé depuis plusieurs siécles, étoit abandonné au Vainqueur.

Mais ce qu'il y avoit de plus touchant dans ce desastre, étoit de voir les femmes des Satrapes & des grands Seigneurs de Perse, dont la plupart traînoient leurs petits enfans par la main, d'autant plus dignes de compassion, qu'ils sentoient moins leur malheur. De ce nombre étoient trois jeunes Princesses, filles d'Ochus qui avoit régné avant Darius: la veuve du même Ochus, la fille d'Oxathrès frere de Darius, la femme d'Artabaze le plus grand Seigneur de la Cour, & son fils Ilionée. On y prit encore la femme & le fils de Pharnabaze, que le Roi avoit fait Amiral de toutes les côtes, trois filles de Mentor, la femme & le fils de Memnon ce grand Capitaine: & à peine y eut-il une maison illustre dans toute la Perse, qui n'eût part à cette calamité.

On trouva aussi à Damas les Ambassadeurs des villes Grecques, surtout de Lacédémone & d'Athénes, que

Darius avoit cru mettre dans un asyle assuré, en les confiant à la bonne foi de ce traître.

Outre l'argent monnoié, & l'argent mis en œuvre, qui montoient à des sommes immenses, il y fut pris jusqu'à trente mille personnes, & sept mille bêtes chargées de bagage. Parménion, dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre, marque qu'il avoit trouvé à Damas trois cens vingt-neuf concubines de Darius, qui savoient toutes la musique en perfection, & une grande multitude d'Officiers chargés de différens soins qui regardent la table & les repas, pour faire des couronnes, préparer des parfums & des essences, apprêter les viandes & les mets, travailler à la patisserie, gouverner les celliers & dispenser le vin, & pour d'autres ministéres pareils. Le nombre de ces Officiers montoit à quatre cens quatre-vingts douze. Digne cortége d'un Roi qui court à sa perte !

Athen. lib. 13. pag. 607.

Darius, qui s'étoit vû, peu d'heures auparavant, une si nombreuse & si florissante armée, & qui étoit venu à la bataille élevé sur un char, plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage de guerre, s'enfuioit à tra-

vers les campagnes, couvertes auparavant du nombre infini de ses troupes, mais qui n'avoient plus que la face d'un desert & d'une vaste solitude. Ce misérable Prince courut toute la nuit avec peu de suite : car tous n'avoient pas pris la même route, & la plupart de ceux qui l'accompagnoient n'avoient pu le suivre, parce qu'il changeoit souvent de chevaux. Enfin il arriva à * Soque, où il ramassa les débris de son armée qui ne montoient qu'à quatre mille hommes, tant Perses, qu'étrangers : & de là il gagna Thapsaque en diligence, pour mettre l'Euphrate entre Alexandre & lui.

Cependant, Parménion aiant fait entrer tout le butin dans Damas, le Roi lui commanda d'en avoir soin, & de garder aussi les prisonniers. La plupart des villes de Syrie se rendirent aux premiéres approches du Vainqueur. Lorsqu'il étoit à Marathe, il reçut une lettre de Darius, où il prenoit le titre de Roi, sans le donner à Alexandre. Il le sommoit plutôt qu'il ne le prioit, » de recevoir autant

* *Cette ville étoit à deux ou trois journées du lieu où la bataille s'étoit donnée.*

» d'argent qu'il voudroit, à condition » qu'il lui rendroit sa mere, sa femme, & ses enfans. Que pour ce qui » étoit de l'Empire, il ne tiendroit » qu'à lui de vuider le différent dans » une action général où l'on se battît » à forces égales. Mais que, s'il étoit » encore capable de recevoir des avis, » il lui conseilloit de se contenter du » roiaume de ses ancêtres, sans envahir celui d'autrui : qu'à l'avenir » ils vécussent en bons amis & en » fidéles alliés. Qu'il étoit prêt à lui » en donner sa foi, & à recevoir la » sienne.

Cette lettre, pleine d'une fierté & d'une hauteur si mal placée, choqua extrêmement Alexandre. Il lui répondit en ces termes : » Le Roi Alexandre à Darius. Cet ancien Darius, » dont vous avez pris le nom, ruina » autrefois de fond en comble les » Grecs qui tiennent la côte de l'Hellespont, & les Ioniens nos anciennes colonies. Depuis, aiant traversé la mer avec une puissante armée, » il porta la guerre jusques dans le » sein de la Macédoine & de la Gréce. » Après lui, Xerxès descendit encore » avec une multitude effroiable de

» Barbares pour nous combattre ; &
» aiant été vaincu en une bataille na-
» vale, laissa, en se retirant, Mardo-
» nius en Gréce, pour saccager nos
» villes, & désoler nos campagnes.
» Mais qui ne sait que Philippe mon
» pere a été assassiné par ceux que les
» vôtres ont subornés sous de grandes
» espérances? Car, vous autres Perses,
» vous entreprenez des guerres im-
» pies ; & aiant les armes à la main,
» vous mettez la tête de vos ennemis
» à prix. Et vous-même tout récem-
» ment, quoique suivi d'une grande
» armée, vous avez promis mille ta-
» lens à quiconque me tueroit. Je ne
» fais donc que me défendre, &
« ne suis point l'aggresseur. Aussi les
» dieux, qui sont pour la bonne cau-
» se, ont favorisé mes armes ; & à l'ai-
» de de leur protection j'ai réduit une
» grande partie de l'Asie sous mon
» obéissance, & vous ai défait vous-
» même en bataille rangée. Au reste,
» quoique je ne vous dûsse rien accor-
» der de tout ce que vous me deman-
» dez, parce que vous ne m'avez pas
» fait bonne guerre ; néanmoins, si
» vous venez vous présenter à moi
» comme suppliant, je vous donne

» ma parole que je vous rendrai ſans » rançon votre mere, votre femme, » & vos enfans. Je veux vous mon- » trer que je ſai vaincre, & obliger » les vaincus. Que ſi vous craignez » de vous mettre entre mes mains, » je vous donnerai ma foi que vous » pourrez venir en aſſurance. Mais » ſouvenez-vous une autre fois quand » vous m'écrirez, que vous écrivez, » non-ſeulement à un Roi, mais à » votre Roi. » Therſippe fut chargé de cette lettre.

Et vincere, & conſulere victis ſcio.

Alexandre, paſſant de là dans la Phénicie, reçut la ville de Biblos dans ſon obéiſſance. Tout ſe rendoit à ſon approche, mais perſonne ne le fit avec plus de plaiſir que les Sidoniens. On a vû comment, dix-huit ans auparavant, Ochus avoit détruit leur ville, & fait périr tous ſes habitans. Quand il fut retourné en Perſe, ceux qui à cauſe de leur trafic, ou par quelque autre hazard, s'étoient trouvés abſens, & avoient échapé au maſſacre, y retournérent, & rebâtirent la ville. Mais ils avoient conſervé tant d'horreur pour les Perſes depuis cette barbarie, qu'ils furent ravis de trouver cette occaſion de ſecouer leur

joug : auſſi furent-ils les premiers de ces pays-là qui envoiérent faire leurs ſoumiſſions au Vainqueur malgré Straton leur Roi, qui s'étoit déclaré pour Darius. Alexandre lui ôta la couronne, & permit à Epheſtion de mettre en ſa place celui des Sidoniens qu'il jugeroit le plus digne d'une ſi haute fortune.

Ce Favori étoit logé chez deux jeunes freres des plus conſidérables du pays, auſquels il offrit le ſceptre : mais ils le refuſérent, apportant pour raiſon de leur refus, que par les loix de l'Etat nul ne pouvoit monter ſur le trône, qu'il ne fût du ſang roial. Epheſtion, admirant cette grandeur d'ame, qui mépriſoit ce que les autres cherchent par le fer & par le feu : Continuez, leur dit-il, » de penſer » ainſi, vous qui les premiers avez » compris combien il eſt plus glorieux » de refuſer un roiaume, que de le » poſſéder. Mais, au moins, donnez-» moi quelqu'un de la race roiale, qui » ſe ſouvienne, quand il ſera Roi, » que vous lui avez mis la couronne » ſur la tête. « Ces deux freres voiant que pluſieurs, dévorés d'ambition, aſpiroient à ce haut rang, & que,

pour y parvenir, ils faisoient servilement la cour aux Favoris d'Alexandre, déclarérent qu'ils ne connoissoient personne plus digne du diadéme, qu'un certain Abdolonyme, descendu, quoi que de loin, de la tige roiale, mais si pauvre qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver par un travail journalier un jardin hors de la ville. Sa probité l'avoit réduit, comme beaucoup d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail, il n'entendoit point le bruit des armes qui avoit ébranlé toute l'Asie.

Les deux freres aussitôt, l'étant allé chercher avec les habits roiaux, le trouvent qui arrachoit les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent Roi; & l'un deux portant la parole: » Il s'agit, lui dit-il, de changer ces » vieux haillons avec l'habit que je » vous apporte. Quittez cet extérieur » vil & bas dans lequel vous avez » vieilli: [a] prenèz un cœur de Roi:

[a] Cape Regis animum, & in eam fortunam, qua dignus es, istam continentiam perfer. Et, cùm in regali solio residebis, vitæ necisque omnium civium dominus, cave cave obliviscaris hujus status in quo accipis regnum, imò hercule, propter quem. *Q. Curt.*

» mais portez & conservez sur le trô-
» ne cette vertu qui vous en a rendu
» digne. Et quand vous y serez mon-
» té, devenu le souverain arbitre de
» la vie & de la mort de tous vos ci-
» toiens, gardez-vous bien d'oublier
» l'état dans lequel, ou plutôt pour le-
» quel vous avez été choisi. » Il sem-
bloit à Abdolonyme que c'étoit un
songe, & ne comprenant rien à tous
ces discours, il leur demandoit s'ils
n'avoient pas honte de se mocquer
ainsi de lui. Mais comme il tardoit
trop à leur gré, ils le nettoient eux-
mêmes, & lui jettent sur les épaules
une robe de pourpre toute brillante
d'or; & après lui avoir fait mille ser-
mens qu'ils ne se mocquoient point,
ils le conduisent au palais.

La renommée incontinent porta
cette nouvelle dans toute la ville. Le
plus grand nombre en fut ravi de
joie : quelques-uns en murmurérent,
principalement les riches, qui, pleins
de mépris pour la bassesse de sa for-
tune précédente & pour sa pauvreté,
ne purent s'empécher d'en marquer
leur mécontentement dans la Cour du
Prince. Alexandre commanda qu'on
le fit venir; &, après l'avoir lontems

considéré, il lui dit : « [a] Ton air ne » dément point ce qu'on dit de ton » origine. Mais je voudrois bien sa» voir avec quelle patience tu as por» té ta misére. Plaise aux dieux, ré» pondit-il, que je puisse porter cette » Couronne avec autant de force. » Ces bras ont fourni à tous mes de» sirs, & tandis que je n'ai rien eu, » rien ne m'a manqué. » Cette réponse fit concevoir au Roi une grande opinion de sa vertu, de sorte qu'il lui fit donner, non-seulement les précieux meubles de Straton, mais plusieurs autres choses du butin fait sur les Perses ; & de plus, il ajouta à son Etat une des contrées voisines.

LA SYRIE & la Phénicie étoient déja au pouvoir des Macédoniens, excepté la seule ville de Tyr. Ce n'étoit point sans raison que cette ville s'appelloit la Reine de la mer, qui lui apportoit en effet le tribut de tous les peuples de la terre. Elle se vantoit

Diod. lib. 17. p. 518-525. Arrian. lib. 2. p. 87-100. Plut. in Alex. pag. 678. & 667. Q. Curt. lib. 4. cap. 2. 3-4. Justin. l. 11. cap. 10.

a Corporis, *inquit*, habitus, famæ generis non repugnat. Sed libet scire, inopiam qua patientia tuleris. *Tum ille :* Utinam, *inquit*, eodem animo regnum * pati possim ! Hæ manus suffecere desiderio meo. Nihil habenti, nihil defuit. *Q. Curt.* * *La pensée est belle & juste. Il regarde la roiauté comme un poids, plus difficile à porter que la pauvreté ;* regnum pati.

d'avoir la première inventé la navigation, & enſeigné aux hommes l'art d'affronter les vagues & les tempêtes par le ſecours d'un frêle vaiſſeau. L'heureuſe ſituation de Tyr, la commodité & l'étendue de ſes ports; le caractére de ſes habitans, induſtrieux, laborieux, patiens, & pleins d'honnêteté pour les étrangers, y attiroient les Marchands de toutes les parties du monde; de ſorte qu'on pouvoit la regarder, non pas tant comme une ville qui appartînt à un peuple particulier, que comme la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce.

Quand Alexandre en approcha, les Tyriens lui envoiérent une ambaſſade avec des préſens pour lui, & des rafraîchiſſemens pour ſon armée. Ils vouloient bien l'avoir pour ami, mais non pour maître : de ſorte que quand il témoigna vouloir entrer dans leur ville pour y offrir un ſacrifice à Hercule qui en étoit le dieu tutélaire, on lui en refuſa l'entrée. Ce Conquérant, après tant de victoires, avoit le cœur trop haut, pour ſouffrir un pareil affront. Il réſolut de les forcer par un ſiége, & eux de leur côté ſe diſpoſérent à ſe

bien défendre. Le printems approchoit. Tyr étoit alors dans une île de la mer, à un quart de lieue à peu près du continent. Elle avoit une forte muraille de cent cinquante piés de haut, que les flots de la mer baignoient : & les Carthaginois, colonie de Tyr, fort puissans, & maîtres de la mer, dont les Ambassadeurs se trouvérent alors dans cette ville pour y offrir à Hercule, selon la coutume ancienne, un sacrifice annuel, s'étoient engagés de leur envoier du secours. C'est ce qui les rendoit si fiers. Déterminés à ne se point rendre, ils rangent les machines sur les rempars & sur les tours, arment la Jeunesse, dressent des atteliers pour emploier des ouvriers qui étoient en grand nombre dans la ville, de sorte que tout retentissoit du bruit & des préparatifs de la guerre. Ils faisoient aussi forger des mains de fer pour jetter sur les ouvrages des ennemis & les arracher, des crampons, & autres semblables instrumens inventés pour la défense des villes.

Quatre stades.

Alexandre croioit avoir des raisons essentielles de se rendre maître de Tyr. Il sentoit bien qu'il ne pourroit

ni attaquer aisément l'Egypte, tandis que les Perses seroient maîtres de la mer; ni poursuivre en sûreté Darius, s'il laissoit derriére lui tant de pays suspect ou ennemi. Il craignoit aussi qu'il ne s'élevât quelque mouvement dans la Gréce, & que ses ennemis, après avoir repris en son absence les villes maritimes de l'Asie Mineure, & grossi leur armée navale, ne portassent la guerre dans son pays, tandis qu'il seroit occupé à poursuivre Darius dans les plaines de Babylone. Ces craintes étoient d'autant mieux fondées, que les Lacédémoniens étoient ouvertement déclarés contre lui, & que les Athéniens demeuroient dans son parti plutôt par crainte que par affection. Mais, s'il venoit à bout de soumettre Tyr, toute la Phénicie étant sous son pouvoir, il ôteroit aux Perses la moitié de leur armée navale, qui étoit composée de la flote de cette province; & réduiroit bientôt l'île de Cypre & l'Egypte, qui ne pourroient lui résister, dès qu'il seroit devenu maître de la mer.

D'un autre côté, il semble que, selon toutes les régles de la guerre, Alexandre, après la bataille d'Issus,

devoit poursuivre vivement Darius, sans lui donner lieu de revenir de la fraieur où sa défaite l'avoit jettée, & sans lui laisser le tems de mettre sur pié une nouvelle armée ; le succès de cette entreprise, qui paroissoit immanquable, devant seul le rendre formidable & supérieur à tous ses ennemis. Ajoutez que, s'il venoit à manquer cette place, comme cela paroissoit assez vraisemblable, il decrioit lui-même ses armes, perdoit le fruit de ses victoires, & apprenoit à ses ennemis qu'on pouvoit le vaincre. Mais Dieu, qui vouloit par son ministére punir l'orgueil de Tyr, comme la suite le fera connoitre, lui ôta toutes ces pensées, & le détermina au siége de cette place, malgré toutes les difficultés qui s'opposoient à un dessein si hazardeux, & malgré toutes les raisons qui devoient le porter à suivre un parti contraire.

Il étoit impossible d'approcher de la ville pour y donner assaut, à moins de faire une chaussée qui allât du continent à l'île : & cette entreprise avoit des difficultés qui paroissoient insurmontables. Le petit bras de mer qui séparoit l'île de la terre ferme,

étoit exposé au vent du couchant, lequel y excitoit de fréquentes & d'horribles tempêtes, de sorte que la violence des vagues entraînoit en un moment tous les ouvrages, & ruinoit tous les travaux. D'ailleurs la ville étant battue des flots de tous côtés, on ne pouvoit ni y planter des échelles, ni y dresser des batteries que de loin sur des navires, & le mur qui s'avançoit dans la mer par la partie inférieure, empéchoit qu'on ne pût y aborder; outre que les machines qu'ont eût pu mettre sur les galéres, n'eussent pas fait grand effet à cause de l'agitation des vagues.

Rien ne fut capable de rebuter ni de vaincre la fermeté du courage d'Alexandre, qui étoit résolu d'emporter cette place à quelque prix que ce fût. Mais, comme le peu qu'il avoit de vaisseaux étoit éloigné, & que le siége d'une si forte ville pouvoit traîner en longueur, & différer pour lontems ses autres entreprises, il crut devoir tenter d'abord des voies d'accommodement. Il envoia donc d'abord des Hérauts, pour convier les habitans à la paix. Les Tyriens les tuérent tous contre le droit des gens,

& les jettérent du haut des murs dans la mer. Alexandre, outré d'un si sanglant affront, ne délibéra plus, & donna toute son application à construire une digue. Il trouva dans les ruines de la vieille Tyr, qui étoit sur le continent, & qu'on appelloit Palætyros, des matériaux, qui lui servirent à faire ses jettées : car il en prit toutes les pierres & tous les décombres. Le mont Liban qui n'étoit pas éloigné, si fameux dans l'Ecriture Sainte pour ses cédres, lui fournit le bois pour la charpente & pour le pilotage.

Les soldats se portoient avec ardeur à l'ouvrage, animés par la présence du Prince qui donnoit ordre à tout lui-même, & qui, [a] habile dans l'art de manier & de gagner l'esprit des soldats, excitoit les uns par des louanges, les autres par de légéres réprimandes qu'il assaisonnoit de bonté, & qu'il accompagnoit de promesses. On avança assez vite d'abord, parce qu'il n'étoit pas difficile d'enfoncer les pieux dans la vase, qui servoit aux pierres de mortier & de ci-

a Haud quaquam rudis tractandi militares animos. *Q. Curt.*

ment ; & que l'endroit où l'on travailloit étant encore éloigné de la ville, le travail se continuoit sans interruption. Mais à mesure qu'on s'éloignoit du rivage, la difficulté augmentoit, parce que la mer se trouvoit plus profonde, & que les ouvriers étoient fort incommodés des traits qu'on leur tiroit du haut des murs. Les ennemis, qui étoient maîtres de la mer, s'avançant sur des chaloupes, & rasant de côté & d'autre la digue, empéchoient qu'on ne pût la continuer commodément. Ajoutant l'insulte à leurs attaques, ils crioient aux Macédoniens, « Qu'il » faisoit beau voir ces Conquérans si » renommés par tout le monde, porter des fardeaux sur leur dos comme » des bêtes de charge ; & ils leur demandoient d'un ton railleur, si Alexandre étoit plus grand que Neptune, & s'il prétendoit l'emporter sur » lui. »

Ces traits piquans ne faisoient qu'enflammer le courage des soldats. La chaussée parut enfin hors de l'eau, & commença à s'applanir sur une largeur assez considérable, & à s'approcher de la ville. Alors les assiégés voiant

voiant avec effroi la grandeur du travail, dont la mer leur avoit dérobé la connoissance, venoient avec des esquifs reconnoitre la digue, qui n'étoit pas encore bien liée. Ces esquifs étoient chargés de frondeurs, d'archers, & de gens qui lançoient des javelots, & même du feu; &, répandus à droit & à gauche autour de la digue, ils tiroient de tous côtés sur les travailleurs. Plusieurs y furent blessés sans se pouvoir garantir des coups, parce qu'il étoit facile d'avancer & de retirer ces esquifs comme on vouloit; tellement qu'ils furent contraints de quitter l'ouvrage pour songer à se défendre. On s'avisa donc de tendre des peaux & des voiles pour couvrir les ouvriers, & de faire deux tours de bois à la tête du travail pour empécher les approches de l'ennemi.

D'un autre côté, les Tyriens firent une descente sur le rivage hors de la vûe du camp, où ils mirent à terre quelques soldats, qui taillérent en piéces ceux qui portoient la pierre; &, sur le mont Liban, il y eut aussi des paysans Arabes, qui trouvant les Macédoniens écartés, en tuérent près de trente, & n'en firent guére moins

de prisonniers. Ces petites pertes obligérent Alexandre de séparer ses troupes en différens corps.

Cependant il n'y eut point d'inventions & de stratagémes dont les assiégés ne s'avisassent pour ruiner les travaux des ennemis. Ils prirent un vaisseau de charge, & l'aiant rempli de sarmens & d'autre matiére séche & légére, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermérent toutes ces choses avec du souffre & de la poix, & d'autres matiéres qui prennent aisément feu. Au milieu de cette enceinte ils plantérent deux mats, à chacun desquels ils attachérent deux antennes où pendoient des chaudrons pleins d'huile & d'autres choses semblables. Ils chargérent ensuite le derriére du navire de pierre & de sable pour faire lever la proue, & aiant choisi un vent propre, le trainérent en mer avec leurs galéres. Quand ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot, & le tirérent vers la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étoient dedans se sauvent à la nage. La flamme prend aux tours avec grande violence, aussi bien qu'aux autres ouvrages qui étoient à la tête de la

chaussée ; & les antennes poussées avec violence de côté & d'autre, versent l'huile dans le feu, & accroissent l'embrasement. Et de peur que les Macédoniens n'accourussent pour l'éteindre, les galéres Tyriennes tiroient continuellement vers les tours des dards enflammés, & des torches ardentes, de sorte qu'on n'osoit en approcher. Plusieurs des Macédoniens périrent misérablement sur la digue, percés de traits, ou brulés par le feu : les autres, quittant leurs armes, se précipitérent dans la mer. Mais, comme ils nageoient, les Tyriens, qui aimoient mieux les prendre vifs que de les tuer, leur estropioient les mains à grands coups de pierres & de gros bâtons, & les enlevoient après les avoir mis hors de défense. Les assiégés, en même tems, sortant de la ville avec de petits bateaux, rasoient les bords de la digue, & en arrachérent les pieux : ils brulérent aussi le reste des machines.

Alexandre, qui voioit tous ses desseins presque entiérement renversés, ne se laissa point décourager ni abbattre par tous ces contretems & par toutes ces pertes. On travailla avec

une nouvelle ardeur à réparer les ruines de la digue ; & il fit construire & placer de nouvelles machines avec une promtitude incroiable qui étonna les ennemis. Il se trouvoit par tout, & conduisoit les différens travaux. Sa présence & sa capacité les avançoient encore plus que ne faisoient tant de mains qui y étoient emploiées. L'ouvrage approchoit beaucoup de sa fin, & touchoit presque au mur de la ville lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux, qui poussa les vagues contre la digue avec tant de violence, que tout ce qui lioit se lâcha, & le flot passant à travers les pierres, la rompit par le milieu. Quand cet amas de pierres qui soutenoit la terre fut renversé, le reste fondit comme dans un abyme.

Tout autre qu'Alexandre eût alors renoncé à l'entreprise ; & il délibéra en effet s'il ne leveroit point le siége. Mais un Maître supérieur qui avoit prédit & juré la ruine de Tyr, & dont ce Prince ne faisoit qu'exécuter les ordres sans les connoitre, le retint à ce siége, & dissipant ses inquiétudes & ses craintes, le remplit de courage & de confiance, & inspira les mêmes

ſentimens à toute l'armée. Les ſoldats, comme s'ils n'euſſent fait que d'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avoient déja eſſuiées, ſe mirent à recommencer une nouvelle digue, & y travaillérent ſans relâche.

Alexandre ſentoit bien qu'il ne pourtoit ni achever ſa digue, ni prendre la ville, tant que les Tyriens ſeroient maîtres de la mer. Il ſongea donc à raſſembler à Sidon le peu de galéres qui lui étoient reſtées. Dans ce temslà les Rois d'Arade & de Byblos, qui avoient appris que leurs villes étoient au pouvoir d'Alexandre, aiant quitté l'armée navale des Perſes, vinrent le trouver avec leur flote, & celle des Sidoniens, qui faiſoient en tout quatre-vingts voiles. Il y arriva auſſi, preſque en même-tems, dix galéres de Rhodes, trois de Soles & de Malles, dix de Lycie, & une de Macédoine à cinquante rames. Peu de tems après, les Rois de Cypre voiant que l'armée des Perſes avoit été battue près de la ville d'Iſſus, & qu'Alexandre étoit maître de la Phénicie, vinrent ſe joindre à lui avec plus de ſix vingts galéres. *Villes de Phénicie.*

Le Prince, tandis qu'on préparoit

les vaisseaux & les machines, prit avec lui quelques compagnies de cavalerie, avec son régiment des gardes, & marcha vers une montagne de l'Arabie, qu'on nomme l'Antiliban. Les égards qu'il eut dans cette expédition pour un ancien Maître qui avoit voulu absolument le suivre, l'exposérent à un grand danger. C'étoit Lysimaque, qui donnoit à son Eleve le nom d'Achille, & se disoit son * Phénix. Quand le Roi fut au pié de la montagne, il quitta les chevaux, & commença à monter à pié. Ses troupes le devancérent considérablement. Il étoit déja tard. Ne voulant pas abandonner son Maître qui étoit pesant; & qui ne marchoit qu'à peine, il se trouva séparé de sa petite armée avec très peu de gens auprès de lui, & passa ainsi la nuit tout près de l'ennemi, qui auroit pu aisément l'accabler par le nombre. Son bonheur ordinaire & son courage le tirérent de ce péril. Quand il eut rejoint ses troupes, il avança dans le pays, se rendit maître de toutes les places ou par force, ou par composition; & revint l'onziéme jour à Sidon, où il trouva Alexandre fils de Polémocrate, qui lui avoit

* On sait que Phénix avoit été Gouverneur d'Achille.

amené quatre mille Grecs du Péloponnése.

L'armée navale étant prête, il prit quelques soldats des gardes qu'il fit embarquer avec lui pour s'en servir en un combat de main, & fit voile vers Tyr en bataille rangée. Il étoit à la pointe de l'aile droite qui s'étendoit en pleine mer, & avec lui les Rois de Cypre & de Phénicie; Cratére commandoit la gauche. Les Tyriens d'abord avoient résolu de livrer bataille: mais lorsqu'ils eurent appris la jonction de ces troupes, & qu'ils virent paroitre l'armée en un superbe appareil, car il avoit fait alte pour attendre son aile gauche, ils renfermérent toutes leurs galéres dans leurs ports pour en empécher l'abord. Le Prince, ne voiant paroitre personne, s'avança plus près de la ville; & comme il vit qu'il ne pouvoit forcer le port qui étoit du côté de Sidon, parce que l'entrée en étoit trop étroite, & défendue par un grand nombre de galéres qui avoient toutes la proue tournée en haute mer, il se contenta d'en couler à fond trois qui étoient dehors, & vint après mouiller l'ancre avec toute sa flote assez près de la digue, le long

du rivage où il y avoit un abri pour ses navires.

Pendant tous ces mouvemens la nouvelle digue avançoit beaucoup. Les travailleurs jettoient des arbres entiers dans la mer avec toutes leurs branches, & les chargeoient après de grosses pierres, sur lesquelles ils mettoient d'autres arbres qu'ils couvroient d'une terre grasse qui leur servoit de mortier : puis là dessus entassant encore des arbres & des pierres, le tout venoit à se lier en un corps. On donna à cette digue plus de largeur qu'aux premiéres, afin que les tours qui étoient bâties au milieu fussent hors de la portée des traits lancés de dessus les vaisseaux qui viendroient raser les bords de la digue. D'autre côté les assiégés faisoient des efforts extraordinaires & mettoient tout en usage pour empécher le travail. Mais ce qui leur servoit le plus, c'étoit leurs plongeurs, qui nageant entre deux eaux venoient sans être aperçus jusqu'à la digue, & avec des crocs amenoient à eux les branches qui sortoient en dehors, & les tirant de force, elles entraînoient avec elles tout ce qu'il y avoit dessus. Par là

l'ouvrage fut encore retardé : mais, après bien des délais, la patience des ouvriers aiant surmonté tous les obstacles, il fut enfin achevé, & conduit à sa derniére perfection. On plaça sur la digue des machines de toutes sortes, pour battre les murs à coups de bélier, & lancer sur les assiégés des traits, des pierres, & des torches enflammées.

En même tems Alexandre envoia la flote de Cypre commandée par Andromaque se camper devant le port qui regarde Sidon ; & celle de Phénicie devant le port qui étoit au dela de la digue du côté de l'Egypte, vers l'endroit où sa tente étoit dressée ; & il se mit en état d'attaquer la ville de toutes parts. Les Tyriens se préparoient à une vigoureuse défense. Du côté de la digue ils avoient dressé des tours sur le mur qui étoit d'une hauteur extraordinaire, & large à proportion, tout bâti de grandes pierres liées ensemble avec du platre.

L'approche n'étoit guére plus facile aux autres endroits, parce qu'ils avoient remparé le pié de la muraille de grosses pierres pour en empécher l'abord. Il fut donc question de les

tirer auparavant, ce qu'on ne put faire qu'à grande peine, parce qu'on ne travailloit pas de pié ferme dans un vaisseau. D'ailleurs les Tyriens venoient avec des galéres couvertes couper les cables des ancres qui tenoient attachés les navires; de sorte qu'Alexandre fut contraint de couvrir de même plusieurs vaisseaux à trente rames, & de les mettre de travers pour servir de rempart aux ancres contre l'abord des galéres Tyriennes. Ils ne laissoient pas encore de les venir couper subtilement par le moien de leurs plongeurs; ce qui obligea à la fin de les attacher avec des chaînes de fer. Après on tira ces pierres avec des cables, & les aiant enlevées avec des machines, on les jettoit au fond de la mer où elles ne pouvoient plus nuire. Le bas du mur étant ainsi nettoié, il fut aisé d'en approcher les navires. Les Tyriens furent donc investis de tous côtés, & on les attaquoit tout à la fois par mer & par terre.

Les Macédoniens avoient joint deux à deux des galéres à quatre rangs, en telle sorte que les proues tenoient ensemble, & que les poupes étoient

éloignées l'une de l'autre autant qu'il faloit pour faire que les piéces de bois qui seroient entre deux n'eussent pas trop de portée. Après on jettoit d'une poupe à l'autre des antennes qui s'attachoient ensemble avec des ais en travers pour placer les soldats dans cet espace. Puis avec des galéres ainsi équipées, ils voguoient à force de rames vers la ville, & tiroient à couvert contre ceux qui défendoient la muraille, parce que les proues leur servoient de parapet. Le Roi les fit avancer sur le minuit pour environner les murs, & donner un assaut général. Les Tyriens desespérés ne savoient plus que faire, quand tout-à-coup le ciel se couvrit de nuées si épaisses, qu'elles dérobérent le peu de clarté qui restoit au milieu des ténébres. La mer émue s'enfle peu-à-peu, & les vagues agitées par la violence des vents excitent une horrible tempête. Les vaisseaux s'entrechoquent si rudement, que les cables qui les tenoient attachés ensemble se lâchent ou se brisent, les planches viennent à fondre, & avec un fracas épouvantable entraînent les hommes avec elles. Car il n'étoit pas possible, dans une si

furieuse tourmente, de gouverner des galéres ainsi liées l'une à l'autre. Le soldat empéchoit le matelot, & le matelot le soldat: & , comme il arrive dans ces sortes d'accidens, tel commandoit qui devoit obéir, la crainte & le trouble causant un désordre général. Cependant la mer céda aux efforts opiniâtres des rameurs, qui sembloient lui arracher de vive force leurs vaisseaux; & ils les ramenérent enfin sur le bord, mais la plupart fracassés.

En ce même tems arrivérent à Tyr trente Ambassadeurs de Carthage: mais ils n'amenérent rien moins aux assiégés que ce grand secours qu'on leur avoit fait espérer. Car ils n'apportoient que des excuses, alléguant que les Carthaginois se voioient avec douleur hors d'état de les secourir, aiant à combattre eux-mêmes, non plus pour l'empire, mais pour leur propre pays. En effet ceux de Syracuse ravageoient alors toute l'Afrique avec une puissante armée, & s'étoient campés assez près des murs de Carthage. Les Tyriens, quoiqu'ils se vissent frustrés de leur grande espérance ne perdirent point courage. Ils prirent

Voiez le premier Tome dans l'histoire de Carthage.

seulement la sage précaution de faire passer la plupart de leurs femmes & de leurs enfans à Carthage, pour se mettre en état de se défendre en desespérés, & de souffrir plus courageusement tout ce qui pourroit arriver, quand ils auroient mis en sûreté ce qu'ils avoient au monde de plus cher.

Il y avoit dans la ville une statue de bronze d'Apollon, qui étoit d'une grandeur énorme. Ce Colosse avoit été autrefois dans la ville de Géle en Sicile. Les Carthaginois l'aiant prise environ l'an 412 avant Jesus-Christ, en avoient fait présent à la ville de Tyr, qu'ils regardoient toujours comme la mere de Carthage. Les Tyriens l'avoient placée dans leur ville, & elle y étoit adorée. Pendant le siége, sur un songe qu'eut un des habitans, ils s'imaginérent qu'Apollon les vouloit quitter, & aller trouver Alexandre. Aussitôt on fait enchaîner sa statue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule, pour empécher ce dieu de s'enfuir. Car ces bonnes gens croioient, que, sa statue étant ainsi enchaînée, il ne lui seroit pas possible de se sauver, & qu'Hercule, dieu tu-

Diod. lib. 13. pag. 226.

télaire de la ville, l'empécheroit de s'enfuir. Quelle idée les payens avoient de leurs dieux !

Quelques-uns proposérent aussi de rétablir un sacrifice discontinué depuis plusieurs siécles, qui étoit d'immoler un enfant de condition libre à Saturne. Carthage, qui avoit reçu de ses fondateurs cette sacrilége coutume, l'a gardée jusqu'à sa destruction ; & si les anciens, qui avoient la principale autorité dans Tyr, ne s'y fussent opposés, cette cruelle superstition alloit l'emporter sur l'humanité.

Les Tyriens, qui se voioient toujours à la veille d'être forcés, résolurent d'attaquer la flote de Cypre qui étoit à l'ancre du côté de Sidon. Ils prirent le tems que les matelots des ennemis étoient écartés çà & là, & qu'Alexandre étoit retiré dans sa tente sur le bord de la mer. Ils sortirent sur le midi avec treize galéres, remplies de soldats choisis & exercés aux combats de mer ; & vinrent, à force de rames, fondre sur les vaisseaux ennemis. Ils en trouvérent une partie vuide, & l'autre qu'on avoit remplie à la hâte. Ils en coulérent quelques-uns à fond, & en firent échouer plu-

ſieurs contre le rivage. La perte auroit été plus conſidérable, ſi Alexandre, au premier bruit qu'il eut de la ſortie des Tyriens, n'étoit promtement accouru avec ſa flote. Ils ne l'attendirent pas, & ſe retirérent dans le port, après avoir auſſi perdu quelques-uns de leurs vaiſſeaux.

Les machines aiant été miſes en mouvement, la ville étoit vivement attaquée de toutes parts, & non moins vivement défendue. Les aſſiégés, inſtruits & animés par le danger preſſant & l'extrême néceſſité, inventoient tous les jours de nouveaux moiens de ſe défendre, & de repouſſer l'ennemi. Ils rendoient inutiles les traits que les baliſtes lançoient contre eux, par des roues tournantes qui les briſoient ou les détournoient ailleurs. Ils amortiſſoient la violence des pierres, en leur oppoſant des eſpéces de voiles & de rideaux d'une matiére molaſſe, & qui cédoit aiſément. Pour incommoder de leur côté les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des corbeaux, des grappins, des faulx, des mains de fer, à des ſolives, ou à des poutres : puis aiant bandé leurs machines faites comme des

arbalêtes, & ajusté dessus au lieu de fleches ces grosses piéces de bois, ils les décochoient tout-à-coup contre les ennemis. Elles écrasoient les uns par leur poids; & les crocs ou les faulx pendantes dont elles étoient garnies déchiroient les autres, & endommageoient même considérablement les vaisseaux. Ils avoient aussi des boucliers d'airain, qu'ils tiroient tout rouges du feu, les remplissoient de sable embrasé, & les jettoient promtement de dessus la muraille sur les ennemis. Les Macédoniens ne craignoient rien tant que cette derniére invention. Car, dès que ce sable ardent avoit atteint la chair par le défaut de la cuirasse, il pénétroit jusqu'aux os, & s'y attachoit tellement qu'on ne le pouvoit tirer: de sorte que les soldats, jettant leurs armes & déchirant leurs habits, demeuroient sans défense exposés aux coups des ennemis.

Ce fut alors qu'Alexandre, rebuté d'une si vigoureuse défense, délibéra sérieusement s'il ne devoit point lever le siége, & passer en Egypte. Car, après avoir couru toute l'Asie avec une rapidité incroiable, il se voioit là

malheureusement arrêté, & perdoit autour d'une ville seule l'occasion d'exécuter tant d'autres projets de plus grande importance. D'un autre côté, il considéroit que ce seroit une grande bréche à sa réputation qui lui avoit plus servi que ses armes, de laisser Tyr derriére lui comme une marque qu'on pouvoit lui résister. Il résolut donc de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires, qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Il se donna un second combat naval, où les Tyriens, après s'être battus en gens de cœur, furent enfin obligés de se retirer vers la ville avec toute leur flote. Le Roi les suivit en queue, sans pouvoir néanmoins entrer dans le port, étant repoussé à coup de traits qu'on lui tiroit du haut des murs : mais il prit, ou coula à fond, un grand nombre de leurs vaisseaux.

Alexandre, après avoir donné deux jours à ses troupes pour se reposer, fit avancer sa flote & ses machines pour l'assaut général. L'attaque & la défense furent encore plus vives qu'elles ne l'avoient été jusques-là. Le courage croissoit à proportion du danger,

Animés de part & d'autre par les motifs les plus puiſſans, ils ſe battoient comme des lions. Quand les béliers eurent abbattu quelques pans de murailles, & qu'on eût jetté les ponts, les Argyraſpides montent courageuſement à la brêche, aiant à leur tête Adméte, l'un des plus braves Officiers de l'armée, qui fut tué d'un coup de pertuiſane pendant qu'il encourageoit les ſiens. La préſence du Prince, & encore plus ſon exemple, animoient les troupes. Il monta lui-même ſur une des tours qui étoit fort haute, & s'expoſa au plus grand péril où jamais ſon courage l'eût porté. Car étant d'abord reconnu aux marques roiales & à la richeſſe de ſes armes, il ſervit de but à tous les traits des ennemis. Là il fit des prodiges de bravoure. Il tua à coup de javelot pluſieurs de ceux qui défendoient la muraille : puis les joignant de plus près, il renverſa dans la ville ou dans la mer les uns à coups d'épée, les autres avec ſon bouclier, parce que la tour d'où il combattoit touchoit preſque au mur. Il y paſſa bientôt par le moien des pontons, & ſuivi de ſa Nobleſſe, il ſe rendit maître de deux tours, &

de l'espace qui étoit entre-deux. Déja les béliers avoient fait bréche en plusieurs endroits, l'armée navale avoit forcé le port, & quelques-uns des Macédoniens s'étoient saisis des tours qu'ils trouvérent abandonnées. Les Tyriens, voiant les ennemis maîtres de leur rempart, se retirérent vers la place d'Agénor, où ils firent ferme : mais Alexandre, survenant avec son régiment des gardes, en tua une partie, & chassa l'autre. En même tems, la ville étant prise du côté du port, les Macédoniens couroient par tout, & n'épargnoient personne, irrités de la longue résistance des assiégés, & du mauvais traitement qu'on avoit fait à quelques-uns de leurs compagnons qui avoient été pris au retour de Sidon, & jettés en bas du mur après avoir été égorgés à la vûe de toute l'armée.

Les Tyriens se voiant accablés de tous côtés, les uns s'enfuient aux temples implorant le secours des dieux, les autres s'enfermant dans leurs maisons préviennent le vainqueur par une mort volontaire, d'autres enfin se lancent sur l'ennemi résolus de vendre chérement leur vie. La plupart

étoient montés sur les toits, & jettoient des pierres, & tout ce qui leur venoit à la main, sur ceux qui avançoient dans la ville. Le Roi commanda qu'on fît main-basse sur tous les habitans, à la réserve de ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples, & qu'on mît le feu par tout. Quoique cet ordre eût été publié à son de trompe, aucun de ceux qui portoient les armes n'eut recours aux asyles. Les temples n'étoient pleins que des filles & des enfans qui étoient restés dans la ville. Les vieillards se tenoient à l'entrée de leurs maisons, n'attendant que l'heure d'être immolés à la fureur du soldat. Il est vrai que les Sidoniens qui se trouvérent dans le camp d'Alexandre, en sauvérent beaucoup. Car étant entrés dans la ville pêle-mêle avec les victorieux, & se ressouvenant de l'affinité qu'ils avoient avec les Tyriens, parce qu'on tenoit qu'Agénor avoit fondé les villes de Sidon & de Tyr, ils en menérent plusieurs secrettement dans leurs vaisseaux, & les transportérent à Sidon. Il y en eut jusqu'à quinze mille qui furent, par cette officieuse tromperie, dérobés à la rage du vainqueur; &

l'on peut juger combien le carnage fut grand, puisqu'il fut trouvé jusqu'à six mille soldats taillés en piéces sur le rempart de la ville. Mais la colére du Roi n'étant pas encore assouvie, il fit voir un spectacle horrible aux yeux mêmes des vainqueurs. Car deux mille hommes étant restés du massacre après qu'on fut las de tuer, il les fit attacher en croix le long du rivage de la mer. Il pardonna aux Ambassadeurs de Carthage qui étoient venus dans leur métropole, selon l'ancienne coutume, pour offrir à Hercule un sacrifice annuel. Le nombre des prisonniers, tant habitans qu'étrangers, monta à trente mille personnes : ils furent tous vendus. La perte, du côté des Macédoniens, fut très médiocre.

Alexandre sacrifia à Hercule, & conduisit la cérémonie avec toutes ses troupes sous les armes : & la flote en fit autant de son côté. Il célébra aussi des Jeux Gymniques en l'honneur du même dieu, & dans son temple. Pour ce qui regarde la statue d'Apollon dont on a parlé, il lui fit ôter ses chaînes, lui rendit sa premiére liberté, & ordonna que ce Dieu seroit honoré desormais sous le surnom de *Philalexan-*

AN.M.3672.
AV.J.C.332.

der, c'eſt-à-dire, *Ami d'Alexandre.* Si l'on en croit Timée, les Grecs commencérent à lui rendre ce culte ſolennel comme à l'auteur de la priſe de Tyr, arrivée le jour & l'heure même que les Carthaginois avoient enlevé cette ſtatue à ceux de Géle. La ville de Tyr fut priſe après ſept mois de ſiége, vers la fin de Septembre.

C'eſt ainſi qu'achevérent de s'accomplir les menaces que Dieu avoit prononcées contre la ville de Tyr par la bouche de ſes Prophétes. Nabucodonoſor en avoit commencé l'exécution par le ſiége & la priſe de cette ville. Alexandre y mit le comble par la déſolation qui vient d'être décrite. Comme ce double événement eſt un des faits de l'hiſtoire les plus conſidérables, & que l'Ecriture Sainte nous en a marqué des circonſtances très-ſinguliéres, j'eſſaierai de réunir ici ſous un même point de vûe tout ce qu'elle nous apprend de la ville de Tyr : ſa puiſſance, ſes richeſſes, ſa fierté, ſon irréligion; les différentes punitions dont Dieu châtie ſon orgueil & ſes autres vices; enfin un dernier rétabliſſement, mais d'une eſpéce toute différente des autres. Il me ſemble que je reſpire, lorſ-

qu'à travers cette foule d'histoires profanes que me fournit le paganisme, & où régne par tout un profond oubli de Dieu, pour ne rien dire de plus; l'Ecriture Sainte se présente à moi, & me dévoile les secrets desseins de Dieu sur les roiaumes & sur les empires, & m'apprend ce qu'on doit penser de ce qui paroit le plus grand & le plus estimable aux yeux des hommes.

Mais, avant que de raporter les prophéties qui regardent Tyr, je donnerai ici un petit abrégé de l'histoire de cette fameuse ville, qui pourra contribuer à mieux entendre les prophéties.

Tyr avoit été bâtie par les Sidoniens deux cens quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. C'est pour cela qu'elle est appellée dans Isaïe *la fille de Sidon*. Elle surpassa bientôt sa mere en grandeur, en puissance, & en richesses.

AN.M. 2752. AV. J.C. 1252. *Joseph. Antiq. lib. 8. cap. 3.*

Elle fut assiégée par Salmanasar, & résista, quoique seule, aux flotes combinées des Assyriens & des Phéniciens; ce qui augmenta beaucoup son orgueil.

AN.M. 3285. AV. J.C. 719. *Joseph. Antiq. l. 9. c. 14.*

Nabucodonosor mit le siége devant Tyr lorsqu'Ithobale en étoit roi. Il ne la prit que treize ans après. Mais

AN M. 3432. AV. J.C. 572. *Joseph. An*

Aq. lib. 10. c. 11. avant sa prise, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondemens, & n'a plus été depuis qu'un simple village, connu sous le nom de *Palæ-Tyrus*, ou l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle étoit dans cet état de grandeur & de puissance, lorsqu'Alexandre l'assiégea & la prit. Et là commencent les 70 années d'obscurité & d'oubli où elle devoit demeurer selon Isaïe. Il est vrai qu'elle fut bientôt rétablie, parce que les Sidoniens qui entrérent dans la ville avec les troupes d'Alexandre, sauvérent dans leurs vaisseaux quinze mille de ses citoiens, qui après leur retour s'appliquérent au commerce, & relevérent avec un soin infatigable les ruines de leur patrie; outre que les femmes & les enfans, qui avoient été envoiés à Carthage, & mis en sûreté, y revinrent aussitôt. Mais Tyr alors étoit réduite à son île. Son commerce ne s'étendoit qu'aux villes voisines, & elle avoit perdu l'empire de la mer. Et lorsque, dix-huit ans après, Antigonus en fit le siége

fiége avec une nombreuſe flote, il ne paroit pas que les Tyriens lui aient oppoſé aucunes forces maritimes. Ce ſecond ſiége, qui la mit une ſeconde fois en ſervitude, la fit retomber dans l'oubli dont elle s'efforçoit de ſortir ; & cet oubli dura auſſi lontems qu'il avoit été prédit par Iſaïe.

Quand ce terme fut expiré, Tyr reprit ſon ancien crédit, & en même tems ſes anciens vices, juſqu'à ce qu'enfin, convertie par la prédication de l'Evangile, elle devint une ville ſainte & religieuſe. L'Ecriture Sainte nous apprend une partie de ces changemens ; & c'eſt ce qu'il s'agit maintenant de faire voir.

Avant la captivité des Juifs à Babylone, Tyr paſſoit pour une des plus anciennes & des plus floriſſantes villes du monde. Son induſtrie, & l'avantage de ſa ſituation, l'avoient rendu maîtreſſe de la mer, & le centre du commerce de tout l'univers. Depuis les extrémités de l'Arabie, de la Perſe, & des Indes, juſques aux côtes les plus reculées de l'Occident ; depuis la Scythie & les contrées ſeptentrionales juſqu'à l'Egypte, l'Ethiopie, & les pays méridionaux ; toutes les nations

Ezech. c. 26 & 27. entiers.

Ezech. c. 27. v. 4-25.

contribuoient à augmenter ses richesses, son éclat, & sa puissance. Non-seulement tout ce qui se trouvoit dans ces diverses régions de nécessaire & d'utile à la société, mais ce qu'on y voioit de rare, de curieux, de magnifique, de précieux, & de plus propre à nourrir les délices & le faste, tout se portoit à ses marchés. Et elle de son côté, comme d'une source commune, le répandoit dans tous les roiaumes, & leur communiquoit l'air contagieux de sa corruption, en leur inspirant l'amour des commodités, de la vanité, du luxe, & des délices.

Ezech. chap. 26. v. 17. ch. 27. v. 3. 4. 25-32. 33.

Un long cours de tant de prospérités avoit fortifié l'orgueil de Tyr. Elle se regardoit avec complaisance comme la Reine des villes, qui porte sur le front le diadéme, qui a pour correspondans les plus illustres Princes, dont les riches négocians disputent le rang aux têtes couronnées, qui voit dans son alliance ou sous sa dépendance toutes les puissances maritimes, & qui s'est rendu nécessaire ou redoutable à tous les peuples.

A des dispositions si criminelles Tyr venoit de mettre le comble par son impiété contre Dieu, & par son

inhumanité contre son peuple. Elle *Ibid. v. 2.*
s'étoit réjouie de la ruine de Jérusalem, en s'écriant d'un ton d'insulte : [a] *Voila donc les portes de cette ville si pleine de peuples brisées; ses habitans viendront à moi, & je m'aggrandirai de ses ruines maintenant qu'elle est déserte.* Elle ne s'étoit pas contentée de réduire les Juifs en servitude malgré l'alliance qu'elle avoit avec eux, de les vendre aux nations, & de les livrer à leurs plus cruels ennemis. Elle [b] s'étoit encore emparée de l'héritage du Seigneur, & avoit enlevé de son temple ce qu'il y avoit de plus précieux pour en enrichir les temples de ses idoles. *Joel. c. 3. v. 28.* *Amos. c. 1. v. 9. 10.*

C'est cette irréligion & cette dureté qui attireront sur Tyr la vengeance divine. C'est à cause de la confiance qu'elle a en ses forces, en sa sagesse, en ses richesses, en ses alliances, que Dieu a résolu de l'abbattre. Il [c] aménera contre elle Nabucodonosor, ce *Joel. c. 3. v. 4. 7.* *Amos. c. 1. v. 9. 10.* *Jerem. c. 47. v. 2. 6.* *Ezech. c. 26.*

[a] Euge, confractæ sunt portæ populorum, conversa est ad me: implebor, deserta est.

[b] Argentum meum & aurum tulistis ; & desiderabilia mea & pulcherrima intulistis in delubra vestra. *Joel.*

[c] Ecce ego adducam ad Tyrum Nabucodonosor regem Babylonis ab aquilone, regem regum, cum equis, & curribus, & equitibus, & cœtu populoque magno.... Et dissipabunt muros Tyri, & destruent turres ejus. *Ezech. 26. v. 7. & 4.* *v. 3. 12. & 19. c. 27. v. 27. 34.*

Roi des Rois, pour l'inonder par ses troupes nombreuses comme par des eaux débordées, pour renverser ses rempars, pour ruiner ses superbes palais, pour livrer au pillage ses marchandises & ses trésors, & pour la raser jusqu'aux fondemens, après y avoir fait mettre le feu, & en avoir exterminé ou dispersé les habitans.

Ezech. c. 26. v. 15-18. & c. 27. v. 33-36. Isai. c. 23. v. 8. 9.

Par cette chute si imprévûe il apprendra à toutes les nations étonnées, que c'est par les révolutions les plus incroiables des Etats qu'il manifeste plus clairement sa Providence, & que sa volonté seule régle les entreprises des hommes, & les tourne où il lui plait pour humilier les superbes.

MAIS TYR, après avoir réparé ses pertes & relevé ses ruines, avoit oublié sa première humiliation, & les crimes qui la lui avoient attirée. Elle continuoit d'être flatée de la gloire de posséder l'empire de la mer; d'être le siége du trafic de toutes les nations; d'avoir donné naissance aux plus célébres colonies; de porter dans son sein [a] des marchands, qui par leur crédit, leur opulence, & leur splendeur,

Isai. c. 23. v. 3. 4. 7. 8. 12.

a Cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ. *Isai.* 23. 8.

égaloient les Princes, & les Grands de la terre ; d'avoir [a] un Roi qu'on pouvoit justement appeller le dieu de la mer ; de remonter par son antiquité jusqu'aux tems les plus reculés ; d'avoir acquis par une longue suite de siécles une espéce d'éternité, & d'être en droit de s'en promettre une égale pour l'avenir.

Mais puisque cette ville, corrompue par l'orgueil, par l'avarice, par le luxe, n'a pas profité de la premiére leçon que Dieu lui avoit donnée par le Roi de Babylone, & qu'accablée de toutes les forces de l'Orient elle n'a pas appris à ne plus mettre sa confiance dans les faux appuis de sa grandeur : Dieu lui prédit un autre châtiment, qu'il lui envoiera de l'Occident près de quatre cens ans après le premier. Sa perte viendra de la terre de Céthim, c'est-à-dire de la Macédoine, d'un roiaume foible, obscur, méprisé peu d'années auparavant, & d'où elle ne l'auroit jamais attendue. *Pleine* [a] *de sa haute sagesse, fiére* de ses

Isai. 23. 12.

Isai. c. 23. *v.* 11. 12.

Isai. 23. 1. 1. *Maccab. c.* 1. *v.* 1.

Zachar. c. 9. *v.* 2-5.

a Elevatum est cor tuum, & dixisti : Deus ego sum. .... Sedi in corde maris. *Eze. h. c.* 28. *v.* 2.

b Tyrus & Sidon assumpserunt sibi sapientiam valde, & ædificavit Tyrus munitionem suam, & coacervavit argentum quasi humum, & aurum

forces navales, *de ses richesses immenses qu'elle a amassées par monceaux comme on fait la boue des rues*, & protégée par toute la puissance de l'Empire des Perses, elle ne voit pas ce qu'elle peut avoir à craindre de ces nouveaux ennemis, qui, éloignés par leur situation, sans argent, sans force, sans réputation; n'aiant ni ports sur leurs côtes, ni vaisseaux, ni science de la marine, ne peuvent rien entreprendre contre elle avec leurs troupes de terre.

Isai. c. 23. v. 10. 11-13. Elle se croit imprenable, parce qu'elle est défendue par de hautes fortifications, & qu'elle est environnée de toute part de la mer comme d'un fossé & d'une ceinture. Mais Alexandre, en comblant le bras de mer qui la sépare de la terre ferme, lui [a] enlevera sa ceinture, & renversera les rampars qui lui servoient de seconde enceinte.

Tyr, ainsi dégradée de sa dignité de Reine & de ville libre, n'aiant plus ni diadéme ni ceinture, sera réduite pendant 70 ans à l'humiliation

ut lutum platearum. Ecce Dominus possidebit eam, & percutiet in mari fortitudinem ejus: & hæc igni devorabitur. *Zach.*

a Non est cingulum ultra tibi. *Isai.*

d'une esclave. *C'est le Seigneur des armées qui en a prononcé l'arrêt* : & qui l'exécutera, *pour flétrir toute la gloire des superbes, & pour faire tomber dans l'ignominie tous ceux qui brilloient dans le monde avec le plus d'éclat.* Sa chute entrainera celle du commerce général, & elle deviendra pour toutes les villes maritimes un sujet de douleur & de gémissemens, en leur faisant perdre les moiens présens & les espérances futures de s'enrichir.

Isai. 23. 9.

Isai. c. 23. v. 1. 11. & 14.

Pour prouver sensiblement à Tyr que la prédiction de sa ruine n'a rien d'incroiable, & que toute la force & toute la sagesse des hommes ne peuvent rien pour détourner ou pour arréter les châtimens que Dieu a préparés à l'orgueil & à l'abus des richesses; Isaie lui présente l'exemple de Babylone, dont le renversement auroit dû lui servir d'instruction. Cette * ville où Nemrod a jetté les fon-

Isai. c. 23. v. 13. & 14.

a Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, & ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ.

* *Voila la terre des Caldéens exposée à vos yeux. Ce peuple n'est déja plus. Assur en avoit été le fondateur. On y avoit élevé des forteresses, mais pour servir de retraite aux bêtes sauvages. On y avoit bâti des palais, mais Dieu les a ruinés.* Autrem. *les a réduits à des cabanes. Criez, hurlez, vaisseaux de la mer.*

demens de son empire, étoit la plus ancienne du monde, la plus peuplée, la plus embellie d'édifices publics & particuliers. Elle étoit la capitale du premier Empire qui ait jamais été, & née pour commander à toute la terre, qui ne paroissoit habitée que par les familles sorties de son sein comme autant de colonies dont elle étoit la mere. Cependant elle n'est plus, dit le Prophéte, ni elle, ni son Empire. On y avoit multiplié les rempars & les citadelles, pour en rendre l'attaque même impossible. On y avoit bâti de superbes palais, pour éterniser les noms de ses citoiens. Mais toutes ces fortifications, dans les desseins de Dieu, n'étoient que des mazures préparées aux bêtes sauvages ; & ces édifices étoient condannés à tomber en poudre, ou à être réduits à de simples cabanes.

Après un tel exemple, continue le Prophéte, Tyr, qui est une ville si inférieure en tant de maniéres à Babylone,* osera-t-elle espérer que les menaces de Dieu contre elle seront moins réelles pour lui ôter l'Empire

parce que toute votre force est détruite. Isai. c. 23. v. 13 & 14. traduise-lon l'hébreu.

de la mer, & briser ses forces navales ?

Pour [a] lui faire mieux sentir l'abus qu'elle a fait de la prospérité, Dieu la tiendra dans l'humiliation & l'oubli pendant soixante-dix ans. Mais après ce tems d'obscurité, elle cherchera à reparoitre dans le monde comme une courtisanne pleine d'attraits & d'artifices, [b] qui ne pense qu'à corrompre la jeunesse, & qu'à flater les passions. Elle emploiera les fraudes, la séduction, les appas, pour relever son commerce. Elle fera le tour du monde pour amasser ce qui est rare & délicieux en chaque pays ; pour enchanter les nations par l'amour & l'admiration du superflu, du magnifique ; pour leur inspirer l'aversion de la simplicité, de la frugalité, des anciennes mœurs. Et elle mettra tout en usage pour renouer ses anciennes liaisons, pour regagner la confiance de ses premiers correspondans, & pour récompenser par une prom-

Isai. c. v. 15.

v. 16.

a Et erit in die illa : In oblivione eris, ô Tyre, septuaginta annis... Post septuaginta autem annos erit Tyro quasi canticum meretricis.

b Sume citharam, circui civitatem, meretrix oblivioni tradita : bene cane, frequenta canticum, ut memoria sit tui.

te abondance la stérilité de soixante-dix ans.

v. 17. Ainsi [a] à proportion que Dieu donnera à Tyr des facilités pour rétablir son négoce & son crédit, elle retournera à son trafic honteux, qu'il avoit voulu faire cesser, en lui ôtant tous les biens dont elle faisoit un si pernicieux usage.

v. 18. Mais [b] enfin Tyr, convertie par l'Evangile, ne sera plus le scandale de l'univers. Elle ne sacrifiera plus son travail à l'idolatrie des richesses, mais au culte du Seigneur, & au soulagement de ceux qui le servent. Elle ne les rendra plus stériles en les retenant, mais elle les répandra comme une semence féconde dans les mains des fidéles & des Ministres de l'Evangile.

Un des desseins de Dieu dans les prophéties que nous venons de raporter, est de nous donner une juste idée d'un commerce, dont l'avarice est l'u-

a Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, & reducet eam ad mercedes suas: & rursum fornicabitur cum universis regnis terræ super faciem terræ.

b Et erunt negotiationes ejus & mercedes ejus sanctificatæ Domino. Non condentur, neque reponentur, quia his qui habitaverint coram Domino, erit negotiatio ejus, ut manducent in saturitatem, & vestiantur usque ad vetustatem.

nique motif, & dont les délices, la vanité, & la corruption des mœurs sont le fruit. Nous regardons les villes qu'un tel commerce enrichit, (& il en est de même des particuliers) comme plus heureuses que les autres, comme dignes d'envie, comme méritant par leur industrie, par leur travail, & par le succès de leurs soins & de leur conduite, d'être proposées aux autres comme des modéles. Mais Dieu nous les représente au contraire sous l'idée honteuse d'une femme sans vertu & sans pudeur, qui ne pense qu'à séduire & qu'à corrompre la jeunesse, qui ne flate que les passions & les sens, qui est ennemie de la modestie & de tout sentiment d'honneur, & qui effaçant de son front tout vestige de honte, fait gloire de son ignominie. Il ne s'ensuit pas de là que le trafic soit mauvais en lui-même. On doit séparer du fonds essentiel du commerce, juste & légitime quand on en use bien, les passions des hommes qui s'y mélent, & qui en pervertissent l'ordre & la fin. Tyr, devenue chrétienne, apprend aux Négocians la conduite qu'ils doivent garder dans leur trafic, & l'usage qu'ils doivent faire de leurs gains.

§. VII.

Secondes Lettres de Darius à Alexandre. Voiage de celui-ci à Jérusalem. Honneurs qu'il rend au grand Prêtre Jaddu. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardoient. Le Roi accorde de grands priviléges aux Juifs; en refuse de pareils aux Samaritains. Il assiége & prend Gaza: entre en Egypte, & s'en rend maître: commence à y bâtir Alexandrie: passe en Libye, visite le temple de Jupiter Ammon, & se fait declarer le fils de ce dieu. Il retourne en Egypte.

Plut. in Alex. p. 681. Q. Curt. lib. 4 cap. 5. Arrian. lib. 2. p. 10.

PENDANT qu'Alexandre étoit encore occupé au siége de Tyr, il avoit reçu une seconde lettre de Darius, qui enfin le traitoit de Roi. » Il lui offroit » dix mille talens (trente millions) » pour la rançon des Princesses captives, avec sa fille Statira en mariage, & tout le pays qu'il avoit conquis jusqu'à l'Euphrate. Il le faisoit » souvenir de l'inconstance de la fortune, & étaloit avec pompe les » forces immenses qui lui restoient. » Croioit-il que ce fût une chose aisée » de passer l'Euphrate, le Tigre, l'A-

» raxe, & l'Hydaspe, qui étoient com-» me autant de remparts de son empi-» re ? Qu'il ne seroit pas toujours en-» fermé dans des rochers & des défi-» lés : qu'il faloit se voir en rase cam-» pagne, où Alexandre auroit honte » de paroitre devant lui avec une poi-» gnée de gens. » Le Prince aiant mis l'affaire en délibération, Parménion étoit d'àvis d'accepter ces offres, & dit que pour lui il le feroit, s'il étoit Alexandre. *Et moi aussi*, reprit Alexandre, *si j'étois Parménion.* Il répondit, » Qu'il n'avoit pas besoin de l'argent » de Darius. Qu'il avoit mauvaise gra-» ce d'offrir ce qui n'étoit plus à lui, » & de vouloir partager ce qu'il avoit » entiérement perdu. Que s'il étoit le » seul qui ignorât qui d'eux étoit le » Maître, il s'en pouvoit éclaircir par » une bataille. Qu'il n'espérât pas » épouvanter par le nom de ses fleu-» ves celui qui avoit passé tant de mers. » Qu'en quelque lieu qu'il pût s'en-» fuir, il sauroit bien le suivre à la tra-» ce. » Darius aiant reçu cette réponse, perdit tout espérance d'accommodement, & se prépara tout de nouveau à la guerre.

De Tyr Alexandre marcha à Jéru- *Joseph. Antiq. 11. 8.*

salem, dans le dessein de ne la pas mieux traiter que Tyr; & voici ce qui lui fit prendre cette résolution. Les Tyriens étoient tellement occupés du commerce, qu'ils négligeoient tout-à-fait l'agriculture, & tiroient presque tout leur blé & les autres denrées de
Act. 12. 20. leur voisinage. La Galilée, la Samarie, & la Judée, étoient les pays qui leur en fournissoient le plus. Quand Alexandre forma le siége de leur ville, il fut obligé de tirer des vivres des mêmes lieux. Il envoia donc des Commissaires sommer les habitans de ces pays-là de se soumettre, & de fournir aux besoins de son armée. Les Juifs s'en excusérent, sur ce qu'ils avoient prété serment de fidélité à Darius; & persistérent à répondre, que tandis qu'il vivroit, ils ne pouvoient pas reconnoitre d'autre maître. Rare exemple de fidélité, & digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu! Les Samaritains ne firent pas comme eux. Ils se soumirent de bonne grace à Alexandre, & lui envoiérent même huit mille hommes, pour le servir au siége de Tyr, & ailleurs. Pour l'intelligence de ce qui suit, il paroit nécessaire d'exposer ici en peu de mots

l'état où étoient pour lors les Samaritains, & la cause de l'extrême aversion qui étoit entre eux & les Juifs.

J'ai marqué ailleurs que les Samaritains ne descendoient point des Israélites, mais que c'étoit une colonie de peuples idolatres, tirés des pays au-dela de l'Euphrate, qu'Asarraddon roi des Assyriens, après la ruine du roiaume des dix Tribus, avoit envoiés pour habiter dans les villes de Samarie. Ces peuples, appellés *Cuthéens*, mélérent le culte du Dieu d'Israel à celui de leurs idoles; & se montrérent toujours ennemis des Juifs. Cette haine éclata sur tout depuis le retour de la captivité de Babylone, avant & depuis le rétablissement du temple. *Tome II. hist. des Assyr.*

Malgré la réforme que le saint homme Néhémie avoit établie à Jérusalem au sujet des mariages avec des filles étrangéres, le mal avoit si fort gagné, que la maison Pontificale, qui devoit être la plus pure de ces mélanges criminels, s'en trouva elle-même souillée. Un des fils de Joiada le souverain Sacrificateur, que Joséphe nomme Manassé, avoit épousé la fille de Sanaballat l'Horonite; & son exemple avoit été suivi par beaucoup d'au- *2. Esdr. 13. 28.*

tres. Néhémie, plein de zêle pour la loi du Seigneur si indignement violée, condanna sans exception tous ceux qui avoient pris des femmes étrangéres à les répudier sans délai, ou à quitter le pays. Manassé aima mieux prendre le parti de l'exil, que de se séparer de sa femme. Il se retira à Samarie, où il fut suivi par quantité d'autres aussi opiniâtres que lui dans leur rébellion; & il les y établit sous la protection de Sanaballat son beau-pere, qui en étoit Gouverneur.

Joseph. Antiquit.

Ce dernier obtint de Darius Nothus, que la guerre entre l'Egypte & la Perse obligea apparemment de venir en Phénicie, la permission de bâtir sur le mont Garizim près de Samarie un temple semblable à celui de Jérusalem, & d'en donner la sacrificature à son gendre Manassé. Depuis ce tems-là, Samarie devint le refuge & l'asyle de tous les mécontens de Judée. Et c'est ce qui mit le comble à l'animosité des Juifs contre les Samaritains, quand ils virent que ceux-ci, malgré la défense expresse de la Loi, qui fixoit à Jérusalem le culte solennel du Dieu d'Israel, avoient élevé autel contre autel & temple contre temple,

& qu'ils donnoient retraite à tous ceux qui quittoient Jérusalem pour éviter les poursuites qu'on faisoit contr'eux à cause des violemens de la Loi dont ils s'étoient rendu coupables.

Voila quel étoit l'état de la Judée, quand Alexandre forma le siége de Tyr. Les Samaritains alors, comme on l'a dit, lui envoiérent un corps de troupes assez considérable : les Juifs ne crurent pas pouvoir se soumettre à lui tant que Darius, à qui ils avoient juré fidélité, seroit en vie.

Alexandre, peu accoutumé à un tel langage, sur-tout depuis ses victoires, & croiant que tout devoit plier devant lui, résolut, dès qu'il eut emporté Tyr, d'aller punir les Juifs de leur desobéissance avec autant de rigueur, qu'il avoit puni celle des Tyriens.

Dans un danger si pressant, Jaddus le Grand Prêtre qui gouvernoit sous les Perses, se voiant exposé avec tout le peuple à la colére du Vainqueur, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des priéres publiques pour implorer son secours, & lui offrit des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, & lui dit » de faire ré- » pandre des fleurs dans la ville, de

» faire ouvrir toutes les portes, & » d'aller revêtu de ses habits pontifi- » caux avec tous les Sacrificateurs aussi » revêtus des leurs, & tous les autres » vêtus de blanc, au-devant d'Alexan- » dre sans rien appréhender de ce Prin- » ce, parce qu'il les protégeroit. Ces ordres furent exécutés ponctuellement. Cette auguste procession, dès le lendemain, s'avança hors de la ville jusqu'à un endroit élevé qu'on appelloit * *Sapha*, d'où l'on découvroit tout le plat pays, aussi bien que le temple & la ville de Jérusalem. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Les Syriens & les Phéniciens qui étoient dans son armée, ne doutoient point que dans la colére, où étoit ce Prince, il ne fît une punition exemplaire du Grand Sacrificateur, & qu'il n'allât pour détruire cette ville, comme il avoit détruit celle de Tyr ; & pleins de joie, ils s'attendoient à repaître leurs yeux des malheurs d'une nation qu'ils haïssoient mortellement. Quand les Juifs apprirent que le Roi étoit proche, ils allérent au-devant de lui de la maniére pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frapé à la vûe

* *Le mot hébreu* Sapha *signifie découvrir de loin, comme on fait de dessus une tour ou une guérite.*

du Souverain Sacrificateur, qui portoit sur la tiare & sur le front une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu étoit écrit. Dès qu'il l'aperçut, plein d'un profond respect il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguste, & salua le Grand Prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs s'étant assemblés autour d'Alexandre, élevérent leur voix pour lui souhaiter toute sorte de prospérités. La surprise de tous les assistans fut inexprimable. A peine en croioient-ils le témoignage de leurs propres yeux, & ils ne comprenoient rien à un spectacle qui renversoit toutes leurs idées, & qui étoit contre toute vraisemblance.

Parménion, qui ne pouvoit revenir de son étonnement, demanda au Roi d'où venoit donc que lui, qui étoit adoré de tout le monde, adoroit le Grand Sacrificateur des Juifs. Ce n'est » pas, lui répondit Alexandre, le » Grand Sacrificateur que j'adore, mais » c'est le Dieu de qui il est le ministre. » Car, lorsque j'étois encore à Die en » Macédoine, & que l'esprit plein du » grand dessein de la guerre contre la » Perse, je délibérois par quel moien » je pourrois conquérir l'Asie, ce mê-

» me homme, & avec les mêmes ha-
» bits, m'apparut en songe, m'exhor-
» ta à ne rien craindre, me dit de paſ-
» ſer hardiment le détroit de l'Helleſ-
» pont, & m'aſſura que ſon Dieu mar-
» cheroit à la tête de mon armée, &
» me feroit vaincre l'armée des Per-
» ſes. » Alexandre ajouta, qu'il n'avoit pas plutôt aperçu ce Prêtre, qu'il l'avoit reconnu à ſon habit, auſſi bien qu'à ſa taille, à ſon air, & à ſon viſage, pour la même perſonne qui lui étoit apparue à Die: qu'il ne pouvoit douter que ce ne fût par les ordres & ſous la conduite de Dieu qu'il avoit entrepris cette guerre: qu'il ſe tenoit aſſuré deſormais de vaincre Darius, & de détruire l'empire des Perſes; & que c'étoit pour cela qu'il adoroit ce Dieu en la perſonne de ſon Prêtre. Alexandre, après avoir ainſi répondu à Parménion, embraſſa le Grand Sacrificateur & les autres Prêtres, marcha enſuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jéruſalem, monta au temple, & offrit des ſacrifices à Dieu en la maniére que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le faloit faire.

Le Grand Prêtre lui fit voir enſuite les endroits de la prophétie de Daniel

qui le regardoient. J'en raporterai ici un précis, qui fera voir combien les événemens les plus reculés sont présens à Dieu.

Dieu manifeste par le prophéte Daniel, Que [a] la grandeur, l'empire, & la gloire, sont à lui ; qu'il les communique à qui bon lui semble, & les retire de même pour en punir l'abus : Que sa sagesse & sa puissance président seules au cours des événemens de tous les siécles : Qu'il change, selon son bon plaisir, la face du monde : Qu'il y établit de nouveaux roiaumes, & qu'il brise les anciens, & [b] en fait disparoitre jusqu'aux traces, avec la même facilité que le vent emporte la menue paille hors de l'aire.

Dan. c. 2. 20. 21. 37.

Ibid. 2. 35.

Le dessein de Dieu, en soumettant les Etats à ces éclatantes révolutions, est d'apprendre aux hommes, Qu'ils [c] ne sont tous devant lui que comme

Ibid. 4. 32. 34. 3. 100.

a Sapientia & fortitudo ejus sunt. Et ipse mutat tempora, & ætates: transfert regna atque constituit... Tu rex regum es; & Deus cœli regnum, & fortitudinem, & imperium, & gloriam dedit tibi.

b Tunc contrita sunt & redacta quasi in tavillam æstivæ areæ, quæ rapta sunt vento; nullusque locus inventus est in eis.

c Omnes habitatores terræ apud eum in nihilum reputati sunt: juxta voluntatem enim suam facit tam in virtutibus cœli quàm in habitatoribus terræ; & non est qui resistat manui ejus, & dicat: Quare fecisti?

un néant : Qu'il est seul le Très-haut, le Roi éternel, l'arbitre suprême, qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre avec une souveraine liber-
Dan. 4. 14. té. Pour l'exécution de ce dessein, le Prophéte a voit un Conseil auguste, où les Anges établis surveillans & inspecteurs sur les Etats & sur les Rois, examinent quel usage ceux-ci font de l'autorité que Dieu leur a confiée comme à ses Ministres ; & quand ils en abusent, ces * Esprits, Zélateurs de la gloire de leur Maître, demandent que Dieu punisse leur injustice & leur ingratitude, & qu'il humilie leur orgueil, en les précipitant du trône, & y faisant monter à leur place les derniers d'entre les hommes.

Dan. 7. 2 3. Afin de rendre plus sensibles ces importantes vérités, Dieu montre à Daniel quatre bêtes terribles qui montent hors d'une vaste mer, où les quatre vents se combattent l'un l'autre avec furie ; & sous ces symboles, il

a In sententia vigilum decretum est, & sermo sanctorum, & petitio : donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum, & cuicumque voluerit dabit illud, & humillimum hominem constituet super eum.

* *C'est à la requête de ces Anges que Nabucodonosor fut chassé de la compagnie des hommes, & relegué parmi les bêtes.*

repréſente au Prophéte l'origine, les caractéres, & la décadence des quatre grands Empires, qui doivent ſucceſſivement dominer ſur les peuples de l'univers. Terrible, mais trop véritable image ! Les Empires naiſſent de la confuſion & du tumulte : ils vivent de carnage & de ſang : ils exercent leur pouvoir avec violence & cruauté : ils mettent leur gloire à porter par tout la terreur & les ravages : & malgré tous leurs efforts ils ſont ſujets à des viciſſitudes continuelles, & à des renverſemens inopinés.

Le Prophéte entre enſuite dans un plus grand détail ſur le caractére particulier de chacun de ces Empires. Après avoir repréſenté l'Empire des Babyloniens ſous la figure d'une lionne, & celui des Perſes & des Médes ſous la forme d'un ours avide de proie, il caractériſe la Monarchie des Grecs par des traits plus marqués. Sous l'image d'un [a] léopard marqué de taches, & portant ſur lui quatre ailes & quatre têtes, il dépeint Alexandre, mélé de bonnes & de mauvaiſes qualités; promt

Dan. 7. 4. 5. 6.

a Ecce alia quaſi pardus, & alas habebat quaſi avis quatuor ſuper ſe, & quatuor capita erant in beſtia; & poteſtas data eſt ei.

& impétueux dans ses résolutions ; rapide dans ses conquêtes ; volant plutôt avec la légéreté d'un oiseau de proie, que marchant avec la pesanteur d'une armée chargée de tous les attirails de la guerre ; soutenu par la valeur & la capacité de ses Généraux, dont quatre partagérent entr'eux son empire, après l'avoir aidé à le conquerir.

Dan. 11. 2. A ce tableau le Prophéte ajoute ailleurs de nouveaux traits. Il [a] compte par ordre la succession des Rois de Perse. Il déclare précisément qu'après les trois premiers Rois (c'est-à-dire après Cyrus, Cambyse, & Darius) il s'élévera un quatriéme Roi, qui n'est autre que Xerxès, lequel surpassera en puissance & en richesses tous ses prédécesseurs. Que ce Prince, enflé de l'idée de sa grandeur qui sera montée à son comble, rassemblera tous les peuples de ses Etats immenses, pour les mener à la conquête de la Gréce. Mais le Prophéte ne parlant que de la marche de cette multitude, sans rien dire du succès, donne assez clairement

a Ecce adhuc tres reges stabunt in Persidè, & quartus ditabitur opibus nimiis super omnes ; &, cùm invaluerit divitiis suis, concitabit omnes gentes adversùm regnum Græciæ.

à entendre,

à entendre, que Xerxès, Prince mou, ſans capacité & ſans vigueur, n'exécutera rien de ſes vaſtes projets.

Au contraire, [a] parmi ces mêmes Grecs, attaqués ſans ſuccès par les Perſes, il s'élévera un Roi fort différent de Xerxès : c'eſt Alexandre le Grand. Il ſera plein de valeur & de hardieſſe : il réuſſira dans toutes ſes entrepriſes : il étendra fort loin ſa domination, & ſur les ruines des peuples vaincus il établira une puiſſance à qui rien ne pourra réſiſter. Mais, dans le tems qu'il ſe croira le mieux affermi, il perdra avec la vie le ſouverain pouvoir, ſans laiſſer de poſtérité à qui il le puiſſe tranſmettre. Cette nouvelle Monarchie, perdant tout d'un coup l'éclat & la puiſſance qu'elle avoit ſous Alexandre, ſe partagera vers les quatre vents du ciel. De ſes démembremens, non-ſeulement ſe formeront les quatre grands Roiaumes de l'Egypte, de la Syrie, de l'Aſie Mineure, & de la Macédoine ; mais encore pluſieurs étrangers ou Barbares

Dan. 11. 3. 4.

a Surget verò rex fortis, & dominabitur poteſtate multa, & faciet quod placuerit ei. Et, cùm ſteterit, conteretur regnum ejus, & dividetur in quatuor ventos cœli, ſed non in poſteros ejus, neque ſecundùm potentiam illius, qua dominatus eſt.

en uſurperont des provinces pour en compoſer des Etats.

Daniel. c. 8. Enfin, au chapitre huitiéme, le Prophéte acheve de peindre par des couleurs encore plus vives le caractére, les combats, la ſuite des progrès, l'élévation & la décadence de ces deux Empires rivaux. Par la deſcription qu'il fait d'un Bélier puiſſant qui a deux cornes inégales, il annonce que le premier de ces empires ſera compoſé des Perſes & des Médes; que ſa force conſiſtera dans l'union de ces deux peuples; que l'autorité des Perſes néanmoins ſera ſupérieure à celle des Médes; qu'ils étendront de proche en proche leurs conquêtes, ſans trouver de réſiſtance; qu'ils commenceront par les pouſſer vers l'Occident, en ſubjuguant les Lydiens, les provinces de l'Aſie Mineure, & la Thrace; qu'ils tourneront enſuite leurs armes vers le ſeptentrion, pour ſoumettre une partie des Scythes, & les nations voiſines de la mer Caſpienne; qu'enfin ils chercheront à s'aggrandir vers le Midi, en ſoumettant l'Egypte & l'Arabie; mais qu'ils n'entreprendront rien contre les peuples de l'Orient.

La Monarchie des Grecs eſt enſuite

montrée à Daniel ſous le ſymbole d'un Bouc extraordinaire. Il voit que l'armée des Macédoniens partira de l'Occident pour venir attaquer l'Empire des Perſes : Qu'elle ſera conduite par un Chef plein de force & de gloire : Qu'elle traverſera des eſpaces immenſes de pays pour chercher l'ennemi juſques dans le cœur de ſes Etats : Qu'elle s'avancera contre lui avec tant de rapidité, qu'elle ne paroitra pas toucher à terre : Qu'elle lui portera des coups mortels, qu'elle l'abbattra par des victoires réitérées, & qu'elle détruira la double puiſſance des Perſes & des Médes, ſans qu'aucun Prince, ou allié ou voiſin, ſe mette en peine de venir à leur ſecours.

Mais auſſitôt que cette Monarchie ſera parvenue au comble de la grandeur, Alexandre, qui faiſoit ſa principale force, lui ſera enlevé, & il ſe formera vers les quatre parties du monde quatre Monarchies Grecques, qui ſeront conſidérables ; ſans approcher néanmoins de celle qu'Alexandre avoit fondée.

Eſt-il rien de plus admirable & de plus divin que des prédictions ſi claires, ſi préciſes, ſi détaillées, & qui

vont jusqu'à marquer qu'un Prince mourra sans laisser dans sa maison de successeurs, & que quatre de ses Généraux partageront entr'eux son Empire ? Mais il faut voir ces prédictions dans l'Ecriture même. La Vulgate est assez conforme à l'hébreu, excepté en quelques endroits que je traduirai selon le texte original.

Daniel. cap. 8. v. 1-8. *Etant*, dit Daniel, *au château de Suse, au pays d'Elam, la troisiéme année de Baltazar, je vis un* BELIER *qui se tenoit devant le marais. Il avoit les deux cornes élevées; & l'une l'étoit plus que l'autre, & croissoit peu à peu. Après cela je vis que ce Bélier donnoit des coups de corne contre l'Occident, contre l'Aquilon, & contre le Midi, & toutes les bêtes ne pouvoient lui résister, ni se délivrer de sa puissance. Il fit tout ce qu'il voulut, & devint fort puissant. J'étois attentif à ce que je voiois : & en même tems un* BOUC *vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre : & ce Bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce Bélier qui avoit deux cornes, & qui se tenoit devant la porte; & s'élançant avec une grande impétuosité, il courut à lui de toute sa force. Lorsqu'il fut venu près du Bélier, il l'at-*

taqua avec furie, & le perça de coups. Il lui rompit les deux cornes, sans que le Bélier pût lui résister; & l'aiant jetté par terre, il le foula aux piés, & il ne se trouva personne qui délivrât le Bélier de sa puissance. Le Bouc ensuite devint extraordinairement grand; & étant cru, sa grande corne se rompit; & il se forma quatre cornes considérables au-dessous, vers les quatre vents du ciel.

Il y auroit beaucoup de réflexions importantes à faire sur les prophéties que je viens de raporter. Je les laisse à l'intelligence & à la religion des Lecteurs, & je me contente d'une seule observation, sur laquelle même je n'insisterai pas autant qu'elle le mériteroit.

Dieu préside généralement à tout ce qui arrive dans l'univers, & régle en maître absolu le sort de tous les particuliers, de toutes les villes, de tous les empires: mais il cache les ressorts de sa Sagesse & les merveilles de sa Providence sous le voile des causes naturelles & des événemens ordinaires. Dans tout ce que présente à nos yeux l'histoire profane, siéges & prises de villes, batailles gagnées ou perdues, établissemens ou renversemens d'em-

pires, il ne nous paroit rien que d'humain & de naturel : Dieu ce semble n'y entre pour rien, & l'on seroit tenté de croire qu'il abandonne entiérement les hommes & les peuples à leurs vûes, à leurs talens, & à leurs passions ; à l'exception peutêtre de la nation Juive, qu'il considéroit comme son peuple & comme son propre domaine.

Pour nous épargner une tentation si contraire à la religion & à la raison même, Dieu rompt de tems en tems son silence, dissipe les nuages qui le cachent, & veut bien nous découvrir les ressorts secrets de sa Providence, en faisant prédire par ses Prophétes, lontems avant l'événement, le sort qu'il a préparé aux différens peuples de la terre. Il montre à Daniel l'ordre, la succession, & les différens caractéres des quatre grands Empires ausquels il a résolu de soumettre toutes les nations de l'univers : celui des Babyloniens, celui des Perses & des Médes, celui des Grecs, & enfin celui des Romains.

C'est dans la même vûe qu'il insiste fortement sur les deux plus fameux Conquérans qui aient jamais été, Cy-

rus & Alexandre, l'un fondateur, l'autre destructeur du puissant Empire des Perses. Il fait nommer le premier par son nom deux cens ans avant sa naissance, prédit par la bouche d'Isaïe ses victoires, & marque en détail toutes les circonstances de la prise de Babylone, ausquelles on n'avoit encore rien vû de pareil. Ici, par la bouche de Daniel, il désigne Alexandre, & lui attribue des qualités & des caractéres qui ne conviennent qu'à lui seul, & qui le font connoitre aussi clairement que s'il avoit été nommé.

Ces endroits de l'Ecriture, où Dieu s'explique nettement, doivent nous paroitre bien précieux, & nous servir comme de clés pour entrer dans l'intelligence des voies secrettes par lesquelles il conduit le monde. A la lueur de ces raions de lumiére, un homme raisonnable & religieux doit ouvrir les yeux sur tout le reste, & conclure de tout ce qui est dit des quatre grands Empires, de Cyrus & d'Alexandre, de Babylone & de Tyr, qu'il faut reconnoitre & admirer dans tous les événemens de l'histoire profane l'attention continuelle de Dieu sur tous les hommes & sur tous les Etats,

dont la destinée dépend uniquement de sa sagesse, de sa puissance, & de sa liberté.

On conçoit aisément quelle joie & quelle admiration causérent à Alexandre des prophéties si claires, si détaillées, si avantageuses. Avant que de sortir de Jérusalem, il fit assembler les Juifs, & leur ordonna de lui déclarer quelle grace ils souhaitoient de lui. Ils lui répondirent qu'ils le prioient de leur permettre de vivre selon les loix de leurs peres, & de les exemter en la septiéme année du tribut ordinaire; parce que cette année-là, selon leurs loix, il ne leur étoit pas permis de semer leurs terres, ni de faire par conséquent de recolte. Alexandre leur accorda leur requête. Et sur ce que le Grand Prêtre le pria d'agréer aussi que les Juifs qui étoient dans Babylone & dans la Médie pussent vivre de même selon leurs loix, il le promit avec beaucoup de bonté, & dit que si quelques-uns vouloient le servir dans ses armées, il leur permettoit d'y vivre selon leur religion, & d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi plusieurs s'enrollérent.

A peine étoit-il sorti de Jérusalem,

que les Samaritains vinrent le trouver en grande pompe, & le ſupplier de faire auſſi à leur temple l'honneur d'y aller. Comme ils s'étoient ſoumis de bonne grace à Alexandre, & qu'ils lui avoient envoié du ſecours, ils crurent, après un tel ſervice, mériter bien mieux ſes faveurs que les Juifs; & ils ſe flatoient d'obtenir les mêmes graces qu'eux, & de plus grandes encore. Ce fut dans cette vûe qu'ils firent cette proceſſion pompeuſe pour l'inviter à paſſer dans leur ville; & les huit mille hommes de leurs troupes qui étoient dans ſon armée, joignirent leurs priéres à celles de leurs compatriotes. Alexandre les remercia obligeamment, & leur dit qu'il étoit obligé de ſe rendre en Egypte, qu'il n'avoit point de tems à perdre, & qu'à ſon retour, ſi ſes affaires le lui permettoient, il y paſſeroit. Alors ils le priérent de leur accorder l'exemtion du tribut chaque ſeptiéme année. Alexandre leur demanda s'ils étoient Juifs. Sur la réponſe ambigue qu'ils lui firent, le Prince, n'aiant pas alors le tems d'examiner à fond leur expoſé, remit auſſi cette affaire à ſon retour; & il continua ſa marche vers Gaza.

Diod. l. 17. p. 526. Arrian lib. 2. p. 101 103. Q. Curt. lib. 4 cap. 6. Plut. in Alex. pag. 679.

En arrivant devant cette place, il la trouva pourvûe d'une bonne garnison, commandée par Bétis un des Eunuques de Darius. Ce Gouverneur, brave homme & très-fidéle à son Maître, la défendit très-bien contre Alexandre. Il faloit absolument emporter cette ville pour entrer en Egypte, car il n'y avoit point d'autre passage. Ainsi ce Prince fut obligé de l'assiéger; & quoique tout l'art militaire, & toute la vigueur & l'application possibles fussent emploiés à ce siége, il en couta deux mois pour la prendre. Le dépit de se voir arrété si lontems, & deux blessures qu'il y reçut, le portérent à traiter le Commandant, & tout le reste des habitans & des soldats, avec une cruauté que rien n'est capable d'excuser. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, & fit vendre tous les autres avec leurs femmes & leurs enfans. Quand on lui amena Bétis, qui fut pris en vie dans le dernier assaut couvert de glorieuses blessures, au lieu de le traiter comme sa valeur & sa fidélité le méritoient, ce jeune Prince, qui d'ailleurs estimoit la bravoure même dans ses ennemis, alors, plein d'une joie insolente, lui dit: *Tu ne mourras pas, Bé-*

tis, comme tu l'as souhaité. Résous-toi de souffrir tous les tourmens que la vengeance peut inventer. Bétis regardant le Roi d'un visage, non seulement assuré, mais fier, ne répondit rien à ces menaces. Le Roi, encore plus outré par ce silence dédaigneux : *Voiez, je vous prie,* s'écria-t-il, *cette arrogance muette. A-t-il fléchi le genou? a-t-il dit une parole de soumission? Je vaincrai ce silence obstiné, & si je n'en tire autre chose, j'en tirerai pour le moins des gémissemens.* Enfin [a] sa colére se tourna en rage, ses mœurs commençant à changer avec sa fortune. Il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, & la faisant ensuite attacher à un char, il le fit trainer ainsi autour de la ville jusqu'à ce qu'il en mourut. Il se vantoit d'imiter en cela Achille dont il étoit descendu, qui, selon Homére, fit la même chose au corps mort d'Hector autour des murailles de Troie : comme si l'on devoit jamais se piquer de suivre un mauvais exemple. Action barbare de côté & d'autre, mais bien plus encore pour Alexandre, qui fit trainer Bétis tout en vie; & cela pour avoir servi fidéle-

a Iram deinde vertit in rabiem, jam tum peregrinos ritus nova subeunte fortuna. *Q. Curt.*

ment & vaillament son Maître en défendant une place qu'il lui avoit confiée : fidélité, qui méritoit d'être admirée & récompensée même par un ennemi, plutôt que d'être punie si cruellement.

Il envoia la plus grande partie du butin qu'il avoit fait à Gaza, à sa mere Olympias, à Cléopatre sa sœur, & à ses amis. Il fit aussi présent à son Gouverneur Léonidas de cinq cens quintaux d'encens, & de cent quintaux de myrrhe, se souvenant d'un avertissement qu'il en avoit reçu autrefois étant encore enfant, & qui lui sembloit alors un présage des conquêtes qu'il venoit de faire. Car Léonidas aiant vû un jour Alexandre à un sacrifice prendre de l'encens à pleines mains, & le jetter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira : mais, en attendant, épargnez celui que vous avez.* Alors donc il lui écrivit : *Je vous envoie une bonne provision d'encens & de myrrhe, afin que vous cessiez d'être si réservé & si épargnant envers les dieux.*

Diod. lib. Dès qu'Alexandre eut mis fin au

siége de Gaza, il y laissa une garnison, & tourna ses efforts du côté de l'Egypte. En sept jours de marche il arriva devant Péluse. Un grand nombre d'Egyptiens s'y étoit rendu, se hâtant de venir le reconnoitre pour leur Souverain, & se soumettre à lui.

17. p. 526-529. *Arrian. lib.* 3. p. 104-110. *Plut. in Alex. pag.* 679-681. *Q. Curt. lib.* 4. c. 7. & 8. *Justin. lib.* 11. cap. 11.

La haine qu'ils portoient aux Perses étoit si forte, qu'il ne leur importoit guére qui seroit leur nouveau maître, pourvû qu'ils trouvassent un vengeur qui les délivrât de l'insolence & de l'indignité avec laquelle eux & leur religion étoient traités. Car quelque fausse que soit une religion, & assurément il ne s'en peut guére imaginer de plus absurde que l'étoit celle des Egyptiens ; tant que c'est la religion du pays, il n'y a point de nation qui la laisse outrager impunément, ni rien qui touche si sensiblement ni qui souleve davantage les esprits. Ochus avoit fait égorger leur dieu Apis de la maniére la plus insultante pour eux & pour leur religion. Les Persans, à qui il avoit laissé le Gouvernement, continuoient à s'en divertir comme lui. Tout cela avoit aliéné les esprits à un point, que quand Amyntas y vint, un peu auparavant, avec une poignée

de gens, il les trouva tout prêts à se déclarer pour lui, & à lui aider à chasser les Perses.

Cet Amyntas étoit un déserteur qui avoit quitté Alexandre, & étoit entré au service de Darius. Il avoit commandé les troupes Grecques à la bataille d'Issus, & s'étant sauvé du côté de Tripoli en Syrie avec un corps de quatre mille hommes, il prit le nombre de vaisseaux dont il avoit besoin, mit le feu au reste, & fit voile d'abord vers l'île de Cypre, & ensuite vers Péluse, qu'il surprit en faisant croire qu'il avoit une Commission de Darius qui l'établissoit Gouverneur de l'Egypte à la place de Sabacès tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, & prétendit ouvertement à la Couronne d'Egypte, déclarant qu'il venoit pour en chasser les Perses. Un grand nombre d'Egyptiens, qui ne songeoient qu'à se défaire de ces maîtres devenus insupportables, se joignirent à lui. Il marcha droit à Memphis capitale du Roiaume, & dans un combat qui se donna il remporta la victoire, & renferma les Perses dans la ville. Mais, après cette victoire,

n'aïant pas eu soin d'empécher le soldat de se débander pour aller au pillage, l'ennemi fit sur ceux qui restoient une sortie, où il les tailla tous en piéces avec Amyntas leur Chef.

Cet événement, bien loin d'arrêter l'aversion des Egyptiens pour les Perses, ne servit qu'à l'augmenter : de sorte que dès qu'Alexandre parut sur la frontiére, le peuple, tout disposé à le recevoir, accourut en foule lui tendre les bras, & se soumettre à lui. Sa venue, avec une armée victorieuse, leur montroit une protection assurée, qu'Amyntas n'avoit pas été en état de leur donner : ainsi tous se déclarérent ouvertement pour lui. Mazée qui commandoit à Memphis, voiant lui-même qu'il étoit inutile de faire des efforts pour se défendre contre une si grande puissance, & que Darius son maître n'étoit pas à portée de le secourir, se soumit, ouvrit les portes de la capitale au vainqueur, & lui mit entre les mains huit cens talens, c'est-à-dire deux millions quatre cens mille livres, & tous les meubles du Roi. Ainsi Alexandre, sans trouver la moindre opposition, se vit maître de toute l'Egypte.

A MEMPHIS il fit le projet du voiage au temple de Jupiter-Ammon. Ce temple étoit situé au milieu des deserts sabloneux de la Libye, à douze journées de Memphis. Cham, fils de Noé, commença après le déluge, à peupler l'Egypte & la Libye; & lorsque l'idolatrie s'introduisit dans le monde quelque tems après, il fut la grande divinité de ces deux pays où sa postérité étoit demeurée. On lui bâtit un temple au milieu de ces deserts, dans un espace d'assez bonne terre d'environ deux lieues de large, qui faisoit comme une espéce d'île dans une mer de sable. C'est lui que les Grecs appelloient Ζεὺς, *Jupiter*, * & les Egyptiens *Ammon*. Dans la suite on joignit ces deux noms, & on l'appella *Jupiter-Ammon*.

Plin. lib. 5. cap. 9.

40. stades.

Le dessein de ce voiage, aussi perilleux qu'insensé, naissoit d'une vanité pitoiable. Alexandre, voiant dans Homére, & dans les autres Auteurs fabuleux des anciens, que la plupart de leurs Héros étoient représentés

* *De là vient que la ville d'Egypte que l'Ecriture* * *nomme* No Ammon (la ville de Cham *ou d'*Ammon) *est appellée par les Grecs* Διόσπολις, *ou* la ville de Jupiter. * *Jeremie.* 46. 25. *Ezech.* 30. 15. *Nahum.* 3. 8.

comme fils de quelque divinité, & cherchant à passer pour Héros, il voulut aussi avoir un dieu pour pere. Il choisit pour cela Jupiter-Ammon, & commença par envoier corrompre les Prêtres, & les instruire du rôle qu'ils devoient jouer.

C'est en vain qu'on eût entrepris de le détourner de ce dessein, qui n'avoit rien de grand que l'orgueil & l'extravagance qui l'avoit conçu. Enflé par ses victoires, il avoit déja commencé à prendre, comme l'observe Plutarque, ce caractére de roideur & d'inflexibilité, qui ne sait que commander; qui ne peut souffrir d'avis, & encore moins de résistance; qui ne connoit ni obstacles, ni dangers; qui fait consister le beau dans ce qui paroit impossible; en un mot, qui se croit en état de forcer, non seulement les ennemis, mais les lieux, les saisons, & l'ordre entier de la nature: effet ordinaire, d'une longue suite de prospérités, qui renverse les plus forts, & fait enfin oublier qu'on est homme. Nous avons vû de nos jours un fameux Conquérant, qui se piquoit de marcher sur les traces d'Alexandre, pousser encore plus loin que lui cette sorte d'hé-

Charles XII. roi de Suede.

roisme féroce; & se faire un principe de ne jamais reculer.

An.M. 3673. Av. J.C. 331. Alexandre se met donc en chemin, & de Memphis descendant le long du fleuve jusqu'à la mer, il la cotoie, & après avoir passé Canope, il remarque sur la côte, vis-à-vis de l'île de Pharos, un endroit qui lui parut tout-à-fait propre à bâtir une ville. Il en dressa lui-même le plan, & désigna les lieux où devoient être les temples & les places publiques. Pour la bâtir, il se servit de l'architecte Dinocrate, fameux pour avoir rebâti à Ephése le temple de Diane brûlé par Hérostrate. Il appella cette ville de son nom Alexandrie, & elle devint la capitale du roiaume. Son port, qui étoit des plus commodes, aiant la Méditerranée d'un côté, le Nil & la Mer Rouge dans le voisinage, y attira le commerce du Levant & du Couchant, & la rendit en fort peu de tems une des villes les plus florissantes du monde.

Il y avoit seize cens stades de chemin à faire pour se rendre au temple de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire quatre-vingts de nos lieues; & presque toute cette route n'étoit que des deserts sabloneux. Les deux premiéres

journées furent supportables pour les soldats, parce qu'ils n'étoient point encore entrés dans ces grandes & affreuses solitudes. Mais quand ils se virent dans de vastes campagnes couvertes de sable d'une hauteur excessive, la fraieur les saisit. Enfermés comme dans une mer, ils portoient le plus loin qu'ils pouvoient les yeux pour voir s'ils ne découvriroient point quelque endroit habité. Il n'y paroissoit pas un arbre, ni aucune marque de terre cultivée. Pour surcroit de malheur, l'eau même qu'on portoit sur des chameaux dans des peaux de boucs avoit manqué, & il n'y en avoit pas une goute dans tout ce terroir sabloneux. Ils étoient donc réduits à mourir de soif, sans parler du danger d'être ensevelis sous des montagnes de sable que le vent y éleve quelquefois, & qui firent autrefois périr cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse. Tout étoit si brûlé, & l'air si ardent, qu'on avoit peine à respirer : lorsque tout-à-coup, soit que ce fût par hazard, disent les Historiens, ou par une faveur particuliére de Dieu, le ciel se couvrit de nuages épais qui cachérent le soleil, ce qui fut déja un grand soula-

gement à l'armée, quoiqu'elle manquât encore d'eau. Mais l'orage s'étant déchargé par une grosse pluie, chacun fit sa provision; & il y en eut de si pressés de la soif, que tenant leur bouche ouverte, ils recevoient l'eau comme elle tomboit. Le Lecteur judicieux sent assez par lui-même ce qu'il faut penser de ces faits merveilleux, dont il a plu aux Historiens d'embellir ce récit.

On fut plusieurs journées à traverser ces deserts. Comme ils approchérent du lieu de l'Oracle, ils virent quantité de corbeaux qui voloient devant les premiéres enseignes, & qui tantôt se posoient en terre quand l'armée marchoit lentement, tantôt s'avançoient comme pour lui servir de guides, jusqu'à ce qu'enfin on arriva au temple du dieu. C'est une chose étonnante, qu'étant situé au milieu d'une vaste solitude, il est environné d'un bois si touffu, qu'à peine le soleil le peut-il percer avec ses raions; & il y a aussi plusieurs fontaines d'eau douce qui arrosent ce bois, & en conservent la verdure. On dit que, près de ce bois, il y en a encore un autre, au milieu duquel est une fontaine qu'ils

appellent *l'eau* ou *la fontaine du soleil*, Au point du jour elle est tiéde, à midi froide, vers le soir elle s'échaufe peu-à-peu, & à minuit elle est toute bouillante, Puis, à mesure que le jour approche, sa chaleur diminue, continuant toujours dans cette même vicissitude.

Le dieu qu'on adoroit dans ce temple, n'avoit point la figure que les peintres & les sculpteurs ontaccoutumé de donner aux dieux. Il étoit fait d'émeraudes & d'autres pierres précieuses, & depuis la tête jusqu'au * nombril il ressembloit à un bélier. Le Roi s'étant avancé dans le temple, le plus ancien des Prêtres le déclara fils de Jupiter, & l'assura que le dieu lui-même lui donnoit ce nom. Il l'accepta avec joie, & reconnut Jupiter pour son pere. Il lui demanda ensuite si Jupiter son pere ne lui avoit pas destiné l'empire de tout le monde. Et le Prêtre, porté à la flaterie autant que le Roi à la vanité, lui répondit qu'il seroit Monarque de l'univers. Enfin il s'enquit si tous les meurtriers de son pere avoient été punis. Sur quoi le Prêtre s'écria qu'il

* *Cet endroit de Quinte-Curce souffre quelque difficulté, & est différemment expliqué par les Interprêtes.*

blaſphémoit ; que ſon pere étoit immortel : mais que pour les meurtriers de Philippe, ils étoient tous exterminés, ajoutant qu'il ſeroit invincible juſqu'à ce qu'il eût pris rang entre les dieux. Quand il eut achevé ſon ſacrifice, il fit de magnifiques préſens au dieu ; & n'oublia pas les Prêtres qui l'avoient ſi bien ſervi.

Orné du titre ſuperbe de fils de Jupiter, & ſe croiant élevé au-deſſus de la nature & de la condition humaine, il revint de ſon voiage comme en triomphe. Depuis ce tems-là, dans toutes ſes lettres, ſes ordres, ſes décrets, il prenoit toujours cette qualité : ALEXANDRE, ROI, FILS DE JUPITER-AMMON. Sur quoi ſa mere Olympias lui fit en peu de mots une remontrance bien ſpirituelle, en lui mandant qu'il ceſſât de la brouiller avec Junon.

Varro apud A. Gell. l. 13. c. 4.

Pendant qu'il ſe repaiſſoit de ces chiméres, & goûtoit tout le plaiſir que ſa vanité lui faiſoit trouver dans ce titre faſtueux, tout le monde ſe moquoit de lui en ſecret, & quelques-uns même, qui n'avoient pas encore entiérement ſubi le joug d'une baſſe flaterie, oſérent lui en faire des repro-

ches : liberté, qui leur couta cher, comme la suite le fera connoitre. Non content de vouloir passer pour fils d'un dieu, & de se le persuader à lui-même, si pourtant cela étoit possible ; il voulut passer aussi lui-même pour dieu ; jusqu'à ce qu'enfin la Providence aiant fait par lui tout ce qu'elle vouloit, l'égala par la mort au reste des hommes.

Alexandre, au retour du temple de Jupiter-Ammon, étant arrivé aux Palus Maréotides qui sont assez proche de l'île de Phare, visita sa nouvelle ville qui commençoit déja à s'avancer. Il pourvut aux moiens de la peupler, en y invitant sous de favorables conditions des habitans de plusieurs endroits. Il y attira entr'autres un grand nombre de Juifs, en leur accordant de grands priviléges. Car, non-seulement il leur laissa le libre exercice de leur religion & de leurs loix, mais il les mit sur le même pié, à tous égards, que les Macédoniens mêmes qu'il y établit. De là il s'en alla passer le reste de l'hiver à Memphis.

Joseph. contra Appion.

Varron remarque que ce fut dans le tems que ce Prince bâtit Alexandrie, que l'on trouva en Egypte l'usage du *Papyrus* pour écrire dessus. J'en parlerai ailleurs.

Arrian. lib. 3. pag. 108-110
Q. Curt. lib. 4. cap. 8.

Pendant le séjour qu'Alexandre fit à Memphis, il régla les affaires de l'Egypte. Il ne confia qu'à des Macédoniens le commandement des troupes. Il partagea le pays en départemens, dans chacun desquels il établit un Lieutenant de Roi qui ne recevoit ses ordres que de lui-même ; ne croiant pas qu'il fût à propos de confier le commandement général de toutes les troupes à une seule personne dans un pays si grand & si peuplé. Pour le gouvernement civil, il le mit tout entier entre les mains d'un Egyptien, nommé Doloaspe. Car, voulant que l'Egypte continuât à être gouvernée selon les anciennes loix & les coutumes reçues, il crut qu'un Egyptien naturel qui les connoissoit de longue main, étoit plus propre à cet emploi qu'un étranger quel qu'il fût.

Afin de faire avancer plus promtement l'ouvrage de sa nouvelle ville, il nomma Cléoméne pour y veiller ; & le chargea aussi du soin de lever le tribut que devoit paier l'Arabie. Comme c'étoit un fort méchant homme, il abusa étrangement de son autorité pour opprimer cruellement les peuples.

§. VIII.

§. VIII.

Alexandre, de retour d'Egypte, songe à aller chercher Darius. En partant, il apprend la mort de la femme de ce Prince. Il lui fait rendre tous les honneurs dûs à son rang. Il passe l'Euphrate & le Tigre, & atteint Darius. Fameuse bataille d'Arbelles.

ALEXANDRE, après avoir mis ordre aux affaires d'Egypte, en partit vers le printems, pour aller en Orient chercher Darius. En passant par la Palestine, il apprit une nouvelle qui lui causa beaucoup de chagrin. Il avoit laissé, en allant en Egypte, le gouvernement de la Syrie & de la Palestine à Andromaque, pour qui il avoit une grande considération. Ce Gouverneur étant venu à Samarie régler quelques affaires, les Samaritains se mutinérent; &, dans un tumulte, ils mirent le feu à la maison où il étoit, & l'y brulérent. Apparemment que ce fut un effet de la rage où ce peuple étoit de voir qu'on lui refusoit les priviléges qu'on venoit d'accorder aux Juifs ses ennemis. Cette action irrita extrêmement Alexandre contre eux. Il

Diod. lib. 17. p. 530 536. Arr an. lib. 3. pag. 111-127. Plut. in Alex pag. 681-685. Q. Curt. lib. 4. cap. 9-16. Justin. l. 11. cap. 12-14.

fit mourir tous ceux qui y avoient eu part, chassa tous les autres de la ville de Samarie, y mit à leur place une colonie de Macédoniens, & donna le reste de leurs terres aux Juifs.

Il s'arréta quelque tems à Tyr, pour régler toutes les affaires des pays qu'il laissoit derriére lui en s'avançant à de nouvelles conquêtes.

An.M. 3673.
Av. J.C. 331.

A peine étoit-il parti, qu'il fut averti par un Eunuque que la femme de Darius venoit de mourir. Il retourna sur ses pas, & alla au pavillon de Sysigambis, qu'il trouva baignée de larmes, & couchée par terre, au milieu des jeunes Princesses éplorées comme elle, & près du fils de Darius encore enfant, d'autant [a] plus digne de compassion qu'il ressentoit moins des maux qui le regardoient plus que tout autre. Alexandre les consola avec une bonté & une tendresse, qui marquoient assez qu'il étoit lui même pénétré d'une vive & sincére douleur. Il fit à la Reine des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Un des Eunuques qui gardoient la chambre, & qui avoient été

a Ob idipsum miserabilis, quòd nondum sentiebat calamitatem, maximè ex parte ad ipsum redundantem. Q. Curt.

pris avec les Princeſſes, s'enfuit du camp, & courut apprendre à Darius la mort de ſa femme. Il fut affligé au dernier point de cette triſte nouvelle, ſur-tout parce qu'il la croioit privée des obſéques dûes à ſon rang. L'Eunuque le détrompa, en lui raportant les honneurs qu'Alexandre avoit fait rendre à la Reine après ſa mort, & les bontés qu'il avoit toujours eues pour elle pendant ſa vie. A ce mot, de cruels ſoupçons lui vinrent dans l'eſprit, & ne lui laiſſérent point de repos.

Aiant tiré l'Eunuque à part, il lui tint ce diſcours. « Si tu reconnois enco- » re Darius pour ton Maître & ton » Roi, di moi par le reſpect que tu dois » à cette grande lumiére de * Mithrès » qui nous éclaire, & à cette main que » le Roi te tend; di moi ſi en pleurant » la mort de Statira, je ne pleure pas » le moindre de ſes maux; & ſi, étant » tombée entre les mains d'un jeune » vainqueur, la perte de ſon honneur » n'a pas précédé celle de ſa vie. » Alors l'Eunuque ſe jettant à ſes piés, le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas deshonorer

* *Les Perſes adoroient le ſoleil ſous le nom de Mithrès & la lune ſous celui de Mithra.*

ainsi sa femme & sa sœur après sa mort; & de ne pas se priver lui-même de la plus grande des consolations qu'il pouvoit avoir dans ses malheurs, qui étoit de croire qu'il avoit été vaincu par un Prince fort au-dessus des foiblesses des autres hommes. Qu'il devoit plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avoit donné aux femmes des Perses de plus grandes preuves de sa continence, qu'il n'en avoit donné aux Perses même de sa valeur. Et avec des sermens & des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, & lui fait le détail de tout ce qu'on avoit connu de la sagesse, de la tempérance, & de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius rentrant dans la salle où étoient ses Courtisans, & levant les mains au ciel, fit aux dieux cette priére. « Dieux, qui présidez à la » naissance des hommes, & qui dis» posez des Rois & des Empires, fai» tes-moi la grace qu'après avoir ré» tabli la fortune des Perses, je la » transmette à mes descendans dans » le même éclat que je l'ai reçue, afin » que, vainqueur de mes ennemis, » je puisse reconnoitre les graces dont » Alexandre m'a prévenu dans mon

» malheur envers les perſonnes du
» monde qui me ſont les plus cheres.
» Ou, ſi le tems ordonné par les deſ-
» tinées eſt enfin venu, où il faut
» néceſſairement que par la colére des
» dieux, ou par la viciſſitude ordinai-
» re des choſes humaines, cet Empire
» des Perſes finiſſe ; faites, grands
» dieux, qu'il n'y ait que le ſeul Ale-
» xandre aſſis ſur le trône de Cyrus.

Cependant Alexandre s'étant remis en marche, arriva avec toute ſon armée à Thapſaque, y paſſa l'Euphrate ſur un pont, & pourſuivit ſa route vers le Tigre, où il eſpéroit trouver l'ennemi. Darius lui avoit déja fait faire deux fois des ouvertures de paix : mais voiant enfin qu'il n'y en avoit point à eſpérer à moins de lui céder tout l'Empire, il ſe prépara à une nouvelle bataille. Il aſſembla pour cela à Babylone une armée plus nombreuſe de la moitié que celle qu'il avoit eue à Iſſus, & la mena du côté de Ninive. Ses troupes couvroient toutes les plaines de la Méſopotamie. Aiant eu avis que l'ennemi n'étoit pas loin, il fit avancer Satropate Colonel de la cavalerie avec mille chevaux d'élite, & en donna ſix mille à Mazée Gouverneur

de la province, pour empécher qu'Alexandre ne traversât le fleuve, & pour faire le dégât par tout où il devoit passer : mais il arriva trop tard.

De tous les fleuves d'Orient, celui-ci est le plus rapide ; & il ne roule pas seulement les eaux de plusieurs torrens, mais traîne encore avec lui de grosses pierres, de sorte que pour son extrême vitesse on l'appelle Tigre, qui veut dire fléche en langue Persanne. Alexandre envoia sonder le gué de la riviére, où il se trouva que les chevaux en avoient à l'entrée jusqu'au flanc, & au milieu jusqu'au poitrail. Aiant disposé l'infanterie en forme de croissant, & mis la cavalerie sur les ailes, ils vinrent jusqu'au fil de l'eau sans beaucoup de peine, portant leurs armes sur leur tête. Le Roi passa à pié parmi l'infanterie, & fut le premier qui parut à l'autre bord, où il montroit de la main le gué aux soldats, ne pouvant leur faire entendre sa voix. Mais ils ne pouvoient se soutenir qu'à grande peine, tant à cause des pierres qui les faisoient glisser, que de l'impétuosité du courant qui les entraînoit. Ceux qui portoient leurs hardes avec leurs armes, avoient

encore plus de peine, parce que ne pouvant se conduire, ils étoient emportés dans des gouffres, qu'ils n'évitoient qu'en abandonnant leurs fardeaux. Cependant les monceaux de hardes flotant çà & là, en faisoient tomber plusieurs : & comme chacun tâchoit de reprendre ce qui lui appartenoit, ils se causoient plus d'embarras les uns aux autres, que ne leur en causoit le fleuve. Le Roi avoit beau crier qu'on sauvât seulement les armes, & qu'il rendroit tout le reste, on n'entendoit ni son conseil, ni ses ordres, tant on faisoit de bruit, & tant le tumulte étoit grand. Enfin ils passérent par l'endroit où le gué étoit plus aisé, & l'eau moins impétueuse ; & l'on ne trouva à dire en tout qu'un peu de bagage.

Il est certain que cette armée pouvoit être taillée en piéces, s'il y eût eu quelqu'un qui eût osé vaincre ; c'est-à-dire qui eût osé apporter la moindre résistance à leur passage. Mais Mazée, qui pouvoit les défaire aisément, s'il fût survenu lorsqu'ils passoient la riviére en désordre, n'arriva qu'après qu'ils se furent mis en bataille. Un pareil bonheur avoit tou-

jours accompagné ce Prince jusques-là, & lorsqu'il traversa le Granique à la vûe de tant de milliers d'hommes de cheval & de pié qui l'attendoient sur le rivage, & lorsque dans les rochers de la Cilicie il trouva ouverts & sans défense des défilés, où un petit nombre de troupes pouvoit l'arrêter tout court. Et [a] c'est ce qui rend moins étonnant cet excès de hardiesse qui étoit son caractére particulier, & qui lui faisoit affronter aveuglément les plus grands dangers; puisqu'étant toujours heureux, il n'eut jamais lieu de soupçonner qu'il eût été téméraire.

Le Roi aiant campé deux jours près du fleuve, commanda que le lendemain on se tînt prêt pour la marche. Mais environ les neuf ou dix heures du soir, le ciel étant clair & sérein, la lune perdit premiérement sa lumiére, & parut après toute souillée & comme teinte de sang. Et parce que cela arrivoit sur le point d'une si grande bataille, dont l'événement donnoit déja assez d'inquiétude, l'ar-

a Audaciæ quoque, qua maximè viguit, ratio minui potest: quia nunquam in discrimen venit, an temere fecisset. *Q. Curt.*

mée fut touchée d'un ſentiment de religion, & enſuite ſaiſie de fraieur. Ils crioient, « Que le ciel leur faiſoit paroitre les marques de ſon » courroux, & qu'on les traînoit, » contre la volonté des dieux, aux » extrémités de la terre. Que les ri» viéres s'oppoſoient à leur paſſage, » que les aſtres leur refuſoient leur » clarté accoutumée, & qu'ils ne » voioient plus que des deſerts & des » ſolitudes. Que pour l'ambition d'un » ſeul homme, tant de milliers d'hom» mes répandoient leur ſang, & en» core pour un homme qui dédaig» noit ſa patrie, qui déſavouoit ſon » pere, & qui prétendoit ſe faire paſ» ſer pour un dieu.

Ces murmures alloient à une ſédition toute ouverte, lorſqu'Alexandre, qui ne s'étonnoit de rien, fit appeller dans ſa tente les Officiers de l'armée, & commanda aux Devins Egyptiens, qui étoient les plus verſés en la ſcience des aſtres, de dire ce qu'ils en croioient. Ils ſavoient bien quelle étoit la cauſe naturelle des éclipſes de la lune : mais, ſans entrer dans ces raiſonnemens de phyſique, ils ſe contentérent de dire, Que le

ſoleil étoit pour les Grecs, & la lune pour les Perſes; & qu'elle ne s'éclipſoit jamais ſans les menacer de quelque grande calamité, dont ils raportoient pluſieurs exemples, qu'ils donnoient pour certains & indubitables. La ſuperſtition a une force merveilleuſe pour remuer les eſprits de la populace. Quelque emportée & inconſtante qu'elle ſoit, ſi elle a une fois l'eſprit frapé d'une vaine image de religion, elle obéira mieux à des Devins qu'à ſes Chefs. La réponſe des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leur eſpérance & leur courage.

Le Roi, pour profiter de cette ardeur, décampa après minuit. Il avoit à ſa droite le Tigre, & à ſa gauche les montagnes appellées Gordiennes. Au point du jour les partis qu'il avoit envoiés pour reconnoitre les ennemis, lui raportérent que Darius marchoit à lui. Auſſitôt aiant rangé ſes troupes en bataille, il ſe mit à leur tête. Mais il ſe trouva que ce n'étoit qu'un détachement de mille chevaux qui alloient à la découverte, & qui ſe retirérent bientôt vers le gros de l'armée. Cependant le Roi eut nouvelles que Darius n'étoit plus qu'à cent cinquante ſtades.

Sept ou huit lieues.

On avoit ſurpris, quelque tems auparavant, des lettres de Darius, par leſquelles il ſollicitoit les ſoldats Grecs à tuer le Roi, ou à le trahir. Rien n'eſt plus capable de faire déteſter la mémoire de ce Prince, qu'une tentative de cette ſorte, ſi pleine de lâcheté & de noirceur, & réitérée plus d'une fois. Alexandre fut en doute s'il devoit lire ces lettres en pleine aſſemblée, ne comptant pas moins ſur l'affection & la fidélité des Grecs, que ſur celle des Macédoniens. Mais Parménion l'en diſſuada, en lui repréſentant qu'il étoit dangereux de faire naître de telles penſées aux ſoldats; qu'il n'en faloit qu'un pour faire un mauvais coup, & qu'il n'y avoit rien dont l'avarice ne fût capable. Il ſuivit un ſi ſage conſeil, & fit marcher ſon armée.

Quoique Darius eût déja demandé deux fois la paix en vain, & qu'il crût n'avoir plus de reſſource que dans les armes; cependant, vaincu par tout ce qu'il avoit appris de la bonté d'Alexandre à l'égard de ſa famille, il lui envoia dix des principaux de ſes parens, pour lui propoſer de nouvelles conditions de paix, encore plus avantageuſes que les premiéres, & pour le

remercier des bons traitemens qu'il avoit faits à sa famille. Il lui avoit d'abord abandonné toutes les provinces jusqu'au fleuve Halys : il y ajoutoit maintenant tout ce qui est entre l'Hellespont & l'Euphrate, c'est-à-dire tout ce qu'il possédoit déja. Alexandre leur fit cette réponse. » Dites à votre Maî-
» tre que les remercimens sont super-
» flus entre gens qui se font la guerre ;
» & que si j'ai usé de clémence & de
» bonté envers les siens, ça été pour
» moi-même & non pour lui, pour
» suivre mon inclination, & non pour
» lui plaire. Je ne sai ce que c'est que
» d'insulter aux misérables. Je ne m'at-
» taque ni aux prisonniers, ni aux
» femmes. Je n'en veux qu'à ceux qui
» ont les armes à la main. Si c'étoit de
» bonne foi qu'il me demandât la paix,
» je délibérerois sur ce que j'aurois à
» faire. Mais puisqu'il ne cesse par let-
» tres & par argent de solliciter mes
» soldats à me trahir, & mes amis à
» me tuer, je suis résolu de le poursui-
» vre à toute outrance, non plus
» comme un ennemi, mais comme
» un empoisonneur & un assassin.
» Il a bonne grace de m'offrir ce que
» j'ai déja entre les mains. S'il se con-
» tentoit d'être le second après moi,

» sans vouloir aller de pair, peutêtre
» l'écouterois-je. Dites-lui que le mon-
» de ne peut souffrir ni deux soleils, ni
» deux maîtres : qu'ainsi il choisisse,
» ou de se rendre aujourd'hui, ou de
» combattre demain ? & qu'il ne se
» promette pas un meilleur succès que
» par le passé. « Les propositions de Darius ne paroissent pas certainement raisonnables : mais la réponse d'Alexandre l'est-elle beaucoup plus ? On voit dans le premier un Prince qui ne sent point encore sa foiblesse, ou du moins qui ne peut se résoudre à l'avouer ; & dans l'autre on en voit un enivré de sa fortune, & qui porte l'orgueil jusqu'à un excès de folie qui n'a point d'exemple : *Le monde ne peut souffrir ni deux soleils, ni deux maîtres.* Si c'est là grandeur, & non enflure, je ne sai pas ce qui pourra jamais mériter ce dernier nom. Les Ambassadeurs aiant eu leur congé, s'en retournérent, & déclarérent à Darius qu'il faloit se préparer à la bataille. Celui-ci se campa avec toutes ses forces près du village de Gaugaméle & de la riviére de Boumelle, dans une rase campagne, à une assez grande distance d'Arbelles. Il avoit fait aplanir auparavant le terrain

qu'il avoit choisi pour le champ de bataille, afin que ses chariots & sa cavalerie pussent agir plus librement, se souvenant que les défilés de Cilicie avoient été cause de la perte du combat qu'il y donna ; & en même tems il avoit fait préparer des * chaussetrapes contre la cavalerie des ennemis.

Sur ces nouvelles, Alexandre séjourna quatre jours au lieu où il étoit, pour laisser reposer son armée, & ferma son camp de fossés & de palissades. Car il avoit résolu d'y laisser tout le bagage & l'attirail, avec les soldats inutiles, & de mener le reste contre l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. Il partit donc sur les neuf heures du soir, pour combattre au point du jour Darius, qui sur ces nouvelles avoit rangé ses troupes en bataille. Alexandre marchoit aussi en bataille rangée ; car les armées n'étoient éloignées que de deux ou trois lieues. Quand il fut arrivé jusqu'aux montagnes d'où il pouvoit découvrir toute l'armée des ennemis, il fit alte, & aiant assemblé

* Chaussetrape *est un instrument garni de pointes de fer. On en séme plusieurs dans un champ où la cavalerie doit passer, afin qu'elles se fichent dans les piés des chevaux, & les enclouent.* Diction. de Trévoux.

ſes Officiers Généraux, tant Macédoniens qu'étrangers, il mit en délibération s'il donneroit ſur l'heure la bataille, ou s'il camperoit à cet endroit. Ce dernier avis aiant été ſuivi, parce qu'on jugea néceſſaire de reconnoitre le champ de bataille, & l'ordonnance des ennemis, l'armée campa dans le même ordre où elle étoit; & cependant Alexandre prit ſon infanterie légére avec ſes compagnies Roiales, & fit le tour de la plaine où ſe devoit donner le combat.

Quand il fut de retour, il aſſembla une ſeconde fois ſes Officiers Généraux, & leur dit qu'ils n'avoient pas beſoin de harangue, parce que leur courage & leurs belles actions étoient pour eux un aſſez puiſſant éguillon de gloire. Qu'ils repréſentaſſent ſeulement aux troupes, qu'il n'étoit pas ici queſtion de la Phénicie, ou de l'Egypte, mais de toute l'Aſie, à qui cette bataille donneroit un maître; & qu'après avoir traverſé tant de provinces, & laiſſé derriére eux tant de fleuves & de montagnes, ils ne pouvoient s'aſſurer le retour dans leur pays que par une victoire complette. Il leur donna ordre enſuite d'aller prendre du repos.

On dit que Parménion lui conseilla d'attaquer l'ennemi de nuit, parce qu'il seroit aisé de le défaire dans la surprise, & à la faveur des ténébres. Il répondit, de sorte que tous les assistans purent l'entendre, qu'il ne convenoit point à Alexandre de dérober la victoire, & qu'il vouloit combattre & vaincre en plein jour. Cette réponse étoit fiére, mais en même tems elle marquoit de la prudence. Car c'étoit beaucoup hazarder, que d'attaquer de nuit une armée si nombreuse, & dans un pays inconnu. Darius, qui craignoit une surprise, parce qu'il n'avoit pas retranché son camp, demeura toute la nuit avec son armée sous les armes, ce qui lui nuisit le plus dans le combat.

Alexandre, qui, dans les grandes crises des affaires, avoit toujours coutume de consulter les Devins, & de pratiquer scrupuleusement tout ce qu'ils lui ordonnoient pour se rendre les dieux favorables, se voiant prêt de donner un combat qui alloit décider de l'empire, fit venir Aristandre, en qui il avoit une confiance entiére, s'enferma avec lui pour faire quelques sacrifices secrets, & immola des victi-

mes à la * Peur, sans doute afin qu'elle empéchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vûe de l'armée formidable des ennemis. Le Devin, en habit de cérémonie, portant des vervaines à la main, & la tête voilée, prononçoit le premier les priéres que le Roi devoit adresser à Jupiter, à Minerve, à la Victoire. Après que tout fut achevé, Alexandre se mit au lit pour reposer le reste de la nuit. Repassant en lui-même, non sans quelque émotion, les suites du combat qui alloit se donner, il ne put reposer d'abord. Mais le corps étant comme accablé par les inquiétudes de l'esprit, il dormit contre sa coutume le reste de la nuit d'un profond sommeil, de sorte que les Généraux s'étant assemblés à la pointe du jour devant son pavillon pour prendre ses ordres, ils furent fort surpris de ce qu'il n'étoit pas encore éveillé; & d'eux-mêmes ils donnérent aux troupes l'ordre de prendre de la nourriture. Parménion enfin l'aiant éveillé, & lui témoignant sa surprise de ce qu'il dormoit si tranquillement sur le point d'une bataille où il s'agissoit de tout pour lui: *Hé comment ne serions-nous pas tranquilles*, dit-il,

* *Il faut lire dans Plutarque φόβῳ au lieu de φοίβῳ.*

l'ennemi venant se livrer lui-même entre nos mains? Il prit aussitôt ses armes, monta à cheval, & parcourut les rangs, exhortant les troupes à soutenir, & même, s'il se pouvoit, à surpasser leur ancienne réputation, & la gloire qu'ils s'étoient acquise jusques-là. Dans un jour d'action les soldats croient lire sur le visage du Général le sort du combat. Jamais Alexandre n'avoit paru si tranquille, si gai, ni si résolu. La sérénité & l'assurance qu'on remarquoit en lui, étoient comme des garands surs de la victoire.

Les deux armées étoient bien différentes pour le nombre, & encore plus pour le courage. Celle de Darius étoit composée au * moins de six cens mille hommes de pié, & de quarante mille chevaux; l'autre, de quarante mille hommes de pié, & de sept à huit mille chevaux. Mais ici tout étoit force & nerf; au lieu que du côté des Perses c'étoit un grand assemblage d'hommes non de soldats, vain épouvantail plutôt qu'une véritable armée.

Nomina verius quàm auxilia. *Q. Curt.*

L'ordre de bataille étoit à peu près le même de part & d'autre. Les troupes furent rangées sur deux lignes, la

* *Plusieurs historiens la font monter à plus d'un million d'hommes.*

cavalerie sur les ailes, & l'infanterie au milieu, l'une & l'autre sous la conduite particuliére des Chefs de chacune des différentes nations qui les composoient, & commandées en général par les principaux Officiers de la couronne. Le front de la bataille des Perses étoit couvert de deux cens chariots armés de faux, & de quinze éléphans. Darius se plaça au centre de la premiére ligne. Outre ses Gardes, qui étoient l'élite de ses troupes, il s'étoit fortifié encore de l'infanterie Grecque qu'il avoit rangée près de lui, la jugeant seule capable de tenir tête à la Phalange Macédonienne. Comme son armée avoit beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein étoit de les enveloper, & de les attaquer en même tems de front & par les flancs.

Alexandre avoit pourvu à cet inconvénient, en donnant ordre aux Commandans de la seconde ligne, s'ils étoient attaqués par derriére, de faire tête de ce côté-là; ou de mettre leurs troupes en potence pour couvrir leurs ailes, en cas que les ennemis vinssent les prendre en flanc. Il avoit placé devant le front de sa premiére ligne la plus grande partie des Archers,

des frondeurs, des gens de traits, pour s'oppoſer aux chariots armés de faux, & pour épouvanter les chevaux en lançant ſur eux une grêle de flêches, de traits, & de pierres. Ceux qui conduiſoient les ailes avoient ordre de les étendre le plus qu'ils pourroient, ſans trop affoiblir le corps de bataille. Pour le bagage & les priſonniers, entre leſquels étoient la mere & les enfans de Darius, on les laiſſa dans le camp avec peu de troupes pour les garder. Parménion commandoit la gauche comme il avoit accoutumé, & Alexandre la droite.

Quand les deux armées furent en préſence, Alexandre, à qui l'on avoit montré les endroits où les ennemis avoient caché des chauſſetrapes, s'allongeoit toujours ſur ſa droite pour les éviter, & les Perſes de leur côté s'avançoient auſſi à proportion. Darius craignant qu'on ne le tirât du terrain qu'il avoit fait applanir, & qu'on ne le conduisît dans un autre inégal & raboteux où ſes chariots armés ne pourroient agir, ordonna à la cavalerie de ſon aile gauche, qui débordoit de beaucoup la droite des ennemis, de marcher en avant, & de ſe replier ſur

le flanc des Macédoniens, pour les empécher de s'étendre davantage. Alors Alexandre envoia contre eux la cavalerie qui étoit à sa solde commandée par Ménidas : mais comme elle n'étoit pas en état de résister à l'effort des ennemis qui l'emportoient pour le nombre, il les fit soutenir par les Péoniens que commandoit Arétas, & par la cavalerie étrangére. Les Barbares pliérent d'abord, mais ils revinrent bientôt à la charge, & rétablirent le combat. Outre l'avantage du nombre, ils avoient celui de l'armure, qui les mettoit eux & leurs chevaux bien plus en sureté. La cavalerie d'Alexandre eut beaucoup à souffrir, mais elle soutint avec courage leur choc, & vint à bout enfin de les mettre en fuite.

Alors les Perses lâchérent leurs chariots armés de faux contre la phalange des Macédoniens, pour la mettre en desordre : mais ce fut avec peu de succès. Le bruit que firent les Phalangites en frapant leurs boucliers avec leurs piques, & les traits qui voloient de toutes parts, effarouchérent les chevaux, & en firent tourner un grand nombre contre leurs propres troupes. D'autres, saisissant les rênes des che-

vaux, tiroient à bas ceux qui étoient montés dessus, & les égorgeoient. Une partie des chars perça entre les bataillons, qui s'ouvrirent pour leur faire place, comme il leur avoit été commandé, & par ce moien n'en souffrirent presque aucun dommage.

Alexandre, voiant que Darius ébranloit toute sa bataille pour tomber sur lui, emploia la ruse pour encourager ses soldats. Dans le plus fort de la mêlée, & lorsque les Macédoniens étoient exposés au plus grand danger, le Devin Aristandre, revétu de sa robe blanche, & un laurier à la main, s'avance dans les troupes, de concert avec le Roi & par son ordre, & s'écriant qu'il voioit voltiger un aigle au-dessus de la tête d'Alexandre, présage certain de la victoire, il montre de la main l'oiseau prétendu aux soldats, qui s'en raportant à la bonne foi du Devin crurent aussi le voir, & retournérent à la charge avec plus d'ardeur & de gaieté que jamais. Alors le Roi s'apercevant qu'Arétas, après avoir chargé & mis en desordre la cavalerie qui venoit pour enveloper son aile droite, avoit commencé à se faire

jour à travers les premiers rangs du corps de l'armée des Barbares, se mit en marche pour suivre Arétas avec l'élite de ses troupes, acheva de rompre la gauche des ennemis, & sans s'abandonner à la poursuite des troupes qu'il avoit mises en desordre, il se replia sur sa gauche pour tomber sur le corps où étoit Darius. La présence des deux Rois inspira une nouvelle ardeur de part & d'autre. Darius étoit sur un chariot, & Alexandre à cheval, tous deux environnés d'Officiers & de soldats d'élite, qui ne songeoient qu'à sauver chacun leur Prince aux dépens de leur propre vie. Le combat fut opiniâtre & sanglant. Alexandre aiant percé d'un coup de javeline l'Ecuier de Darius, & Perses & Macédoniens tous crurent que c'étoit le Roi qui avoit été tué. Les cris & les hurlemens des Perses jettérent la consternation dans toute leur armée. Les parens de Darius qui étoient à sa gauche s'enfuirent avec ses gardes, abandonnant le chariot: mais ceux qui étoient à sa droite le reçurent au milieu de leur troupe. On dit que ce Prince, aiant tiré son cimetére, délibéra s'il ne devoit point éviter une fuite honteuse par une mort

volontaire. Mais voiant de dessus son chariot que les siens soutenoient encore le combat, il eut honte de les abandonner : & comme il balançoit entre l'espérance & le desespoir, les Perses lâchérent le pié peu à peu, & éclaircirent leurs rangs. Ce n'étoit plus un combat, mais un carnage. Alors Darius, tournant son chariot, prit la fuite comme les autres ; & le vainqueur ne songea plus qu'à le poursuivre.

Pendant que tout cela se passoit à l'aile droite des Macédoniens, où la victoire n'étoit pas douteuse, l'aile gauche, où commandoit Parménion, étoit en grand danger. Un détachement de la cavalerie des Perses, des Indiens, & des Parthes, qui étoit la meilleure de toute l'armée Persanne, aiant percé à travers l'infanterie de la gauche, s'avança jusqu'au bagage. Dès que les prisonniers les virent arriver dans le camp, ils s'armérent de tout ce qui se rencontra sous leur main, & joints à leur cavalerie se jettérent sur les Macédoniens qui se trouvoient attaqués en même tems par devant & par derriére. Ils firent savoir en même tems à Sysigambis que Darius avoit gagné la bataille, (car ils le croioient

croioient ainsi) que tout le bagage étoit pillé, & qu'elle alloit recouvrer sa liberté. Cette sage Princesse, quelque intérêt qu'elle eût à la nouvelle qu'on lui annonçoit, n'y ajoutant pas foi légérement, & ne voulant pas irriter par une joie prématurée son Vainqueur qui l'avoit si bien traitée, ne fit paroitre aucune émotion, ne changea point de visage, & ne laissa échaper aucune parole: mais demeurant tranquille, & dans sa situation ordinaire, elle attendit en repos que l'événement lui apprît son sort.

Parménion, au premier bruit de cette attaque, avoit envoié vers Alexandre, pour l'avertir du danger où étoit le camp, & pour recevoir ses ordres. » Qu'il se donne bien de garde, » dit le Prince, d'affoiblir son corps » de bataille; qu'il laisse là le bagage, » & qu'il ne songe qu'à bien combat- » tre. La victoire, non seulement nous » restituera ce qui est à nous, mais » nous rendra maîtres de tout ce qui » est à l'ennemi. « Les Officiers Généraux qui commandoient l'infanterie du centre de la seconde ligne, voiant que les ennemis alloient s'emparer du camp & des bagages, firent demi tour à droi-

te comme il leur avoit été commandé ; & donnérent à dos aux Perses, dont plusieurs furent tués, & le reste obligé de se retirer : mais comme c'étoit toute cavalerie, l'infanterie Macédonienne ne put pas les suivre.

Bientôt après, Parménion lui-même se trouva exposé à un bien plus grand danger. Mazée étant venu fondre sur lui avec toute sa cavalerie, prit les Macédoniens en flanc, & commençoit à les enveloper. Parménion aussitôt fit savoir à Alexandre l'état où il se trouvoit, & que s'il n'étoit promtement secouru, il ne pouvoit plus contenir ses troupes. Ce Prince étoit actuellement à la poursuite de Darius, & se croiant tout près de le prendre, faisoit une diligence extraordinaire. Il se flatoit de terminer absolument la guerre, s'il pouvoit se rendre maître de sa personne. Sur cette nouvelle, il tourna tout court pour aller au secours de son aile gauche, frémissant de colére de se voir ainsi arracher des mains sa proie & la victoire, & se plaignant que Darius eût la fortune plus favorable pour fuir, que lui ne l'avoit pour le poursuivre.

Alexandre, dans sa marche, ren-

contra la cavalerie ennemie qui avoit pillé le bagage, laquelle revenoit en bon ordre, & faisoit sa retraite, non comme vaincue, mais presque comme victorieuse. Le combat fut opiniâtre, & plus rude qu'il n'avoit encore été. Car les Barbares marchant serrés en collonne, en ordre de marche & non pas de combat, il étoit difficile de les percer & de les rompre ; & ils ne s'amusoient pas à lancer le javelot, ni à faire des caracoles selon leur maniére ordinaire, mais combattant d'homme à homme, ils faisoient effort chacun pour renverser son adversaire de dessus le cheval. Alexandre y perdit environ soixante de ses gardes. Ephestion, Coenus, & Ménidas y furent blessés : mais il demeura le maître, & il ne se sauva des Barbares que ceux qui se firent jour à travers ses escadrons.

Pendant ce tems-là, Mazée avoit appris la défaite de Darius. Allarmé de cette nouvelle, & abbatu par le malheur de son parti, quoique de son côté il eût tout l'avantage, il ne pressoit plus si vivement l'ennemi qui étoit en desordre. Parménion ne pouvoit concevoir pourquoi le combat s'étoit rallenti tout-à-coup : mais en habile

Capitaine qui sait profiter de tout ; uniquement occupé à ranimer ses troupes, il leur fit regarder la terreur répandue parmi les ennemis comme un signe avant-coureur de leur défaite, & leur fit sentir quelle gloire ce seroit pour elles de mettre la derniére main à la victoire. Ce discours leur rendit l'espérance & le courage. Transformés tout d'un coup en d'autres hommes, ils poussérent leurs chevaux à toute bride, & chargérent les ennemis avec une fureur qui les mit entiérement en desordre, & les obligea de prendre la fuite. Alexandre arriva dans ce moment-là même ; & ravi de trouver tout rétabli, & l'ennemi entiérement vaincu, il se remit à poursuivre Darius, & Parménion l'accompagna. Il courut jusqu'à Arbelles, où il pensoit le trouver avec tout son équipage : mais il n'avoit fait que passer, laissant ses trésors à la merci de son ennemi, avec son arc & son bouclier.

Telle fut l'issue de cette fameuse bataille, qui décida de l'Empire. Arrien dit que les Perses y perdirent près de trois cens mille hommes, sans compter les prisonniers ; ce qui prouve au moins que de leur côté la perte fut très

confidérable. Elle fut très médiocre du côté d'Alexandre, &, felon le même Arrien, ne monta pas à douze cens hommes, dont la plus grande partie fut de la cavalerie. Cette bataille fe donna au mois * d'Octobre, à peu près au même tems que s'étoit donnée deux ans auparavant celle d'Iffus. Comme Gaugaméle en Affyrie, où elle s'étoit donnée, étoit un trop petit lieu & trop peu connu, on l'appella la bataille d'Arbelles, parce que c'étoit la ville la plus proche du champ de bataille.

An.M.3673.
Av.J.C.331.

§. IX.

Alexandre fe rend maître d'Arbelles, de Babylone, de Sufe, de Perfépolis, & trouve dans ces villes des richeffes immenfes. Il brule le palais de la dernière dans une partie de débauche.

LE PREMIER SOIN d'Alexandre après la victoire, fut d'en rendre graces aux dieux par des facrifices magnifiques. Enfuite il récompenfa ceux qui s'étoient le plus diftingués dans le combat, les combla de richeffes, &

*Diod.lib.17. p.538-540.
Arrian.lib. 3 p.1 7 133.
Plut. in Alex.pag.685-688.
Q. Curt. lib. 5. cap. 1-7.
Juftin. l. 11. cap. 14.*

* *Le mois appellé chez les Grecs* Boedromion, *répond en partie à notre mois d'Octobre.*

leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernemens. Mais se piquant sur tout de reconnoissance envers les Grecs, qui l'avoient nommé Généralissime contre les Perses, il ordonna que toutes les Tyrannies qui s'étoient élevées en Gréce seroient abolies, les villes remises en liberté, & rétablies dans tous leurs droits & priviléges. Il écrivit en particulier aux Platéens, qu'il vouloit que leur ville fût rebâtie, en considération du zêle que leurs ancêtres avoient autrefois témoigné pour la défense de la liberté commune. Il envoia aussi aux Crotoniates en Italie une partie des dépouilles, pour honorer encore tant d'années après la bonne volonté & le courage de l'Athléte Phaylle leur citoien, qui du tems des guerres des Médes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avoient abandonné les véritables Grecs les croiant entiérement perdus, équipa lui-même une galére à ses frais, & se rendit à Salamine pour partager le péril avec ceux de sa nation. Tant, dit Plutarque, Alexandre étoit ami & rémunérateur de toute vertu, & se regardoit chargé, pour ainsi dire, de conserver la mémoire de

Hérodote touche cette histoire en deux mots, liv. 8. chap. 47.

toutes les belles actions, pour en faire revivre le mérite, & les proposer en exemple à la postérité!

Darius, après sa défaite, accompagné de peu de gens, avoit pris le chemin de la riviére Lycus. L'aiant passée, plusieurs lui conseilloient de rompre le pont, parce que l'ennemi le poursuivoit. Mais il répondit généreusement, [a] qu'il n'estimoit point assez sa vie pour la vouloir conserver au prix de celle de tant de milliers de sujets & d'alliés fidéles, qui demeureroient à la merci des ennemis: qu'ils avoient le même droit que leur Prince à ce passage, qui devoit leur être ouvert comme à lui. Après avoir traversé assez de pays toujours en fuiant, il arriva sur le minuit à Arbelles. De là il prit sa route vers la Médie à travers les montagnes d'Arménie, suivi de sa Noblesse, & d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent aussi bientôt dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendroit celle de Babylone & de Suse, pour y jouir du fruit de sa vic-

a Non ita se saluti suæ velle consultum, ut tot millia sociorum hosti objiciat: debere & aliis fugæ viam patere, quæ patuerit sibi? *Justin.*

toire. D'ailleurs c'étoit un chemin où l'on ne pouvoit le suivre avec une grande armée, au lieu que l'autre étoit aisé pour les chevaux & les chariots, & dans un pays fertile.

Peu de jours après Arbelles se rendit à Alexandre, qui y trouva quantité de meubles de la Couronne, de riches habits, & d'autres choses précieuses, avec quatre mille talens, (douze millions) & toutes les richesses de l'armée, que Darius, comme on la dit, en marchant contre Alexandre, y avoit laissées. Il en falut bientôt sortir à cause des maladies qui se mirent dans le camp, par l'infection des corps morts dont toute la campagne étoit couverte. Ce Prince s'avança par les plaines vers Babylone, & en quatre jours de marche il arriva à Memnis, où l'on voit dans une caverne la fameuse fontaine qui jette le bitume en si grande quantité, qu'on tient que les murs de Babylone ont été bâtis avec ce ciment.

Il admira sur tout un gouffre, d'où couloient continuellement des ruisseaux de feu comme d'une source inépuisable, & un torrent de naphte, qui se débordant à cause de sa grande

abondance, faiſoit un grand lac aſſez près de ce gouffre. Cette naphte reſſemble parfaitement au bitume, mais elle a cela de plus, qu'elle eſt ſi promte & ſi facile à s'enflammer, qu'avant que de toucher à la flamme, elle prend feu à la ſimple lueur qui environne cette flamme, & embraſe tout l'air qui eſt entre deux. Les Barbares, voulant faire voir au Roi la force & la ſubtilité de cette matiére, en répandirent des goutes çà & là après qu'il fut arrivé à Babylone, dans la rue qui conduiſoit à ſon logement. Enſuite, ſe tenant au bout de la rue, ils approchérent des flambeaux des endroits où il étoit tombé de ces goutes car il étoit déja nuit. Ces premiéres goutes aiant d'abord pris feu, en un clin d'œil la flamme eut gagné l'autre bout, de ſorte que la rue entiére parut un embraſement continu.

Quand Alexandre fut près de Babylone, Mazée, qui s'y étoit retiré après la bataille d'Arbelles, ſe vint rendre à lui avec ſes enfans déja grands, & lui mit la ville entre les mains. Le Roi fut bien aiſe de ſa venue: car ce n'auroit pas été une petite entrepriſe que le ſiége d'une ville de cette conſéquence,

& si bien pourvûe de tout. Outre qu'il étoit homme de condition & vaillant; il avoit encore acquis beaucoup d'honneur dans la derniére journée, & il pouvoit, par son exemple, engager les autres à faire comme lui. Il entra dans la ville à la tête de son armée, comme s'il alloit au combat. Les murs de Babylone étoient tout bordés de monde, quoique la plûpart fussent sortis au-devant de lui impatiens de voir leur nouveau maître, dont la réputation l'avoit précédé de beaucoup. Bagophane, Gouverneur de la forteresse, & gardien du trésor, pour ne pas témoigner moins de zêle que Mazée, fit joncher les chemins de fleurs, & dresser des deux côtés des autels d'argent, qui ne fumoient pas seulement d'encens, mais de toutes sortes de bonnes odeurs. Après lui, suivoient les présens qu'il devoit faire au Roi, savoir des troupeaux de bêtes, & un grand nombre de chevaux, avec des lions & des panthéres qu'on portoit dans leurs cages. Les Mages marchoient ensuite, entonnant des hymnes à leur mode: puis les Caldéens, & avec eux les Devins & les Musiciens de Babylone. Ceux-ci avoient accou-

tumé de chanter les louanges du Roi ſur leurs inſtrumens, & les Caldéens d'obſerver le mouvement des aſtres, & la viciſſitude des ſaiſons. La cavalerie Babylonienne venoit la derniére, en un ſi pompeux appareil, hommes & chevaux, qu'il paſſoit toute magnificence. Le Roi fit marcher le peuple à la queue de ſon infanterie, & au milieu de ſes gardes entra ſur un char dans la ville, & de là au palais, comme en triomphe. Le lendemain il ſe fit repréſenter tous les meubles & tout l'argent de Darius. De l'argent qu'il trouva à Babylone, il fit compter, pour récompenſe extraordinaire, à chaque cavalier Macédonien ſix mines, (trois cens livres) à chaque cavalier étranger deux mines, (cent livres) à chaque fantaſſin de Macédoine deux mines, & à chacun des autres deux mois de leur paie ordinaire. Il ordonna, ſelon l'avis des Mages avec qui il eut pluſieurs conférences, qu'on rebâtit les temples que Xerxès avoit démolis, & entr'autres celui de Bélus, qui eſt le dieu le plus reſpecté à Babylone. Il donna le gouvernement de la province à Mazée, & le commandement des troupes qu'il y laiſſoit à Appollodore d'Amphipolis.

Alexandre, au milieu du tumulte des guerres, conservoit toujours du goût & de la curiosité pour les sciences. Il s'entretint souvent avec les Caldéens, adonnés de tout tems à l'étude de l'astronomie, & qui s'étoient acquis dans cette matiére une grande réputation. Ils lui présentérent des observations astronomiques que leurs prédécesseurs avoient faites, qui renfermoient l'espace de 1903 ans, & remontoient par conséquent jusqu'au tems de Nemrod. Callisthéne, qui accompagnoit Alexandre, les envoia à Aristote.

Porphyr. apud Simplic. in lib. 2. de cœlo.

Le Roi demeura plus lontems à Babylone qu'en aucun autre lieu ; & ce séjour fit un tort considérable à la discipline militaire de ses troupes. Le peuple, par principe même de religion, s'y livroit aux plaisirs, aux voluptés, aux débauches les plus infames, sans que les Dames, même les plus qualifiées, gardassent aucune mesure ni aucune réserve dans leurs déréglemens, dont elles faisoient gloire, loin d'en rougir ou de les cacher. Il faut avouer que cette armée victorieuse de l'Asie, après s'être amollie de la sorte & comme détrempée dans les délices de Ba-

bylone l'eſpace de trente-quatre jours, ſe ſeroit trouvée bien affoiblie pour fournir au reſte de ſes exploits, ſi elle eût eu un ennemi en tête. Mais les recrues qui lui venoient de tems en tems, faiſoient qu'elle ſe ſentoit moins de ces deſordres. Car Amyntas amena ſix mille hommes de pié, & cinq cens chevaux Macédoniens, envoiés par Antipater; & ſix cens chevaux Thraces, avec trois mille cinq cens fantaſſins de la même nation, ſans compter quatre mille hommes ſoudoiés venus du Péloponnéſe avec près de quatre cens chevaux.

Le même Amyntas avoit encore amené au Roi cinquante jeunes Macédoniens, enfans des plus grands Seigneurs du pays, pour la garde du corps. Ce ſont ceux qui le ſervoient à table, qui lui menoient ſes chevaux dans les armées, qui l'accompagnoient à la chaſſe, & qui faiſoient garde tour à tour à la porte de ſa chambre. Et c'étoient là comme les premiers degrés pour monter aux plus hautes charges de la milice & de l'Etat.

Après qu'Alexandre eut quitté Babylone, il entra dans la province de Sitacéne, pays fertile & abondant en

toutes sortes de biens, ce qui fit qu'il y séjourna plus lontems. Et de peur que l'oisiveté ne ramollît le courage de ses gens, il proposa des prix pour les plus vaillans d'entr'eux; & pour décider sur les actions de ceux qui disputeroient cet honneur, il nomma des Juges, témoins des preuves de bravoure que chacun avoit données dans les batailles précédentes: car c'est sur quoi l'on devoit adjuger les prix. Aux huit qui se trouveroient les plus braves, il donna à chacun un régiment de mille hommes, & de là on les appelloit *Chiliarques*. C'étoit la premiére fois qu'on avoit fait les régimens si forts: auparavant ils n'étoient que de cinq cens hommes, & n'avoient point encore été le prix de la valeur. Les soldats accoururent pour assister à cet illustre spectacle, non seulement comme témoins des faits des uns & des autres, mais comme juges des Juges mêmes; parce qu'il seroit aisé de voir si les récompenses seroient données au mérite ou à la faveur: discernement sur lequel il n'est pas possible de tromper les soldats. Il paroit que la distribution se fit avec beaucoup d'équité.

Il changea aussi très utilement dans

la discipline militaire plusieurs choses établies par ses prédécesseurs. Car il réduisit toute sa cavalerie en un corps, sans considérer la différence des nations, & lui donna des Commandans tels qu'il les voulut choisir : au lieu qu'auparavant chaque nation se rangeoit sous sa cornette à part, & n'étoit commandée que par un Colonel de son pays. Le signal de la marche étoit de sonner de la trompette. Mais, parce qu'on avoit souvent de la peine à l'entendre à cause du grand bruit qui se fait en décampant, il ordonna qu'on éléveroit sur sa tente un étendart qui seroit vû de tout le monde. Il établit aussi le feu pour signal durant la nuit, & la fumée durant le jour.

Alexandre marcha ensuite vers Suse, & y arriva vingt jours après son départ de Babylone. Comme il en étoit proche, Abutite, Gouverneur de la province, envoia son fils au-devant de lui, avec promesse de lui rendre la ville ; soit que ce fût de son mouvement, ou par ordre de Darius pour amuser Alexandre par le butin. Le Roi fit grand accueil à ce jeune Seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe, dont l'eau est si célébre pour être ex-

Herod. lib. 1. cap. 188. quiſe & délicieuſe à boire. Les Rois de Perſe n'en bûvoient point d'autre ; & quelque part qu'ils allaſſent, on en portoit toujours à leur ſuite dans des vaſes d'argent après l'avoir miſe ſur le feu. Ce fut là qu'Abutite le vint trouver avec des préſens dignes d'un Roi : entre leſquels il y avoit des dromadaires d'une viteſſe incroiable, & douze éléphans que Darius avoit fait venir des Indes. Etant entré dans la ville, il tira du tréſor des ſommes immenſes, & pour cinquante mille talens d'argent en maſſe & en lingots, ſans compter les meubles, & mille autres choſes d'un prix infini. Ces richeſſes étoient le fruit de bien des vexations qui avoient été faites aux peuples depuis pluſieurs ſiécles, pour tirer de leurs ſueurs & de leur indigence des revenus énormes. Les Rois croioient les avoir amaſſées pour leurs enfans & pour leur poſtérité : une ſeule heure les mit au pouvoir d'un Prince étranger, qui en ſût faire un bon uſage. Car il ſembloit qu'il ne fût que le dépoſitaire des richeſſes immenſes qu'il trouvoit dans les tréſors de Perſe, & qu'il ne les conſervât que pour en faire le prix de la valeur, & la récompenſe du mérite.

Cent cinquante millions.

Entre autres choses on y trouva cinq * mille quintaux de pourpre ** d'Hermione qui étoit la plus précieuse, qu'on y avoit amassée pendant l'espace de cent quatre-vingts dix ans, & qui conservoit encore toute sa fleur & tout son lustre.

On y trouva aussi une partie des raretés que Xerxès avoit emportées de la Gréce ; &, entr'autres, les statues d'airain d'Harmodius & d'Aristogiton, qu'Alexandre renvoia depuis à Athénes, où elles se voioient encore du tems *** d'Arrien.

Ce Prince voulant passer dans la Perse, établit pour Gouverneur de la ville de Suse Archélaus, avec une garnison de trois mille hommes ; pour Gouverneur de la citadelle Mazare l'un des Seigneurs de sa Cour, avec mille vieux soldats Macédoniens, qui étoient trop pesans pour le suivre. Il donna le gouvernement de la Susiane à Abutite.

Il laissa à Suse la mere & les enfans

** On comprendra quelle immense richesse c'étoit, quand on saura que cette pourpre se vendoit jusqu'à cent écus la livre. Le quintal est le poids de cent livres de Paris.*

*** Hermione, ville d'Argolide, où se faisoit la meilleure teinture de la pourpre.*

**** Ce qu'Arrien attribue ici à Alexandre au sujet des statues d'Harmodius & d'Aristogiton, est attribué par d'autres Historiens à d'autres Princes.*

de Darius ; & aiant reçu de Macédoine quantité d'étofes de pourpre, & de riches vétemens à la mode du pays, il les donna à Syſigambis, avec les ouvriers qui les avoient faits : car il lui rendoit toutes ſortes d'honneurs, & ne l'aimoit pas moins tendrement que s'il eût été ſon fils. Il lui fit dire auſſi, que ſi elle trouvoit ces ouvrages à ſon gré, elle pouvoit faire apprendre à ſes petites filles à en travailler de pareils pour ſe divertir, & pour en faire des préſens. A ces mots, les larmes qui lui tombérent des yeux, firent aſſez connoitre combien ce préſent lui étoit deſagréable, & ce compliment injurieux : parce qu'il n'y a rien que les femmes de Perſe tiennent à plus grande honte, que de travailler en laine. Ceux qui portérent ces préſens aiant fait entendre au Roi que Syſigambis n'en étoit pas contente, il ſe crut obligé de lui en faire des excuſes, & de l'aller conſoler. Il fut donc la voir, & lui dit : » Ma mere, cette étofe dont » vous me voiez vétu, n'eſt pas ſeule- » ment un préſent de mes ſœurs, mais » c'eſt l'ouvrage de leurs mains. Par là » jugez, s'il vous plait, que la coutu- » me de notre pays m'a trompé, &

» n'imputez point mon ignorance à
» outrage. Je ne pense pas, jusqu'ici,
» avoir manqué en rien de ce que j'ai
» sû être de vos mœurs & de vos cou-
» tumes. J'ai appris que parmi vous
» c'est une espéce de crime à un fils de
» s'asseoir en la présence de sa mere
» sans sa permission. Vous savez com-
» me j'en ai usé, & si je l'ai jamais
» fait, que vous ne me l'ayez com-
» mandé. Et toutes les fois que vous
» avez voulu vous prosterner devant
» moi, vous savez encore si je l'ai souf-
» fert. Pour derniére marque de mon
» respect, je vous ai toujours donné le
» doux nom de mere, qui n'appartient
» qu'à Olympias seule à qui je dois la
» naissance.

Le récit que je viens de faire donne lieu à deux réflexions, bien naturelles ce me semble, mais bien importantes.

En premiere lieu, nous voions jusqu'où les Perses, nation d'ailleurs si fiére & si vaine, portoient le respect pour les peres & les meres. On se souvient sans doute que le grand Cyrus, au milieu de ses conquêtes, & dans le tems le plus brillant de sa fortune, ne voulut point accepter l'offre avantageuse que lui faisoit son oncle Cyaxare

de lui donner ſa fille en mariage, & la Médie pour dot, ſans avoir auparavant conſulté ſon pere & ſa mere, & ſans avoir obtenu leur conſentement. Ici, l'hiſtoire nous apprend [a] que chez les mêmes Perſes, un fils, quelque grand & quelque puiſſant qu'il fût, n'oſoit s'aſſeoir en préſence de ſa mere ſans une permiſſion expreſſe; & qu'en uſer autrement, eût été regardé comme un crime. Combien ſommes-nous éloignés de telles mœurs!

Je remarque, en ſecond lieu, dans ce même récit des traces précieuſes de l'heureuſe ſimplicité des tems anciens, où les Dames, même les plus qualifiées, s'exerçoient à des travaux utiles, & quelquefois même pénibles. Perſonne n'ignore ce que nous dit ſur cela l'Ecriture Sainte au ſujet de Rébecca, de Rachel, & de pluſieurs autres. On voit, dans Homére, des Princeſſes aller puiſer de l'eau aux fontaines, & laver elles-mêmes le linge de la maiſon. Ici [b] les ſœurs d'Alexandre, c'eſt-à-dire les filles d'un puiſſant Prince, paroiſſent occupées du ſoin de fai-

a Scio apud vos, filium in conſpectu matris nefas eſſe conſidere, niſi cum illa permiſit. *Q. Curt.*

b Mater, hanc veſtem, quam indutus ſum, ſororum non ſolùm donum, ſed etiam opus vides. *Q. Curt.*

re de leurs mains des habits à leur frere. La fameuſe Lucréce travailloit à filer de la laine au milieu de ſes femmes. Auguſte, le maître du monde, pendant un aſſez long tems, ne porta point d'autres habits que ceux que ſa femme & ſa ſœur lui avoient faits de leurs propres mains. C'étoit une coutume dans le Nord, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que dans chaque repas il y eût toujours pluſieurs mets préparés par la Princeſſe régnante. En un mot, l'occupation, le travail, les ſoins domeſtiques, une vie ſérieuſe & retirée, c'eſt le partage des femmes; & c'eſt à quoi la Providence les a deſtinées. La corruption du ſiécle a attaché à ces uſages, preſque auſſi anciens que le monde, une idée de baſſeſſe & de mépris. Mais qu'a-t-elle ſubſtitué à ces durs & vigoureux exercices dont une ſaine éducation rendoit le ſexe capable, à cette vie laborieuſe & utilement occupée dans l'intérieur de la maiſon? une molle indolence, une ſtupide oiſiveté, de frivoles converſations, de vains amuſemens, une paſſion pour les ſpectacles, une fureur pour le jeu. Que l'on compare enſemble ces deux ſortes de caractéres, &

que l'on juge de quel côté se trouve le bon esprit, le solide jugement, & le goût du vrai & du naturel. Il faut pourtant avouer, à l'honneur du sexe & de la nation, qu'il y a parmi nous beaucoup de Dames, même de la plus haute condition, qui se font un devoir & un plaisir de travailler de leurs mains à des ouvrages non frivoles mais solides, & de se préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement. Je pourrois ajouter qu'il y en a aussi un grand nombre attentives à cultiver leur esprit par des lectures agréables, & en même tems sérieuses & utiles.

C'est une riviére différente du Tigre.

Alexandre, aiant laissé Sysigambis extrêmement satisfaite, arriva sur le bord d'une riviére que ceux du pays appellent Pasi-tigre. L'aiant passée avec neuf mille hommes de pié, & trois mille chevaux, tant des Agriens que des Grecs soudoiés, & un renfort de trois mille Thraces, il vint à la contrée des Uxiens. Elle est voisine de Suse, & s'étend jusqu'à la frontiére de la Perse, ne laissant qu'un petit défilé entre elle & les Susiens. Madate commandoit dans cette province. Ce [a] n'étoit point un homme qui réglât

a Haud sanè temporum homo : quippe ultima pro fide experiri decreverat. *Q. Curt.*

ſon zèle ſur les tems, ni qui ſuivît la fortune : fidéle à ſon Maître, il étoit réſolu de tenir juſqu'à l'extrémité. Il s'étoit retiré dans ſa ville ſituée ſur des rochers eſcarpés, & environnée de précipices. Y aiant été forcé, il ſe réfugia dans la citadelle : d'où les aſſiégés envoiérent trente Députés au Roi, pour lui demander grace. Ce ne fut que par l'entremiſe de Syſigambis qu'ils l'obtinrent. Il ne ſe contenta pas de pardonner à Madate, qui étoit allié de près à cette Princeſſe : il donna la liberté à tous les priſonniers, & à tous ceux qui s'étoient rendus, les maintint en leurs priviléges, ſauva la ville du ſac, & leur laiſſa labourer leurs terres ſans taille & ſans tribut. Qu'eût-elle pu obtenir davantage de ſon propre fils, s'il eût été victorieux ?

Après que les Uxiens furent ſubjugués, Alexandre, aiant donné une partie de ſon armée à Parménion, lui commanda de la mener par la plaine : pour lui, avec les troupes armées à la légére, il traverſa les montagnes qui régnent juſques dans la Perſe. Il arriva le cinquiéme jour au Pas de Suſe. Ariobarzane, avec quatre mille hommes de pié, & ſept cens chevaux, avoit

occupé ces rochers escarpés de toutes parts, & posté les Barbares au sommet hors de la portée du trait. Il avoit aussi élevé un mur dans ces défilés, & s'étoit campé au pié avec ses troupes. Dès qu'Alexandre se fut avancé pour l'attaquer, les Barbares se mirent à rouler du haut de la montagne des pierres d'une grosseur énorme, qui faisant plusieurs bonds sur les rochers, en tomboient avec plus de violence, & écrasoient des bandes entiéres. Le Roi, effraié d'un tel spectacle, fit sonner la retraite. Il se voioit avec douleur arrété tout court à ce passage, sans qu'il parût aucun moien ni aucune espérance de pouvoir le forcer.

Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, un prisonnier, Grec de nation, s'offrit à lui, & promit de le conduire au sommet de la montagne par un autre chemin. Il laissa à Cratére le soin du camp & de l'armée, lui commanda de faire allumer quantité de feux pour mieux persuader aux Barbares que le Roi y étoit en personne ; & aiant pris avec lui des troupes d'élite, il se mit en chemin, prenant les détours que son guide lui montroit. Mais, outre que ces routes étoient très-difficiles,

ciles, & les rochers si glissans qu'on pouvoit à peine y asseoir le pié, on étoit encore fort incommodé des neiges que le vent avoit amassées, & qui étoient si hautes, que les soldats tomboient, & enfonçoient dedans comme dans des fosses : & quand leurs compagnons entreprenoient de les en retirer, ils étoient bien souvent entraînés eux-mêmes. D'ailleurs, l'horreur de la nuit, un pays inconnu, & un guide dont la fidélité n'étoit pas trop assurée, redoubloient leur apprèhension. Après beaucoup de peines & de dangers, ils gagnérent enfin le haut de la montagne. Puis en étant descendus, ils découvrirent le corps de garde des ennemis, & parurent armés à leur dos lorsqu'ils s'en doutoient le moins. Ceux qui se mirent en défense, & il y en eut peu, furent taillés en piéces : de sorte que d'un côté les cris des mourans, & de l'autre l'effroi des fuiards qui regagnoient leur gros, y mirent une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite avant que de tenter le combat. A ce bruit Cratére s'avance, comme Alexandre en partant le lui avoit recommandé, & se saisit du défilé qu'il n'avoit pu

auparavant emporter : & en même tems Philotas, donnant par un autre endroit avec Amyntas, Cœnus, & Polysperchon, acheva de rompre les Barbares, qui se voioient attaqués de tous côtés. Ils furent presque tous taillés en piéces : le reste, cherchant à se sauver, tomba dans des précipices. Ariobarzane se sauva avec quelque cavalerie à travers les montagnes.

Alexandre, par un effet du bonheur qui le suivoit par tout, s'étant tiré heureusement du danger qu'il venoit de courir, marcha vers la Perse sans perdre de tems. Sur sa route il reçut des lettres de Tiridate, Gouverneur de Persépolis, par lesquelles il lui mandoit que les habitans de cette ville, sur le bruit de sa venue, vouloient piller les trésors de Darius dont il avoit la garde, & qu'il se hâtât pour s'en saisir : qu'il n'avoit que * l'Araxe à passer, & que du reste c'étoit tout chemin aisé. Aiant laissé ses gens de pié, il marcha toute la nuit avec sa cavalerie harassée d'une si longue traite, & passa l'Araxe sur le pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire quelques jours auparavant.

** C'est un autre fleuve que celui de l'Arménie.*

Mais, comme il approchoit de la

ville, il vit paroitre une grande troupe, exemple mémorable d'une extrême misére. C'étoit environ huit cens Grecs prisonniers de guerre, déja fort âgés, sur qui les Perses avoient exercé leur cruauté par diverses sortes de supplices. Aux uns ils avoient coupé les mains, aux autres les piés, aux autres le nez & les oreilles: puis leur aiant imprimé sur le visage avec le feu des caractéres barbares, ils les avoient gardés pour un objet de risée, dont ils repaissoient leurs yeux & leur cruauté. Ils ressembloient plutôt à des phantômes qu'à des hommes, ne leur étant presque resté que la parole à quoi on pût les reconnoitre. Alexandre, à cette vûe, ne put retenir ses pleurs: & comme ils s'écriérent tous ensemble pour implorer sa miséricorde, il les exhorta d'avoir bon courage, les assurant qu'ils reverroient encore leurs femmes & leur patrie. Cette proposition, qui devoit ce semble les remplir de joie, les jetta dans le trouble & l'embarras, les sentimens se trouvant partagés. » Quelle apparence, disoient les uns, » d'aller nous montrer en spectacle à » la Gréce dans l'horrible état où nous

Q. Curce en met 4000.

» ſommes, dont nous devons avoir en-
» core plus de honte que de déplaiſir ?
» Le meilleur moien de ſupporter ſa
» miſére, c'eſt de la cacher ; & il n'eſt
» point de patrie ſi douce pour les
» malheureux que la ſolitude, & que
» l'oubli de leur félicité paſſée. D'ail-
» leurs nous eſt-il poſſible de faire un
» ſi long voiage ? Loin de l'Europe,
» confinés aux extrémités de l'Orient,
» caſſés de vieilleſſe, & tronqués de
» la plupart de nos membres, ſuppor-
» terons-nous des travaux qui ont laſſé
» une armée même triomphante ? Le
» ſeul parti qui nous reſte eſt de cacher
» notre miſére, & d'achever notre vie
» parmi ceux qui ſont déja tout accou-
» tumés à nos malheurs & à nos diſ-
» graces. » D'autres, en qui l'amour
du pays natal étoufoit tout autre ſen-
timent, repréſentoient « Que les dieux
» leur offroient ce qu'ils n'euſſent pas
» même oſé ſouhaiter, leur patrie,
» leurs femmes, leurs enfans, & tou-
» tes les choſes pour leſquelles les
» hommes eſtiment la vie, & mépri-
» ſent la mort. Qu'ils avoient aſſez
» lontems porté le triſte joug de la ſer-
» vitude, & qu'il ne pouvoit leur arri-
» ver rien de plus heureux que d'aller

» enfin respirer un air libre, reprendre
» leurs anciennes mœurs, leurs loix,
» & leurs sacrifices, & mourir sous les
» yeux de leurs femmes & de leurs en-
» fans.

Le premier sentiment prévalut. Ils demandérent par grace au Roi qu'il leur permît de demeurer dans le pays où ils avoient déja passé plusieurs années. Il y consentit, & leur fit distribuer à chacun trois mille dragmes; cinq habits pour hommes, & autant pour femmes; deux couples de bœufs pour labourer leurs terres, du blé pour les ensemencer. Il ordonna au Gouverneur de la province d'avoir grand soin qu'on ne les molestât en rien, & voulut qu'ils fussent exemts de tout tribut & de toute imposition. C'est là véritablement être Roi. Alexandre ne pouvoit pas leur rendre les membres dont la cruauté des Perses les avoit privés: mais il leur rend la liberté, la tranquillité, l'abondance. Heureux les Princes qui sont sensibles au plaisir de faire du bien, & qui ont des entrailles de compassion pour les malheureux!

Quinze cens livres.

Alexandre, le lendemain, aiant assemblé les Généraux de son armée, leur représenta » qu'il n'y avoit jamais

» eu de ville plus fatale aux Grecs que
» Persépolis, l'ancien siége des Rois
» de Perse, & la capitale de leur Em-
» pire. Que c'étoit de là qu'étoient ve-
» nus tous ces déluges d'armées qui
» avoient inondé la Gréce, & d'où
» premiérement Darius, & Xerxès en-
» suite, avoient apporté le flambeau
» de la plus détestable guerre qui eût
» désolé l'Europe. Qu'il faloit venger
» les manes de leurs ancêtres. » Déja les Perses l'avoient abandonnée, chacun s'étant retiré où sa peur l'avoit conduit. Alexandre y entra avec sa phalange. Le soldat vainqueur trouva de quoi assouvir son avarice, & fit main-basse d'abord sur tout ce qui étoit resté. Mais bientôt le Roi fit cesser le massacre, & défendit d'attenter à la pudicité des femmes. Il avoit pris par force ou par composition plusieurs villes d'une opulence incroiable : mais ce n'étoit rien en comparaison des trésors qui se trouvérent ici. Les Barbares y avoient assemblé comme en un magazin toutes les richesses de la Perse. L'or & l'argent n'y étoient que par monceau, sans parler des habits & des meubles qui montoient à un prix infini : car c'étoit là le régne du

luxe. Il ſe trouva dans le tréſor ſix vingts mille talens, qui furent deſtinés aux frais de la guerre. A une ſomme ſi conſidérable, il ajouta encore ſix mille talens de la priſe de Paſargade. C'étoit une ville que Cyrus avoit bâtie, & où, dans la ſuite, ſe faiſoit le ſacre des Rois de Perſe.

Trois cens ſcixante millions.

Dix huit millions.

Pendant qu'Alexandre étoit encore à Perſépolis, & lorſqu'il étoit ſur le point d'en partir pour marcher contre Darius, il fit un grand feſtin à ſes amis, où l'on but avec excès. Parmi les femmes qui y furent admiſes, étoit la courtiſanne Thaïs, née dans l'Attique, & pour lors maîtreſſe de Ptolémée, qui dans la ſuite fut roi d'Egypte. Sur la fin du repas, pendant lequel elle avoit pris à tâche de louer le Roi d'une maniére fine & délicate, (adreſſe aſſez ordinaire à ces ſortes de perſonnes) elle dit, d'un ton gai & plaiſant, « qu'elle » auroit une joie infini, ſi pour finir » noblement cette fête, elle pouvoit » bruler le magnifique palais de Xer» xès qui avoit brulé Athénes, & le » flambeau à la main y mettre elle» même le feu en préſence du Roi, » afin qu'on dît par toute la terre que » les femmes, qui avoient ſuivi Ale-

» xandre à son expédition d'Asie ;
» avoient bien mieux vengé la Gréce
» de tous les maux que les Perses lui
» avoient faits, que tous les Géné-
» raux qui avoient combattu pour
» elle & par terre & par mer. « Les convives applaudissent à ce discours. Le Roi se leve de table une couronne de fleur sur la tête, & le flambeau à la main s'avance pour exécuter ce grand exploit. Toute sa troupe le suit avec de grands cris en dansant & en sautant, & environne le palais. Tous les autres Macédoniens, entendant ce bruit, accourent en foule avec des flambeaux allumés, & y mettent le feu de tous côtés. Alexandre s'en repentit bientôt, & donna ordre qu'on éteignit le feu ; mais il n'en étoit plus tems.

Comme il étoit naturellement très libéral, ses grands succès augmentérent encore en lui cette inclination bienfaisante : & il accompagnoit ses présens de marques de bonté & de maniéres obligeantes, qui en augmentoient infiniment le prix. Il en usoit ainsi sur tout à l'égard de ces cinquante jeunes Seigneurs de Macédoine qui lui servoient de garde. Sa mere Olympias trouvoit que ses libéralités al-

loient trop loin, & elle lui écrivit sur ce sujet. » Je ne vous blâme pas, disoit-» elle, de faire du bien à vos amis: » c'est agir véritablement en Roi. Mais » il y a des bornes qu'il faut garder. » Vous les faites tous égaux à des Rois, » & en les enrichissant, vous leur » donnez les moiens de faire beaucoup » d'amis, que vous vous ôtez à » vous-même. « Et comme elle lui écrivoit souvent la même chose, il tenoit ses lettres secrettes, & ne les montroit à personne; hors un jour, qu'en aiant ouvert une, & s'étant mis à la lire, Ephestion s'approcha, & lisoit avec lui par dessus son épaule. Il ne l'empécha point, mais tirant seulement son anneau de son doit, il en mit le cachet à la bouche de son favori, pour lui recommander le secret.

Il envoïoit de magnifiques présens à sa mere, mais il ne voulut jamais souffrir, ni qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle entrât en aucune sorte dans le gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il supporta sa mauvaise humeur avec beaucoup de douceur & de patience. Antipater lui aiant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir

lue, il dit : *Antipater ignore qu'une seule larme d'une mere efface dix mille lettres comme celle-là.* Cette conduite, & cette réponse, font voir qu'Alexandre étoit en même tems bon fils & bon politique, & qu'il comprenoit parfaitement combien il est dangereux d'abandonner l'autorité roiale à une femme du caractére d'Olympias.

§. X.

Darius quitte Ecbatane. Il est trahi & chargé de chaînes par Bessus Chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre arrivât. Il envoie son corps à Sysigambis.

An. M. 3674. Av J.C. 330. Diod. lib. 17. p. 540-546. Arrian. lib. 3. p. 133-137. Plut. in Alex. pag. 689. Q. Curt. lib. 5. cap. 8.14. Justin. lib. 11. cap. 15.

APRES la prise de Persépolis & de Pasargade, Alexandre résolut de poursuivre Darius, qui étoit déja arrivé à Ecbatane, capitale de la Médie. Il restoit encore à ce Prince fugitif trente mille hommes de pié, entre lesquels il y avoit quatre mille Grecs, qui lui furent fidéles jusqu'à la fin. Il avoit outre cela quatre mille frondeurs ou gens de trait, & plus de trois mille chevaux presque tous Bactriens, que

commandoit Beſſus Satrape de la Bactriane. Darius, avec ſes troupes, s'écarta un peu du grand chemin, faiſant paſſer devant le bagage; & aiant aſſemblé ſes principaux Officiers, il leur parla en ces termes. » Chers compa-
» gnons, de tant de milliers d'hom-
» mes qui compoſoient mon armée,
» vous êtes les ſeuls qui ne m'avez
» point abandonné dans tout le cours
» de ma mauvaiſe fortune; & il n'y a
» bientôt plus que votre fidélité & vo-
» tre conſtance qui me faſſe croire que
» je ſuis Roi. Les transfuges & les
» traîtres régnent dans mes villes,
» non qu'on les juge dignes de l'hon-
» neur qu'on leur fait, mais afin que
» leur récompenſe vous tente, &
» ébranle vos courages. Vous avez
» pourtant mieux aimé ſuivre ma for-
» tune, que celle du vainqueur: en
» quoi vous avez mérité que les dieux
» vous en récompenſent, & ne dou-
» tez point qu'ils ne le faſſent, ſi je ne
» puis moi-même le faire. Avec de
» telles troupes & de telles Officiers,
» j'affronterai ſans crainte l'ennemi,
» quelque redoutable qu'il paroiſſe.
» Quoi! voudroit-on que je m'aban-
» donnaſſe à la diſcrétion du vain-

» queur, & que j'attendiſſe de lui,
» pour prix de ma lâcheté & de ma
» baſſeſſe, le gouvernement de quel-
» que province qu'il voudroit bien
» me laiſſer ? Non, non : il ne ſera ja-
» mais au pouvoir de perſonne ni de
» m'ôter ni de me donner le diadême
» que je porte. Une même heure verra
» la fin de mon régne & de ma vie. Si
» vous avez tous ce même courage
» & cette même réſolution, comme
» je n'en puis douter, je vous réponds
» de votre liberté, & que vous n'au-
» rez point à ſouffrir le faſte & les in-
» ſultes des Macédoniens. Vous avez
» dans vos mains de quoi venger ou
» terminer tous vos maux. Tous ré-
pondirent, avec de grands cris, qu'ils étoient prêts à le ſuivre par tout, & à répandre leur ſang pour ſa défenſe.

C'étoit le ſentiment des troupes. Mais Nabarzane, l'un des plus grands Seigneurs de Perſe & Général de la cavalerie, avoit tramé avec Beſſus, Général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes ; aiant réſolu d'arrêter le Roi, & de l'enchaîner : ce qu'ils pouvoient exécuter facilement par le moien des troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre. Leur deſſein

étoit, s'ils se voioient poursuivis par Alexandre, de se racheter en lui livrant Darius en vie; & s'ils, échapoient à sa poursuite, de s'emparer du roiaume après avoir tué Darius, & de recommencer la guerre. Les traîtres n'eurent pas de peine à gagner les troupes, en leur représentant qu'on les traînoit au précipice; qu'ils se verroient bientôt accablés sous les ruines d'un empire tout prêt à tomber, pendant que la Bactriane leur étoit ouverte, & leur tendoit les mains, en leur offrant des richesses immenses. Quelque sourdes que fussent ces menées, Darius en fut averti, mais ne put les croire. Patron qui commandoit les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dresser sa tente dans leur quartier, & à confier la garde de sa personne à des troupes de la fidélité desquelles il étoit sûr. Il ne put se résoudre à faire cet affront aux Perses, & répondit » qu'il » auroit moins de peine à en être trom- » pé, qu'à les condanner: qu'il aimoit » mieux souffrir parmi les siens tout » ce que la fortune lui préparoit, que » de chercher sa sûreté parmi des » étrangers, quelque fidéles & bien » affectionnés qu'il les crut : qu'aussi » bien il ne pouvoit plus mourir qua

» trop tard, si les soldats qui étoient » de sa nation le jugeoient indigne de » vivre. « Il ne fut pas lontems sans éprouver combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit donnés. Les traîtres le saisirent, le liérent avec des chaînes d'or comme pour faire honneur à sa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Quand Alexandre fut arrivé à Ecbatane, il apprit que le Roi de Perse en étoit parti il y avoit cinq jours. Il commanda à Parménion de mettre tous les trésors de la Perse dans le château d'Ecbatané, sous une bonne garde qu'il y laissa. Ces trésors montoient, selon Strabon, à cent quatre-vingts mille talens ; (cinq cens quarante millions) & selon Justin à dix mille talens de plus, (trente millions.) Il lui ordonna de marcher ensuite vers l'Hyrcanie par la contrée des Cadusiens, avec les Thraces, les étrangers, & le reste de la cavalerie, à la réserve des compagnies roiales. Il écrivit à Clitus, qui étoit demeuré malade à Suse, qu'aussitôt qu'il seroit arrivé à Echatane, il prît les troupes qu'on y avoit laissées, & qu'il vînt le trouver dans le pays des Parthes.

Strabon. l. 15. pag. 741.

Justin. l. 12. cap. 1.

Alexandre, avec le reste de ses troupes, se mit à la poursuite de Darius, & arriva l'onziéme jour à * Rhagues, qui est à une grande journée des portes Caspiennes. Mais Darius avoit déja passé les défilés. Alexandre, desespérant de le pouvoir atteindre quelque diligence qu'il pût faire, séjourna là cinq jours, pour laisser reprendre haleine à ses troupes. Ensuite il marcha vers les Parthes, & campa le premier jour vers les portes Caspiennes, & les passa le lendemain. Il apprit bientôt que Darius avoit été arrêté par les traîtres, que Bessus le faisoit traîner sur un chariot, & lui avoit fait prendre les devants pour être plus sûr de sa personne; que toute l'armée lui obéissoit à la réserve d'Artabaze & des Grecs, qui ne pouvant approuver une si noire perfidie, & n'étant pas assez forts pour l'empécher, avoient quitté le grand chemin, & s'étoient retirés vers les montagnes.

* C'est la ville dont il est parlé dans Tobie. 3. 7.

Ce fut pour lui une nouvelle raison de hâter sa marche. Les Barbares, à son arrivée, prirent l'épouvante, quoique la partie n'eût pas été égale, si Bessus eût eu autant de résolution pour le combat que pour le parricide. Car

ils surpassoient les ennemis en nombre & en force, & étoient tous frais contre des gens fatigués d'une longue marche. Mais le nom & la réputation d'Alexandre, motif tout puissant à la guerre, les étonna tellement, qu'ils prirent la fuite. Bessus & ses complices aiant atteint Darius, l'exhortérent de monter à cheval, & de se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit que les dieux étoient prêts de le venger, & implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre des parricides. Ils entrérent alors dans une telle fureur, que lançant leurs dards contre lui, ils le laissérent tout couvert de blessures. Après un parricide si détestable, ils se séparérent, pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite, & tromper par ce moien l'ennemi s'il vouloit les suivre, ou l'obliger du moins à diviser ses forces. Nabarzane tira vers l'Hyrcanie, & Bessus vers la Bactriane, suivis tous deux de peu de gens de cheval. Les Barbares, destitués de Chefs, se dispersérent çà & là, selon que la peur ou l'espérance les guidoit.

Après plusieurs recherches, on trouva Darius par hazard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots,

couché sur son char, & touchant a sa fin. Cependant, avant que d'expirer, il eut encore la force de demander à boire. Un Macédonien, nommé Polystrate, lui en porta. Il avoit avec lui un prisonnier Persan, qui lui servit de truchement. Darius, après avoir bû, dit, en se tournant vers le Macédonien : » Que dans l'état déplorable de » sa fortune, il avoit au moins cette » consolation de parler à une per- » sonne qui l'entendroit, & que ses » derniéres paroles ne seroient point » perdues. Qu'il le chargeoit de dire à » Alexandre, que, sans l'avoir jamais » obligé, il mouroit son redevable. » Qu'il lui rendoit mille graces de tant » de bontés qu'il avoit eues pour sa » mere, pour sa femme, & pour ses » enfans, ne s'étant pas contenté de » leur sauver la vie, mais leur aiant » laissé tout l'éclat de leur premiére » grandeur. Qu'il prioit les dieux de » rendre ses armes victorieuses, & de » le faire Monarque de l'univers. » Qu'il ne croioit pas avoir besoin de » lui demander qu'il vengeât l'exécra- » ble parricide commis sur sa person- » ne, parce que c'étoit la cause com- » mune des Rois. »

Puis, prenant la main de Polystrate, » Touche-lui pour moi dans la main, » lui dit-il, comme je touche dans la » tienne ; & porte-lui de ma part ce » seul gage que je puis lui donner de » mon affection & de ma reconnois- » sance. « En finissant ces mots, il expira. Alexandre arrive auprès de lui dans ce moment, & voiant le corps de Darius, il pleure amérement, & par les marques de la douleur la plus sensible, fait voir combien il étoit touché de l'infortune de ce Prince, qui méritoit un meilleur sort. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, la jetta sur le corps de Darius, & l'aiant fait embaûmer, & orné son cercueil avec une magnificence roiale, il l'envoia à Sysigambis, pour le faire ensevelir à la façon des Rois de Perse, & le mettre au tombeau de ses ancêtres.

AN.M.3674. AV.J.C.330. Ainsi mourut Darius, la troisiéme année de l'Olympiade CXII, après avoir vécu près de cinquante ans, & en avoir régné six : Prince d'un caractére doux & pacifique, dont le régne, si on en excepte la mort de Cariděme, avoit été sans violence & sans cruauté, ou par inclination naturelle, ou parce que la guerre continuelle qu'il eut à

essuier contre Alexandre depuis son avénement à la couronne ne lui permit pas d'en user autrement. Avec lui finit l'empire des Perses, qui avoit duré deux cens six ans depuis le commencement du régne du grand Cyrus son fondateur, sous treize Rois, savoir: Cyrus, Cambyse, Smerdis le Mage. Darius, fils d'Hystaspe. Xerxès I. Artaxerxe Longue-main. Xerxès II. Sogdien. Darius Nothus. Artaxerxe Mnémon. Artaxerxe Ochus. Arsès. Darius Codoman.

§. XI.

Vices qui ont causé la décadence & enfin la ruine de l'Empire des Perses.

LA MORT de Darius Codoman peut bien être regardée comme l'époque, mais non comme la cause unique de la destruction de la Monarchie Persanne. Quand on jette une vûe générale sur l'histoire des Rois dont je viens de faire le dénombrement, & que l'on considére avec quelque attention leurs différens caractéres, & leur maniére de gouverner soit dans la guerre, soit dans la paix, il est aisé de reconnoitre que cette décadence étoit

préparée de loin, & qu'elle fut conduite à sa fin par des degrés marqués, qui annonçoient une ruine totale.

On peut dire d'abord que l'affoiblissement de l'Empire des Perses, & sa derniére chute, venoient de son origine même & de sa premiére institution. Il avoit été formé par la réunion de deux peuples bien différens d'inclinations & de mœurs. Les Perses étoient sobres, laborieux, modestes : les Médes ne respiroient que le faste, le luxe, la mollesse, & la volupté. L'exemple de la frugalité & de la simplicité de Cyrus, & la nécessité de vivre continuellement sous les armes pour faire tant de conquêtes, & pour se maintenir au milieu de tant d'ennemis, suspendirent pendant quelque tems la contagion de ces vices. Mais, après que tout fut domté & soumis, le penchant naturel des Médes pour la magnificence & les délices affoiblit bientôt la tempérance des Perses, & devint en peu de tems le goût dominant des deux nations.

Plusieurs autres causes y concoururent. Babylone conquise enivra ses vainqueurs de sa coupe empoisonnée, & les enchanta par les charmes de la

volupté. Elle leur fournit les ministres & les instrumens propres à favoriser le luxe, & à entretenir les délices avec art & délicatesse: & les richesses des provinces les plus opulentes de l'univers, exposées à la discrétion des nouveaux maîtres, les mirent en état de satisfaire tous leurs desirs.

Cyrus même, comme je l'ai déja observé ailleurs, y donna occasion sans en prévoir les suites, & y tourna les esprits par la fête superbe qu'il donna après avoir terminé ses conquêtes, & dans laquelle il se montra au milieu de ses troupes, compagnes de ses victoires, avec la pompe la plus capable d'éblouir. Il commença à leur inspirer de l'admiration pour le faste qu'elles avoient jusques-là méprisé. Il leur fit comprendre que la magnificence & les richesses étoient dignes de couronner les plus glorieux exploits, & qu'elles en étoient le terme & le fruit: & en inspirant à ses sujets un violent desir pour des choses qu'ils voioient si fort estimées par un Prince si accompli, il les autorisa par son exemple à s'y livrer sans retenue.

Il étendit encore ce mal en obligeant les Juges, les Officiers, & les Gou-

verneurs des provinces, de paroitre avec éclat aux yeux des peuples, & d'y vivre dans la splendeur, afin de mieux représenter la majesté du Prince. D'un côté, ces Magistrats & ces Commandans prirent aisément cette décoration de leurs charges pour l'essentiel, ne songeant à se distinguer que par ces dehors fastueux : & de l'autre, les plus riches dans les provinces se les proposérent pour modéles, & furent bientôt suivis par les gens d'une fortune médiocre, que les petits s'efforcérent d'égaler.

Tant de causes d'affoiblissemens réunies & autorisées publiquement, détruisirent en peu de tems l'ancienne vertu des Perses. Ils ne succombérent pas, comme les Romains, par des déclins imperceptibles, lontems prévûs, & souvent combattus. A peine Cyrus fut-il disparu, que l'on vit paroitre comme une autre nation, & des Rois d'un caractére tout différent. On n'entendit plus parler de cette éducation forte & sévére de la jeunesse Persanne ; de ces écoles publiques de sobriété, de patience, & d'émulation pour la vertu ; de ces exercices laborieux & guerriers. Il n'en resta pas la moindre trace. Une jeunesse élevée

dans l'éclat & dans la molleſſe qu'elle voioit en honneur, ſe dégouta auſſitôt de l'heureuſe ſimplicité de ſes peres, & forma, dans l'eſpace d'une génération, une race toute nouvelle, avec des mœurs, des inclinations, & des maximes contraires aux anciennes. Ils devinrent hauts, vains, mous, inhumains, perfides dans les traités : & eurent pour caractére particulier d'être de tous les peuples les plus livrés au luxe, à la ſomptuoſité, à la bonne chére, & à l'ivrognerie même : de ſorte qu'on peut dire que l'Empire des Perſes a été preſque dès ſa naiſſance ce que les autres Empires ne ſont devenus que par la ſucceſſion des années, & qu'il a commencé par où les autres finiſſent. Il portoit dans ſon ſein le principe de ſa deſtruction, & ce vice interne ne fit qu'augmenter de régne en régne.

Après le ſuccès malheureux des expéditions de Darius & de Xerxès contre la Scythie & contre la Gréce, les Princes qui vinrent enſuite renoncérent à l'ambition de faire des conquêtes, & ſe livrérent à l'oiſiveté, à la molleſſe, & à l'indolence. Ils négligérent la diſcipline militaire, & ſub-

ſtituérent une multitude confuſe de milices tirées par force de leurs pays, à des troupes exercées & endurcies aux travaux de la guerre. On a pu remarquer en plus d'une occaſion que toute la force & la reſſource preſque unique de l'armée des Perſes étoit dans les Grecs qu'ils tenoient à leur ſolde, qu'à proprement parler, ils ne comptoient que ſur eux, & qu'ils avoient grand ſoin de les oppoſer toujours aux meilleures troupes des ennemis. Ils furent les ſeuls, dans l'armée de Darius, qui firent bien leur devoir, & qui lui demeurérent fidéles juſqu'à la fin; & l'on a vû que le ſeul grand Capitaine qu'Alexandre ait eu en tête, eſt Memnon le Rhodien.

Au lieu de choiſir, pour commander leurs troupes, des Officiers qui euſſent de l'expérience & des talens, ils prenoient les plus conſidérables de chaque nation, qui n'avoient ſouvent d'autre mérite que celui de la naiſſance, des richeſſes, & du crédit; & qui ne ſe diſtinguoient que par la ſomptuoſité de leurs tables, par la magnificence de leurs équipages, par la foule de leurs gardes, des domeſtiques, des Eunuques, & des femmes.

Tout

Tout cet aſſemblage, plus fait pour l'oſtentation & pour une vaine montre que pour des expéditions militaires, chargeoit de bouches inutiles une armée déja trop nombreuſe, la rendoit peſante dans ſes marches & dans ſes mouvemens par trop d'équipages, & la mettoit hors d'état de ſubſiſter lontems dans un pays, & de ſuivre juſqu'au bout de grandes entrepriſes en préſence de l'ennemi.

Les Rois de Perſe, ſe renfermant dans l'intérieur de leurs palais pour ſe livrer aux délices, & ne ſe communiquant guéres au-dehors, donnoient toute leur confiance, & par là toute l'autorité, à des Eunuques, à des femmes, à des eſclaves, à des courtiſans flateurs, occupés uniquement à écarter tout vrai mérite qui leur faiſoit ombrage; à faire tomber les récompenſes des ſervices ſur leurs créatures; & à confier les plus importantes charges, plutôt aux perſonnes dévouées à leurs vûes d'intérêt & d'ambition, qu'à des ſujets capables de bien ſervir l'Etat.

Un autre caractére de ces Princes, qui n'eſt que trop ordinaire, contribua beaucoup à la ruine de l'Empire.

Ils étoient accoutumés dès leur enfance à de fausses louanges, à des complaisances excessives, à des soumissions aveugles. On les élevoit dans une si haute idée de leur propre grandeur, qu'ils se persuadoient aisément que le reste des hommes n'étoit fait que pour les servir, & pour leur plaire. On ne prenoit pas soin de les instruire de leurs devoirs, des maximes d'un bon & sage gouvernement, des principes pour juger du solide mérite, & pour discerner les hommes capables de gouverner sous eux. Ils ignoroient que le pouvoir souverain ne leur étoit confié que pour protéger leurs sujets, & pour les rendre heureux. On ne leur faisoit pas sentir le plaisir touchant d'être les délices de leurs peuples, & la source publique de la félicité d'un si vaste Empire, comme l'avoit été le grand Cyrus, que chaque famille aimoit comme son pere, & dont on avoit regardé la perte comme une désolation publique. On faisoit consister la grandeur du Prince à être craint, & à pouvoir satisfaire impunément toutes ses passions.

Une si mauvaise éducation ne pouvoit former que des Princes foibles, ou vicieux. Ils n'étoient pas en état

de soutenir le poids d'un si grand Empire, ni d'embrasser toutes les parties d'un gouvernement si étendu & si pénible. La paresse & l'amour du plaisir les rendoient inappliqués & ennemis des affaires ; & ils sacrifioient les plus grands intérêts à leurs amusemens. Quelques-uns avoient naturellement d'assez heureuses dispositions pour devenir bons Princes, s'ils n'avoient été amollis par les charmes d'une vie voluptueuse, & livrés à la séduction d'une puissance trop absolue, & d'une trop grande prospérité. La flaterie les avoit rendu incapables d'entendre dans leurs Conseils aucune parole libre, ni de souffrir la moindre résistance à leurs volontés.

Il ne faut pas s'étonner s'ils n'étoient guéres aimés de leurs sujets, puisqu'ils n'aimoient que leur propre grandeur, & étoient accoutumés à y sacrifier tout le reste. Darius, dans son malheur, fut abandonné de ses Généraux d'armées, de ses Gouverneurs de provinces, de ses Officiers, de ses domestiques, de ses peuples, & ne trouva nulle part une affection sincére, & un véritable attachement à sa personne & à ses intérêts. L'éclat

éblouissant de la Monarchie des Perses, cachoit une foiblesse réelle. Cette puissance énorme, accompagnée de tant de faste & de hauteur, n'avoit aucune ressource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce Colosse, il fut renversé.

§. XII.

Lacédémone se revolte contre les Macédoniens avec presque tout le Péloponnése. Antipater y accourt, défait les ennemis dans une bataille, où Agis est tué. Alexandre marche contre Bessus. Thalestris, reine des Amazones, vient de fort loin pour le voir. De retour dans la Parthie, il se livre au plaisir & à la débauche. Il continue sa marche contre Bessus. Prétendue conspiration de Philotas contre le Roi. Il est mis à mort, aussi bien que Parménion son pere. Alexandre domte plusieurs peuples. Il arrive enfin dans la Bactriane. On lui améne Bessus.

An.M. 3674. Av.J.C. 330. Diod. l. 17. pag. 537. Q. Curt. lib. 6. cap. 1.

PENDANT que les choses se passoient dans l'Asie comme nous l'avons vû, il y eut quelques mouvemens dans la Gréce & dans la Macédoine. Memnon, qu'Alexandre avoit envoïé en Thrace, s'y étant revolté, & par

ſa rébellion aiant attiré de ce côté-là les forces d'Antipater, les Lacédémoniens crurent que c'étoit une occaſion favorable de ſecouer le joug de Macédoine, & attirérent dans leur parti preſque tout le Péloponnéſe. Sur cette nouvelle, Antipater, après avoir accommodé les affaires de la Thrace le mieux qu'il lui fut poſſible, revint à la hâte en Gréce, & dépécha ſur le champ des couriers à Alexandre pour lui donner avis de ce qui s'y paſſoit. Dès qu'il eut atteint l'ennemi, il réſolut de combattre. L'armée des Lacédémoniens n'étoit compoſée que de vingt mille hommes de pié, & de deux mille chevaux, ſous la conduite d'Agis leur roi. Celle d'Antipater étoit plus forte du double. Agis, pour rendre ce grand nombre inutile, avoit choiſi un terrain étroit & reſſerré. La mélée fut rude d'abord, chaque parti faiſant des efforts extraordinaires de bravoure pour ſoutenir l'honneur de ſa nation. Les uns animés par leur ancienne gloire, les autres par leur grandeur préſente, combattoient avec un égal courage, ceux-là pour la liberté, ceux-ci pour l'empire. Tant qu'on demeura dans le terrain où la

bataille avoit commencé, Agis eut l'avantage. Mais quand, par une fuite simulée, Antipater eut attiré les ennemis en pleine campagne, alors déploiant toutes ses forces il devint supérieur, & sut bien profiter de son avantage. Agis se faisoit remarquer par ses armes, par sa bonne mine, & encore plus par son courage. Le fort du combat fut autour de lui. Il fit des prodiges de valeur. Enfin, blessé de plusieurs coups, les siens l'emportérent sur son bouclier. Ils ne perdirent point courage, & s'étant saisis d'un poste avantageux où ils se tenoient serrés dans leurs rangs, ils soutinrent vigoureusement le choc des ennemis. Après une longue résistance, les Lacédémoniens commencérent à plier, ne pouvant plus qu'à peine soutenir leurs armes toutes trempées de sueur: puis ils lâchérent le pié, & prirent enfin tout-à-fait la fuite. Le Roi, se voiant vivement poursuivi, fit encore quelques efforts, malgré sa foiblesse, pour se défendre contre les ennemis. Intrépide & invincible jusqu'à la fin, mais accablé par le nombre, il mourut les armes à la main.

Il périt, dans ce combat, du côté

des Lacédémoniens plus de trois mille hommes, & mille tout au plus des Macédoniens : mais à peine y en eut-il un seul de ceux-ci qui retournât sans blessures. Cette victoire ne ruina pas seulement la puissance de Sparte & de ses Alliés, mais l'espérance de ceux qui n'attendoient que l'issue de cette guerre pour se déclarer. Antipater en manda aussitôt la nouvelle à Alexandre : mais, en sage courtisan, il le fit de la maniére du monde la plus modeste, la plus mesurée, & la plus propre à amortir l'éclat d'une victoire qui pouvoit l'exposer à l'envie. Il connoissoit la délicatesse de son Maître sur le point d'honneur, qui lui faisoit regarder la gloire d'autrui comme une diminution de la sienne. En [a] effet il ne put apprendre cette nouvelle sans laisser échaper quelques mots qui témoignoient sa jalousie. Antipater n'osa disposer de rien par lui-même. Il permit seulement aux Lacédémoniens d'envoier une ambassade au Roi, pour apprendre de sa bouche leur sort. Il leur pardonna, à la

a Alexander hostes vinci voluerat ; Antipatrum vicisse, ne tacitus quidem indignabatur : suæ demptum gloriæ existimans, quicquid cessisset alienæ. *Q. Curt.*

réserve des auteurs de la revolte qu'il fit punir.

Q. Curt lib. 6. cap. 2.4. La mort de Darius n'empécha pas Alexandre de poursuivre Bessus, qui s'étoit retiré dans la Bactriane, où il avoit pris le titre de Roi, & le nom d'Artaxerxe. Mais voiant enfin qu'il n'y avoit pas moien de l'atteindre, il retourna dans le pays des Parthes. Il séjourna quelques jours à Hécatonpyle, & commanda qu'on y amenât des vivres de tous côtés.

Pendant ce séjour, il se répandit un bruit dans toute l'armée que le Roi, content de ce qu'il avoit fait jusques-là, se préparoit à retourner en Macédoine. Dans le moment même, les soldats, comme si on eût donné le signal du départ, courent comme des insensés dans leurs tentes, se mettent à plier leur bagage, se hâtent de charger les chariots, & remplissent tout le camp de tumulte. Le bruit en vint bientôt aux oreilles d'Alexandre. Effraié de ce desordre, il fait venir les Officiers dans sa tente, & les larmes aux yeux il se plaint de ce qu'au milieu d'une carriére si glorieuse il se voit tout-à-coup arrété, & contraint de retourner en son pays plutôt en vaincu

qu'en victorieux. Les Officiers le consolent & le rassurent : ils lui représentent que ce mouvement subit n'est qu'une saillie & une fougue passagére, qui n'aura point de suite : ils lui répondent de l'obéissance des soldats, pourvû qu'il veuille leur parler lui-même, mais avec bonté & douceur. Il promit de le faire. Ce qui avoit donné lieu à ce faux bruit, c'est qu'il avoit licentié quelques troupes Grecques, après les avoir richement récompensées : de sorte que les Macédoniens crurent la guerre finie pour eux comme pour les autres.

Quand Alexandre eut assemblé l'armée, il lui parla en ces termes. « Je ne » m'étonne point, soldats, si, après » les grandes choses que nous avons » faites jusques ici, vous êtes rassasiés » de gloire, & ne cherchez plus que » le repos. Je ne ferai point ici le dé- » nombrement des nations que nous » avons domtées. Nous avons conquis » plus de provinces, que les autres » n'ont pris de villes. Si je croiois nos » conquêtes bien assurées parmi des » peuples vaincus si promtement, je » ne le dissimule point, je pense- » rois comme vous, & je me hâterois

» d'aller revoir mes dieux domesti-
» ques, ma mere, mes sœurs, & tous
» mes sujets, & jouir dans le sein de
» ma patrie de la gloire que j'ai ac-
» quise avec vous. Mais cette gloire,
» elle s'évanouira bientôt si nous n'y
» mettons le dernier sceau. Pensez-
» vous que tant de peuples, accoutu-
» més à une autre domination, & qui
» n'ont avec nous nulle conformité ni
» de religion, ni de mœurs, ni de lan-
» gage, aient été domtés au même tems
» que vaincus, qu'un retour si précipité
» ne leur remettra pas les armes à la
» main ? Que deviendront les autres
» qui restent encore à subjuguer ?
» Quoi ! faute de courage, laisserons-
» nous notre victoire imparfaite? Mais,
» ce qui me touche bien plus vive-
» ment, laisserons-nous le crime &
» l'attentat de Bessus impuni ? Pourrez-
» vous voir passer le sceptre de Darius
» dans les mains meurtriéres de ce
» monstre, qui après l'avoir chargé de
» chaines comme un captif, l'a enfin
» assassiné, pour nous ravir la gloire
» de le sauver ? Pour moi, il me tarde
» que je ne le voie à un infame gibet
» paier à tous les Rois & à tous les
» peuples de la terre la juste peine de

» son exécrable parricide. Je ne sai si
» je me trompe, mais il me semble
» que je lis sur vos visages l'arrêt de sa
» mort, & que la colére qui étincelle
» dans vos yeux m'annonce que vous
» tremperez bientôt vos mains dans le
» sang de ce traitre. «

Les soldats ne laissérent pas achever Alexandre, & battant des mains ils s'écriérent tous à l'envi qu'il les menât où il lui plairoit. C'étoit l'effet ordinaire des discours de ce Prince. Dans quelque découragement qu'ils fussent, une seule parole sortie de sa bouche les ranimoit sur le champ, & leur inspiroit cette gaieté & cette ardeur martiale qui paroissoit toujours sur son visage. Le Roi, profitant de cette heureuse disposition où il voioit toute l'armée, traverse le pays des Parthes, & arrive en trois jours sur la frontiére de l'Hyrcanie, qui se soumit. Il subjugua après cela les Mardes, les Arriens, les Drangiens, les Aracausiens, & plusieurs autres nations encore, où ses armées victorieuses passoient avec plus de rapidité que d'ordinaire on ne voiage. Souvent il poursuivoit l'ennemi des jours & des nuits entiéres, sans donner presque aucun repos à ses trou-

pes. Par cette rapidité prodigieuſe il ſurprenoit des peuples qui le croioient encore bien loin, & il les accabloit avant qu'ils euſſent eu le tems de ſe mettre en état de défenſe. C'étoit l'idée qu'avoit donné de ce Prince, pluſieurs ſiécles auparavant, le prophéte Daniel, en le repréſentant ſous l'image d'une panthére, d'un léopard, d'un bouc qui s'élançoit avec une ſi grande viteſſe, que ſes piés ſembloient ne pas toucher la terre.

Q. Curt. lib. 6. cap. 5. Nabarzane, complice de Beſſus, qui avoit auparavant écrit à Alexandre, vint ſe rendre à lui ſur ſa parole quand il le fut à Zadracarte capitale de l'Hyrcanie, & entre autres préſens lui amena l'eunuque Bagoas, qui depuis eut un grand crédit ſur l'eſprit de ce Prince, comme il l'avoit eu ſur celui de Darius.

Dans le même tems arriva Thaleſtris reine des Amazones. Un ardent deſir de voir Alexandre fit ſortir cette Princeſſe de ſes Etats, & lui fit parcourir beaucoup de terres pour ſatisfaire ſa curioſité. Quand elle fut aſſez proche du camp, elle envoia l'avertir qu'une Reine qui le venoit viſiter, & qui mouroit d'envie de le connoitre,

étoit arrivée, & n'étoit pas bien loin de là. Alexandre lui aiant donné une réponſe favorable, elle commanda à ſon train de s'arréter, & vint avec trois cens femmes; & dès qu'elle eut aperçu le Roi, elle ſe jetta en bas de cheval, portant deux lances a la main droite. L'habit des Amazones ne leur couvre pas tout le corps. Car du côté gauche elles ont le ſein découvert, & tout le reſte eſt caché: hors que leur robe trouſſée avez un nœud, ne leur paſſe pas le genou. Elles gardent une de leurs mammelles pour nourrir leurs filles, & brulent la droite pour mieux bander l'arc, & lancer le javelot; d'où leur eſt venu le nom * d'*Amazones*. Thaleſtris [a] regardoit le Roi ſans s'étonner, & le conſidérant attentivement, ne trouvoit pas que ſa taille répondit à ſa renommée: car les Barbares ſont fort touchés d'un air majeſtueux, & n'eſtiment capables des grandes choſes que ceux que la nature a favoriſés des avantages du corps. Elle ne lui diſſimula pas qu'elle étoit

* *C'eſt un mot grec, qui ſignifie* ſans mammelles.

a Interrito vultu Regem Thaleſtris intuebatur, habitum ejus haud quaquam rerum famæ parem oculis perluſtrans. Quippe omnibus barbaris in corporum majeſtate veneratio eſt; magnorumque operum non alios capaces putant, quàm quos eximia ſpecie donare natura dignata eſt. *Q. Curt.*

principalement venue pour avoir de sa postérité, ajoutant qu'elle se croioit digne de donner des héritiers à son Empire. Cette demande obligea Alexandre de séjourner là quelque tems: après lequel Thalestris retourna en son roiaume, & le Roi en la province des Parthes. Voila ce qu'en dit Quinte-Curce. Mais cette Histoire, aussi-bien que toute celle des Amazones, paroit à des Auteurs fort sensés entiérement fabuleuse.

Q. Curt. lib. 6. cap. 6.

Alexandre se livra dans la suite tout entier à ses passions, changeant en orgueil & en débauche la modération & la continence qui l'avoient fait admirer jusques-là, vertus bien nécessaires dans une grande fortune. Il n'étoit plus le même. Invincible aux dangers & aux fatigues de la guerre, il ne le fut point à la douceur du repos. Dès qu'il eut un peu de relâche, il s'abandonna aux voluptés; & celui que les armes des Perses n'avoient pu vaincre, fut vaincu par leurs vices. Ce n'étoit plus que jeux, que parties de plaisir, que femmes, que festins desordonnés, où il passoit les jours & les nuits à boire. Ne se contentant pas des troupes de bateleurs & de joueurs

d'instrumens qu'il avoit fait venir de Gréce, il faisoit chanter à des femmes captives qu'il avoit à sa suite, des chansons à leur mode. Dans la troupe de ces femmes il en vit une plus triste que les autres, & qui, par une modeste honte accompagnée de dignité, témoignoit plus de répugnance à se laisser produire en public. Elle étoit d'une grande beauté, à laquelle sa pudeur ajoutoit de nouvelles graces: car elle tenoit les yeux baissés, & faisoit ce qu'elle pouvoit pour se couvrir le visage. Le Roi se douta bien à son air qu'elle n'étoit pas d'une naissance commune, & s'en étant informé d'elle-même, elle répondit qu'elle étoit la petite fille d'Ochus, peu auparavant roi de Perse, & fille de son fils: qu'elle avoit épousé Histaspe parent de Darius, & Général d'une grande armée. Alexandre, touché du sort d'une Princesse issue du sang roial, & réduite à un si triste état, ne la mit pas seulement en liberté, mais il la rétablit dans tous ses biens, & fit chercher son mari pour la lui rendre.

Ce Prince avoit naturellement un fond de bonté & d'humanité, qui le faisoit compatir aux maux des personnes même de la plus basse condition.

Plut. in Alex. p. 687. Un jour un pauvre Macédonien conduisoit devant lui un mulet chargé d'or pour le Roi. Le mulet étoit si las qu'il ne pouvoit plus ni marcher, ni se soutenir. Le Muletier prenant la charge, la porta avec beaucoup de peine un assez long espace de chemin. Le Roi le voiant accablé sous le poids, & prêt à jetter le fardeau à terre pour se soulager : *Ne te lasse pas encore, mon ami*, lui dit-il ; *tâche de fournir le reste du chemin, & de porter cette charge dans ta tente : car je te la donne.*

Ibid. Dans une marche forcée que fit Alexandre au travers de lieux arides avec un petit corps de cavalerie pour atteindre Darius, il rencontra des Macédoniens qui portoient sur des mulets de l'eau dans des peaux de chevre. Ces Macédoniens aiant vû ce Prince demi-mort de la chaleur extrême & de la soif ardente qui le consumoient, car c'étoit vers l'heure de midi, remplirent promtement un casque d'eau, & coururent la lui présenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portoient cette eau. Ils répondirent : *Nous la portons à nos enfans, mais ne vous inquiétez point, Seigneur ; pourvû que vous viviez, nous en aurons assez d'autres si nous perdons ceux-ci.* A

ces mots, Alexandre prend le casque, & regardant tout autour de lui, il voit tous ses Cavaliers, qui, la tête panchée, & les yeux avidement attachés sur cette boisson, la dévoroient par leurs regards. Il la rend à ceux qui la lui avoient présentée en les remerciant, & sans en boire une goute. *Il n'y en a pas assez pour toute ma troupe*, dit-il; *& si je bûvois seul, les autres en seroient encore plus altérés, & mourroient de langueur & de défaillance.* Ses Cavaliers, touchés jusqu'au vif d'une magnanimité & d'une tempérance si admirable, lui criérent de les mener par tout où il voudroit sans les ménager: qu'ils n'étoient plus las, qu'ils n'avoient plus soif, & qu'ils ne se croioient plus des hommes mortels pendant qu'ils auroient un tel Roi.

De tels sentimens d'une bonté généreuse & compatissante font bien plus d'honneur à un Prince que toutes les victoires & que toutes les conquêtes. Si Alexandre les avoit toujours conservés, il auroit véritablement mérité le titre & le surnom de Grand. Mais une prospérité trop éclatante & trop suivie, qui est un poids au-dessus de la force humaine, l'en dépouilla

peu à peu, & lui fit oublier qu'il étoit homme. Plein d'un mépris dédaigneux pour les coutumes de son pays, comme si elles n'eussent plus convenu au Maître du monde, il quitta l'habillement, les mœurs, & la maniére de vivre des Rois de Macédoine, où il trouvoit trop de simplicité, & qui lui paroissoient au-dessous de sa grandeur. Il alla jusqu'à affecter le faste des Rois de Perse par l'endroit même par lequel ils sembloient s'égaler aux dieux, en exigeant que les vainqueurs des nations se prosternassent à ses piés, & lui rendissent des hommages & des services qui ne conviennent qu'à des esclaves. Il avoit fait un serrail de son palais, l'aiant rempli de trois cens soixante concubines, autant qu'en avoit eu Darius, avec des troupes d'Eunuques les plus infames de tous les hommes. Non content d'avoir pris lui-même la robe Persanne, il obligeoit aussi ses Capitaines, ses amis, & tous les Grands de sa Cour de s'habiller de la même sorte : ce qui leur causoit une douleur sensible, mais personne n'osoit se plaindre, ni le contredire.

Les vieux soldats de Philippe, éloignés de toutes sortes de voluptés, dé-

testoient tout haut ce luxe si prodigieux, & tous ces vices dont l'armée s'étoit infectée dans Suse & dans Ecbatane. C'étoit même un langage tout commun dans l'armée, » qu'on avoit » plus perdu que gagné par la victoi- » re : que c'étoient les Macédoniens » en effet qu'on pouvoit dire vaincus, » de prendre ainsi les coutumes & les » mœurs des étrangers : que tout le » fruit de leur longue absence se- » roit donc de retourner en leur pa- » trie dans l'équipage & l'habit des » barbares : qu'Alexandre avoit hon- » te d'eux & les dédaignoit, qu'il ai- » moit mieux ressembler aux vaincus » qu'aux victorieux, & que de Roi de » Macédoine il étoit devenu Satrape » de Darius. »

Le Roi n'ignoroit pas le mécontentement de sa Cour & de son armée, & il essaia d'en regagner l'estime & l'amitié par ses bienfaits & ses largesses : mais [a] la servitude, à quelque haut prix qu'on la mette, ne peut plaire à des hommes libres. Il crut que le remède le plus sûr étoit de les occuper, & pour cela il les mena contre Bessus. Mais parce que l'armée étoit

a Sed, ut opinor, liberis pretium servitutis ingratum est. Q. Curt.

ſi chargée de butin & d'attirail inutile, qu'elle ne pouvoit qu'à peine ſe remuer, il fit porter au milieu de la place publique tout ſon bagage premiérement, enſuite celui de ſes troupes, à la réſerve des choſes néceſſaires; puis fit porter le tout de là ſur des chariots dans une grande campagne. Tout le monde étoit en peine de ce qu'il vouloit faire. Après avoir renvoié les chevaux, il mit le feu lui-même à ſes propres hardes, & commanda qu'on en fît autant à toutes les autres. Les Macédoniens allumoient donc eux-mêmes le feu, & bruloient ces riches dépouilles qui étoient le prix de leur ſang, & qu'ils avoient bien ſouvent tirées du milieu des flammes. Un tel ſacrifice devoit leur couter beaucoup, mais l'exemple du Roi étoufoit toutes les plaintes, & la perte de leur bagage ſembloit les toucher moins que celle de la diſcipline. Une courte harangue du Prince appaiſa toute leur douleur, & ſe trouvant deſormais plus libres pour leurs fonctions, ils partirent avec joie, & prirent leur marche vers la Bactriane. Ils trouvérent dans cette marche des difficultés qui auroient rebuté tout autre qu'Alexan-

dre : mais rien n'étoit capable de l'effraier ni de l'arréter, & il comptoit fermement sur son bonheur, qui en effet ne l'abandonna jamais, & le tira de mille dangers où lui & son armée autoient dû naturellement périr.

Quand il fut arrivé dans le pays des Drances, un nouveau genre de danger lui causa beaucoup d'inquiétude & d'allarme : c'étoit le bruit d'une conspiration contre sa personne. Un certain Dymnus, peu considéré à la Cour, en avoit formé le dessein pour quelque mécontentement particulier. Il en avoit fait part à un jeune homme appellé Nicomachus, qui s'en ouvrit à Cébalinus son frere. Celui-ci le déclara aussitôt à Philotas, & le pria instamment d'en donner avis au Roi, parce que le tems pressoit, & que dans trois jours ce criminel dessein devoit être mis à exécution. Philotas aiant loué sa fidélité, rentre de ce pas chez le Roi, avec qui il s'entretint lontems de toute autre chose, sans lui dire un mot de ce qu'il venoit d'apprendre. Sur le soir, Cébalinus le prenant à la sortie, & lui demandant s'il avoit fait ce dont il l'avoit prié, il lui répondit qu'il n'avoit pu en parler au

Diod. l. 17. p. 550 551. Q. Curt. lib. 6. cap. 7-11. & lib. 7. cap. 1. 2. Arrian. lib. 3. pag. 141. 142. Plut. in Alex. pag. 692. 693.

Roi, & passa outre. Le lendemain ce jeune homme se présenta encore à lui comme il entroit au palais, & le conjura de se ressouvenir de ce qu'il lui avoit communiqué le jour de devant. Il lui dit qu'il n'avoit garde d'y manquer, & toutefois il n'en parla point encore. Alors Cébalinus commença à se défier de lui, & craignant que si la chose venoit à se découvrir par un autre, on ne lui fît un crime de son silence, la fit savoir à Alexandre par une autre voie. Le Prince aïant appris de la bouche même de Cébalinus tout ce qui s'étoit passé, & les instances réitérées qu'il avoit faites à Philotas, commença par ordonner qu'on lui amenât Dymnus. Celui-ci se doutant bien pourquoi le Roi le mandoit, se passa son épée au travers du corps. Les gardes l'aïant empéché de s'achever, l'emportérent au palais. Le Roi lui demanda quelle raison il avoit eue de juger Philotas plus digne que lui du roiaume de Macédoine. Mais il avoit déja perdu la parole: de sorte, qu'après un profond soupir, tournant la tête de l'autre côté, il rendit l'esprit.

Le Roi ensuite fit venir Philotas,

& lui parlant seul à seul & sans témoins, il s'informa de lui-même s'il étoit vrai que Cébalinus l'eût pressé à diverses reprises de lui parler d'une conspiration formée contre lui. Philotas, sans faire paroitre de trouble, l'avoua ingénuement; mais s'excusa sur ce que l'auteur de cet avis lui avoit paru peu digne de créance. Il ajouta néanmoins que la mort de Dymnus lui faisoit connoitre qu'il avoit eu grand tort de garder un si long silence dans une affaire de cette nature; &, se reconnoissant coupable, il embrassa les genoux du Roi, & le supplia d'avoir plus d'égard à sa vie passée, qu'à la faute qu'il venoit de commettre, non par aucune mauvaise intention, mais dans la crainte d'allarmer mal à propos le Roi par un avis qui lui paroissoit sans fondement. Il n'est pas aisé de dire si Alexandre le crut, ou si alors il dissimula. Quoiqu'il en soit, il lui donna la main en signe de réconciliation, & lui dit qu'il vouloit bien croire qu'il avoit plutôt méprisé l'avis, qu'il ne l'avoit célé.

Philotas avoit beaucoup d'envieux & d'ennemis à la Cour; & il étoit difficile que cela fût autrement, parce

qu'entre tous les Courtisans il étoit un de ceux qui avoient le plus de familiarité & de crédit auprès du Roi. Au lieu de tempérer & d'amortir l'éclat d'une faveur si brillante par un air de douceur & de bonté, & par une sage modération; il sembloit au contraire ne chercher qu'à irriter l'envie par l'affectation d'un faste insensé qui dominoit généralement dans ses vétemens, dans son train, dans ses équipages, dans sa table; & encore plus par des maniéres pleines de hauteur & de fierté, qui le faisoient haïr de tout le monde. Parménion son pere, choqué de cet air fastueux, lui dit un jour: *Mon fils, fais-toi plus petit.* Ce mot est plein de sens, & marque un homme qui connoissoit parfaitement la Cour. Il lui donnoit souvent de pareils avis: mais une trop grande prospérité rend sourd & aveugle, & l'on ne croit pas qu'une faveur si bien établie puisse jamais changer. Philotas éprouva bien le contraire.

Ὦ παῖ, χείρων μοι γίνου.

Alexandre avoit d'anciens sujets de plainte contre lui. Il se donnoit la liberté de parler peu respectueusement du Prince, & fiérement de lui-même. Ouvrant un jour son cœur à une femme

Plut. de fortun. Alex. or. 2. p. 339.

me qu'il aimoit, elle s'appelloit Antigona, il se mit à vanter insolemment les services de son pere, & les siens. » Qu'auroit été Philippe, disoit-il, » sans Parménion ? & que seroit Alexandre sans Philotas ? Que deviendroit sa prétendue divinité, & son » pere Ammon, si nous nous opposions à cette fable ? » Tous ces discours furent raportés à Alexandre, & le fait fut constaté par la déposition même d'Antigona. Il l'avoit néanmoins dissimulé jusques-là, sans que jamais il eût laissé échaper contre lui aucune plainte à ce sujet dans le vin & dans la débauche, & il ne s'en étoit ouvert à aucun de ses amis, pas même à Ephestion, pour qui il n'avoit rien de secret. Mais l'accusation récente fit revivre tous les anciens mécontentemens.

Aussitôt après l'entretien qu'il avoit eu avec Philotas, il tint conseil avec ses principaux Confidens. Cratére, qui étoit fort bien dans son esprit, & qui, par cette raison-là même, portoit d'autant plus d'envie à Philotas, crut que c'étoit là une belle occasion de supplanter son rival. Cachant donc sa haine sous une apparence de

zêle, il fit sentir au Roi » combien il
» avoit à craindre, & de la part de
» Philotas même, parce que le par-
» don ne change point un cœur qui a
» pu concevoir un parricide si exé-
» crable ; & de celle de Parménion
» son pere, qui ne pourra, disoit-il,
» soutenir cette pensée, qu'il doit au
» Prince la vie de son fils. Il est des
» bienfaits, qui deviennent à charge,
» & dont on ne cherche qu'à abolir
» la mémoire quoi qu'il en doive
» couter. D'ailleurs, qui peut nous
» répondre que tous deux ne soient
» point entrés dans le complot ?
» Quand il s'agit du salut du Prince,
» tout est important, & tout devient
» preuve, jusqu'aux plus légers soup-
» çons. Peut-il entrer dans l'esprit
» qu'un Favori, comblé de graces
» par son Roi, demeure tranquille
» sur un avis de cette importance ?
» Mais, dit-on, c'étoient de jeunes
» gens peu dignes de foi qui faisoient
» ce raport. Pourquoi donc les tenir
» deux jours comme s'il y eût ajouté
» créance, & leur promettre toujours
» d'en parler au Roi ? Qui ne voit que
» c'étoit pour les empécher d'arriver
» à lui par une autre voie ? Sire, votre

» intérêt, & celui de l'Etat, demandent qu'on mette à la question Philotas, pour s'assurer du fait, & pour » connoître les complices. » Ce fut l'avis de tous ceux qui assistoient au Conseil, le Roi s'y rendit. Il les congédia, après leur avoir recommandé le secret; &, pour mieux cacher sa résolution, il fit publier le départ pour le lendemain. Il convia même Philotas à souper.

Au commencement de la nuit, différens corps de gardes aiant été disposés où il étoit nécessaire, on entra chez Philotas. Il dormoit d'un profond sommeil. S'étant éveillé en sursaut, comme on lui mettoit les fers aux mains, il s'écria : *Ah ! Seigneur, la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté.* Après quoi on lui couvrit le visage, & on l'emmena au palais, sans qu'il dît un seul mot. Le lendemain les Macédoniens aiant eu ordre de s'y rendre en armes, il s'y en trouva au nombre de six mille. C'étoit une ancienne coutume, qu'en tems de guerre l'armée connoissoit des crimes capitaux, & en tems de paix le peuple; de sorte que la puissance du Prince n'avoit point de lieu, si elle n'étoit au-

torisée de l'un ou de l'autre ; & il faloit que [a] le Roi commençât par persuader, avant que de pouvoir user de son pouvoir.

On exposa d'abord le corps de Dymnus, la plupart ne sachant ce qu'il avoit fait, ni par quelle avanture il étoit mort. Puis le Roi vint à l'assemblée, la douleur peinte sur le front, & toute sa Cour de même, chacun attendant où aboutiroit ce funébre appareil. Le Roi tint lontems les yeux baissés contre terre comme tout interdit. Enfin aiant repris ses esprits, il parla de la sorte. « Peu s'en est falu, » soldats, que je ne vous aie été ravi » par la trahison d'un petit nombre » de scélérats : mais me voici encore » plein de vie par la providence & la » miséricorde des dieux, & je proteste que rien ne m'anime davantage » à la poursuite des parricides, que la » vûe de cette assemblée, dont l'intérêt m'est plus cher que ma propre » conservation. Car je ne souhaite de » vivre que pour vous, & le plus doux » fruit de ma vie, pour ne pas dire » l'unique, est la satisfaction que j'au-

a Nihil potestas Regum valebat, nisi prius valuisset auctoritas. *Q. Curt.*

» rois de pouvoir reconnoitre les ser-
» vices de tant de braves hommes à
» qui je dois tout. » A ces mots il fut
interrompu par les cris & les gémiſ-
ſemens des ſoldats, qui ſe prirent tous
à pleurer. « Hé que ſera-ce donc,
» pourſuivit-il, quand je vous aurai
» nommé les auteurs d'un ſi exécrable
» attentat ? Je n'y puis penſer ſans
» frémir. Ceux que j'avois le plus com-
» blés de mes bienfaits, à qui j'avois
» le plus témoigné d'amitié, en qui
» j'avois mis toute ma confiance, &
» qui étoient les dépoſitaires de mes
» ſecrets les plus intimes, Parménion
» & Philotas. » A ces noms, tous les
ſoldats ſe regardoient l'un l'autre,
n'oſant s'en raporter au témoignage
de leurs yeux & de leurs oreilles, ni
croire ce qu'ils voioient & ce qu'ils
entendoient. On fit venir Nicoma-
chus, Métron, & Cébalinus, qui dé-
poſérent tout ce qu'ils ſavoient. Pas
un d'eux ne chargeoit Philotas d'a-
voir part à la conjuration. L'aſſem-
blée, dans un trouble & un ſaiſiſſe-
ment, qu'il eſt plus facile de conce-
voir que d'exprimer, gardoit un triſte
& morne ſilence.

On amena Philotas, qui avoit les

mains liées derriére le dos, & la tête couverte d'un méchant linge tout usé. Quel spectacle ! Tout hors de lui-même, il n'osoit ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Puis les larmes lui coulant des yeux en abondance, il s'évanouit entre les bras de celui qui le tenoit. Et comme on lui essuioit les pleurs dont il avoit le visage baigné, le cœur & la voix lui revenant peu à peu, il sembloit vouloir parler. Le Roi lui dit que les Macédoniens seroient ses Juges, & il se retira. Il ne fut pas difficile à Philotas de se justifier. Aucun des témoins, & de ceux qui furent mis à la question, n'avoit déposé contre lui comme complice de la conspiration. Dymnus, qui en étoit l'auteur, ne l'avoit nommé à aucun des Conjurés; & s'il y eût eu part, & qu'il en eût été le chef comme on le prétendoit, il n'auroit pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus sûrement dans son complot. Si Philotas s'étoit senti coupable, sachant que Cébalinus, instruit de tout, cherchoit avec empressement à en faire donner avis au Roi, étoit-il vraisemblable qu'il fût demeuré tranquille deux

jours entiers, sans prendre aucune mesure, ou pour se défaire de Cébalinus, ou pour mettre à exécution son projet, ce qui lui eût été très facile. Il mit ces preuves, & beaucoup d'autres dans tout leur jour, & n'oublia pas les raisons qui lui avoient fait mépriser l'avis qu'on lui avoit donné, comme imaginaire & sans fondement. Puis tournant tout d'un coup son discours vers Alexandre comme s'il eût été présent : » Sei-
» gneur, dit-il, quelque part que vous soyez, (car on a cru qu'il écoutoit tout caché derriére un rideau) » si j'ai failli en ne vous com-
» muniquant point l'avis que j'avois
» reçu, je vous ai confessé ma faute,
» & vous me l'avez pardonnée. Vous
» m'avez donné votre main roiale
» pour gage, & vous m'avez même
» fait l'honneur de m'admettre à vo-
» tre table. Si vous m'avez cru, je
» suis innocent : si vous m'avez par-
» donné, j'ai ma grace. Je m'en tiens
» à votre jugement. Quel nouveau
» crime ai-je commis depuis ? Je dor-
» mois d'un profond sommeil, quand
» mes ennemis m'ont éveillé en me
» chargeant de chaines. Est-ce là l'é-

» tat d'un homme qui se sent coupable
» du plus horrible des crimes ? Ma
» conscience, & votre parole, Sei-
» gneur, me procuroient cette tran-
» quillité. Ne souffrez pas que l'envie
» de mes ennemis l'emporte sur votre
» clémence & sur votre justice.

Le résultat de l'assemblée fut que Philotas seroit mis à la question. C'étoient ses ennemis les plus déclarés qui y présidoient. Il n'y eut sorte de torture qu'on ne lui fît souffrir. Il montra d'abord beaucoup de fermeté & de constance : les tourmens ne purent lui arracher aucune parole ; pas même un seul soupir. Mais enfin, vaincu par la douleur, il s'avoua coupable, nomma plusieurs complices, & chargea même son pere. Le lendemain on fit lecture des réponses de Philotas en pleine assemblée, lui présent. Il fut condanné tout d'une voix, & aussitôt après assommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés, selon la coutume de Macédoine.

On jugea aussi en même tems, & l'on fit mourir Lyncestes Alexandre, qui avoit été convaincu de conspiration contre le Prince, & qui depuis trois ans étoit retenu en prison.

La condannation de Philotas entraîna celle de Parménion, ſoit que le Roi le jugeât effectivement coupable, ſoit qu'il crût avoir tout à craindre de ſa part après la mort de ſon fils. Polydamas, l'un des Seigneurs de la Cour, fut chargé de cette exécution: il avoit été un des plus intimes amis de Parménion, ſi l'on peut donner ce nom à des Courtiſans qui n'aiment que leur fortune. C'eſt ce qui le fit choiſir, comme ne pouvant donner aucun ſoupçon à celui contre qui on l'envoioit. Il partit pour la Médie, où Parménion commandoit l'armée, & avoit la garde des tréſors du Roi, qui montoient à cent quatre-vingts mille talens, c'eſt-à-dire cinq cens quarante millions. Le Roi l'avoit chargé de pluſieurs lettres pour Cléandre Lieutenant de Roi dans la province, & pour les principaux Officiers. Il en avoit deux pour Parménion, l'une d'Alexandre, l'autre ſcellée du cachet de Philotas comme s'il eût été encore vivant, afin que le pere ne ſe doutât de rien. Polydamas fit le chemin en onze jours, & deſcendit de nuit chez Cléandre. Toutes les meſures néceſſaires aiant été priſes, ils allérent en-

semble le lendemain bien accompagnés trouver Parménion. Il se promenoit dans son parc. Du plus loin que Polydamas l'aperçut, il courut l'embrasser, faisant éclater la joie sur son visage ; & les complimens faits de part & d'autre mêlés de beaucoup de caresses, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivoit. En l'ouvrant, il lui demanda ce que faisoit le Roi. Il répondit qu'il l'apprendroit par sa lettre. Et Parménion, après l'avoir lue, lui dit : » Le Roi se prépare » à marcher contre les Arachosiens. » Quel admirable Prince, qui ne se » donne point de repos ! Il seroit » pourtant bien tems qu'il songeât à » se ménager, après avoir acquis tant » de gloire. » Ensuite il prit la lettre écrite au nom de Philotas ; &, à en juger par son visage, il la lisoit avec plaisir. Dans ce moment, Cléandre lui plonge le poignard dans le flanc, puis lui porte un autre coup à la gorge, & les autres lui donnérent même plusieurs coups après sa mort.

Ainsi finit ce grand homme, illustre dans la paix comme dans la guerre, qui avoit fait plusieurs belles actions sans le Roi, au lieu que le Roi n'a-

voit jamais rien fait de grand ſans lui. Il étoit homme de tête & d'exécution, aimé des Grands, & plus encore des gens de guerre, qui avoient en lui une entiére confiance, & qui ſe tenoient ſurs de la victoire quand ils marchoient ſous ſa conduite, tant ils comptoient ſur ſon habileté & ſur ſon bonheur. Il étoit âgé pour lors de ſoixante-dix ans, & avoit juſques-là ſervi le Prince avec un zêle & une fidélité inviolable, dont il fut mal païé, ſon fils & lui aiant été mis à mort ſur un ſimple ſoupçon aſſez léger & deſtitué de toute preuve réelle, qui fit néanmoins oublier en un moment tous les grands ſervices qu'ils avoient rendu l'un & l'autre à leur patrie.

Alexandre ſentit bien que ces cruelles exécutions pouvoient aliéner de lui les eſprits, & il le connut clairement par des lettres que ſes ſoldats écrivoient en Macédoine, & qu'il intercepta. Jugeant à propos de ſéparer du reſte de l'armée ceux qui s'étoient le plus diſtingués par leurs murmures & leurs plaintes, de peur que leurs diſcours ſéditieux n'y répandiſſent le même eſprit, il en fit un corps à part, auquel il donna pour chef Léonidas,

Arrian. lib. 3. p. 143-148. Q. Curt. lib. 7. cap. 3-5. Diod. l. 17. p. 552-554. AN. M. 3675. Av. J. C. 329.

ſans les punir autrement que par cette eſpéce d'ignominie. Ils y furent très-ſenſibles, & travaillérent à en effacer la honte par un courage, une fidélité, & une ſoumiſſion qui ne ſe démentirent plus dans la ſuite.

Pour éviter les ſuites de ce ſecret mécontentement, Alexandre ſe mit en marche, & continua la pourſuite de Beſſus. Ce ne fut pas ſans de grandes peines & de grands dangers. Après avoir traverſé la Drangiane, l'Arachoſie, le pays des Arimaſpes, où tout céda à ſes armes, il arriva à une montagne, appellée Paropamiſus, qui fait partie du Caucaſe, où ſon armée eſſuia d'incroiables fatigues à cauſe de la laſſitude, de la diſette, du froid, des neiges, qui firent périr un grand nombre de ſoldats. Beſſus ravagea tout le pays qui étoit entre lui & le Caucaſe, pour mettre Alexandre, par la diſette de vivres & de fourages, hors d'état de le pourſuivre. En effet il eut beaucoup à ſouffrir : mais rien n'étoit capable de le rebuter. Aiant fait repoſer ſon armée à Drapſaque, il s'avança vers Aorne & Bactre, les deux plus puiſſantes villes de la Bactriane, & s'en rendit maître. A l'ap-

proche d'Alexandre, les Bactriens, au nombre de sept ou huit mille, qui jusques-là avoient paru fort attachés à Bessus, l'abandonnérent tous, & se retirérent chacun chez eux. Bessus, avec le petit nombre de troupes qui lui étoient demeurées fidéles, passa le fleuve Oxus, brula tous les bateaux dont il s'étoit servi, dans la vûe d'en rendre le passage impraticable à Alexandre, & se retira a Nautaque ville de la Sogdiane, résolu d'y lever une nouvelle armée. Alexandre ne lui en laissa pas le tems. N'aiant point trouvé d'arbres ni de bois pour construire des barques & des radeaux, il s'avisa de distribuer aux soldats quantité de peaux pleines de paille & d'autres matiéres séches & légéres, sur lesquelles s'étant couchés ils traversérent le fleuve, & ceux qui étoient passés les premiers se mettoient en bataille, pendant que les autres suivoient. Il fit passer de cette sorte toute son armée en six jours.

Cependant Spitaméne, qui étoit le grand confident de Bessus, forma contre lui une conspiration avec deux autres de ses principaux Officiers. S'étant saisis de sa personne, ils le char-

gent de chaines, lui arrachent sa tiare de la tête, mettent en piéce la robe roiale de Darius dont il étoit revétu, & le font monter sur un cheval pour le livrer à Alexandre.

Ce Prince arriva à une petite ville où habitoient les Branchides. C'étoit une famille d'habitans de Milet, que Xerxès, à son retour de Gréce, avoit autrefois fait passer dans la haute Asie, & qu'il y avoit richement établis, pour les récompenser de ce qu'ils lui avoient livré les trésors du temple d'Apollon surnommé Didyméen. Ils reçurent le Roi avec de grandes démonstrations de joie, & se rendirent à lui, eux & leur ville. Alexandre fit venir les Miléſiens qui étoient dans son armée, lesquels conservoient contre les Branchides une haine héréditaire à cause de la perfidie de leurs ancêtres. Il laissa à leur choix, ou de venger l'injure qu'ils en avoient autrefois reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Etant partagés de sentimens entr'eux, & ne pouvant s'accorder, Alexandre prit sur lui la décision. Le lendemain il donna ordre à sa phalange d'environner la place, &, dès qu'on

en auroit donné le ſignal, de ſaccager ce repaire de traitres, & de les faire tous paſſer au fil de l'épée. Cet ordre inhumain fut exécuté avec la même barbarie qu'il avoit été donné. Tous les citoiens, dans le tems même qu'ils alloient au-devant d'Alexandre pour lui rendre leurs hommages, furent égorgés par les rues & dans leurs maiſons, ſans qu'on eût aucun égard à leurs cris & à leurs larmes, & ſans qu'on fît aucune diſtinction ni de ſexe, ni d'âge. On arracha même les fondemens des murs, pour n'y laiſſer aucun veſtige de ville. Quel étoit donc le crime de ces malheureux habitans ? Etoient-ils reſponſables de celui qu'avoient commis leurs peres il y avoit plus de cent cinquante ans ? Je ne ſai ſi l'hiſtoire fournit quelque autre exemple d'une barbarie ſi brutale & ſi forcenée.

Peu de tems après on amena à Alexandre Beſſus, non-ſeulement lié & garoté, mais tout nud. Spitaméne le tenoit attaché avec une chaîne qu'on lui avoit paſſée au cou, & l'on n'eut ſû dire à qui cet objet étoit plus agréable, aux Barbares, ou aux Macédoniens. En le preſentant au Roi, il lui dit :

» Enfin je vous ai vangés, vous & Da-» rius, mes Rois & mes Maîtres. Je » vous améne ce scélérat, qui a assas-» siné son Seigneur, & qui est traité » maintenant selon l'exemple qu'il en » a lui-même donné. Hélas, que Da-» rius ne peut-il être témoin d'un tel » spectacle ! » Alexandre, après avoir fort loué Spitaméne, se tournant vers Bessus, lui dit : « Quelle rage de tigre » s'est emparée de ton cœur, pour avoir » osé charger de chaînes, puis égor-» ger ton Roi & ton bienfaiteur ? Reti-» re-toi de devant mes yeux, monstre » de perfidie & de cruauté. » Il n'en dit pas davantage, & aiant fait venir Oxatre frere de Darius, il lui remit Bessus entre les mains, pour lui faire essuier toute l'ignominie qu'il méritoit, différant néanmoins son supplice dans la vûe de le faire juger dans l'assemblée générale des Perses.



§. XIII.

Alexandre, après avoir pris beaucoup de villes dans la Bactriane, en bâtit une près de l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom. Les Scythes, allarmés de la construction de cette ville qui les bridoit, lui députent des Ambassadeurs, qui lui parlent avec une liberté extraordinaire. Après les avoir renvoiés, il passe l'Iaxarte, remporte une victoire contre les Scythes, & traite favorablement les vaincus. Il punit & appaise la revolte des Sogdiens. Il envoie Bessus à Ecbatane pour y être puni. Il se rend maître de la ville de Pétra, qui paroissoit imprenable.

ALEXANDRE, insatiable de victoires & de conquêtes, alloit toujours en avant, cherchant de nouveaux peuples qu'il pût domter. Après avoir recruté sa cavalerie qui avoit beaucoup souffert dans les longues & périlleuses marches qu'il avoit faites, il s'avança jusqu'à * l'Iaxarte.

Arrian. lib. 3. p. 148. 149. & lib. 4. pag. 152-160. Q. Curt. lib. 7. c. 6. 11.

* *Quinte-Curce & Arrien l'appellent* le Tanaïs; *mais ils se trompent. Le Tanaïs est bien plus à l'occident, & se décharge, non pas dans la mer Caspienne, mais dans le Pont Euxin; & c'est ce que nous appellons aujourd'hui* le Don.

Près de là, des Barbares descendant tout-à-coup de leurs montagnes, vinrent attaquer brusquement les troupes d'Alexandre, & aiant emmené avec eux un grand nombre de prisonniers, ils regagnérent leurs retraites, où ils étoient vingt mille hommes qui combattoient avec des arcs & des frondes. Le Roi alla en personne les assiéger, & étant des premiers à l'attaque, il fut blessé d'une fléche à l'os de la jambe, & le fer demeura dans la plaie. Les Macédoniens, également affligés & allarmés, l'emportérent aussitôt, mais non pas si secrettement qu'ils en pussent dérober la connoissance aux Barbares, qui du haut de la montagne voioient tout ce qui se passoit en bas. Ils envoiérent donc le lendemain des Ambassadeurs au Roi, qui les fit entrer sur le champ, & ôtant le bandage & l'appareil de sa plaie, leur fit voir sa jambe sans leur témoigner la grandeur de son mal. Ils l'assurérent, qu'aiant appris sa blessure, ils n'en avoient pas reçu moins de déplaisir que les Macédoniens mêmes; & que s'ils eussent pu découvrir celui qui avoit fait le coup, ils le lui auroient mis entre les

table valeur, ils se rendoient à lui, eux & tous les peuples qui les suivoient. Le Roi leur aiant donné sa foi, & retiré ses prisonniers, les reçut en son obéissance.

Après, il leva le camp, & s'étant fait mettre sur un brancart, il y eut une grande dispute entre les gens de pié & de cheval à qui le porteroit, chacun prétendant de part & d'autre que cet honneur leur appartenoit. On ne put les concilier qu'en ordonnant qu'ils le porteroient tour à tour.

De là il se rendit le quatriéme jour à Maracande, ville très-considérable, capitale de la Sogdiane, dont il se rendit maître, & y laissa une bonne garnison; après quoi il brula & ravagea tout le plat pays.

Il lui arriva alors une ambassade des Abiens Scythes, qui depuis la mort de Cyrus étoient toujours demeurés libres & indépendans : ils venoient se soumettre à Alexandre. Ils étoient estimés les plus justes de tous les Barbares. Jamais ils ne faisoienr la guerre que pour se défendre; & la liberté,

dont ils usoient avec modération, avoit entr'eux égalé les plus petits aux plus grands. L'amour de la pauvreté & de la justice faisoit leur propre caractére, & les mettoit en état de se passer & de rois & de loix. Le Roi leur fit un bon accueil, & les reçut sous sa protection. Il envoia un des principaux de sa Cour pour reconnoitre leur pays, & même ces autres Scythes qui habitent au-dessus du Bosphore Cimmérien.

Il avoit choisi un lieu propre à bâtir une ville sur l'Iaxarte, pour tenir en bride tant ceux qu'il avoit déja domtés, que les autres dont il se vouloit rendre maître. Mais ce dessein fut retardé par la revolte des Sogdiens, suivie bientôt de celle de la Bactriane. Alexandre manda Spitaméne qui lui avoit livré Bessus, le croiant fort propre à remettre ce peuple dans l'obéissance : mais c'étoit lui qui avoit le plus contribué à ce soulévement. Le Roi, étrangement surpris de cette perfidie, songea à en tirer vengeance d'une maniére éclatante. Il alla en personne former le siége de Cyropolis. C'étoit la derniére ville de l'Empire des Perses, bâtie par le grand Cyrus dont elle

portoit le nom. Il envoia en même tems Cratére, avec deux autres de ses Officiers généraux, assiéger la ville des Mémacéniens. On députa à ceux-ci cinquante cavaliers, pour les exhorter à avoir recours à la clémence d'Alexandre. Ils furent d'abord assez bien reçus : mais la nuit ils furent tous égorgés. Alexandre avoit résolu d'épargner Cyropolis en faveur de Cyrus : car entre ceux qui ont régné sur ces peuples, il n'y en avoit point qu'il admirât davantage que ce Roi, & Sémiramis, comme aiant surpassé tous les autres en grandeur de courage, & en actions héroïques. Il fit donc offrir des conditions très-favorables aux assiégés, qu'une opiniâtreté aveugle leur fit rejetter, même avec hauteur & insolence. Aiant pris la ville d'assaut, il l'abandonna au pillage, & la rasa jusqu'aux fondemens. De là il passa à l'autre ville, assiégée par Cratére. Jamais place ne se défendit mieux. Alexandre y perdit ses meilleurs soldats, & lui-même fut en grand danger de sa personne : car il reçut un coup de pierre à la tête, dont il tomba évanoui, aiant entiérement perdu connoissance. En effet l'armée le pleu-

ra comme mort. Mais ce Prince, que nul danger, nul contretems ne pouvoit abbattre, pressa encore plus vivement le siége, sans attendre que sa blessure fût guérie, la colére fournissant une nouvelle flamme à son ardeur naturelle. Aiant donc fait saper le mur, il fit une grande bréche, par où il entra dans la place, qui fut mise à feu & à sang, & ruinée de fond en comble. Plusieurs autres villes éprouvérent le même sort. C'étoit ici une troisiéme revolte de la part des peuples de la Sogdiane, que le double pardon qu'Alexandre leur avoit accordé ne put faire revenir à la raison. Ils perdirent plus de six vingts mille hommes dans ces différens siéges. Alexandre envoia après cela Ménédéme avec trois mille hommes de pié & huit cens chevaux à Maracande, d'où Spitaméne avoit chassé la garnison Macédonienne, & s'y étoit enfermé.

Pour lui, il revint camper sur l'Iaxarte, où il ferma de murs tout l'espace que son armée avoit occupé, & y bâtit une ville de soixante stades de tour, qu'il nomma encore Alexandrie, car il en avoit déja bâti plusieurs autres. Il y fit travailler avec tant de di-

Trois lieues.

ligence, qu'en moins de vingt jours les remparts furent élevés, & les maisons construites. Aussi y eut-il une grande émulation entre les soldats, à qui auroit le premier fourni sa tâche, car chacun avoit la sienne : & pour peupler sa nouvelle ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers, y établit plusieurs Macédoniens qui n'étoient plus en état de servir, & y admit aussi plusieurs des gens du pays qui s'offrirent pour l'habiter.

Mais le Roi des Scythes qui sont au-dela de l'Iaxarte, voiant que cette ville bâtie sur le fleuve étoit un joug qu'on lui imposoit, envoïa de nombreuses troupes pour la démolir, & chasser bien loin de là celles des Macédoniens. Alexandre, qui n'avoit pas eu dessein d'attaquer les Scythes, voiant qu'ils faisoient des courses à sa vûe avec beaucoup d'insolence, se trouva fort embarrassé, d'autant plus que dans le même tems il apprit que le corps de troupes qu'il avoit envoié contre Maracande, avoit été taillé en piéces presque entiérement. Tant d'obstacles réunis ensemble auroient rebuté tout autre : les Sogdiens revoltés, les Bactriens de même, les

Scythes qui le venoient harceler, l'état où il se trouvoit, ne pouvant ni se tenir sur ses piés, ni monter à cheval, ni parler à ses troupes, ni donner ordre à rien. Pour comble de chagrin, son armée paroissoit déterminée à ne point tenter le passage du fleuve à la vûe des ennemis rangés sur l'autre bord. Le Roi passa la nuit dans de grandes inquiétudes : mais son courage le rendoit supérieur à tout. On lui avoit annoncé des auspices malheureux : il força le Devin à en substituer de favorables. Au point du jour il prend sa cuirasse, & se vient montrer à ses soldats, qui ne l'avoient point vû encore depuis sa derniére blessure. Ils avoient tant de vénération pour leur Roi, que sa présence seule dissipa d'abord toutes leurs craintes, de sorte qu'ils versoient des larmes de joie, & venoient tous lui rendre leurs respects, & le presser de leur faire voir l'ennemi, contre lequel ils avoient auparavant refusé d'aller. Ils travaillérent aux radeaux avec tant d'ardeur, qu'en trois jours il y en eut douze mille de faits : on prépara aussi un grand nombre de peaux pour le même effet.

Comme

Comme tout étoit prêt pour passer, il arriva des Ambassadeurs des Scythes au nombre de vingt selon la coutume de leur pays, qui traversérent le camp à cheval demandant à parler au Roi. Le Roi les aiant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir; & ils furent lontems à le regarder fixement sans dire mot, surpris apparemment, eux qui jugeoient des hommes à la mine & à la taille, de ne pas trouver que la sienne répondît à sa grande renommée. Le plus ancien de la troupe porta la parole. Le discours que Quinte-Curce lui met dans la bouche est un peu long, mais fort curieux. J'en raporterai une partie.

» Si les dieux t'avoient donné un » corps proportionné à ton ambition, » tout l'univers seroit trop petit pour » toi. D'une main tu toucherois l'O» rient, & de l'autre l'Occident: & » non content de cela, tu voudrois » suivre le soleil, & savoir où il se » cache. Tel que tu es, tu ne laisses » pas d'aspirer où tu ne saurois at» teindre. De l'Europe tu passes dans » l'Asie; & quand tu auras subjugué » tout le genre humain, tu feras la » guerre aux riviéres, aux forêts, &

» aux bêtes sauvages. Ne sais-tu pas » que les grands arbres sont lontems » à croitre, & qu'il ne faut qu'une » heure pour les arracher; que le lion » sert quelquefois de pature aux plus » petits oiseaux; que le fer, malgré » sa dureté, est consumé par la rouil- » le; qu'enfin il n'est rien de si fort que » les choses les plus foibles ne puissent » détruire?

» Qu'avons-nous à démêler avec » toi? Jamais nous n'avons mis le pié » dans ton pays. N'est-il pas permis » à ceux qui vivent dans les bois d'ig- » norer qui tu es, & d'où tu viens? » Nous ne voulons ni obéir ni com- » mander à personne. Et afin que tu » saches quels gens ce sont que les » Scythes, nous avons reçu du ciel, » comme un riche présent, un joug » de beufs, un soc de charrue, une » fléche, un javelot, & une coupe. » C'est de quoi nous nous servons & » avec nos amis, & contre nos en- » nemis. A nos amis, nous leur don- » nons du blé provenu du travail de » nos beufs; avec eux nous offrons » du vin aux dieux dans la coupe: & » pour nos ennemis, nous les com- » battons de loin à coups de fléche,

» & de près avec le javelot. C'est *
» avec quoi nous avons autrefois
» domté les peuples les plus belli-
» queux, vaincu les Rois les plus puis-
» sans, ravagé toute l'Asie, & nous
» nous sommes ouvert le chemin jus-
» ques dans l'Egypte. «

» Mais toi qui te vantes de venir
» pour exterminer les voleurs, tu es
» toi-même le plus grand voleur de
» la terre. Tu as pillé & saccagé tou-
» tes les nations que tu as vaincues.
» Tu a pris la Lydie, envahi la Syrie,
» la Perse, la Bactriane; tu songes à
» pénétrer jusqu'aux Indes; & tu viens
» ici pour nous enlever nos troupeaux.
» Tout ce que tu as, ne sert qu'à te
» faire desirer plus ardemment ce que
» tu n'as pas. Ne vois-tu point com-
» bien il y a que les Bactriens t'arré-
» tent? Pendant que tu domtes ceux-
» ci, les Sogdiens se revoltent, & la
» victoire n'est pour toi qu'une semen-
» ce de guerre.

» Passe seulement l'Iaxarte, & tu

* *Ceci doit s'entendre de la fameuse irruption des Scythes, qui s'avancérent jusques dans l'Egypte, & demeurérent maîtres de la haute Asie pendant vingt huit ans. Voiez le second Tome, dans l'histoire des Assyriens. Je ne me suis point ici attaché au texte de Quinte-Curce, qui souffre de grandes difficultés.*

» verras l'étendue de nos plaines. Tu
» as beau suivre les Scythes, je te dé-
» fie de les atteindre. Notre pauvreté
» sera toujours plus agile que ton ar-
» mée chargée des dépouilles de tant
» de nations, & quand tu nous croi-
» ras bien loin, tu nous verras tout
» d'un coup tomber sur ton camp :
» car c'est avec la même vitesse que
» nous poursuivons & que nous fuions
» nos ennemis. J'apprens que les Grecs
» font passer en proverbe & en raille-
» rie les solitudes des Scythes. Oui,
» nous aimons mieux nos deserts, que
» vos grandes villes & vos fertiles
» campagnes. Crois-moi, la fortune
» est glissante, tiens-là bien, de peur
» qu'elle ne t'échape. Mets un frein
» à ton bonheur, si tu veux en demeu-
» rer maître.

» Si tu est un dieu, tu dois faire du
» bien aux mortels, & non pas leur
» ravir ce qu'ils ont. Si tu n'est qu'un
» homme, songe toujours à ce que
» tu es. Ceux que tu laisseras en paix,
» seront véritablement tes amis : parce
» que les plus fermes amitiés sont
» entre les personnes égales, & ceux-
» là sont estimés égaux, qui n'ont
» point éprouvé leurs forces l'un con-

» tre l'autre. Mais ne t'imagine pas » que ceux que tu auras vaincus puiſ- » ſent t'aimer : il n'y a jamais d'amitié » entre le maître & l'eſclave, & une paix » forcée eſt bientôt ſuivie de la guer- » re.

» Au reſte [a] ne penſe pas que les » Scythes, pour contracter une al- » liance, faſſent aucun ſerment. Ils » n'ont point d'autre ſerment, que de » garder la foi ſans la jurer. De telles » précautions conviennent aux Grecs, » qui ſignent leurs Traités, & appel- » lent les dieux à témoin. Pour nous, » nous ne nous croions religieux, » qu'autant que nous avons de bonne » foi. Qui n'a pas honte de manquer » de parole aux hommes, ne craint » point de tromper les dieux ; & de » quoi te ſerviroient des amis, à qui » tu ne te fierois point ? Conſidére que » nous veillerons pour toi à la garde » & de l'Europe, & de l'Aſie. Nous » nous étendons juſqu'à la Thrace, » & la Thrace, à ce que l'on dit, con- » fine à la Macédoine. Il ne s'en faut

a Jurando gratiam Scythas ſancire ne credideris: colendo fidem jurant. Græcorum iſta cautio eſt, qui acta conſignant, & deos invocant : nos religionem in ipſa fide novimus. Qui non reverentur homines, fallunt deos.

» que la largeur de l'Iaxarte, que nous
» ne touchions à la Bactriane. Ainsi
» nous sommes tes voisins des deux
» côtés. Voi lequel tu aimes le mieux,
» de nous avoir pour amis ou pour
» ennemis.

Voila ce que dit le Barbare. Le Roi lui répondit en deux mots : *Qu'il useroit de sa fortune, & de leur conseil : de sa fortune, en continuant d'y avoir confiance ; de leur conseil, en n'entreprenant rien témérairement.* Quand il eut renvoié les Ambassadeurs, il mit son armée sur les radeaux qui étoient tout prêts. Il plaça sur le devant ceux qui portoient des boucliers, & les fit mettre à genoux pour être moins exposés aux coups de fléches. Derriére eux étoient ceux qui dressoient des machines pour lancer des traits & des pierres, couverts des deux côtés de soldats armés de toutes piéces. Les autres qui étoient après les machines, avoient leurs boucliers joints sur leurs têtes en forme de tortues, desquels ils défendoient les matelots armés de corselets. Le même ordre étoit gardé aux autres radeaux qui portoient les gens de cheval.

Le trajet couta beaucoup de peine

aux troupes. Tout étoit capable de les rebuter : le trouble & la confusion inévitables dans une telle entreprise, la rapidité du fleuve qui entraînoit tout, la vûe d'une armée nombreuse rangée en bataille sur le bord opposé. Mais la présence d'Alexandre, qui étoit le premier à essuier les plus grands dangers, les leur faisoit oublier pour eux-mêmes, & ne leur laissoit de crainte que pour lui. Sitôt que les Macédoniens commencérent à approcher du bord, ceux qui portoient des boucliers se levérent tous ensemble, & lançant leurs javelots de pié ferme, ils ne tiroient aucun coup qui ne portât. Quand ils virent que les ennemis, accablés de cette grêle de traits, commençoient à s'ébranler, & tournoient leurs chevaux en arriére, ils sautérent à terre avec une légéreté incroiable, & s'encourageant les uns les autres, les attaquérent vivement. Dans ce desordre, les gens de cheval, qui avoient leurs chevaux tout bridés, donnent contre les ennemis, & achevent de les rompre. Le Roi ne pouvoit faire entendre sa voix qui étoit fort foible, mais son exemple parloit.

Ce ne fut qu'un cri d'allégresse & de

victoire de la part des Macédoniens, qui se jettérent tous avec fureur contre les Barbares. Ceux-ci ne purent soutenir un si rude choc, & s'enfuirent à toute bride, car ce n'étoit que de la cavalerie. Quelque foible que fût le Roi, il les poussa vivement pendant un assez long espace, jusqu'à ce que, les forces lui manquant, il fut contraint de s'arrêter. Après avoir commandé qu'on les poursuivît tant que le jour dureroit, il se retira dans son camp pour se reposer, & pour y attendre ses troupes. Les Macédoniens avoient déja passé les bornes de Bacchus, qui étoient marquées par de grosses pierres rangées près à près, & par de grands arbres, dont les troncs étoient couverts de lierre. Mais l'ardeur de la poursuite les emporta encore plus loin, & ils ne revinrent au camp que sur le minuit, après avoir tué grand nombre des ennemis, & fait encore plus de prisonniers, avec un butin de dix-huit cens chevaux qu'ils chassoient devant eux. De leur côté, il y demeura soixante cavaliers, & cent fantassins à peu près; & il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoia aux Scythes tous leurs prison-

niers ſans rançon, pour leur montrer que ce n'étoit point animoſité, mais deſire de gloire, qui lui avoit mis les armes à la main contre un ſi vaillant peuple.

Le bruit de cette victoire, & encore plus la clémence du Roi à l'égard des vaincus, relevérent extrêmement ſa réputation. On avoit toujours cru que les Scythes étoient invincibles. Après leur défaite, on avoua qu'il n'y avoit point de nation qui ne dût céder aux Macédoniens. Les Saces, nation puiſſante, envoiérent une ambaſſade à Alexandre, pour ſe ſoumettre, & lui demander ſon amitié. Les Scythes eux-mêmes lui firent faire des excuſes par leurs Ambaſſadeurs, rejettant la faute de ce qui étoit arrivé ſur quelques particuliers, & témoignant qu'ils étoient prêts de faire tout ce qu'il plairoit au Prince de leur ordonner.

Alexandre, délivré ſi heureuſement du ſoin de cette importante guerre, tourna toutes ſes penſées du côté de Maracande, où le traitre Spitaméne s'étoit enfermé. Au premier bruit de l'approche d'Alexandre, il avoit pris la fuite, & s'étoit retiré dans la Bactriane. le Roi l'y ſuivit : mais deſeſ-

pérant de l'atteindre, il retourna saccager la Sogdiane, qui est arrosée par le fleuve Polytiméte.

Entre les autres prisonniers Sogdiens, il y eut trente jeunes hommes des plus grands Seigneurs du pays, tous bienfaits & de bonne mine; lesquels aiant su qu'on les menoit au supplice par le commandement d'Alexandre, se mirent à chanter des chants d'allégresse, à sauter, & à danser, témoignant une joie excessive. Le Roi, étonné de les voir aller à la mort si gaiement, se les fit amener, & leur demanda, d'où leur venoit ce transport de joie, voiant la mort devant leurs yeux. Ils répondirent, que si tout autre que lui les faisoit mourir, ils s'affligeroient: mais qu'étant rendus à leurs ancêtres par l'ordonnance d'un si grand Roi, vainqueur de toutes les nations, ils bénissoient une mort si glorieuse, & dont les plus vaillans hommes souhaiteroient de mourir. Alexandre, admirant cette grandeur de courage, leur demanda s'ils vouloient bien qu'il leur donnât la vie, à condition qu'ils ne seroient plus ses ennemis. Ils l'assurérent qu'ils n'avoient jamais été ses ennemis; qu'é-

tant attaqués, ils s'étoient défendus; & que si l'on fût venu à eux par la douceur, & non par la violence, ils auroient tâché de ne se point laisser vaincre en politesse & générosité. Le Roi leur demanda encore quel gage ils lui donneroient de leur foi: » Point d'autres, répondirent-ils, que » cette même vie que nous recevons » de votre bonté, & que nous serons » toujours prêts de vous rendre quand » vous nous la redemanderez; » & ils lui tinrent parole. Quatre d'entr'eux, qu'il mit au nombre de ses Gardes, le disputérent aux Macédoniens en zêle & en fidélité.

Le Roi, après avoir laissé un petit corps de troupes dans la Sogdiane, passa à Bactres. Là, aïant assemblé tous ses Généraux, il fit amener Bessus en leur présence; & après lui avoir reproché sa perfidie, & lui avoir fait couper le nez & les oreilles, il l'envoia à Ecbatane pour y souffrir le dernier supplice sous les yeux de la mere de Darius. Plutarque nous a laissé la description de ce supplice. On fit courber par force des arbres l'un vers l'autre, & l'on attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce

parricide. Ensuite, quand on leur eut laissé la liberté de retourner à leur état naturel, ils se redressérent avec tant de violence, qu'ils emportérent chacun le membre qui y étoit attaché, & l'écartelérent de la sorte. C'est encore aujourd'hui le même supplice qu'on fait souffrir aux criminels de leze-Majesté au premier chef, en les faisant tirer à quatre chevaux. On dit qu'Alexandre abolit dans le pays des Bactriens une coutume inhumaine & barbare qui y régnoit depuis lontems : c'étoit de faire manger tout vivans par les chiens ceux à qui une vieillesse décrépite, ou une maladie mortelle, ne laissoient aucune espérance de pouvoir prolonger leur vie.

Strab. lib. 11. p. 517.

Il arriva dans ce tems-là à Alexandre, tant de la Macédoine que de la Gréce, des recrues assez considérables, qui montoient à plus de seize mille hommes. Avec un renfort si nombreux, il acheva de réduire & de soumettre tous ceux qui s'étoient soulevés. Pour les tenir en bride, il bâtit quelques places fortes dans la Margiane.

AN. M. 3676. AV. J.C. 328.

Tout étoit calme. Il ne restoit plus qu'une place appellée *Petra Oxiana*

le Rocher d'Oxus, que tenoit Arimaze Sogdien, avec trente mille hommes de guerre, & des munitions pour deux ans. Ce Rocher, fort haut, & escarpé de tous côtés, n'avoit qu'un sentier taillé dans le roc par où l'on pouvoit y monter. Le Roi aiant reconnu la place, hésita lontems s'il ne devoit pas passer outre : mais, comme son caractére étoit de chercher en tout le merveilleux, & de tenter l'impossible, il se mit en tête de vaincre ici même la nature, qui sembloit avoir fortifié ce Rocher contre toute la puissance des hommes. Néanmoins, avant que de s'engager à ce siége, il fit parler à ces Barbares pour les engager à se rendre. Arimaze reçut avec hauteur cette proposition, & outre plusieurs autres paroles d'insulte, il demanda *si Alexandre, qui pouvoit tout, pouvoit aussi voler, & si la nature lui avoit subitement donné des ailes.*

Cette réponse insolente piqua jusqu'au vif Alexandre. Il donna ordre qu'on lui choisît dans les troupes parmi les montagnards trois cens jeunes hommes des plus dispos & des plus adroits qu'on pourroit trouver. Quand on les lui eut amenés, » Ç'a

» été avec vous, valeureuſe Jeuneſſe, » leur dit-il, que j'ai forcé les places » qu'on avoit cru imprenables, que » j'ai franchi les montagnes toujours » couvertes de neiges, traverſé les ri» viéres, & percé les défilés de la Cili» cie. Vous me connoiſſez, & je vous » connois. Ce Roc que vous voiez n'a » qu'une iſſue, que les Barbares gar» dent ſans ſonger au reſte. Il n'y a ni » guet ni ſentinelle que du côté qui re» garde notre camp. Si vous cherchez » bien, il n'eſt pas que vous ne trou» viez quelque ſentier qui vous mé» nera au haut du Rocher. La nature » n'a rien fait de ſi inacceſſible, où la » valeur ne puiſſe atteindre; & ce n'eſt » que pour avoir entrepris ce que ja» mais perſonne n'avoit eſpéré, que » nous ſommes maîtres de l'Aſie. Ga» gnez ce ſommet, & quand vous vous » en ſerez ſaiſis, élevez un étandart » blanc pour ſignal, & je ne manque» rai pas de vous ôter l'ennemi de deſ» ſus les bras, & de l'attirer à moi en » faiſant diverſion. « Le Roi accompagna cet ordre de magnifiques promeſſes: mais la plus grande récompenſe pour eux étoit de lui plaire. Pleins d'ardeur, & s'imaginant déja être au

fommet, ils partent, après avoir fait provifion de coins de fer pour ficher entre les pierres, de crampons, & de groffes cordes.

Le Roi fit le tour de la montagne avec eux, & leur commanda de fe mettre en marche à la feconde veille de la nuit par l'endroit qui fembloit le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureufement. Ils fe pourvurent de vivres pour deux jours; & n'aiant que leurs épées & leurs javelines ils commencérent à monter, marchant quelque tems à pié: puis, quand il falut grimper, les uns s'acrochoient aux pierres qui avançoient, & fe foulevoient eux-mêmes; les autres enfonçoient leurs crampons dans la neige qui étoit gélée, pour fe foutenir dans les endroits gliffans; d'autres enfin plantant leurs coins avec force, en faifoient des échelles pour s'aider à monter. Ils pafférent ainfi tout le jour pendus à cette roche avec mille peines & mille dangers, aiant à luter en même tems contre la neige, contre le froid, contre le vent. Néanmoins le plus fort reftoit à faire, & il leur fembloit que le roc croiffoit toujours en hauteur à mefure qu'ils avan-

Sur les neuf ou dix heures.

çoient. Mais ce qui les étonnoit le plus, c'étoit le triste spectacle de quelques-uns de leurs compagnons qui tomboient dans les précipices, & dont le malheur leur apprenoit ce qu'ils avoient à craindre. Ils continuérent pourtant, & firent si bien, que malgré toutes ces difficultés ils gagnérent le haut du Roc. Mais ils étoient tous horriblement fatigués, & quelques-uns même ne pouvoient s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit & le sommeil les prirent en même tems, & se couchant de côté & d'autre dans les endroits qui étoient sans neige, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin ils se réveillérent de ce profond sommeil, & regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit un si grand nombre de gens se tenoit caché, ils virent au-dessous d'eux de la fumée, qui leur apprit où se tenoient les ennemis. Ils élevérent donc le signal comme on en étoit convenu, & la troupe s'étant ralliée, il s'en trouva à dire trente deux, qui avoient péri en montant.

Le Roi, également touché & du desir d'emporter la place, & du danger visible où ces hommes étoient ex-

poſés, fut tout le jour ſur pié à regarder ce Rocher, & ne ſe retira point pour ſe repoſer que la nuit ne fût fermée. Le lendemain, dès le grand matin, il fut le premier qui aperçut le ſignal. Néanmoins il doutoit encore ſi ſes yeux ne le trompoient point, à cauſe de la fauſſe clarté que fait l'aube au point du jour : mais la lumiére venant à croitre le mit hors de doute. Aiant donc fait appeller Cophès, par lequel il avoit d'abord ſondé la volonté des Barbares, il l'envoia pour la ſeconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti ; & s'ils s'opiniâtroient ſur la bonté de la place, il avoit ordre de leur faire voir à leur dos ceux qui tenoient le ſommet du rocher. Cophès fit ce qu'il put pour réſoudre Arimaze à capituler, lui repréſentant qu'il gagneroit les bonnes graces du Roi s'il ne l'arrêtoit pas davantage devant un Roc, au préjudice des grands deſſeins qui l'appelloient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers & plus inſolens qu'auparavant, & lui commanda de ſe retirer. Cophès le prenant par la main, le pria de ſortir avec lui hors de la caverne : ce que le Barbare lui aiant accor-

dé, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête, & d'un ton railleur & insultant, *Vous voiez, leur dit-il, que les soldats d'Alexandre ont des ailes.* On entendoit cependant de tous côtés sonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, & toute l'armée pousser en l'air des cris d'allégresse & de victoire. Tout cela ensemble, quoi qu'assez frivole par soi-même, jetta néanmoins, comme il arrive assez souvent, une telle allarme & un tel trouble parmi les Barbares, que, sans faire réflexion au petit nombre de ceux qui étoient montés, ils se crurent perdus. On rappella donc Cophès, & on envoia avec lui trente des principaux pour remettre la place à condition de sortir la vie sauve. Le Roi, quoiqu'il eût tout à craindre, irrité de la fierté d'Arimaze, refusa de les recevoir à aucune composition. Une confiance aveugle & téméraire dans son bonheur, qui ne s'étoit jamais démenti, lui ôtoit toute vûe du danger. Arimaze, de son côté, aveuglé par la crainte, & n'envisageant point de ressource, descendit avec ses parens & la principale Noblesse du pays dans le camp d'Alexandre. Ce Prince, qui n'étoit

pas maître de sa colére, oubliant ce que la bonne foi & l'humanité exigeoient de lui dans cette occasion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pié même du rocher. La multitude qui s'étoit rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes bâties en ces quartiers-là; & Artabaze laissé Gouverneur du Roc, & de toute la province d'alentour.

§. XIV.

Mort de Clitus. Diverses expéditions d'Alexandre. Il entreprend de se faire adorer à la manière des Perses. Mécontentement des Macédoniens. Mort du Philosophe Callisthéne.

ALEXANDRE aiant subjugué les Massagétes & les Dahes, entra dans la Bazarie. C'est une province qui renferme dans son étendue beaucoup de grands parcs remplis de bêtes fauves. Le Prince y prit le plaisir de la chasse, qui ne fut pas pour lui sans danger. Un lion d'une épouvantable grandeur vint droit à lui: il le tua d'un seul coup. Quoique ce combat lui eût réussi, les Macédoniens, allarmés du

Q. Curt. lib. 8. cap. 1 & 2. Arrian lib. 4. pag 161-171. Plut. in Alex. p. 693-696. Justin. l. 12. cap. 6. 7.

péril qu'il avoit couru, & toute l'armée en sa personne, ordonnérent, conformément aux coutumes de leur pays, que le Roi n'iroit plus à la chasse à pié, & sans avoir quelques-uns des Grands & de ses Officiers avec lui. Ils savoient qu'un Roi n'est point à lui, mais à ses peuples; qu'il doit se ménager pour eux & réserver son courage pour d'autres périls; & que la gloire de passer pour habile à tuer des bêtes, peu digne d'un grand Prince, ne doit point être achetée si cher.

De là il revint à Maracande, où il appaisa quelques mouvemens qui s'étoient élevés dans le pays. Artabaze l'aiant prié de le décharger du Gouvernement de cette province à cause de son grand âge, il en pourvut Clitus. C'étoit un vieil Officier de Philippe, & qui s'étoit signalé en beaucoup de rencontres. Ce fut lui qui à la bataille du Granique, comme Alexandre combattoit la tête nue, & que Rosace avoit déja le bras levé pour le fraper par derriére, couvrit le Roi de son bouclier, & abbattit la main du Barbare. Sa sœur Hellanice avoit nourri Alexandre, qui ne l'aimoit pas moins que sa propre mere. Comme, pour toutes ces rai-

ſons, il conſidéroit fort Clitus, il lui confia une des provinces les plus importantes de ſon empire, avec ordre de partir dès le lendemain.

Avant ſon départ, il fut convié le ſoir à un feſtin, où le a Roi, après avoir beaucoup bû, ſe mit à célébrer ſes propres exploits, ſans garder aucune meſure dans les louanges qu'il ſe donnoit à lui-même, juſqu'à ſe rendre inſupportable à ceux même qui ſavoient qu'il diſoit la vérité. Les plus âgés néanmoins ſe tûrent, juſqu'à ce qu'aiant commencé à rabaiſſer les actions guerriéres de Philippe, il ſe vanta, » Que la fameuſe victoire de » Chéronée étoit ſon ouvrage, & que » la gloire de cette célébre journée lui » avoit été ravie par la malignité & la » jalouſie de ſon pere. Qu'en la ſédi» tion, ſurvenue entre les Macédo» niens & les Grecs ſoudoiés, Philip» pe, affoibli de la bleſſure qu'il avoit » reçue dans ce tumulte, s'étoit cou» ché par terre ; & n'avoit point trou» vé de meilleur expédient pour ſe » ſauver, que de faire le mort ; qu'a-

Il n'eſt point parlé ailleurs de cette ſédition.

a In quo Rex, cùm multo incaluiſſet mero, immodicus æſtimator ſui, celebrare quæ geſſerat cœpit : gravis etiam eorum auribus, qui ſentiebant vera memorari. *Q. Curt.*

» lors il l'avoit couvert de son bouclier, & tué de sa main ceux qui » vouloient se jetter sur lui: mais que » son pere n'avoit jamais pu se résoudre à l'avouer franchement, comme » aiant regret de devoir la vie à son » fils. Qu'en la guerre contre les Illyriens, il avoit tout fait lui seul, Philippe ne s'y étant point trouvé, & » n'aiant rien sû de la défaite des ennemis que par ses lettres. Que ceux-là étoient dignes de louange, non » pas qui s'alloient faire initier aux » * mystéres des Samothraces lorsqu'il » faloit mettre à feu & à sang toute » l'Asie, mais qui par la grandeur de » leurs exploits avoient surpassé la » créance des hommes.

Ces discours, & d'autres pareils, faisoient beaucoup de plaisir à la Jeunesse, mais blessoient vivement ceux qui étoient plus âgés, sur-tout à cause de Philippe, sous lequel ils avoient lontems porté les armes. Clitus, qui étoit aussi échaufé par le vin, se tournant

* *Les Généraux, avant que de partir pour leurs expéditions, avoient coutume de se faire initier dans ces Mystéres, & d'offrir des sacrifices aux dieux qui y présidoient. Apparemment que Philippe avoit observé cette cérémonie, qui peutétre avoit retardé quelque entreprise.*

vers ceux qui étoient au-dessous de lui à table, leur raporta un passage d'Euripide, de telle sorte que le Roi pouvoit plutôt ouir le son de sa voix que les paroles. Le sens de ce passage étoit, » Que les Grecs avoient eu grand tort » d'ordonner qu'aux inscriptions des » trophées on mettroit seulement le » nom des Rois; parce que [a] c'étoit dérober à de vaillans hommes la gloire qu'ils avoient acquise au prix de » leur sang. « Le Roi, se doutant bien qu'il lui étoit échapé quelque chose de desobligeant, demanda à ceux qui étoient les plus proches ce qu'il avoit dit. Comme personne ne répondoit, Clitus, haussant la voix peu à peu, se mit à raconter les actions & les guerres de Philippe dans la Gréce, les préférant à tout ce qui se faisoit alors; ce qui excita une grande dispute entre les jeunes & les vieux. Quelque peine que le Roi sentît intérieurement, il dissimula d'abord en se faisant violence, & parut écouter patiemment tout ce que disoit Clitus à son desavantage. Il sembloit même qu'il auroit encore retenu son emportement, si Clitus en fût demeuré là.

Dans Andromaque.

a Alieno enim sanguine partam gloriam intercipi.

Mais celui-ci, pouſſant toujours l'inſolence plus loin, comme s'il eût pris à tâche d'irriter le Roi & de lui inſulter, en vint juſqu'à prendre ouvertement la défenſe de Parménion, & juſqu'à ſoutenir que la ruine de Thébes n'étoit rien en comparaiſon de la victoire de Philippe ſur les Athéniens, & que les vieux Capitaines Macédoniens, quoiqu'ils euſſent été quelquefois malheureux, valoient beaucoup mieux que ceux qui avoient la témérité de les décrier.

Alexandre lui aiant dit ſur cela qu'il plaidoit ſa propre cauſe, en appellant la lâcheté un malheur, Clitus ſe leve, & les yeux bouffis de vin & decolére: » C'eſt pourtant cette main, lui dit-il en étendant le bras, » qui vous ſauva la vie à la bataille du Granique. » C'eſt par le ſang & les bleſſures de » ces Macédoniens taxés de lâcheté » que vous êtes devenu ſi grand. Mais » la fin tragique de Parménion nous » apprend quelle récompenſe eux & » moi nous devons attendre de nos » ſervices. « Ce dernier reproche piqua juſqu'au vif Alexandre : il ſe retint pourtant encore, & ſe contenta d'ordonner à Clitus de ſortir de ſa table.

» Il a

» Il a raiſon, dit Clitus en ſe levant, de » ne vouloir point ſouffrir à ſa table » des hommes libres, qui ne ſavent » dire que la vérité. Il ſera bien de » paſſer ſa vie avec des barbares & des » eſclaves, qui adoreront volontiers » ſa ceinture Perſienne & ſa robe blan» che. » Le Roi ne fut plus maître de ſa colére, & s'étant jetté ſur la javeline de l'un de ſes gardes, il en auroit percé ſur le champ Clitus, ſi d'un côté les Courtiſans ne l'avoient retenu, & ſi de l'autre les amis de Clitus ne l'avoient pouſſé avec grande peine hors de la ſalle. Mais il y rentra incontinent par une autre porte, en chantant avec inſolence des vers injurieux au Prince, qui le voiant près de lui, le perça de ſa javeline, & le renverſa mort par terre, en lui diſant ces paroles : *Va-t-en maintenant trouver Philippe, Parménion, & Attalus.*

La colére du Roi étant comme éteinte tout-à-coup dans le ſang de Clitus, ſon crime alors ſe montra à lui avec toute ſon énormité & toute ſa noirceur. Il avoit tué un homme, qui à la vérité avoit abuſé de ſa patience, mais qui juſques-là avoit été un fidéle ſerviteur, & qui bien que ce Prince eût honte

de l'avouer, lui avoit ſauvé la vie. Il venoit de faire l'office abominable de bourreau, en puniſſant par un meurtre horrible des paroles indiſcretes, qui pouvoient être imputées au vin. Comment oſeroit-il paroitre devant la ſœur de Clitus ſa nourrice, & lui préſenter une main ſouillée du ſang de ſon frere? Ne pouvant ſoutenir ces triſtes réflexions, il ſe jette ſur le corps de ſon ami, en arrache la javeline, & s'en ſeroit percé lui-même, ſi les Gardes étant promtement accourus ne lui euſſent ſaiſi les mains, & ne l'euſſent emporté par force dans ſa chambre.

Il paſſa toute la nuit & le jour ſuivant à fondre en larmes. Après qu'il eut épuiſé toutes ſes forces à gémir & à ſe lamenter, il demeura ſans voix, étendu par terre, pouſſant ſeulement de tems en tems de profonds ſoupirs. Ses amis, qui craignoient les ſuites de ce ſilence, entrérent par force dans ſa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le conſoler: mais le Devin Ariſtandre l'aiant fait ſouvenir d'un ſonge où il avoit cru voir Clitus en robe noire aſſis à ſa table, & lui aiant fait entendre que

tout ce qui venoit d'arriver étoit réglé de toute éternité par le Destin, & par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. A ce Devin succédérent deux Philosophes, Callisthéne & Anaxarque. Le premier l'aborda doucement, & essaia de se rendre maître de sa douleur en s'insinuant peu à peu dans son esprit, en tâchant de le rappeller à lui-même par des réflexions solides & tirées du fond de la philosophie, & évitant avec soin tout ce qui pouvoit renouveller son affliction, & aigrir une plaie encore toute saignante, & qui demandoit d'être traitée avec une extrême délicatesse. Anaxarque ne garda pas tant de mesures. Il se mit à crier dès l'entrée, *Quoi! est-ce là cet Alexandre, sur qui toute la terre à les yeux ouverts? Eh le voila étendu sur le plancher, fondant en larmes comme un vil esclave! Ignore-t-il donc qu'il est la loi suprême de ses sujets, & qu'il n'a vaincu que pour être Seigneur & Maître, & nullement pour se soumettre à une vaine opinion?* Le Roi avoit résolu de se laisser mourir. Ses amis eurent bien de la peine à le faire consentir à prendre de la nourriture. Les Macédoniens déclarérent par un Décret, que Clitus avoit été tué avec justice. Le

philoſophe Anaxarque avoit donné lieu à ce Décret, en ſoutenant que la volonté des Princes eſt la loi ſouveraine de l'Etat. Foibles reſſources contre les cris d'une conſcience juſtement allarmée, que les flateries & les faux raiſonnemens ne ſont point capables de faire taire !

La faute de Clitus étoit grande, & ne peut s'excuſer. Il étoit à la vérité de ſon devoir de ne prendre aucune part à des diſcours qui tendoient à flétrir la gloire de Philippe ſon bienfaiteur, & de marquer ſon improbation par un morne & modeſte ſilence. Il pouvoit même peutêtre rendre à ſon mérite un témoignage favorable, pourvû que ce fût avec retenue & ſageſſe. Si une telle modération avoit mal réuſſi, il auroit été à plaindre, mais il ne ſe ſeroit pas rendu criminel. Mais en venir à des reproches injurieux & ſanglans, c'eſt ignorer ce qui eſt dû à la perſonne ſacrée des Rois, par raport auſquels, malgré les injuſtices & les violences qu'ils pourroient commettre, non ſeulement toute parole de mépris & d'inſulte eſt interdite, mais encore toute parole peu reſpectueuſe & peu meſurée, par-

ce qu'ils tiennent à notre égard la place de Dieu même.

Il faut pourtant avouer que la circonstance du repas diminue beaucoup, ou du moins couvre un peu la faute de Clitus. Quand un Prince appelle un sujet à sa table, qu'il l'associe à sa débauche, que lui-même l'excite à boire, il semble que le Prince oublie qu'il est le maître, & qu'il consent que les conviés l'oublient aussi ; qu'il autorise en quelque sorte les libertés, les familiarités, les saillies que le vin inspire ordinairement : & s'il trouve mauvais qu'un sujet s'égale à lui, il doit s'en prendre à lui-même, qui le premier s'est égalé le sujet. Une faute commise dans ces circonstances, est toujours faute : mais elle ne mérite pas d'être lavée dans le sang du coupable.

Quelqu'un compare [a] au foudre la colére, quand elle se trouve unie à la puissance. En effet quel ravage alors ne cause-t-elle point ? Que sera-ce donc, si l'on y joint encore l'ivresse ? On le voit dans Alexandre. Quel malheur pour ce Prince de n'avoir pas travaillé de bonne heure à vaincre ces

[a] Fulmen est, ubi cum potestate habitat iracundia. *Publ. Syl.*

deux défauts, & [a] même d'y avoir été fortifié par l'exemple de l'un de ses Gouverneurs ! car on prétend qu'ils furent une suite de son éducation. Quoi de plus bas & de plus indigne d'un Roi, que l'excès du vin ? Quoi de plus funeste & de plus meurtrier, que l'emportement de la colére ? [b] Alexandre, vainqueur de tant de peuples, succomba à ces deux vices, qui ternirent toute la gloire de ses belles actions. C'est, dit Sénéque, qu'il avoit plus travaillé à vaincre les autres, qu'à se vaincre soi-même, ne sachant pas que le plus grand & le plus glorieux de tous les empires, est celui que l'on prend sur ses passions.

Alexandre, après avoir séjourné dix jours à Maracande pour reprendre ses esprits & rassurer sa contenance, passa dans la Xenippe, qui est une province frontiére de la Scythie, où s'étoient retirés quelques rebelles, qu'il soumit,

a Nec minùs error eorum nocet moribus : si quidem Leonides Alexandri pædagogus, ut à Babylonio Diogene traditur, quibusdam eum vitiis imbuit, quæ robustum quoque & jam maximum regem ab illa institutione puerili sunt prosecuta. *Quintil. lib. 1. cap 1.*

b Victor tot regum atque populorum, iræ succubuit. Id enim egerat, ut omnia potiùs haberet in potestate, quàm affectus... Imperare sibi, maximum imperium est. *Senec. Epist. 113.*

& à qui il pardonna. De là il vint avec son armée au Roc Choriéne, dont Sysimethre étoit Gouverneur. L'accès en paroissoit impraticable. Il vint pourtant à bout d'en approcher après avoir souffert des peines infinies; & par l'entremise d'Oxarte, Prince de la même nation qui s'étoit attaché à Alexandre, il engagea Sysimethre à se rendre. Le Roi lui laissa le gouvernement de cette place, & lui fit espérer de grands avantages s'il demeuroit fidéle.

Il avoit résolu d'attaquer les Dahes, parce qu'il savoit que Spitaméne, le Chef des rebelles, s'y étoit retiré. Son bonheur ordinaire lui en épargna la peine. La femme de ce Barbare, ne pouvant plus soutenir la vie errante & malheureuse que son mari lui faisoit mener, & l'aiant pressé inutilement à plusieurs reprises de se rendre au Vainqueur, elle l'égorgea pendant la nuit, & toute couverte de sang elle alla elle-même porter sa tête au Roi. Un tel spectacle lui fit horreur, & il la chassa honteusement de son camp.

Alexandre, après avoir tiré son armée des garnisons où elle avoit hiverné durant trois mois, prit la route d'u-

ne contrée appellée Gabaze. Il essuia en chemin un orage effroiable. Des éclairs, qui se succédoient de moment en moment sans relâche, éblouissoient les yeux & abbattoient le courage des soldats. Il tonnoit presque sans cesse, & ils voioient à chaque instant la foudre tomber devant eux, n'osant ni marcher ni s'arrêter ; quand tout-à-coup il vint une grosse pluie, mêlée de grêle, & qui ressembloit à un torrent ; & la force du froid, fort grand dans ce pays, geloit l'eau de cette pluie à mesure qu'elle tomboit à terre. L'armée eut infiniment à souffrir. Le Roi, seul invincible à tant de maux, alloit & venoit autour des soldats, les consoloit, les encourageoit, & leur montrant la fumée qui sortoit de quelques cabanes éloignées, les exhortoit à s'y transporter le plus promtement qu'ils pourroient. Aiant fait couper un grand nombre d'arbres, & les aiant entassés en monceaux de côté & d'autre, il fit faire des feux en plusieurs endroits ; & c'est ce qui sauva l'armée. Il y périt plus de mille hommes. Le Roi fit rendre aux Officiers & aux soldats tout ce qu'ils avoient perdu pendant ce fâcheux orage.

Quand ils furent en état de marcher, il passa dans le pays des Saces, qu'il parcourut & ravagea. Bientôt après Oxyarte le reçut chez lui, & lui fit un festin superbe, où il déploia toute la magnificence des Barbares. Il avoit une fille, appellée Roxane, qui joignoit à une rare beauté des enjouemens pleins de grace & d'esprit. Alexandre ne put résister à ses charmes, & l'épousa, couvrant sa passion du prétexte spécieux d'unir les deux nations par des liens qui rendroient leur bonne intelligence plus ferme, en confondant leurs intérêts, & ne laissant plus de différence entre les vaincus & les vainqueurs. Ce mariage déplut extrêmement aux Macédoniens, & révolta les principaux de sa Cour, qui ne pouvoient voir sans peine qu'il eût pris pour son beau-pere un de ses esclaves: mais, [a] depuis la mort de Clitus toute liberté de parler étant bannie, ils applaudissoient des yeux & du visage, qui s'accommodent merveilleusement à la flaterie & à une complaisance servile.

a Sed, post Clyti cædem libertate sublata, vultu, qui maximè servit, assentiebantur. Q. Curt.

Au reste, aiant résolu d'aller aux Indes, & de-là sur l'Océan, il commanda, pour ne rien laisser derriére lui qui pût traverser ses desseins, que de toutes les provinces on choisît trente mille hommes dans la jeunesse, & qu'on les lui amenât armés, pour lui servir d'otages aussi-bien que de soldats. Cependant il envoia Cratére contre quelques revoltés, dont il vint à bout aisément. Polysperchon réduisit aussi sous le joug une contrée nommée Bubacéne; de sorte que, tout étant paisible, Alexandre ne songeoit plus qu'à la guerre des Indes. Ce pays étoit le plus riche de tout l'univers, non-seulement en or, mais en perles & en pierreries, dont les habitans se parent avec plus de luxe que de grace. On disoit que les boucliers des soldats étoient d'or & d'ivoire; & le Roi, qui se voioit au-dessus de tout, ne voulant céder en rien à qui que ce fût, fit garnir les boucliers de ses soldats de lames d'argent, fit mettre des brides dorées aux chevaux, fit embellir d'or & d'argent les cuirasses, & se prépara à marcher pour cette entreprise avec six-vingts mille hommes équipés de la sorte.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il étoit tems de faire éclore le dessein qu'il avoit formé depuis lontems, de se faire rendre les honneurs divins : & il ne songea plus qu'aux moiens de mettre ce projet à exécution. Il vouloit que non-seulement on l'appellât, mais qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il eût pu commander aux esprits aussi-bien qu'aux langues ; & que les Macédoniens se prosternassent en terre pour l'adorer à la façon des Perses. Dans [a] une si folle prétention, il ne manquoit point de flateurs, peste ordinaire des Cours, & plus à craindre pour les Princes que les armes de leurs ennemis. Il est vrai que les Macédoniens ne prirent point de part à cette lâche adulation, aucun d'eux n'aiant voulu se relâcher en rien des coutumes de son pays. Tout le mal venoit de quelques Grecs, dont les mœurs corrompues deshonoroient la profession qu'ils faisoient d'enseigner les sciences & la vertu. Rebut méprisable de la Gréce, ils avoient néanmoins

a Non deerat talia concupiscenti perniciosa adulatio, perpetuum malum regum, quorum opes sæpius assentatio, quàm hostis, evertit. *Q. Curt.*

plus de crédit auprès du Roi, que ni les Princes de son sang, ni ses Généraux d'armée. C'étoient ces sortes de gens qui le plaçoient dans le ciel, & qui publioient par tout qu'Hercule, Bacchus, Castor, & Pollux, céderoient la place à ce nouveau dieu.

Il ordonna donc une fête, & fit un festin avec une pompe incroiable, où il convia les plus grands Seigneurs de sa Cour tant Macédoniens que Grecs, & les plus qualifiés d'entre les Perses. Il se mit à table avec eux, & après y avoir demeuré quelque tems, il se retira. Alors Cléon, l'un de ses flateurs, prit la parole, & s'étendit fort sur les louanges du Roi: tout cela étoit concerté. Il fit un long dénombrement des obligations qu'on lui avoit, qu'ils pouvoient, disoit-il, reconnoitre & paier à peu de frais & avec deux grains d'encens seulement, en le reconnoissant pour dieu, puisqu'aussi bien ils le croioient tel. Il cita l'exemple des Perses. Il fit remarquer qu'Hercule même & Bacchus n'avoient été faits dieux, qu'après avoir surmonté l'envie de ceux qui vivoient de leur tems. Que si les autres faisoient difficulté de rendre cette justice au mérite d'Alexandre, il

étoit résolu de commencer, & de l'adorer s'il rentroit dans la salle. Mais qu'il faloit que tous fissent leur devoir, & principalement ceux qui faisoient profession de sagesse, lesquels devoient donner aux autres l'exemple de la vénération qui étoit dûe à un si grand Roi.

On voioit bien que ces paroles s'adressoient à Callisthéne. C'étoit un parent d'Aristote, qui l'avoit donné à Alexandre son Eleve, pour l'accompagner dans la guerre de Perse. Sa sagesse & sa gravité le faisoient regarder comme la personne la plus propre à lui donner des conseils capables de l'empêcher de tomber dans les excès où son sang bouillant & sa jeunesse le portoient. Mais on l'accusoit de n'avoir point les maniéres douces & insinuantes de la Cour, & [a] de ne connoître point certain milieu, certain tempérament, entre une lâche complaisance, & une roideur inflexible. Aristoste avoit tenté inutilement d'adoucir son humeur, & prévoiant les suites que pouvoit avoir cette liberté brus-

Diog. Laert. in Aristot. lib. 5. pag. 303.

[a] Inter abruptam contumaciam & deforme obsequium pergere iter ambitione ac periculis vacuum. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 20.*

que de dire son sentiment, il lui répétoit souvent ce vers d'Homére :

[a] Ta liberté, mon fils, abrégera tes jours.

Sa prédiction ne fut que trop vraie.

Ce Philosophe, dans l'occasion dont il s'agit, voiant que tout le monde gardoit le silence, & que chacun avoit les yeux tournés sur lui, tint un discours, où il me semble qu'on ne trouve rien d'outré. Mais il arrive souvent, quand on se trouve obligé par son devoir de contredire & de combattre le goût du Prince, que le zêle le plus mesuré & le plus respectueux est traité d'insolence & de rebellion. » Si le » Roi, dit-il, eût été présent au dis» cours que tu viens de faire, aucun » de nous ne seroit en peine de te ré» pondre : car lui-même te l'auroit » interdit, & n'auroit pas souffert que » tu le portasses à prendre les coutu» mes des Barbares, en rendant odieu» se sa personne & sa gloire par une si » indigne flaterie. Mais puisqu'il est » absent, je te répondrai pour lui. » J'estime Alexandre digne de tous les » honneurs qu'un mortel peut rece» voir : mais il y a de la différence en-

a Ὠκύμορος δή μοι τέκος ἔσσεαι, οἷ' ἀγορεύεις.

» tre le culte des dieux, & celui des » hommes. Le premier comprend les » temples, les autels, les priéres, & » les sacrifices : le second se borne à » de simples louanges, & à des homma- » ges de respect. Nous saluons ceux- » ci, & tenons à gloire de leur rendre » soumission, obéissance, fidélité : mais » nous adorons les autres, nous leur » consacrons des fêtes, & chantons à » leur gloire des hymnes & des can- » tiques. Le culte même des dieux est » différent à proportion de leur gran- » deur, & les hommages que l'on » rend à Castor & à Pollux ne sont pas » semblables à ceux qui sont dûs à » Mercure & à Jupiter. Il ne faut donc » pas, en confondant tout, ni rabaif- » ser les dieux à la condition des mor- » tels, ni élever un mortel à la condi- » tion d'un dieu. Alexandre entreroit » dans une juste indignation, si l'on » rendoit à un autre les hommages » qui ne sont dûs qu'à sa personne sa- » crée : devons-nous moins craindre » celle des dieux, si nous communi- » quons leurs honneurs à des mortels? » Notre Prince est fort au-dessus des » autres, je le sai ; c'est le plus grand » des Rois, & le plus glorieux des

» Conquérans : mais c'est un homme, » & non un dieu. Pour avoir ce titre, » il faut qu'il ait dépouillé ce qu'il a de » mortel ; & nous avons bien intérêt » de souhaiter que cela n'arrive que le » plus tard qu'il se pourra. Les Grecs » n'ont adoré Hercule qu'après sa » mort, & lorsque l'Oracle l'a com- » mandé. On nous cite l'exemple des » Perses. Mais depuis quand les vain- » cus font-ils la loi aux vainqueurs ? » A-t-on oublié qu'Alexandre a passé » l'Hellespont, pour assujettir l'Asie à » la Gréce, & non pas la Gréce à » l'Asie ?

Le profond silence avec lequel Callisthéne fut écouté, marquoit assez ce qu'on pensoit. Le Roi, caché derriére une tapisserie, avoit tout entendu. Il fit dire à Cléon, que, sans insister davantage, il se contentât qu'à son retour les Perses se prosternassent selon leur coutume. Bientôt après il rentra, feignant d'avoir été occupé à quelque affaire d'importance. Aussitôt les Perses se mirent à l'adorer. Polysperchon, qui étoit auprès de lui, voiant qu'un d'entr'eux, à force de s'incliner, touchoit du menton contre terre, lui dit en se moquant *qu'il frappât encore plus fort.*

Le Roi, piqué de cette raillerie, le fit mettre en prison, & rompit l'assemblée. Il lui pardonna pourtant dans la suite : il n'en fut pas ainsi de Callisthéne.

Pour s'en délivrer, il lui supposa un crime, dont il étoit bien éloigné. Hermolaüs, l'un de ces jeunes Officiers qui accompagnoient par-tout le Roi, avoit, pour un mécontentement particulier, formé une conspiration contre lui. Elle fut heureusement découverte dans le moment même où elle devoit être mise à exécution. Les coupables furent arrêtés, mis à la question, & exécutés. Aucun n'avoit chargé Callisthéne. Il avoit été lié assez particuliérement avec Hermolaüs. C'en fut assez. On le jetta dans un cachot, on le mit dans les fers, on lui fit souffrir les plus rudes supplices pour le contraindre de s'avouer coupable. Il protesta toujours de son innocence, & expira dans les tourmens.

Si l'on en croit Justin, Lysimaque, disciple & ami intime de Callisthéne, lui voiant souffrir de longues & cruelles douleurs, pour abréger son supplice lui donna du poison. Alexandre en fut tellement irrité, qu'il le fit expo- *Justin. l. 15. cap. 3.*

ser lui-même à un lion furieux. Mais Lysimaque, également robuste & intrépide, aiant enfoncé sa main envelopée d'un linge dans la gueule du lion, lui arracha la langue, & le tua sur le champ. Le Roi, après une telle preuve de courage, changeant sa colere en admiration, lui rendit son estime & son amitié? Quinte-Curce traite cette histoire de fable, & elle en a bien l'air.

lib. 8. cap. 1.

Quoiqu'il en soit, rien n'a tant deshonoré la mémoire d'Alexandre que la mort injuste & cruelle de Callisthéne. C'étoit un homme vraiment Philosophe par la solidité de son esprit, par l'étendue de ses connoissances, par la pureté de ses maximes, par la rigidité de sa vie, par la régularité de ses mœurs, & sur tout par une haine déclarée de toute dissimulation & de toute flaterie. Il n'étoit pas né pour la Cour, où il faut avoir un esprit souple, pliant, accommodant; quelquefois même fourbe & perfide; mais au moins dissimulé & flateur. Il se trouvoit rarement à la table du Roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité; & quand il gagnoit sur lui de s'y rendre, son air triste & taciturne étoit une improbation ouverte de tout ce qui s'y disoit,

& de tout ce qui s'y passoit. Avec cette humeur un peu trop sauvage, ç'auroit été un trésor inestimable pour un Prince qui auroit aimé la vérité : car parmi tant de milliers d'hommes qui environnoient Alexandre, & qui lui faisoient la cour, il étoit le seul qui eût le courage de la lui dire. Mais où trouve-t-on des Princes qui connoissent le prix d'un tel trésor, & qui sachent en faire usage ? La vérité perce bien rarement ces nuages que forment l'autorité des Grands, & la flaterie de leurs Courtisans. Aussi, par ce terrible exemple, Alexandre mit tous les gens de bien hors d'état de lui représenter ses véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans ses Conseils aucune parole libre : ceux même qui avoient le plus de zêle pour le bien public & pour sa personne, se crurent dispensés de le détromper. La flaterie seule desormais écoutée, prit sur lui un ascendant qui acheva de le corrompre, & le punit justement d'avoir sacrifié à la folle ambition de se faire adorer par les peuples le plus homme de bien qu'il eût à sa suite.

Je le répéte avec Sénéque : la mort [a] de Callisthéne est pour Alexandre un reproche éternel, & un crime ineffaçable, dont nulle belle qualité, nulle action guerriére quelque éclatante qu'elle puisse être, ne peut couvrir la honte. Si l'on dit d'Alexandre, il a tué des milliers de Perses, il a détrôné & fait périr le plus puissant des Rois de la terre, il a subjugué des provinces & des peuples sans nombre, il a pénétré jusqu'à l'Océan, & porté les bornes de son empire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrémités de l'Orient : *Oüi*, dit Sénéque, en répondant à chacun de ces faits, *mais il a tué Callisthéne* : & la grandeur de ce crime étoufe celle de toutes ses actions.

a Hoc est Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit, occidit Persarum multa millia; opponetur, & Callisthenem. Quotiens dictum erit, occidit Darium, penès quem tunc magnum regnum erat ; opponetur, & Callisthenem. Quotiens dictum erit, omnia oceano tenus vicit, ipsum quoque tentavit novis classibus, & imperium ex angulo Thraciæ usque ad orientis terminos protulit; dicetur, sed Callisthenem occidit. Omnia licet antiqua ducum regumque exempla transierit, ex his quæ fecit, nihil tam magnum erit, quàm scelus Callisthenis. *Senec. Nat. Quæst. lib. 6. cap. 23.*

§. XV.

Alexandre part pour les Indes. Digression sur ce Pays. Il attaque & prend plusieurs villes qui paroissoient imprenables, & court risque souvent de sa vie. Il passe le fleuve Indus, puis l'Hydaspe, & remporte une célèbre victoire contre Porus, qu'il rétablit dans son Roiaume.

ALEXANDRE, pour arréter les murmures qui s'élevoient dans son armée, prit la route des Indes ; & il avoit lui-même besoin d'action & de mouvement, perdant toujours dans le repos quelque chose de la gloire qu'il acqueroit dans les combats. Un excès de vanité & de folie le porta à entreprendre cette expédition : projet très-inutile en lui-même, & très-dangereux pour les suites. Il avoit lu dans les vieilles fables des Grecs, que Bacchus & Hercule, tous deux fils de Jupiter comme lui, avoient pénétré jusques-là. Il ne voulut pas en faire moins qu'eux ; & il ne manquoit pas de flateurs qui entretenoient cette vision & cette extravagance. *Q. Curt. lib. 8. cap. 9.*

Voila ce qui fait la gloire & le mérite de ces prétendus héros, & ce que

bien des gens encore, éblouis par un faux éclat, admirent dans Alexandre : une folle envie de courir le monde, de troubler le repos des peuples qui ne lui devoient rien, de traiter comme ennemi quiconque refusoit de le reconnoitre pour maître, de ravager & d'exterminer tous ceux qui osoient défendre leur liberté, leurs biens, leurs vies contre un injuste aggresseur qui venoit du bout du monde les attaquer gratuitement. Ajoutez à cette injustice criante le dessein imprudent & insensé de subjuguer avec grande peine & de grands dangers beaucoup plus de peuples qu'il n'en pouvoit tenir dans l'obéissance, & la triste nécessité de se voir continuellement obligé à les soumettre de nouveau, & à les punir de leur revolte. C'est un abrégé de ce que la conquête des Indes va exposer à nos yeux, après que j'aurai dit un mot de la situation, des mœurs, & de quelques raretés du pays.

Ptolémée divise l'Inde en deux parties : l'Inde en deça du Gange, & l'Inde au de-là du Gange. Alexandre n'a point passé au de-là de la premiére, & il n'a pas même été jusqu'au Gange. Cette premiére partie est ren-

fermée entre deux grands fleuves : l'Inde, qui lui donne son nom, & le Gange. Le même Ptolémée lui donne pour bornes, du côté de l'Occident, le pays de Paropamise, l'Arachosie, & la Gédrosie, qui font partie, ou sont voisines du roiaume de Perse : du côté du Septentrion, le mont Imaüs, qui appartient à la grande Tartarie : du côté de l'Orient, le Gange : du côté du Midi, l'Océan ou la Mer de l'Inde.

Tous les Indiens sont libres, dit Arrien, & il n'y a point d'esclaves parmi eux, non plus que parmi les Lacédémoniens. Toute la différence qu'il y a, c'est que ceux-ci se servent d'esclaves étrangers, & que les Indiens n'en ont point du tout. Ils ne dressent point de monumens aux morts, & croient que la réputation des grands hommes leur tient lieu de tombeau.

Arrian. de Indic. p. 324-328.

On peut les diviser en sept classes. La premiére, & la plus honorable, quoique la moins nombreuse, est des Brachmanes, qui sont comme les dépositaires de la religion. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

La seconde, & la plus grande, est celle des Laboureurs. Ils sont extrê-

mement considérés. Leur unique occupation est de travailler à la culture des champs, & ils n'en sont jamais distraits pour porter les armes, & pour servir dans les armées. En tems de guerre, c'est une loi inviolable de ne toucher jamais ni aux ouvriers de la campagne, ni à leurs terres.

La troisiéme est des Pasteurs, qui paissent les troupeaux de gros & de menu bétail, sans venir aux villages ni aux villes. Ils menent une vie errante sur les montagnes, & s'exercent beaucoup à la chasse.

La quatriéme, des Marchands & des Artisans, parmi lesquels sont compris les Pilotes & les Matelots. Ces trois derniers Ordres paient tribut au Prince, & il n'y a d'exemts que ceux qui travaillent à faire des armes, lesquels reçoivent des gages publics, au lieu de rien paier.

La cinquiéme, des Soldats. Ils n'ont aucun soin que de faire la guerre. On leur fournit tout ce qui est nécessaire ; & durant la paix même ils ont abondamment de quoi s'entretenir. Leur vie, en tout tems, est libre, & dégagée de tous soins.

Le sixiéme Ordre est des Surveillans, (ἐπίσκοποι) qui ont l'œil sur les actions des autres, & qui examinent tout ce qui se passe soit dans les villes, soit dans les campagnes, pour en faire leur raport au Prince. Le caractére de ces Officiers ou Magistrats, est l'exactitude, la sincérité, la probité, l'amour du bien public. Il est à naître, dit l'Historien, qu'aucun de ces Magistrats ait été jamais accusé de mensonge. Heureuse nation, si cela étoit ainsi! Mais cette remarque prouve au moins que la vérité & la justice y étoient bien en honneur, & que la fourberie & la mauvaise foi y étoient détestées.

Enfin la septiéme Classe est de ceux qui sont emploiés dans les Conseils publics, & qui partagent avec le Prince les soins du gouvernement. On tire de cette Classe les Magistrats, les Intendans, les Gouverneurs de Province, les Généraux & tous les Officiers d'armée tant sur terre que sur mer, les Intendans des Finances, les Receveurs, & tous ceux qui sont chargés des deniers publics.

Ces differens ordres de l'Etat, ne se confondent point par les mariages, &

il n'eſt point permis, par exemple, à un Ouvrier de prendre une femme dans la claſſe des Laboureurs, & ainſi du reſte. On ne peut pas non plus exercer en même tems deux profeſſions, ni paſſer de l'une à l'autre. Il eſt aiſé de voir combien ce réglement devoit contribuer à perfectionner tous les arts & tous les métiers, chacun ajoutant ſa propre induſtrie & ſes nouvelles réflexions à celles de ſes ancêtres, qui lui étoient tranſmiſes de main en main par une tradition non interrompue.

Il y auroit, ſur ces coutumes des Indes, beaucoup de remarques à faire, que la ſuite de mon hiſtoire m'oblige d'omettre. Je prie ſeulement le Lecteur d'obſerver que dans tout Gouvernement ſage, dans tout Etat bien policé, la culture des terres, & la nourriture des troupeaux, deux ſources aſſurées de richeſſes & d'abondance, ont toujours fait un des premiers ſoins du Miniſtére public, & que négliger l'une ou l'autre de ces parties, c'eſt manquer à une des plus importantes maximes de la politique.

J'admire auſſi beaucoup cet uſage, d'établir des Surveillans, ſoit qu'ils

soient connus pour tels ou non, qui se transportent sur les lieux pour y éclairer la conduite des Gouverneurs, des Intendans, des Juges; unique moien d'empécher les rapines & les violences, ausquelles une autorité sans bornes, jointe à l'éloignement de la Cour, donne souvent lieu : unique moien en même tems pour le Prince de prendre connoissance de ses Etats, sans quoi il ne lui est pas possible de bien conduire les peuples que la Providence lui a confiés, dont le soin le regarde personnellement, & dont ceux qui travaillent sous lui peuvent aussi peu le dispenser, qu'ils peuvent usurper sa place.

Il est remarquable que dans l'Inde, depuis le mois de Juin jusqu'aux mois de Septembre & d'Octobre, les pluies sont très-ordinaires & très-violentes, ce qui rend le passage des riviéres beaucoup plus difficile, & cause de fréquentes inondations. On peut juger par-là combien, pendant toute cette saison, les armées d'Alexandre qui étoient alors en campagne avoient à souffrir.

Avant que de quitter ce qui regarde en général le pays des Indes, je dirai

un mot des Eléphans, qui s'y trouvent en plus grand nombre que par tout ailleurs. L'Eléphant est le plus gros & le plus puissant de tous les animaux terrestres. On en a vû quelques-uns hauts de 13 ou 15 piés. La femelle le porte un an entier. Il vit quelquefois cent ou six vingts ans, & beaucoup plus si on en croit les anciens. Son nez, qu'on appelle sa trompe, *proboscis*, est long & creux comme une grosse trompette, & il lui sert de [a] main, qui lui rend des services infinis avec une agilité & une force qui ne se conçoivent point. Cet [b] animal, malgré la pesanteur énorme de son corps, est d'une docilité & d'une industrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il est susceptible d'attache, d'affection, de reconnoissance, jusqu'à sécher de tristesse quand il a perdu son gouverneur, & quelquefois même jusqu'à se donner la mort à lui-même, lorsque dans des momens de fureur, il l'a tué ou maltraité. Il n'y a rien qu'on ne lui fasse appren-

a Manus data elephantis, quia propter magnitudinem corporis difficiles aditus habebant ad pastum. *Cic. de nat. deor. lib.* 2. *n.* 123.

b Elephanto belluarum nulla providentior. At figura quæ vastior? *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 97.

dre. Arrien, qui n'eſt pas un témoin ſuſpect, dit en avoir vû un qui danſoit avec deux cimbales attachées à ſes jambes, qu'il frapoit l'une après l'autre en cadence avec ſa trompe, pendant que les autres danſoient en rond autour de lui, obſervant tous le nombre & la meſure avec une juſteſſe étonnante.

Il décrit aſſez au long la maniére dont on les prend. Les Indiens enferment un grand eſpace d'un foſſé large environ de vingt piés, & haut de quinze, & n'y laiſſent qu'une ouverture pour entrer, qui eſt un pont, que l'on couvre de gazon, afin que ces bêtes qui ſont très-ſubtiles ne s'en défient point. La terre qu'on tire du foſſé ſert à le relever de part & d'autre, & fait comme un mur, dans lequel, au bord qui eſt en dehors, on ménage quelque petite chambre, où l'on ſe cache pour épier ces animaux, n'y laiſſant que très-peu d'ouverture. Dans cet enclos on met trois ou quatre femelles apprivoiſées. Dès que les éléphans les ont aperçues ou ſenties, ils accourent, & tournent tant qu'ils y entrent; & alors on rompt le pont,

& l'on court aux villages voisins pour appeller du secours. Après qu'on les a matés pendant quelques jours par la faim & par la soif, on entre dans l'enclos sur des éléphans apprivoisés avec lesquels on les attaque. Comme ils sont extrêmement affoiblis, ils ne résistent pas lontems. Les aiant terrassés, on monte dessus, après leur avoir fait une grande plaie autour du cou, dans laquelle on met une corde, afin que, s'ils veulent remuer, la douleur les arrête. Ainsi domtés, ils se laissent conduire avec les autres dans les maisons, où on les nourrit d'herbe & de blé verd, & où on les apprivoise peu à peu à force de coups & par la faim, jusqu'à ce qu'ils deviennent dociles à la voix de leurs maîtres, & entendent parfaitement leur langage.

Tout le monde sait l'usage qu'on faisoit autrefois des éléphans dans les combats. Mais souvent ils faisoient plus de dégât dans leur propre armée, que dans celle des ennemis. Ce sont leurs dents, ou plutôt leurs défenses, qui nous fournissent d'ivoire. Il est tems de retourner à Alexandre.

Q. Curt lib. 8. cap. 9-14.

Ce Prince étant entré dans les In-

des *, tous les petits Rois de ces contrées vinrent au devant de lui se ranger sous son obéissance. Ils disoient qu'il étoit le troisiéme fils de Jupiter,** qui étoit venu en leur pays : qu'ils n'avoient connu Bacchus ni Hercule que par la renommée, mais que pour lui ils avoient le bonheur de le voir, & de jouir de sa présence. Le Roi les aiant reçus fort humainement, leur commanda de l'accompagner, & de lui servir de guides. Comme personne ne se présentoit plus, il envoia Ephestion & Perdiccas, avec une partie de ses troupes, pour réduire ceux qui refuseroient d'obéir. Il leur ordonna aussi d'aller jusqu'à l'Inde, & de préparer des bateaux pour faire passer ce fleuve à l'armée. Mais, voiant qu'il faloit traverser plusieurs riviéres, il fit construire ces bateaux de sorte qu'on pouvoit les démonter, & charger les pieces sur des chariots, & après les rassembler. Puis aiant commandé à Cratére de le suivre avec la Phalange, il prit les devants avec sa cavalerie & des

Arrian. lib. 4. pag. 182-195. & lib. 5. pag. 195-221. Plut. in Alex. pag. 697-698. Diod. lib. 17. pag. 557-559. Justin. lib. 12. cap. 7. 8.

* *Quinte Curce suppose que plusieurs régions en deça de l'Inde, mais voisines de ce fleuve, appartenoient à l'Inde, & en faisoient partie.*

** *Ces noms grecs des dieux pouvoient-ils être connus des Indiens ?*

soldats armés à la légére ; & après un léger combat il chassa & défit ceux qui avoient osé venir à sa rencontre, & les poursuivit jusqu'à la ville prochaine où ils se retirérent. Lorsque Cratére fut arrivé, le Roi, pour donner d'abord de la terreur à ces peuples qui n'avoient point encore éprouvé les armes des Macédoniens, ordonna qu'on mît le feu aux fortifications de cette place qu'il assiégea dans les formes, & qu'on fît tout passer au fil de l'épée. Mais comme il faisoit le tour des murailles à cheval, il fut blessé d'un coup de fléche : ce qui ne l'empécha pas de la prendre, & l'on y fit main basse sur tous les soldats & les habitans, sans épargner même les maisons.

Après avoir domté ce peuple qui avoit peu de nom, il marcha vers la ville de Nyse. Il campa assez près de ses murs, derriére une forêt qui en déroboit la vûe. Cependant il se leva la nuit un si grand froid, qu'ils n'en avoient point encore senti de pareil : mais heureusement le reméde étoit sous leur main. Ils coupérent un grand nombre d'arbres, & allumérent beaucoup de feux ; ce qui soulagea extrêmement l'armée. Les assiégés aiant tenté une

ſortie qui leur réuſſit fort mal, la diviſion ſe mit dans la ville, les uns étant d'avis de ſe rendre, & les autres de tenir bon. Le Roi en aiant été informé, ſe contenta de les bloquer, ſans leur faire autre mal; juſqu'a ce que, laſſés de la longueur du ſiége, ils ſe rendirent à diſcrétion. On les traita avec bonté. Ils diſoient que leur ville avoit été bâtie par Bacchus. Toute l'armée, pendant dix jours, célébra des jeux & fit des réjouiſſances ſur cette montagne en l'honneur du dieu qui y étoit honoré.

Il vint de là à une contrée nommée Dedale, que les habitans avoient abandonnée, s'étant enfuis ſur des montagnes inacceſſibles, comme avoient fait auſſi ceux d'Acadére, où il entra enſuite. C'eſt ce qui l'obligea de changer l'ordre de la guerre, & de diſperſer ſes troupes en divers lieux, de ſorte que les ennemis furent tous défaits à la fois: rien ne réſiſta, & ceux qui eurent la hardieſſe d'attendre les Macédoniens, furent tous taillés en piéces. Ptolémée prit pluſieurs petites villes d'emblée: Alexandre emporta les grandes, & après avoir rejoint toutes ſes forces, paſſa la riviére de An.M. 3677. Av. J.C. 327.

* Coaspe, & laissa Cœnus au siége d'une ville riche & peuplée, que ceux du pays appellent Bazica.

Après il tira vers Mazagues, dont le Roi, nommé Assacane, étoit mort depuis peu, & sa mere Cléophe commandoit dans la province & dans la ville. Il y avoit trente mille hommes de pié dedans, & la nature & l'art l'avoient fortifiée comme à l'envi. Car du côté qu'elle regardoit l'orient, elle étoit ceinte d'un fleuve très rapide, dont les rives étoient hautes & coupées, & vers l'occident & le midi c'étoient de grands rochers escarpés, au pié desquels s'ouvroient des cavernes, qui, par succession de tems, s'étoient creusées en abymes; & à l'endroit où elles manquoient, il y avoit un fossé d'un travail immense, & d'une profondeur effroiable. Pendant qu'Alexandre faisoit le tour de la ville, pour en examiner les fortifications, il reçut un coup de fléche au gras de la jambe. Il ne fit qu'arracher le fer, & sans bander seulement la plaie monta à cheval, & continua de visiter les dehors de la place. Mais, comme il

* *Ce fleuve est différent du Coaspe qui arrose la ville de Suse.*

portoit la jambe pendante, & que le sang s'étant figé la douleur s'augmentoit, on raporte qu'il dit : *Tous [a] jurent que je suis fils de Jupiter, mais ma blessure me crie & me fait sentir que je suis homme.* Toutefois il ne se retira point qu'il n'eût tout vû, & donné tous les ordres nécessaires. Les uns donc abbattoient les maisons qui étoient hors de la ville, & se servoient des matériaux pour combler ces gouffres; les autres y jettoient des troncs d'arbres, & de gros amas de pierres; & tous y travailloient avec tant d'ardeur, qu'en neuf jours l'ouvrage fut achevé, & l'on y planta les tours.

Le Roi, sans attendre que sa blessure fût guérie, visita le travail, & après avoir loué ses soldats de leur diligence, fit avancer les machines, d'où l'on tira quantité de traits contre ceux qui défendoient les murailles. Mais ce qui effraioit davantage les Barbares, c'étoit ces tours d'une hauteur démesurée, qu'ils voioient se mouvoir, ce leur sembloit, d'elles-mêmes. Ils croioient qu'elles étoient conduites

a Omnes jurant me Jovis esse filium, sed vulnus hoc hominem esse me clamat. *Senec. Epist.* 59.

par les dieux, & que ces béliers qui abbattoient les murs, & ces javelots lancés par des machines qui étoient nouvelles pour eux, ne pouvoient être l'effet d'une force humaine : de sorte que, desespérant de pouvoir défendre la ville, ils se retirérent dans la citadelle. Mais ne s'y trouvant pas plus en sureté, ils envoiérent des Ambassadeurs pour se rendre. La Reine ensuite sortit, & vint trouver Alexandre avec une grande suite de Dames, qui lui apportoient du vin en sacrifice dans des coupes. Le Roi la reçut avec beaucoup de bonté, & la rétablit dans ses Etats.

De là Polysperchon fut envoié avec une armée contre la ville d'Ore, dont il se rendit maître sans peine. La plupart des habitans du pays s'étoient retirés sur les rochers d'Aorne. On tenoit qu'Hercule l'avoit assiégé, & qu'un tremblement de terre l'avoit contraint d'en lever le siége. Ce Roc n'a pas, comme beaucoup d'autres, de petites pentes aisées pour y monter : mais il s'éleve en forme de bute ; & étant fort large par le bas, va toujours en s'étrécissant jusqu'au haut, & se termine en pointe. Le fleuve

Indus, dont la source n'est pas éloignée de cet endroit, passe au pié, aiant ses rives droites & élevées; & de l'autre côté il y a de grandes fondriéres, qu'il faloit se résoudre de remplir si l'on vouloit prendre la place. Il se trouvoit heureusement tout près de là une forêt. Le Roi la fit abbattre, avec ordre de ne prendre que les troncs des arbres qu'on ébranchoit pour les porter plus aisément. Lui-même jetta dans ces gouffres le premier tronc d'arbre. A cette vûe, toute l'armée poussa un cri d'allégresse, & tout le monde travaillant avec une ardeur incroiable, l'ouvrage fut achevé en sept jours. Aussitôt il fit commencer l'attaque. On ne fut pas d'avis que le Roi s'y hazardât, le péril étant trop évident. Mais la trompette n'eut pas plutôt sonné, que ce Prince, qui n'étoit pas maître de son courage, ordonna à ses Gardes de le suivre, & fut le premier à grimper sur la Roche. Pour lors elle ne parut plus inaccessible, & tout le monde l'y suivit. Jamais péril ne fut plus grand, mais ils étoient tous déterminés à vaincre ou à périr. Plusieurs tomboient des rochers dans la riviére, qui les engloutissoit dans ses gouffres.

Les Barbares rouloient de grosses pierres sur ceux qui étoient les plus avancés à monter, lesquels aiant déja bien de la peine à se tenir dans des lieux si glissans, tomboient dans des précipices, où ils étoient entiérement brisés. Rien n'étoit plus affreux que ce spectacle. Le Roi, vivement affligé de la perte de tant & de si braves soldats, fit sonner la retraite. Cependant, quoiqu'il eût perdu toute espérance de prendre la place, & qu'il eût résolu d'en lever le siége, il fit mine de vouloir encore le continuer, & il fit avancer les tours & les autres machines. Les Indiens, comme pour lui insulter, se mirent à faire grande chere durant deux jours & deux nuits, faisant retentir tout le Roc & tout le voisinage du bruit de leurs tambours & de leurs cymbales. Mais la troisiéme nuit on ne les entendit plus, & l'on fut tout étonné de voir le Roc éclairé par tout de flambeaux. Le Roi apprit qu'ils les avoient allumés pour favoriser leur fuite, & se conduire plus aisément dans ces précipices pendant l'obscurité de la nuit. Toute l'armée aussitôt jetta par son ordre de grands cris, qui remplirent les fuiards d'une telle épou-

vante, que plusieurs, croiant voir l'ennemi, se précipitérent du haut des rochers, & périrent miserablement. Alexandre, devenu maître du Roc par un bonheur inoui, & qui tenoit du prodige, en rendit graces aux dieux, & leur offrit des sacrifices.

Il tira de là vers Ecbolime, qu'il prit; & après seize jours de marche il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Ephestion avoit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avoit donné. Le Roi du pays, appellé Omphis, dont le pere étoit mort quelque tems auparavant, avoit envoié vers Alexandre pour savoir de lui s'il lui plaisoit qu'il prît le diadéme. Quoiqu'il en eût eu permission, il attendit, pour le prendre, qu'il fût arrivé. Alors il alla au-devant de lui avec toute son armée, & quand Alexandre fut proche, il poussa son cheval, & s'avança seul vers lui : le Roi en fit autant. L'Indien lui dit par un truchement, » Qu'il » étoit venu au-devant de lui avec » son armée pour lui remettre toutes » ses forces entre les mains : qu'il li» vroit sa personne & son roiaume à » un Prince qu'il savoit ne combattre

» que pour la gloire, & ne craindre » rien tant que le reproche de perfi» die. » Le Roi, fort satisfait de la franchise du Barbare, lui présenta la main, & lui rendit ses Etats. Il fit présent à Alexandre de cinquante six éléphans, & de beaucoup d'autres bêtes d'une grandeur merveilleuse. Comme Alexandre lui demanda de quoi il avoit plus besoin dans son roiaume, de laboureurs, ou de soldats, il répondit qu'aiant la guerre contre deux Rois, il avoit plus besoin de soldats que de laboureurs. Ces deux Rois étoient Abisare & Porus, mais Porus étoit le plus puissant; & tous deux régnoient au dela de l'Hydaspe. Omphis prit le diadéme, & se fit appeller Taxile, qui étoit le nom ordinaire des Rois du pays. Il fit de magnifiques présens à Alexandre, qui ne se laissa pas vaincre en générosité.

Le lendemain, les Ambassadeurs d'Abisare étant venus trouver le Roi, lui remirent, suivant leur pouvoir, tous les Etats de leur Maître; & après que la foi eut été prise & donnée de part & d'autre, ils s'en retournérent.

Alexandre, s'attendant que Porus, étonné du bruit de sa renommée, ne

manqueroit pas de se soumettre, lui fit dire, comme si ce Prince eût été son vassal, qu'il eût à lui paier tribut, & à venir au-devant de lui à l'entrée de son roiaume. Porus répondit froidement qu'il l'iroit recevoir sur sa frontiére, mais que ce seroit les armes à la main. Il arriva à Alexandre, dans ce tems-là même, un renfort de trente éléphans, qui lui fut d'un grand secours. Il donna la conduite de tous les éléphans à Taxile, & s'avança jusqu'aux bords de l'Hydaspe. Porus s'étoit campé sur l'autre rive, pour lui en disputer le passage, & avoit mis à la tête de ses troupes quatre-vingts cinq éléphans d'une prodigieuse grandeur, & derriére eux trois cens chariots, soutenus par trente mille hommes de pié : il n'avoit tout au plus que six à sept mille chevaux. Ce Prince étoit monté sur un éléphant bien plus grand que tous les autres, & lui-même excédoit la stature ordinaire des hommes : de sorte qu'avec ses armes éclatantes d'or & d'argent, il paroissoit terrible & majestueux tout ensemble. La grandeur de son courage répondoit à celle de sa taille : il étoit sage & prudent autant qu'on le peut être parmi des peuples grossiers.

Les Macédoniens ne craignoient pas seulement l'ennemi, mais le fleuve qu'il leur faloit traverser. Il étoit large de quatre stades, (quatre cens toises) & tellement profond par tout, qu'il paroissoit comme une mer, & n'étoit guéable nulle part. Sa largeur ne lui ôtoit rien de son impétuosité. Car il rouloit avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un canal bien étroit ; & ses flots bruians & écumeux, qui se rompoient en plusieurs endroits, montroient qu'il étoit plein de pierres & de roches. Mais rien n'étoit si affreux que la face du rivage tout couvert d'hommes, de chevaux, & d'éléphans. Ces hideuses bêtes étoient là plantées comme des tours, & on les irritoit à dessein, afin que par leurs cris effroiables elles vinssent à jetter plus de terreur dans l'ame des ennemis. Tout cela ne put étonner des courages qui étoient à toute épreuve, & qu'une suite non interrompue de prospérités remplissoit d'assurance : mais ils ne croioient pas, avec leurs foibles barques, pouvoir surmonter la rapidité de l'eau, ni aborder sûrement.

Ce fleuve étoit rempli de petites Isles, où les Indiens & les Macédo-

niens passoient à la nage, avec leurs armes sur la tête; & il s'y faisoit tous les jours de légéres escarmouches à la vûe des deux Rois, qui étoient bien aises de s'essaier, & de pressentir par ces petits combats ce qu'ils devoient espérer de la bataille général. Il y avoit deux jeunes Officiers dans l'armée d'Alexandre, Egésimaque & Nicanor, également pleins de hardiesse, & à qui le bonheur constant de leur parti faisoit mépriser tous les périls. Ils prirent avec eux les plus déterminés de la Jeunesse, & n'aiant que leurs javelots pour toutes armes, passérent à la nage dans une île où étoient les ennemis; & là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuérent un grand nombre. Après un coup si hazardeux, ils pouvoient se retirer glorieusement, si la témérité, quand elle est heureuse pouvoit garder quelque mesure. Mais, comme ils attendoient avec mépris & avec une sorte d'insulte ceux qui venoient au secours de leurs compagnons, ils furent envelopés d'une troupe qui avoit passé à la nage dans l'île sans qu'ils s'en aperçussent, & accablés des dards qu'elle leur tiroit de loin,

Ceux qui tentérent de se sauver à la nage, furent emportés par les vagues du fleuve, ou engloutis dans ses gouffres. Ce succès enfla merveilleusement le cœur de Porus, qui voioit tout de la rive.

Alexandre étoit fort embarrassé. Voiant que, pour passer l'Hydaspe, la force ouverte ne pouvoit rien, il appella à son secours l'adresse & la ruse. Il fit tenter la nuit divers lieux par sa cavalerie, & jetter des cris comme s'il eût eu envie de passer, tout étant prêt pour cet effet. Porus y accouroit aussitôt avec ses éléphans: mais Alexandre demeuroit en bataille sur le bord. Cela étant arrivé plusieurs fois, & Porus voiant que ce n'étoit qu'un vain bruit & de vaines menaces, il ne s'ébranla plus pour tous ces mouvemens, & se contenta d'envoier des coureurs par tout le rivage. Alexandre délivré de la crainte de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit, songea sérieusement à passer le fleuve.

Il y avoit dans cette riviére, assez loin du camp d'Alexandre, une île plus grande que les autres, qui étoit couverte de bois, & ainsi très propre

à couvrir & à cacher son dessein : il résolut de tenter par là le passage vers l'autre bord. Mais, pour en dérober la connoissance aux ennemis, & pour leur faire prendre le change, il laissa dans son camp Cratére & une grande partie de l'armée, avec ordre de faire grand bruit dans le tems qu'on lui marqueroit, pour donner l'allarme aux Indiens, & leur faire croire qu'il se préparoit à passer ; ce qu'il ne feroit, que lorsqu'il verroit Porus décampé avec tous ses éléphans, soit pour se retirer, soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteroient le passage. Entre le camp & l'Ile, il avoit mis Méléagre & Gorgias avec la cavalerie & l'infanterie étrangéres, & leur avoit commandé de passer par troupes lorsqu'ils le verroient attaché au combat.

Après avoir donné ces ordres, il prit le reste de son armée tant infanterie que cavalerie, & s'éloignant du bord pour n'être pas aperçu, il marcha la nuit vers l'Ile où il avoit résolu de passer. Et pour tromper encore plus sûrement les ennemis, Alexandre fit dresser sa tente dans le camp où il avoit laissé Cratére, qui

étoit vis-à-vis de celui de Porus. Ses Gardes du corps étoient rangés à l'entour avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majesté d'un grand Roi. Il fit aussi prendre la robe roiale à Attalus qui étoit de son âge, & lui ressembloit assez de la taille & du visage, sur tout à le voir dans la distance d'un rivage à l'autre, pour faire croire que le Roi étoit en personne sur ce rivage, & qu'il ne songeoit point à tenter ailleurs le passage. Il étoit prêt néanmoins d'entrer dans l'île dont nous avons parlé, & il y passa en effet dans des barques, avec le reste de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratére. Il survint tout-à-coup un furieux orage, qui sembloit d'abord devoir retarder l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable, par un effet du rare bonheur de ce Prince, en faveur duquel les obstacles mêmes se changeoient en moiens & en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très violente, avec des vents impétueux, des éclairs, & des tonnerres, de sorte qu'on ne pouvoit ni s'entrevoir ni s'entendre. Tout autre qu'Alexandre auroit renoncé à l'entreprise. Mais le péril même l'a-

nimoit. D'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité couvroient son passage. Il donna donc le signal pour embarquer les troupes, & lui-même le premier fit partir la barque qui le portoit. On prétend que ce fut alors qu'il dit: *O Athéniens, croiriez-vous que je pusse m'exposer à de si grands dangers, pour mériter vos louanges!* En effet rien ne pouvoit plus contribuer à éterniser son nom, que d'avoir pour historiens des hommes tels que Thucydide & Xénophon; & il s'intéressoit de telle sorte à ce qu'on diroit de lui après sa mort, qu'il souhaitoit de pouvoir revenir au monde pour autant de tems qu'il lui en faudroit, afin de savoir quelle impression auroit fait sur les esprits la lecture de son histoire. *Lucian. de conscrib. hist. pag. 694.*

Ils ne trouvérent presque personne à leur descente, parce que Porus étoit tout occupé de Cratére, & croioit n'avoir à défendre le passage que contre lui; ce Général pour lors, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, faisant grand bruit, & paroissant vouloir passer le fleuve. Tous les bateaux donc vinrent à bord, excepté un seul, que les flots brisérent contre un rocher. Dès qu'Alexandre eut pris terre,

il rangea sa petite armée en bataille. Il avoit six mille hommes de pié, & cinq mille chevaux. Il se mit à la tête de sa cavalerie, & aiant donné ordre à l'infanterie de le suivre le plus promtement qu'elle pourroit, il prit les devants. Il comptoit que si les Indiens venoient à lui avec toutes leurs forces, il l'emporteroit infiniment sur eux par le moien de sa cavalerie, & qu'en tout cas il lui seroit facile de traîner le combat en longueur jusqu'à ce que son infanterie fût arrivée : ou que si les ennemis, allarmés par la nouvelle de son passage, prenoient la fuite, il seroit en état de les poursuivre, & d'en faire un grand carnage.

Porus, averti du passage d'Alexandre, avoit envoié contre lui un détachement commandé par l'un de ses fils, qui menoit avec lui deux mille chevaux, & six vingts chariots. Alexandre crut d'abord que c'étoit l'avant-garde de l'armée ennemie, & que tout le reste suivoit. Mais, aiant appris que ce n'étoit qu'un détachement, il tomba brusquement sur eux. Le fils de Porus demeura sur la place avec quatre cens chevaux, & tous les chariots furent pris. Chacun de ces chariots

chariots portoit six hommes : deux qui avoient des boucliers, deux archers disposés des deux côtés, & deux qui conduisoient le chariot, mais qui ne laissoient pas de combattre lorsqu'on en venoit aux mains, aiant quantité de dards qu'ils lançoient contre les ennemis. Mais tout cet équipage fut de peu de service ce jour-là, parce que la pluie, qui étoit tombée en abondance, avoit tellement détrempé la terre, que les chevaux avoient peine à se soutenir, & les chariots, pesans comme ils étoient, demeuroient la plupart enfoncés dans la boue.

Porus, aiant reçu la nouvelle de la mort de son fils, de la déroute de son détachement, & de l'approche d'Alexandre, douta s'il devoit l'attendre au lieu où il étoit, à cause que Cratére avec le reste de l'armée Macédonienne faisoit mine de vouloir passer le fleuve. Mais enfin il résolut d'aller à la rencontre d'Alexandre, qu'il supposoit avec raison mener avec lui les principales forces de son armée. Il laissa seulement quelques éléphans dans son camp, pour amuser ceux qui étoient à l'autre bord,

& partit avec trente mille hommes de pié, & quatre mille chevaux, sans compter trois cens chariots & deux cens éléphans. Quand il fut arrivé en un lieu ferme & sabloneux, où ses chevaux & ses chariots pouvoient tourner aisément, il rangea son armée en bataille pour y attendre l'ennemi. Il mit en tête & sur une premiére ligne les éléphans à cent piés de distance l'un de l'autre, pour servir comme de rampart à son infanterie, qu'il rangea derriére. Il crut que la cavalerie ennemie n'oseroit s'engager dans ces intervalles, à cause de la fraieur qu'auroient leurs chevaux de ces éléphans; & l'infanterie encore moins, voiant celle des ennemis derriére les éléphans, & courant risque d'être écrasée par ces animaux. Il avoit mis quelque infanterie sur la même ligne des éléphans, pour couvrir leur droite & leur gauche: & cette infanterie étoit couverte elle-même par ses deux ailes de cavalerie, devant lesquelles étoient rangés les chariots. Voila l'ordre de bataille de l'armée de Porus.

Lorsqu'Alexandre fut en présence, il fit alte pour attendre son infanterie,

qui fit diligence, & arriva peu de tems après. Pour lui donner le loisir de reprendre haleine, & ne la pas mener contre l'ennemi encore toute fatiguée de la marche, il fit faire divers mouvemens à sa cavalerie, qui gagnérent du tems. Alors, tout étant prêt, & l'infanterie assez reposée, Alexandre fit donner le signal. Il ne jugea pas à propos de commencer l'attaque par le corps de bataille des ennemis, où étoient rangés l'infanterie & les éléphans, par la même raison que Porus avoit eue de les ranger de la sorte. Mais, comme il étoit plus fort en cavalerie, il prit la meilleure partie de la sienne, & marchant contre l'aile gauche, il envoia Cœnus avec son régiment de cavalerie & celui de Démétrius pour l'attaquer en même tems, & le chargea de prendre cette cavalerie de la gauche par derriére, pendant que lui il la chargeroit de front & en flanc. Séleucus, Antigéne, & Tauron, qui commandoient l'infanterie, eurent ordre de ne faire aucun mouvement, avant qu'Alexandre, par sa cavalerie, eût mis le desordre dans celle des ennemis, & dans leur infanterie.

Quand il fut à la portée du trait, il envoia mille archers à cheval, pour faire leur décharge sur la cavalerie de l'aile gauche de Porus, afin de la mettre en desordre, pendant que lui il l'attaqueroit par le flanc avant qu'elle eût le tems de se rallier. Les Indiens, aiant réuni & resserré leurs escadrons, s'avancérent contre Alexandre. Dans ce moment même Cœnus les prit en queue, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu : de sorte que les Indiens furent obligés de faire face de tous côtés, pour se défendre contre les mille archers, contre Alexandre, & contre Cœnus. Alexandre, pour profiter du trouble où les avoit jetté ce mouvement subit, chargea vivement ceux qui lui étoient opposés, qui ne pouvant soutenir une attaque si brusque & si violente, furent bientôt rompus, & se retirérent à l'abri des éléphans comme d'un rempart assuré. Ceux qui conduisoient ces éléphans, les firent avancer contre la cavalerie ennemie. Mais, dans ce moment-là même, la phalange Macédonienne s'ébranlant tout-à-coup, environna ces bêtes, & à coups de piques attaqua leurs conducteurs & les éléphans

mêmes. Ce combat n'étoit en rien ſemblable aux précédens. Car les éléphans venant fondre ſur les bataillons, rompoient les plus épais, ſans que rien pût arréter leur fureur, & la cavalerie Indienne, voiant l'infanterie Macédonienne arrétée par les éléphans, revint à la charge. Mais celle d'Alexandre, qui étoit & plus forte & plus expérimentée, la rompit une ſeconde fois, & l'obligea encore de ſe retirer vers les éléphans. Alors la cavalerie Macédonienne ſe trouvant toute raſſemblée en un corps, portoit l'épouvante & le deſordre par tout où elle donnoit. Les éléphans, percés de coups, & aiant la plupart perdu leurs conducteurs, ne gardoient plus l'ordre accoutumé, & comme forcenés de douleur, ne diſtinguoient plus amis & ennemis, & s'emportoient de côté & d'autre, renverſant tout ce qui ſe rencontroit devant eux. Les Macédoniens, qui avoient laiſſé exprès plus d'intervalle entre leurs bataillons, leur faiſoient place lorſqu'ils les voioient venir ; ou perçoient à coups de dards ceux que la crainte & le tumulte obligeoient de tourner en arriére. Alexandre, après avoir environné les enne-

mis avec sa cavalerie, fit signe à l'infanterie de se presser, pour faire un dernier effort, & pour tomber sur eux de tout son poids : ce qu'elle exécuta avec un grand succès. Ainsi la plupart de la cavalerie Indienne fut taillée en piéces ; & une partie de leur infanterie, qui ne fut pas moins maltraitée, se voiant pressée de tous côtés, prit enfin la fuite. Cratére, qui étoit demeuré dans le camp avec le reste de l'armée, voiant Alexandre aux mains avec Porus, passa le fleuve, & tombant avec ses troupes toutes fraîches sur les fuiards, ne fit pas un moindre carnage des ennemis, dans la retraite, qu'il s'en étoit fait dans le combat.

Les Indiens y perdirent vingt mille hommes de pié, & trois mille chevaux, sans compter les chariots qui furent tous brisés, & les éléphans qui furent tous ou tués ou pris. Les deux fils de Porus y périrent, avec Spitace Gouverneur de la province, tous les Colonels de cavalerie & d'infanterie, & les conducteurs des chariots & des éléphans. Alexandre ne perdit que quatre-vingts soldats des six mille qui se trouvérent à la premiére attaque, dix archers à cheval, vingt cavaliers

de ſes compagnies roiales, & deux cens des autres.

Porus, après avoir fait dans le combat tout devoir de ſoldat & de capitaine, & montré un courage intrépide, voiant toute ſa cavalerie défaite avec la plupart de ſon infanterie, ne fit pas comme le grand Roi Darius, qui, dans un pareil deſaſtre, fut le premier à prendre la fuite. Il demeura ſur le champ de bataille tant qu'il y reſta ſur pié un bataillon, ou un eſcadron. Enfin bleſſé à l'épaule, il ſe retira ſur ſon éléphant, ſe faiſant aſſez remarquer à ſa taille & à ſa valeur. Alexandre, l'aiant reconnu à ces glorieuſes marques, & deſirant de le ſauver, envoia après lui Taxile, parce qu'il étoit du même pays. Celui-ci s'approchant le plus près qu'il put ſans courre riſque d'être bleſſé, lui cria de s'arrêter pour ouir ce qu'il venoit lui dire de la part d'Alexandre. Porus s'étant retourné, & aiant reconnu Taxile ſon ancien ennemi : *Quoi*, s'écria-t-il, *n'eſt-ce pas Taxile que j'entends, ce traitre à ſa patrie & à ſon roiaume?* & il alloit le percer de ſon dard, s'il ne ſe fût promtement retiré. Alexandre, ſans perdre pour

cela l'envie de sauver un si brave Prince, lui envoia d'autres Officiers, parmi lesquels étoit un de ses anciens amis, nommé Méroé, qui l'exhorta vivement à venir trouver un vainqueur digne de lui. Il y consentit, non sans peine, & se mit en marche. Alexandre, qui en avoit été averti, s'avança au-devant de lui pour le recevoir avec quelques-uns de sa suite. Quand il fut proche, Alexandre s'arréta, pour contempler sa taille & sa bonne mine, car il avoit plus de cinq coudées de haut. Il ne paroissoit point abbattu de sa disgrace, mais s'approchoit avec une contenance assurée, comme un brave & vaillant guerrier que son courage à défendre ses Etats doit faire estimer du vaillant Prince qui l'a vaincu. Alexandre prit le premier la parole, & avec un air noble & gracieux lui demanda comment il vouloit qu'on le traitât. *En Roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajouta Alexandre, *ne demandez-vous rien davantage? Non*, répliqua Porus, *tout est compris dans ce seul mot*. Alexandre, touché de cette grandeur d'ame, dont il semble que le malheur de ce Prince relevoit encore l'éclat, ne se contenta pas de

Sept piés & demi.

lui laisser son roiaume : il y ajouta d'autres provinces, & le combla de toutes les marques possibles d'honneur, d'estime, & d'amitié. Porus lui demeura fidéle jusqu'à la mort. On ne sait ici lequel on doit le plus admirer, ou le vainqueur, ou le vaincu.

Alexandre bâtit une ville à l'endroit où la bataille s'étoit donnée, & une autre où il avoit passé le fleuve. Il appella l'une Nicée, à cause de sa victoire ; & l'autre Bucéphalie, en l'honneur de son cheval qui y mourut. Après avoir rendu les derniers devoirs aux soldats qui étoient morts dans la bataille, il célébra des Jeux, & fit des sacrifices d'action de graces à l'endroit où il avoit passé l'Hydaspe.

Ce Prince ne savoit pas à qui il étoit redevable de ses victoires. On est étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre, de la facilité avec laquelle il surmonte les plus grands obstacles & force les villes les plus imprenables, du bonheur constant & inoui qui le tire des dangers où sa témérité l'engage, & où il auroit dû cent fois périr. Pour déveloper cette espéce de mystére d'événemens singuliers & dont plusieurs sont contre

toutes les régles ordinaires, il faut remonter à une cause supérieure, inconnue aux Historiens profanes, & à Alexandre lui-même. Il étoit, comme Cyrus, le ministre & l'instrument de l'Arbitre absolu des Empires, qui les forme & les détruit selon son bon plaisir. Il avoit reçu la même mission pour renverser l'Empire des Perses & de l'Orient, que Cyrus pour abbattre celui de Babylone. Ils avoient tous deux le même conducteur dans leurs entreprises, le même garant du succès, le même protecteur & la même sauve-garde contre tous les dangers, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli leurs fonctions, & achevé leur ministére.

On peut appliquer à Alexandre ce que
Isai. 45. 1-5. Dieu dit de Cyrus dans Isaïe. *Je l'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je romprai les portes d'airain, & je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés, & les richesses secrettes & inconnues... Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.* Voila la véritable

& l'unique cause des succès incroiables de ce Conquérant, de son courage intrépide, de l'affection de ses troupes, du pressentiment de son bonheur, & de son assurance pour l'avenir, qui étonnoit ses plus hardis Officiers.

§. XVI.

Alexandre s'avance dans les Indes. Digression sur les Brachmanes. Ce Prince songe à pénétrer jusqu'au Gange. Il s'excite un murmure général dans l'armée: sur les remontrances qu'on lui fait, il renonce à ce dessein, & se contente d'aller jusqu'à l'Océan. Il dompte tout ce qui se rencontre sur son passage. Il court un risque extrême au siége de la ville des Oxydraques. Enfin il arrive à l'Océan: après quoi il se prépare à retourner en Europe.

ALEXANDRE, après la célébre victoire qu'il avoit remportée sur Porus, s'avança dans le pays des Indes, où il assujettit à son empire beaucoup de peuples & beaucoup de villes. Il se regardoit comme un Conquérant de profession & par état, & il se portoit tous les jours à de nouveaux ex- AN.M. 3677. Av.J.C 327. Q. Curt. lib. 9. cap. 1.

ploits avec tant d'ardeur & de vivacité, qu'il sembloit se croire chargé d'une commission personnelle & d'un devoir particulier de forcer toutes les villes, de ravager toutes les provinces, d'exterminer tous les peuples qui refuseroient son joug; & qu'il se seroit reproché comme une faute, s'il eût laissé un seul coin de la terre sans y porter le trouble & la désolation. Il passa l'Acésine, puis l'Hydraote, deux fleuves très considérables. Il apprit que plusieurs Indiens libres avoient conspiré ensemble pour la défense de leur liberté, & entr'autres les Cathéens, qui étoient les plus vaillans, & ceux qui entendoient le mieux la guerre; & qu'ils s'étoient campés près d'une ville forte, nommée Sangale. Il marcha contre eux, les défit dans une bataille rangée, prit la ville, & la rasa jusqu'aux fondemens.

Arrian. lib. 7 p. 275. 276. Id. in Indic. pag. 324. Strabon. lib. 15. pag. 715. 717. Plut. in Alex. pag. 701. Q. Curt. lib. 8. cap. 9.

Un jour, comme il passoit à la tête de son armée, des philosophes, appellés dans la langue du pays Brachmanes, s'entretenoient ensemble en se promenant dans une prairie. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se mirent tous à fraper la terre du pié. Alexandre,

étonné de ce mouvement extraordinaire, en voulut savoir la cause. Ils répondirent, en lui montrant la terre avec la main, » Que personne ne » possédoit de cet élément que ce » qu'il en pouvoit occuper : qu'il n'é- » toit différent du reste des hommes, » qu'en ce qu'il étoit plus remuant » & plus ambitieux, & couroit toutes » les terres & les mers pour faire du » mal aux autres, & pour s'en faire » à lui-même. Mais qu'enfin il mour- » roit, sans occuper plus d'espace » qu'il ne lui en faloit pour sa sépul- » ture. » Il ne leur sût point mauvais gré de cette réponse : mais il étoit emporté par le torrent de la gloire, & faisoit le contraire de ce qu'il approuvoit.

Ces Brachmanes, dit Arrien, sont fort respectés dans le pays. Ils ne paient aucun tribut au Prince. Ils l'aident de leurs conseils, & lui rendent les mêmes services que les Mages au Roi de Perse. Ils s'emploient aux sacrifices publics, & si l'on veut sacrifier en particulier, il faut qu'il y en ait quelqu'un d'eux présent, sans quoi les Indiens sont persuadés que le sacrifice ne seroit pas agréable aux dieux.

Ils s'appliquent particuliérement à l'inspection des astres, exercent seuls l'art de deviner, & prédisent principalement le changement des tems & des saisons. Celui qui a manqué trois fois dans ses prédictions, est interdit pour toujours, & condanné au silence.

Leurs sentimens, selon Strabon, ne sont pas fort différens de ceux des Grecs. Ils croient que le monde a commencé; qu'il finira; que sa figure est ronde; que le Dieu qui l'a créé, & qui le gouverne, le remplit de sa majesté; que l'eau a été le commencement de toutes choses. Pour l'immortalité des ames, & les peines des coupables dans les enfers, ils suivent la même doctrine que Platon, y mêlant, aussi bien que lui, quelques fables pour exprimer ces peines. Plusieurs d'entr'eux vivent tout nuds, ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de Gymnosophistes. On raconte de la dureté de leur vie & de leur patience des choses incroiables. Ils n'ont point d'autre nourriture ni d'autre boisson, que des légumes & de l'eau. Comme ils admettent la métempsycose, & qu'ils croient que les ames passent du corps des hommes

dans celui des bêtes, ils s'abstiennent de manger de la chair des animaux. On croit que c'est des Brachmanes que Pythagore a emprunté ce dogme. Ils passent des journées entiéres toujours debout, le visage tourné vers le soleil, & cela dans la saison de l'année la plus brulante. Persuadés qu'il y a de la honte d'attendre la mort quand on se sent accablé par l'âge ou par la maladie, ils font gloire de prévenir leur derniére heure, & de se faire bruler tout vifs. Aussi ils ne rendent aucun honneur aux personnes qui ne meurent que de vieillesse, & croient souiller leur bucher, & le feu qui les doit réduire en cendre, s'ils n'y entrent tout en vie. D'autres, plus sensés & plus humains que les premiers, vivent dans les villes & dans le commerce du monde, & loin d'attacher une idée de vertu & de courage à une mort volontaire, regardent comme une foiblesse de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment, & comme un crime d'oser prévenir l'ordre des dieux.

Cicéron a admiré dans les Tusculanes la patience invincible, non seulement des Sages de l'Inde, mais aussi

[a] des femmes du même pays, qui disputoient à l'envi à qui mourroit après la mort de leur mari commun. Ce privilége étoit réservé à celle que le mari avoit le plus aimée pendant sa vie, & il lui étoit ajugé par la sentence d'Arbitres nommés pour ce sujet, qui ne prononçoient qu'après un mûr examen, & sur les preuves alléguées de part & d'autre. Celle qui avoit été préférée, couroit à la mort, & montoit sur le bucher avec une constance & une joie inconcevable, pendant qu'on voioit celles qui lui survivoient, se retirer pénétrées de douleur, & baignées de larmes.

Lib. de abstin. animal. Porphyre fait une description de ces Philosophes assez semblable en plusieurs choses à ce que je viens d'en raporter. Selon lui, les Brachmanes vivent d'herbes, de légumes, & de fruits. Ils s'abstiennent de toutes sortes d'animaux, & n'en peuvent toucher aucun sans se rendre immondes. Ils passent la plus grande partie du

a Mulieres in India, cùm est cujusque earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimùm ille dilexerit: plures enim singulis solent esse nuptæ. Quæ est victrix, ea læta, prosequentibus suis, unà cum viro in rogum imponitur: illa victa, mœsta discedit. *Tusc. Quæst. lib. 5. n. 78.*

jour & de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils prient & jeûnent continuellement. La plupart d'entr'eux vivent ſeuls & dans la ſolitude, n'étant point mariés, & ne poſſédant aucuns biens. Il n'y a rien qu'ils ſouhaitent tant que la mort, & ils conſidérent cette vie comme une choſe onéreuſe, attendant avec impatience que leur ame ſe ſépare de leur corps.

Ces Philoſophes ſubſiſtent encore dans les Indes ſous le nom de *Bramines* ou *Brames*, & conſervent en beaucoup de choſes la tradition & les dogmes des anciens Brachmanes.

Alexandre paſſant près d'une ville, où demeuroient pluſieurs de ces Brachmanes, auroit fort deſiré de s'entretenir avec eux, &, s'il ſe pouvoit, d'en attacher quelqu'un à ſa ſuite. Sachant que ces Philoſophes ne ſortoient point pour faire des viſites, mais qu'il faloit ſe tranſporter chez eux pour les voir, il ne jugea pas qu'il fût de ſa dignité d'aller les trouver, ni de la juſtice auſſi de les forcer à faire quelque choſe contre leurs loix & leurs coutumes. Onéſicrite, qui étoit lui même grand philoſophe, & qui avoit été diſciple

de Diogéne le Cynique, fut député vers eux. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui depuis le matin jusqu'au soir se tenoient nuds dans la même situation & dans la même posture où ils s'étoient mis d'abord, &, qui, vers le soir, rentroient dans la ville. Aiant abordé Calanus, il lui exposa le sujet de sa députation. Celui-ci, à la vûe de ses habits & de ses souliers, ne put s'empécher de rire : puis il lui raconta, » qu'anciennement la » terre étoit couverte d'orge & de fro- » ment, comme elle l'étoit mainte- » nant de poussiére ; qu'outre l'eau, » on voioit couler dans les fleuves le » lait, le miel, l'huile, & le vin. Que » les crimes des hommes avoient » changé cet heureux état, & que, » pour punir leur ingratitude, Jupiter » les avoit condannés à un long & pé- » nible travail. Que touché de leur re- » pentir, il les avoit rétablis dans la » premiére abondance : mais que les » choses prenoient le train de retour- » ner dans l'ancien desordre. » Ce récit montre clairement que ces Philosophes avoient quelque idée de la félicité du premier homme, & du travail auquel son crime l'avoit assujetti.

Après ce premier entretien, Onésicrite s'adressa à Mandanis : c'étoit le plus ancien & comme le Supérieur de la troupe. Ce Brachmane dit » qu'il » trouvoit Alexandre admirable, de » s'occuper ainsi du desir de la sa- » gesse au milieu des soins du Gouver- » nement : [a] qu'il étoit le premier qui » eût réuni en lui les deux qualités de » Conquérant & de Philosophe : qu'il » seroit à souhaiter que cette derniére » se trouvât dans ceux qui pourroient » inspirer la sagesse par leurs lumiéres, » & la commander par leur autorité. » Il ajouta, qu'il ne comprenoit point quelle raison avoit pu porter Alexandre à faire un si long & pénible voiage, ni ce qu'il venoit chercher dans un pays si éloigné.

Onésicrite les pressa l'un & l'autre de quitter la vie dure qu'ils menoient, & de venir se joindre à la suite d'Alexandre, en qui ils trouveroient un Maître généreux & bienfaisant, qui les combleroit de toutes sortes de biens & d'honneurs. Alors Mandanis, prenant un ton fier & de philosophe, répondit, » Qu'il n'avoit que faire » d'Alexandre, & qu'il étoit fils de Ju-

a. Μόνον. γὰρ ἴδοι αὐτὸν ἐν ὅπλοις φιλοσοφοῦντα.

» piter aussi bien que lui : Qu'il étoit » sans besoin, sans desir, & sans crain- » te : Que tant qu'il vivroit, la terre » lui fourniroit ce qui étoit nécessai- » re pour sa nourriture, & que la » mort le délivreroit d'un compagnon » facheux & incommode, (il enten- » doit son corps) & le mettroit en » pleine liberté. « Calanus se montra plus traitable, & malgré l'opposition & même la défense de son Supérieur, qui lui reprochoit sa lâcheté, de pouvoir se résoudre à servir un autre maître que Dieu, il suivit Onésicrite, & se rendit à la Cour d'Alexandre, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

On voit par un trait que l'histoire nous a conservé de lui, que ces peuples, pour mieux exprimer leurs pensées, emploioient souvent des paraboles & des similitudes. Un jour qu'il s'entretenoit avec Alexandre sur les maximes d'une sage politique & d'un bon gouvernement, il exposa aux yeux de ce Prince une image sensible & un enblême naturel de son Empire. Il jetta à terre un grand cuir de beuf fort sec & fort retiré, & mit le pié sur un des bouts. Ce cuir pressé par

un bout, baissa, & tous les autres bouts s'élevérent. Et faisant ainsi le tour du cuir, & pressant sur toutes les extrémités, il lui fit voir que pendant qu'il baissoit d'un côté, il s'élevoit de tous les autres, jusqu'à ce que s'étant mis au milieu, il tint le cuir en état, & également abaissé par tout. Par cette image, il vouloit lui démontrer qu'il devoit résider au centre de ses Etats, & n'entreprendre pas de si grands voiages. Nous verrons bientôt quelle fut la fin de ce Philosophe.

Alexandre, résolu de faire toujours la guerre tant qu'il trouveroit de nouveaux peuples, & de les regarder comme ennemis tant qu'ils ne lui seroient pas soumis, songeoit à passer l'Hyphase. Il apprit qu'au dela de ce fleuve il y avoit pour onze journées de deserts, & qu'après on trouvoit le Gange, le plus grand de tous les fleuves des Indes. Que plus avant habitoient les Gangariens & les Prasiens, dont le Roi se préparoit à défendre l'entrée de ses Etats avec vingt mille chevaux, & deux cens mille hommes de pié, fortifiés encore de deux mille chariots, &, ce qui donnoit plus de terreur, de trois mille éléphans. Ce

Q. Curt. lib. 9. cap. 1 9. Arrian. lib. 5. p. 221-234. & lib. 6. pag. 235-259. Plut. in Alex. pag. 699-701. Diod lib. 17. p. 559-570. Justin. lib. 12. cap. 9. & 10.

bruit s'étant répandu dans l'armée, y jetta la consternation, & y excita un murmure universel. Les Macédoniens, qui, après avoir traversé tant de pays, & vieilli sous les armes, tournoient sans cesse leurs yeux & leurs desirs vers la douce patrie, se plaignirent hautement qu'Alexandre entassoit tous les jours guerre sur guerre, & danger sur danger. Ils venoient tout recemment de souffrir d'affreuses fatigues, aiant essuié des pluies mêlées d'orage & de tonnerre, qui avoient duré plus de deux mois. Les uns déploroient leur misére en des termes, qui excitoient la compassion : d'autres, plus insolens, crioient tout haut qu'ils n'iroient pas plus loin.

Alexandre, aiant appris ce tumulte, & sû qu'il se faisoit de secrettes assemblées dans son camp, pour en prévenir les suites fit venir les Officiers dans sa tente, & leur ordonna d'assembler les troupes, ausquelles il parla de la sorte. » Je n'ignore pas, soldats, que » les Indiens ont publié beaucoup de » choses à dessein de nous effraier : » mais ces discours & ces artifices ne » sont pas nouveaux pour vous. C'est » ainsi que les Perses nous parloient des

» défilés de la Cilicie, des vaſtes cam-
» pagnes de la Méſopotamie, des fleu-
» ves du Tigre & de l'Euphrate, com-
» me d'autant de difficultés inſurmon-
» tables. Votre courage les a pourtant
» ſurmontées. Vous repentez-vous de
» m'avoir ſuivi juſqu'ici? Si vos glo-
» rieux travaux vous ont acquis un
» nombre infini de provinces, ſi vous
» avez étendu vos conquêtes au-dela
» de l'Iaxarte & du Caucaſe, ſi vous
» voiez couler les fleuves des Indes
» au milieu de votre empire: pour-
» quoi redoutez-vous de paſſer l'Hy-
» phaſe, & de planter vos trophées
» ſur ſes bords, comme ſur ceux de
» l'Hydaſpe? Quoi! ſeroit-ce donc ce
» nombre d'éléphans qu'on exagére
» viſiblement, qui vous effraieroit de
» la ſorte? Mais n'avez-vous pas
» éprouvé qu'ils ſont plus pernicieux à
» leurs propres maîtres qu'aux enne-
» mis? On cherche à vous intimider
» par une idée terrible d'armées in-
» nombrables. Le ſont-elles plus que
» celles de Darius? Vous vous aviſez
» bien tard de compter les légions de
» vos ennemis, après que vos victoires
» ont fait de l'Aſie un grand deſert.
» C'étoit quand nous paſſions l'Hel-

» lespont, qu'il faloit considérer le pe-
» tit nombre de nos troupes. Mainte-
» nant les Scythes font partie de notre
» armée : les Bactriens, les Sogdiens,
» & les Dahes sont avec nous, & com-
» battent pour notre gloire. Ce n'est
» pas pourtant que je compte sur ces
» Barbares. Je ne me repose que sur
» vous, je n'envisage que vos bras vi-
» ctorieux, & votre courage seul est
» pour moi un garant sûr du succès de
» mes entreprises. Tandis que je vous
» aurai à mes côtés dans les combats,
» je n'aurai pas besoin de compter ni
» mes troupes, ni celles des ennemis,
» pourvû seulement que je vous voie
» cette confiance & cette allégresse
» que vous m'avez toujours montrées
» jusqu'ici. Il ne s'agit pas seulement
» de notre gloire, mais de notre sa-
» lut. Nous ne pouvons maintenant
» prendre le parti de la retraite, sans
» paroître fuir devant nos ennemis;
» & dès là nous nous rendons mépri-
» sables, & eux terribles : car vous
» savez que dans la guerre la répu-
» tation fait tout. Je pourrois user
» d'autorité, mais je n'emploie que
» des priéres. N'abandonnez point,
» je vous en conjure, je ne dis pas
» votre

» votre Maître & votre Roi, mais » votre nourrisson & votre compa- » gnon d'armes. Ne brisez point dans » mes mains cette palme si glorieuse, » qui va m'égaler à Hercule & à Bac- » chus, à moins que l'envie ne m'ar- » rache cette gloire. » Comme les soldats ne disoient mot, tenant la tête baissée contre terre : « Je parle à des » sourds, continua-t-il. Personne ne » m'écoute, & ne daigne me répon- » dre. Ah ! je suis abandonné, je suis » vendu, on me livre aux ennemis. » Mais, dûssai-je être seul, je passerai » outre. Les Scythes & les Bactriens, » plus fidéles que vous, me suivront » par tout où je les menerai. Allez » donc en votre pays, & vantez-vous, » lâches déserteurs de votre Roi, de » l'avoir abandonné. Pour moi, je » trouverai ici, ou la victoire dont » vous desespérez, ou une glorieuse » mort, qui desormais doit faire l'uni- » que objet de mes vœux.

Quelque vif & quelque touchant que fût le discours d'Alexandre, il ne put jamais tirer une parole de la bouche des soldats. Gardant un morne & opiniâtre silence, ils attendoient que leurs Commandans & les principaux

Officiers lui remontrassent, qu'ils ne manquoient pas d'affection, mais qu'étant tout percés de coups, & épuisés de travaux, ils ne pouvoient plus servir. Aucun d'eux n'osoit prendre sur lui de parler en leur faveur. L'exemple de Clitus, & celui de Callisthéne, étoient encore tout récens. Ces Officiers avoient cent fois exposé leur vie pour le Prince dans les combats, mais ils n'avoient pas le courage de hazarder leur fortune en lui disant la vérité. Ainsi, & soldats, & Officiers, ils demeuroient tout interdits, sans oser lever les yeux ; lorsqu'il s'excita tout-à-coup un murmure, qui croissant peu-à-peu, éclata en des gémissemens & des pleurs si extraordinaires, que le Roi lui-même, aiant changé sa colére en compassion, ne put s'empécher de pleurer.

Enfin, comme toute l'assemblée fondoit en larmes, & gardoit un profond silence, Cœnus s'enhardit, & s'approcha du trône, témoignant qu'il vouloit parler. Et quand les soldats virent qu'il ôtoit son casque, car c'étoit la coutume de l'ôter pour parler au Roi, ils le priérent de plaider la cause de l'armée ; & voici comme il

s'expliqua. » Non, Seigneur, nous ne
» sommes point changés à votre égard:
» aux dieux ne plaise qu'un pareil
» malheur nous arrive. Nous avons,
» & aurons toujours, le même zêle, le
» même attachement, la même fidélité.
» Nous sommes prêts de vous suivre
» au péril de nos vies, & de marcher
» par tout où il vous plaira de nous
» conduire. Mais, s'il est permis à vos
» soldats de vous exposer leurs senti-
» mens avec sincérité & sans dégui-
» sement, ils vous supplient de vouloir
» bien écouter leurs plaintes respe-
» ctueuses, qu'une derniére extrémité
» leur arrache de la bouche. La gran-
» deur de vos exploits, Seigneur, a
» vaincu non-seulement vos enne-
» mis, mais vos soldats mêmes. Nous
» avons fait tout ce que des hommes
» pouvoient faire. Nous avons tra-
» versé les terres & les mers. Nous
» voici bientôt arrivés au bout du
» monde, & vous songez à en con-
» quérir un autre, en allant chercher
» de nouvelles Indes, inconnues mê-
» me aux Indiens. Cette pensée peut
» être digne de votre courage, mais
» elle passe le nôtre, & nos forces
» encore plus. Voiez ces visages hâ-

» ves, & ces corps tout couverts de
» plaies & de cicatrices. Vous savez
» combien nous étions à votre dé-
» part : vous voiez ce qui vous reste.
» Ce peu qui a échapé à tant de périls
» & de fatigues, n'a plus ni le coura-
» ge ni la force de vous suivre. Ils de-
» sirent tous de revoir leurs parens &
» leur patrie, pour y jouir en paix du
» fruit de leurs travaux & de vos vic-
» toires. Pardonnez-leur ce desir qui
» est naturel à tous les hommes. Il
» vous sera glorieux, Seigneur, d'a-
» voir mis à votre fortune des bornes,
» que votre modération seule pouvoit
» lui imposer ; & de vous être laissé
» vaincre vous-même, après avoir
» vaincu tous vos ennemis.

Il n'eut pas sitôt achevé de parler, qu'on entendit de tous côtés des cris, & des voix confuses & mélées de pleurs, qui appelloient le Roi *leur Seigneur & leur Pere.* Ensuite tous les autres Officiers, principalement ceux à qui l'âge donnoit plus d'autorité, & une plus honnête excuse, lui firent la même supplication. Le Roi ne se rendit pas encore. Il en coute beaucoup à un Prince, quand il faut paroitre céder. Il s'enferma dans sa tente pendant deux jours, sans parler à per-

ſonne, non pas même à ſes amis les plus familiers, pour voir s'il ne ſe feroit point quelque changement dans l'armée, comme il arrive ſouvent en ces rencontres. Mais voiant les ſoldats obſtinés dans leur réſolution, il fit publier qu'on ſe préparât au retour. Les troupes reçurent cette nouvelle avec une joie incroiable. Jamais Alexandre ne parut plus grand ni plus glorieux que dans cette journée, où il voulut bien, en faveur de ſes ſujets, ſacrifier quelque choſe de ſa gloire & de ſa grandeur. Tout le champ retentiſſoit de louanges & de bénédictions qu'on lui donnoit, de s'être laiſſé vaincre à ſes ſoldats, lui qui étoit invincible à tous les autres. Nul triomphe n'approche de ces acclamations & de ces applaudiſſemens, qui partent du cœur, & qui en ſont une vive & ſincére effuſion; & il eſt fâcheux que les Princes n'y ſoient pas aſſez ſenſibles.

Alexandre n'avoit emploié que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête du pays entre l'Indus & l'Hyphaſe, appellé encore actuellement *Le Pengab*, c'eſt-à-dire *Les cinq eaux*, à cauſe des cinq riviéres qui l'arroſent. Avant que de partir, il fit

dresser douze Autels, pour servir de trophées & d'actions de graces de ses victoires.

Diod. lib. 17. p. 563. Ces témoignages de reconnoissance à l'égard des dieux furent accompagnés de traits d'une vanité poussée jusqu'à un excès qu'on a peine à croire. Les autels qu'il dressa en leur honneur étoient hauts de 75 piés. Il fit tracer un camp qui avoit plus du triple de circuit qu'auparavant, & l'environna de fossés qui avoient 50 piés de profondeur, sur dix de largeur. Il ordonna aux fantassins de dresser & de laisser chacun dans leurs tentes deux lits de sept piés & demi de long. Et aux cavaliers de faire pour les chevaux des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Tout le reste étoit à proportion. La vûe d'Alexandre dans ces ordres pleins d'une vaine extravagance, étoit de laisser à la postérité des monumens de sa grandeur héroïque & plus qu'humaine, & de faire croire que lui & les siens étoient au dessus des autres mortels.

An. M. 3678. Av. J.C. 326. Alexandre repassa l'Hydraote, & laissa à Porus tout ce qu'il avoit conquis jusqu'à l'Hyphase. Il réconcilia aussi ce Prince avec Taxile, & affer-

mit la paix entre eux par une alliance qui leur étoit à tous deux également avantageuse. De là il alla camper sur les bords de l'Acésine. Les grandes pluies aiant fait déborder ce fleuve, & les campagnes qui en étoient voisines se trouvant inondées, il fut obligé de transporter son camp sur les lieux les plus élevés. Ce fut là que Cœnus mourut de maladie. Il fut regretté généralement & du Prince, & de l'armée. Il n'y avoit point de meilleur Officier que lui. Il s'étoit distingué d'une maniére particuliére dans tous les combats. C'étoit un de ces hommes rares, zélés pour le bien public, qui agissent sans aucune vûe d'intérêt ou d'ambition, & qui aiment assez leur Roi pour oser lui dire la vérité aux dépens de tout. Alexandre cependant préparoit tout pour son départ.

Arr. in Ind. pag. 319. Strab. lib. 15. pag. 692.

Sa flote étoit composée de huit cens vaisseaux, tant galéres que barques, pour porter les troupes & les vivres. Quand tout fut prêt, l'armée s'embarqua, vers le coucher des Pleiades selon Aristobule, c'est-à-dire vers la fin d'Octobre. La flote arriva le cinquiéme jour aux confluens de l'Hydaspe & de l'Acésine. Elle y souffrit

beaucoup, parce que ces rivières se joignent avec tant de violence, qu'il s'y fait des tourmentes comme en pleine mer. Il entra enfin dans le pays des Oxydraques & des Malliens, qui étoient les plus vaillans des peuples de ce pays. Ils étoient perpétuellement en guerre les uns contre les autres : mais l'intérêt commun les aiant alors réunis, ils avoient assemblé dix mille chevaux, & quatre-vingts mille hommes de pié, tous jeunes & vigoureux, avec neuf cens chariots. Alexandre les battit en plusieurs rencontres, prit sur eux quelques places, & en dernier lieu marcha contre la ville des Oxydraques, où la plupart s'étoient retirés. Il fait planter les échelles sans perdre de tems ; & comme on tardoit trop à son gré, il en arrache une à un soldat, monte le premier couvert de son bouclier, & arrive sur le haut du mur, suivi seulement de Peuceste & de Limnée. Les soldats craignant pour sa personne, montent précipitamment pour l'aller soutenir : mais les échelles se brisent, & le Roi demeure sans secours. Se voiant en butte à tous les coups qu'on tiroit tant des tours que du rempart,

par un effort de témérité plutôt que de bravoure il saute dans la place remplie d'ennemis, ne pouvant raisonnablement attendre autre chose, que d'être pris ou tué avant que de se relever, sans avoir moien de se défendre, & de venger sa mort. Par bonheur il balança tellement son corps, qu'il tomba sur ses piés; & se trouvant debout l'épée à la main, il écarta ceux qui étoient les plus proches, & tua même de sa main le Chef des ennemis, qui s'avançoit pour le percer. Par un second bonheur il se trouva tout près de là un gros arbre, sur le tronc duquel il s'appuia, recevant sur son bouclier tous les traits qu'on lui tiroit de loin; car personne n'osoit approcher, tant la hardiesse de l'entreprise, & le feu qui sortoit de ses yeux, avoient jetté d'épouvante parmi les ennemis. Enfin un Indien décocha contre lui une fléche de trois piés, (leurs fléches sont de cette longueur) qui perçant sa cuirasse, lui entra bien avant dans le corps un peu au-dessus du côté droit. Il en sortit une si grande abondance de sang, que les armes lui en tombérent des mains, & il demeura comme

Plut. de fort. Alex. p. 344. mort. Voila donc ce grand Conquérant, ce Vainqueur des nations, prêt à périr, non à la tête de ses armées, ou au siége de quelque place considérable, mais dans le coin d'une ville obscure, où sa témérité l'a poussé. Celui qui l'avoit blessé accourut plein de joie pour le dépouiller : mais il ne sentit pas sitôt mettre la main sur lui, que, ranimé par le desir de la vengeance, il rappella ses esprits, & tâtant son ennemi au défaut des armes, il lui plongea le poignard dans le flanc. Quelques-uns de ses principaux Officiers, Peuceste, Léonat, Timée, qui avoient gagné le haut du mur avec quelques sold...., arrivent dans le moment, & tentant l'impossible pour sauver leur Maître, lui font un rempart de leur corps, & soutiennent tout l'effort des ennemis. C'est alors qu'il y eut un grand combat autour de sa personne. Cependant les soldats qui étoient montés avec ces Officiers, aiant rompu les verroux d'une petite porte qui étoit entre deux tours, firent entrer les Macédoniens ; & bientôt après la ville fut prise, & tout fut passé au fil de l'épée, sans distinction ni d'âge ni de sexe.

Le premier ſoin fut de tranſporter Alexandre dans ſa tente. Quand il y fut arrivé, les * Chirurgiens coupérent ſi adroitement le bois de la fléche qu'il avoit dans le corps, qu'ils n'ébranlérent point le fer ; & après l'avoir deshabillé, ils s'aperçurent que la fléche étoit ** barbelée, & qu'on ne la pouvoit tirer ſans danger ſi l'on n'élargiſſoit la plaie. Le Roi ſoutint l'opération avec une fermeté inconcevable, ſans qu'il fût beſoin de le tenir. L'inciſion étant faite, & le fer hors de la plaie, il en ſortit une ſi grande quantité de ſang, que le Roi tomba en ſyncope. On le crut mort : mais le ſang s'étant arrété, il revint peu-à-peu, & reconnut ceux qui étoient auprès de lui. Tout le jour, & toute la nuit d'après, l'armée fut ſous les armes autour de ſa tente, & ils ne voulurent point partir de là, qu'ils ne fuſſent aſſurés qu'il ſe portoit mieux, & qu'il commençoit un peu à repoſer.

Au bout de ſept jours qu'il mit à ſe faire traiter, ſa bleſſure n'étant pas en-

* *Ils n'étoient pas alors diſtingués des Médecins.*

** *On appelle ainſi les fléches qui ont des dents ou des pointes dans leur ferrure, qui ſont recourbées & rebrouſſées.* Animadvertunt hamos ineſſe telo.

core fermée, comme il fut que le bruit de sa mort s'augmentoit parmi les Barbares, il fit joindre deux vaisseaux ensemble, & dresser sa tente au milieu à la vûe de tout le monde, afin de se montrer à ceux qui le croioient mort, & de dissiper ainsi tous leurs projets & toutes leurs espérances. Il descendit ensuite par eau, s'avançant à quelque distance du reste de sa flote, de peur que le bruit des rames ne lui ôtât le repos, qui lui étoit si nécessaire pour rétablir ses forces. Quand sa santé fut un peu affermie, & qu'il se trouva en état de sortir, ses soldats des gardes lui apportérent sa litiére : mais il se fit amener son cheval, & monta dessus. Alors tout le rivage & les forêts voisines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croioit en quelque sorte le voir sortir du tombeau. Lorsqu'il fut près de sa tente, il mit pied à terre, & marcha pendant quelque espace environné d'une foule de soldats, dont les uns lui baisoient les mains, les autres embrassoient ses genoux, quelques-uns se contentoient de toucher à ses habits, ou de le voir, tous fondoient en larmes, & le comblant de bénédictions faisoient des vœux pour sa santé & pour sa vie.

Dans ce moment arrivérent les Députés des Malliens, avec les principaux Chefs des Oxydraques, jusqu'au nombre de cent-cinquante, outre les Gouverneurs des villes & de la province, qui lui apportoient des présens, & lui venoient faire hommage, s'excusant sur l'amour de la liberté qui les avoit retenus jusqu'alors. Ils lui dirent qu'ils étoient prêts de recevoir un Satrape de sa main, de lui paier tribut, & de lui fournir des otages. Il demanda mille des principaux dont il se pût aussi servir à la guerre, jusqu'à ce qu'il eût réduit tout le pays sous son obéissance. Ils lui donnérent les mieux faits, avec cinq cens chariots qu'il n'avoit point exigés d'eux : ce qui le toucha tellement qu'il leur remit leurs otages. Il leur laissa Philippe pour Gouverneur.

Alexandre, à qui cette ambassade causa une grande joie, & qui sentoit tous les jours ses forces augmenter, goûtoit avec d'autant plus de plaisir les fruits & de la victoire & de la santé, qu'il s'étoit vû tout près de les perdre pour toujours. Les principaux de sa Cour, & ses plus intimes amis, crurent devoir profiter de ce moment de

sérénité pour répandre leur cœur en sa présence, & lui exposer leur crainte. Ce fut Cratére qui porta la parole. » Nous commençons, dit-il, Sei- » gneur, à vivre & à respirer, en vous » voiant dans l'état où la bonté des » dieux vous a rétabli. Mais quelle a » été notre allarme & notre douleur! » Quels reproches ne nous sommes- » nous pas faits à nous-mêmes, d'a- » voir abandonné dans un tel péril » notre roi & notre pere? Il n'étoit » pas en notre pouvoir de le suivre: » mais nous ne nous en sommes pas » cru pour cela moins coupables, & » nous avons regardé comme un crime » de n'avoir pas fait pour vous l'im- » possible. Ah, Seigneur, épargnez- » nous desormais une pareille afflic- » tion. Une méchante bicoque mérite- » t-elle d'être achetée au prix d'une » tête comme la vôtre? Laissez-nous » ces menus exploits & ces petits com- » bats, & réservez votre personne » pour des occasions dignes d'elle. » Nous frémissons encore d'horreur, » quand nous pensons à ce qui s'est » passé sous nos yeux. On a vû l'heure » que les plus viles mains du monde » alloient enlever les dépouilles du

» plus grand Prince de la terre. Per-
» mettez-nous, Seigneur, de vous le
» dire : Vous n'êtes point à vous : vous
» nous appartenez : nous avons droit
» sur vôtre vie, dont la nôtre dépend ;
» & nous osons vous conjurer, en
» qualité de vos sujets & de vos en-
» fans, de ménager une vie si précieu-
» se avec plus de soin, sinon pour
» vous, du moins pour les vôtres, &
» pour le bonheur de l'univers.

Le Roi fut sensiblement touché de ces témoignages de leur affection, & les aiant tous embrassés l'un après l'autre avec une tendresse extraordinaire, il leur répondit en ces termes :
» Je ne puis assez vous remercier tous
» tant que vous êtes ici, qui êtes la
» fleur & l'élite de mes citoiens & de
» mes amis, non-seulement de ce
» qu'aujourd'hui vous préférez mon
» salut au vôtre, mais encore de ce
» que, dès l'entrée de cette guerre,
» il n'y a sorte de preuve que je n'aie
» reçue de votre zêle & de votre affec-
» tion ; & si quelque chose est capable
» de me faire desirer une plus longue
» vie, c'est le plaisir de jouir plus lon-
» tems d'amis aussi précieux que vous.
» Mais souffrez que je vous dise que

» vous & moi avons des pensées bien
» différentes. Vous souhaitez de me
» posséder lontems, & toujours mê-
» me s'il se pouvoit ; & moi, ce n'est
» pas sur l'âge, mais sur la gloire, que
» je mesure ma durée. Je pouvois bor-
» ner mon ambition aux limites de la
» Macédoine, & content du roiaume
» de mes peres, attendre au milieu
» des délices & dans le sein de l'oisi-
» veté une honteuse vieillesse. J'avoue,
» qu'à compter mes victoires, & non
» mes années, on doit trouver que
» j'ai beaucoup vécu. Mais vous sem-
» ble-t-il, qu'après avoir fait un seul
» empire de l'Europe & de l'Asie,
» vainqueur des deux meilleures par-
» ties de l'univers dans la dixiéme an-
» née de mon régne & la trentiéme de
» mon âge, je doive m'arrêter au mi-
» lieu d'une si belle carriére, & cesser
» de travailler pour la gloire à laquelle
» je me suis entiérement dévoué ? Sa-
» chez que cette gloire annoblit tout,
» & qu'elle donne une vraie & solide
» grandeur à ce qui paroit le plus pe-
» tit. En quelque part que je combat-
» te, je croirai être sur le théatre du
» monde, & à la vûe de toute la terre.
» J'ai fait de grandes choses jusqu'ici,

» je l'avoue : mais le pays où nous
» sommes me reproche qu'une femme
» en a fait encore de plus grandes. Je
» parle de Sémiramis. Que de peuples
» soumis à son obéissance ! que de
» villes bâties ! que de superbes & pro-
» digieux ouvrages achevés ! Quelle
» honte pour moi de n'avoir pu enco-
» re égaler sa gloire ! Je la surpasserai
» bientôt, si vous secondez mon ar-
» deur. Défendez-moi seulement des
» sourdes menées & des trahisons do-
» mestiques, qui font périr la plupart
» des Princes. Je prends le reste sur
» moi, & vous réponds de tous les
» événemens de la guerre.

Un tel discours fait connoitre à fond le caractére d'Alexandre. Il n'avoit aucune idée de la véritable gloire. Il n'en connoissoit ni le principe, ni la régle, ni la fin. Il la mettoit, où certainement elle n'étoit pas. L'erreur populaire faisoit la sienne, & l'entretenoit. Il pensoit que sa destination étoit de ne vivre que pour la gloire, & qu'il ne pouvoit en acquerir que par des conquêtes saus mesure, sans justice, sans ordre. Dans ses impétueuses saillies pour une gloire mal entendue, il ne suivoit ni la raison, ni la vertu,

ni l'humanité ; & comme si ses caprices ambitieux eussent dû être la régle de tous les autres hommes, il trouvoit étrange que ses Officiers,& même que ses soldats, n'entrassent pas dans ses vûes, & ne se prétassent que de mauvaise grace à ses folles entreprises.

Alexandre, après avoir tenu ce discours, congédia l'assemblée, & campa plusieurs jours dans ce même lieu. Il s'embarqua ensuite sur la riviére, & son armée le suivoit par terre en cotoiant les bords. Il arriva chez les Sabraques, nation puissante entre les Indiens. Ils avoient levé soixante mille hommes de pié, & six mille chevaux, & y avoient joint cinq cens chariots. Mais l'arrivée d'Alexandre répandit la terreur dans tout le pays, & ils envoiérent des Ambassadeurs pour se rendre. Après avoir bâti une ville qu'il fit nommer encore Alexandrie, il entra dans les terres de Musican Prince fort riche, puis dans celles du roi Samus. C'est en assiégeant une des places de ce Roi, que Ptolémée fut dangereusement blessé, parce que les Indiens avoient empoisonné tous leurs traits, & toutes leurs épées, de sorte que toutes les blessures étoient mortelles. Ale-

xandre, qui l'aimoit & l'estimoit infiniment, témoigna beaucoup d'inquiétude, & fit apporter le lit du malade auprès de lui pour ne point l'abandonner. Il étoit son parent, & selon quelques-uns fils naturel de Philippe. C'étoit un des plus vaillans hommes de l'armée, fort estimé pour la guerre, & plus propre encore pour la paix ; au reste ennemi de tout luxe, extrêmement libéral, de facile accès, & qui s'étoit tenu entiérement éloigné du faste que l'opulence & la prospérité avoient fait prendre aux autres Seigneurs Macédoniens. Enfin, on ne pouvoit dire s'il étoit plus considéré du Roi, ou de ceux de sa nation. On dit qu'Alexandre vit en songe un dragon qui lui présentoit une herbe comme un reméde contre le mal de son ami, & qu'en effet l'aiant fait chercher, & l'aiant appliquée sur sa blessure, il fut guéri en peu de jours ; ce qui causa une grande joie à toute l'armée.

Le Roi continuant toujours sa navigation, arriva à Patale, vers le lever de la Canicule, c'est-à-dire sur la fin du mois de Juillet. Ainsi le tems qui se passa depuis le départ de la flote jus- *Strab. lib. 15. pag 692.*

qu'à son arrivée à Patale, fut de neuf mois au moins. L'Inde se sépare ici en deux larges bras, & forme une île semblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande; & c'est ce qui a fait ainsi appeller la ville que je viens de nommer. Car, selon Arrien, *Patale* signifie dans la langue Indienne la même chose que *Delta* dans la grecque. Alexandre fit bâtir à Patale une citadelle, avec un port & un arsenal pour les navires. Pour lui, il s'embarqua sur le bras droit du fleuve, pour aller jusqu'à l'Océan, exposant tant de braves hommes à la merci d'un fleuve inconnu. Leur seule consolation, dans une entreprise si téméraire, étoit le continuel bonheur du Roi. Il avoit déja fait vingt lieues, quand les pilotes lui dirent qu'ils commençoient à sentir l'air de la mer, & qu'il leur sembloit que l'Océan n'étoit pas loin. A cette nouvelle, tressaillant de joie, il encourage les matelots à ramer de toute leur force, & représente aux soldats, » qu'ils étoient à la fin de leurs » travaux si ardemment desirée; qu'on » ne pouvoit plus rien opposer à leur » valeur, ni ajouter à leur gloire; que » sans plus combattre, ni répandre de

Arrian. in Indic. p. 314.

400 stades

» sang, ils étoient maîtres de l'uni-
» vers : que leurs exploits alloient aussi
» loin que la nature ; & que bientôt ils
» verroient des choses qui n'étoient
» connues qu'aux dieux immortels.

Quand ils furent plus près de la mer, un événement inopiné & nouveau pour eux les jetta dans un grand trouble, & exposa la flote à de grands dangers : c'étoit le flux & le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur étoit seule connue, & qui n'a que des flux imperceptibles, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, & inonder les campagnes ; & ils croioient que c'étoit un signe de la colére des dieux, qui vouloient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins surpris ni effraiés quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retiroit comme elle étoit venue, laissant à découvert les terres qu'elle venoit de submerger. La flote eut beaucoup à souffrir, & les vaisseaux étant demeurés à sec, les champs étoient semés de hardes, de rames brisées, & d'ais fracassés, comme après un grand orage.

Enfin Alexandre, après avoir em-

ploié neuf mois entiers à descendre par les riviéres, arriva à l'Océan, & contemplant avec des yeux avides cette vaste étendue de mer, il crut que ce spectacle, digne d'un grand Conquérant comme lui, le dédommageoit avantageusement de toutes les fatigues qu'il avoit essuiées, & de tant de milliers d'hommes qu'il avoit perdus pour y parvenir. Il fit des sacrifices aux dieux, & en particulier à Neptune; jetta dans la mer les taureaux qu'il avoit immolés, & grand nombre de coupes d'or; & pria les dieux qu'après lui, jamais homme mortel ne passât les bornes de son expédition. Voiant qu'il avoit porté ses conquêtes jusques aux bornes les plus reculées de la terre de ce côté-là, il crut avoir fait tout ce qu'il s'étoit proposé, & bien content de lui même, il alla retrouver le reste de sa flote & de son armée qui étoient restées à Patale, ou dans les environs.



§. XVII.

Alexandre, en passant par des lieux deserts, souffre beaucoup de la famine. Il arrive à Pasargade, où étoit le tombeau de Cyrus. Orsine, puissant Satrape, est mis à mort par l'intrigue secrette de l'Eunuque Bagoas. Calanus Indien meurt volontairement sur un bucher. Alexandre épouse Statira, fille de Darius. Arrivée d'Harpalus à Athénes: exil de Démosthéne. Revolte des soldats Macédoniens: Alexandre l'appaise. Il rappelle Antipater de Macédoine, & substitue Cratére à sa place. Douleur de ce Prince à la mort d'Epheslion.

ALEXANDRE, de retour à Patale, fit tout préparer pour le départ de la flote. Il nomma pour Amiral Néarque, qui de tous les Officiers fut le seul qui osa se charger de cette commission, extrêmement dangereuse, parce qu'il s'agissoit de faire voile sur une mer absolument inconnue. Le Roi lui sut bon gré d'avoir bien voulu l'accepter, & après lui en avoir marqué sa reconnoissance d'une maniére tout-à-fait obligeante, il le chargea de reconnoitre avec sa flote, qui étoit l'élite de *Arrian. in Indic. p. 334.*

ses meilleurs vaisseaux, la côte maritime depuis l'Inde, jusqu'au fond du golfe Persique: & après avoir donné ces ordres, il prit sa route par terre vers Babylone.

Néarque ne partit pas de l'Indus en Ibid. p. 335. même tems qu'Alexandre. La saison n'étoit pas alors propre à la navigation: c'étoit en été, où régnent les vents de mer qui viennent du côté du Sud, & la saison des vents du Nord qui soufflent en hiver n'étoit pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de Septembre; & c'étoit encore trop tôt. Aussi fut-il traversé par les vents quelques jours après son départ, & obligé de chercher un abri pendant vingt-quatre jours.

C'est Arrien qui nous apprend tout ce détail dans le journal exact qu'il fait de cette navigation sur les mémoires de Néarque même.

Alexandre, aiant quitté Patale, marcha par terre au travers du pays des Orites, dont la capitale s'appelloit Ora ou Rhambacis. il s'y trouva dans une si extrême disette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, & qu'il ramena à peine de ces Indes la quatriéme partie de son armée, qui étoit de six-vingts

ſix-vingts mille hommes de pié, & de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les exceſſives chaleurs en emportérent une infinité : mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce pays ſtérile, qui n'étoit ni cultivé ni ſemé, & dont les habitans étoient des ſauvages, qui menoient une vie dure & malheureuſe. Quand on eut conſumé toutes les racines de palmiers qui ſe trouvoient dans le pays, il falut manger les bêtes de ſomme, puis les chevaux de ſervice : & quand il n'y eut plus de quoi porter le bagage, on fut contraint de bruler ces riches dépouilles pour leſquelles les Macédoniens avoient couru juſqu'aux extrémités de la terre. La peſte, ſuite ordinaire de la famine, mit le comble à la miſére des ſoldats, & en fit périr un grand nombre.

Après une marche de ſoixante jours, Alexandre arriva ſur les confins de la Gédroſie, où il ſe trouva dans l'abondance de toutes choſes. Car, outre que le pays eſt gras par lui-même, les Rois & les Satrapes les plus voiſins de cette contrée lui envoiérent toutes ſortes de proviſions. Il fit là quelque ſéjour,

pour rafraichir son armée. Les Gouverneurs des Indes lui aiant envoié par son ordre quantité de chevaux, & de toutes sortes de bêtes de charge, de tous les lieux de son obéissance, il remonta sa cavalerie, remit en équipage ceux qui en avoient besoin, & leur donna à tous bientôt après des armes aussi belles que les premiéres, ce qui ne lui fut pas difficile, se trouvant proche de la Perse, qui étoit alors paisible & dans une grande abondance.

AN.M. 3679. AV.J.C. 325. Il arriva dans la Carmanie, qui porte encore aujourd'hui le nom de Kerman, & la traversa, non dans un équipage de guerrier & de conquérant, mais dans une espece de mascarade & de bacchanale, avec toute sorte de dissolution. Il étoit traîné par huit chevaux sur un chariot magnifique, au dessus duquel on avoit dressé un échafaut en forme de théatre quarré, où il passoit les jours & les nuits en festin & en débauches. Ce chariot étoit précédé & suivi d'une infinité d'autres, dont les uns, en forme de tentes, étoient couverts de riches tapis & de couvertures de pourpre; & les autres, en forme de berceaux, étoient ombragés de branches d'arbres. On avoit

placé sur le bord des chemins & aux portes des maisons force tonneaux défoncés, où les soldats puisoient le vin avec de grands flacons, des tasses, & des gobelets qu'on y avoit préparés. Toute la campagne retentissoit du son des instrumens, & des hurlemens des Bacchantes, qui, les cheveux épars, & comme forcenées, couroient de côté & d'autre, & s'abandonnoient à toutes sortes de licences. Il vouloit, par là, imiter le triomphe de Bacchus, qui traversa, à ce qu'on prétend, toute l'Asie dans cet équipage après la conquête des Indes. Cette marche si desordonnée & si dissolue dura sept jours, pendant lesquels l'armée ne desenivra point: heureuse, dit Quinte-Curce, qu'il ne vint point dans l'esprit des vaincus de les attaquer dans cet état: car mille hommes bien armés & bien résolus, feroient venus fort aisément à bout de ces vainqueurs du monde, noiés dans le vin & dans la débauche.

Néarque en cotoiant toujours les bords de la mer depuis l'embouchure de l'Inde, parvint enfin au golfe de Perse, & arriva à l'île d'Harmusia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Ale- *Arrian. in Indic. p. 348. 352.*

xandre n'en étoit qu'à cinq journées de chemin. Aiant laissé sa flote en un lieu de sûreté, il alla lui cinquiéme pour le trouver. Le Prince étoit dans une grande inquiétude de ce qu'étoit devenue son armée de mer. Quand il apprit que Néarque revenoit presque seul, il s'imagina qu'elle avoit été entiérement détruite, & que par un bonheur particulier Néarque s'étoit sauvé de la déroute générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette pensée. Il voioit des hommes pâles, maigres, défaits, & à peine reconnoissables. Aiant tiré à part Néarque, il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir de retour, mais en même tems la douleur inconsolable que lui causoit la perte de sa flote. *Votre flote, Seigneur,* se récria-t-il aussitôt, *graces aux dieux, n'est point perdue*; & il lui raconta l'etat où il l'avoit laissée. Alexandre ne put retenir ses larmes, & il avoua que cette heureuse nouvelle lui causoit plus de joie que n'avoit fait la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit qu'il lui fit de son voiage, & des découvertes qu'il y avoit faites; & le renvoia achever de remonter l'Euphrate jusqu'à Babylone, com-

me il le lui avoit d'abord ordonné.

On vint faire en Carmanie à Alexandre bien des plaintes de l'oppression que les Gouverneurs & les autres Officiers avoient fait souffrir aux peuples de diverses provinces pendant son absence. Car, aiant compté qu'il n'en reviendroit jamais, il n'y avoit point de rapine, de tyrannie, de cruauté & d'injustice, qu'ils n'eussent exercées sur les peuples. Vivement touché des vexations qu'ils avoient souffertes, & sensible jusqu'au fond du cœur à des plaintes si bien fondées, il fit mourir tous ceux qui furent convaincus de malversation, & avec eux six cens soldats qui avoient servi d'instrument à leurs violences, & à leurs autres crimes. Il usa toujours dans la suite de la même sévérité envers tous ses Officiers convaincus d'avoir malversé, & par-là il fit aimer son gouvernement dans toutes les provinces conquises. Il croioit qu'un Prince doit cet exemple éclatant, à son équité, qui doit réprimer le desordre ; à sa gloire, pour ne pas paroitre complice des injustices qu'on commet sous son nom ; à la consolation de ses peuples, à qui il préte une vengeance qu'ils ne doivent ja-

mais exercer eux-mêmes ; enfin à la ſûreté de ſes Etats, à qui une conduite ſi équitable épargne bien des dangers, & ſouvent même bien des ſéditions. C'eſt un grand malheur pour un Roiaume, que tout y retentiſſe de concuſſions, de vexations, d'oppreſſions, de corruptions, ſans que jamais on y voie un ſeul exemple de punition ; & que tout le poids de l'autorité publique ne tombe que ſur le peuple, & jamais ſur ceux qui le ruinent.

Le grand plaiſir qu'Alexandre prit à la relation que Néarque lui avoit faite de ſon heureux voiage, donna à ce Prince du goût pour la navigation, & pour les voiages de mer. Il ne ſe propoſoit pas moins que d'aller, en partant du Golfe de Perſe, faire le tour de l'Arabie & de l'Afrique, & de rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, appellé alors les Colonnes d'Hercule, voiage qu'on avoit pluſieurs fois entrepris, & qui avoit été une fois exécuté par ordre d'un Roi d'Egypte nommé Néchao, comme je l'ai marqué ailleurs. Puis il ſongeoit, après avoir abaiſſé l'orgueil de Carthage contre laquelle il étoit fort irrité, à paſſer en Eſpagne, que

les Grecs appelloient Ibérie du nom du fleuve Ibérus; ensuite il devoit franchir les Alpes, & raser toute la côte d'Italie, d'où il n'eût eu qu'un petit trajet jusqu'en Epire, & de là dans la Macédoine. Il envoia, pour cet effet, ordre aux Vicerois de Mésopotamie & de Syrie de faire construire en plusieurs endroits sur l'Euphrate, & sur-tout à Thapsaque, le nombre de vaisseaux nécessaire pour cette entreprise; & il fit couper sur le mont Liban des arbres qu'on devoit transporter dans la ville que je viens de nommer. Mais ce dessein, avec bien d'autres qu'il rouloit dans son esprit, échoua par sa mort prématurée.

En continuant son chemin, il passa à Pasargade, ville de Perse. Orsine étoit le Gouverneur du pays. C'étoit le plus grand Seigneur de toutes ces contrées. Il descendoit de Cyrus, & outre les richesses de ses ancêtres, il avoit lui-même amassé de grands trésors, étant depuis lontems maître d'une étendue considérable de pays. Il avoit rendu un service considérable au Roi. Celui qui commandoit dans la province pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, vint à mourir. Orsine

voiant que, faute de Gouverneur, tout y alloit tomber dans le desordre & dans la confusion, prit le maniement des affaires, le remit en bon ordre, & les y conserva jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Il alla au devant de lui avec toutes sortes de présens, tant pour lui que pour ses Officiers. C'étoit un grand nombre de beaux chevaux tout dressés, des chariots enrichis d'or & d'argent, des meubles précieux, des pierreries, des vases d'or d'une pesanteur énorme, des robes de pourpre, & quatre mille talens d'argent monnoié. Cette généreuse magnificence lui couta cher. Car, aiant fait des largesses à tous les principaux de la Cour au de-là de ce qu'ils pouvoient souhaiter, il omit l'Eunuque Bagoas, qui étoit le favori du Roi: & ce ne fut point par oubli, mais par mépris. Et comme quelqu'un l'eut averti de l'affection que le Roi lui portoit, il répondit qu'il honoroit les amis du Roi, mais non pas un infame Eunuque. Cette parole étant raportée à Bagoas, il emploia tout son crédit à la ruine de ce Prince, issu du plus noble sang de l'Orient, & de qui la vie étoit sans reproche. Il suborna des hommes de sa suite même, leur donnant

Douze millions.

des instructions pour se rendre dénonciateurs quand il en seroit tems; & cependant, lorsqu'il étoit seul avec le Roi, il lui remplissoit l'esprit de soupçons & de défiance, jettant comme au hazard & sans dessein des mots couverts contre ce Seigneur; & dissimulant avec grand soin le sujet de son mécontentement. Le Roi néanmoins suspendoit encore son jugement, mais il paroissoit ne faire plus tant de cas d'Orsine, qui ne savoit rien de ce qui se tramoit contre lui, tant l'affaire se conduisoit secrettement; & l'Eunuque, dans ses entretiens familiers avec Alexandre, ne cessoit de l'accuser tantôt de rapine, & tantôt de trahison.

Le grand danger des Princes est de se laisser ainsi prévenir & surprendre par leurs favoris: danger si commun, que S. Bernard, écrivant au Pape Eugéne, lui déclare que s'il est exemt de ce défaut, il peut se vanter d'être le seul parmi les hommes; & ce que je dis ici des Princes, regarde toutes les personnes qui sont en place. Le calomniateur est pour l'ordinaire écouté favorablement par les Grands, parce qu'il se couvre des apparences d'affec-

De Consider. lib. 2. cap. 14.

tion & de zêle, qui flatent leur orgueil. La calomnie fait toujours quelque impression sur les esprits les plus équitables, & y laisse des traces sombres & tristes, qui disposent aux soupçons, aux ombrages, aux défiances. Le calomniateur artificieux est persévérant & hardi, parce qu'il est sûr de l'impunité, & qu'il sait qu'il risque peu en nuisant beaucoup. Du côté des Grands, ils approfondissent rarement les calomnies secrettes, par paresse; par distraction; par la honte de la bassesse qu'il y a à paroitre soupçonneux, timides, & défians; enfin par la peine d'avouer qu'ils se sont laissés tromper, & qu'ils se sont livrés à une crédulité précipitée. C'est ainsi que la vertu la plus pure & la fidélité la plus irréprochable sont souvent accablées.

On en voit ici un triste exemple. Bagoas, après avoir bien pris de loin toutes ses mesures, fit enfin éclore son dessein. Alexandre aiant fait ouvrir le tombeau de Cyrus, pour rendre aux cendres de ce Conquérant des honneurs funébres, il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, & un cimeterre, au lieu qu'il croioit le trouver

plein d'or & d'argent, comme les Perses en faisoient courir le bruit. Le Roi mit une couronne d'or sur son urne, & la couvrit de son manteau, s'étonnant qu'un Prince si puissant & si renommé ne fût point enseveli plus somptueusement, que si c'eût été un homme d'une condition commune. Sur ces mots Bagoas prenant son tems: » Faut-il s'étonner, dit-il, si les sé- » pulcres des Rois sont vuides, puis- » que les maisons des Satrapes regor- » gent de l'or qu'ils en ont tiré? Pour » moi je n'avois jamais vû ce tom- » beau : mais j'ai oui dire à Darius » qu'il renfermoit des richesses im- » menses. Et de-là sont venues ces » profusions d'Orsine, afin qu'en don- » nant ce qu'il ne pouvoit garder, sans » se perdre, il s'en fît un mérite au- » près de vous. » Cette accusation n'avoit pas le moindre fondement. Cependant on mit à la question les Mages à qui la garde du sépulcre étoit commise, sans qu'on pût rien découvrir du prétendu vol. Leur silence devoit faire l'apologie d'Orsine auprès d'Alexandre : mais les discours adroits & insinuans de Bagoas avoient fait une forte impression sur son esprit, &

y avoient préparé un accès libre & facile à la calomnie. En effet, les accusateurs que Bagoas avoit apostés, aiant choisi un moment favorable, vinrent se déclarer contre lui, & le chargérent de plusieurs faits odieux, & entr'autres du vol des trésors du tombeau. Pour lors la chose ne parut plus douteuse, ni avoir besoin de plus grands éclaircissemens : de sorte que cet infortuné Prince se vit dans les fers, avant qu'il se doutât seulement qu'on l'eût accusé ; & il fut mis à mort sans avoir été entendu, ni confronté avec ses accusateurs. Déplorable sort des Rois qui n'écoutent & n'examinent rien par eux-mêmes, & à qui mille exemples d'une pareille trahison, car l'histoire en est pleine, n'ouvrent point les yeux !

J'ai déja dit qu'il y avoit auprès du Roi un Indien nommé Calanus, célébre entre tous les Sages de son pays, lequel faisant profession d'une sévére philosophie, s'étoit néanmoins laissé persuader dans son extrême vieillesse de se mettre à la suite de la Cour. Cet homme aiant vécu l'espace de quatre-vingts trois ans sans avoir jamais été incommodé d'aucune sorte de ma-

Arrian. lib. 7. pag. 276. Diod. lib. 17. p. 573. 57.. Plut in Alex. pag. 703.

ladie, & se voiant travaillé d'une rude colique quand il fut arrivé à Pasargade, résolut de se faire mourir. Ne voulant pas souffrir que la parfaite santé dont il avoit joui durant tout le cours de sa vie fût altérée par de longues douleurs, & craignant aussi de tomber entre les mains des Médecins, & d'être tourmenté par la multitude de leurs remédes, il pria le Roi de commander, qu'on lui dressât un bucher, & que quand il seroit dessus, on y mît le feu. Le Roi s'imagina d'abord qu'il seroit aisé de le détourner d'un si terrible dessein : mais voiant que quelque chose qu'il lui pût dire, il demeuroit ferme & inflexible dans sa résolution, il fut enfin contraint de lui accorder ce qu'il demandoit. Calanus se rendit donc à cheval au pié de ce bucher, fit ses priéres aux dieux, fit répandre sur soi les mêmes effusions & observer toutes les mêmes cérémonies dont on a coutume d'user aux funérailles des morts, coupa une touffe de ses cheveux comme on coupoit les crins aux victimes, embrassa ceux de ses amis qui étoient présens, les pria de se réjouir ce jour-là, de boire & de faire bonne chere avec Alexandre, &

les assura qu'il reverroit dans peu ce Prince à Babylone. Après avoir prononcé ces paroles, il monta gaiement sur le bucher, se coucha, se couvrit le visage; & quand la flamme vint le saisir, il ne fit pas le moindre mouvement, mais avec une constance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même posture où il s'étoit mis, & acheva son sacrifice, en s'immolant selon la coutume des Sages de son pays.

Diodore. On fit divers jugemens de cette action, dit l'Historien. Les uns la condannérent, comme l'action d'un homme furieux & insensé: les autres crurent que ce qu'il en avoit fait, n'avoit été que par vaine gloire, pour se donner en spectacle, & s'acquerir la réputation d'une prodigieuse constance; (& ils ne se trompoient pas:) d'autres enfin louérent cette fausse grandeur de courage, qui l'avoit ainsi fait triompher de la douleur & de la mort.

Alexandre, étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis & de ses Capitaines; &, pour obéir à Calanus & lui faire honneur, il proposa une couronne pour prix à celui qui boiroit le mieux. Celui qui but le plus, fut

Promachus, qui avala jusqu'à quatre mesures de vin qui tenoient en tout dix-huit ou vingt pintes. Aiant reçu le prix, qui étoit une couronne estimée un talent, il ne survécut à sa victoire que de trois jours. Du nombre des autres convives, il y en eut quarante-un qui moururent de cette débauche. Digne cloture du spectacle que Calanus venoit de donner ! *Mille écus.*

De Pasargade, Alexandre alla à Persépolis ; & en voiant les restes de l'incendie, il fut au desespoir de la folie qu'il avoit faite d'y mettre le feu. De là il s'avança vers Suse. Néarque pour exécuter ses ordres, avoit commencé à remonter l'Euphrate avec sa flote. Mais, sur l'avis qu'il reçut qu'Alexanxandre alloit à Suse, il redescendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, & remonta cette riviére jusquà un pont où Alexandre la devoit passer. L'armée de terre, & les troupes de la flote, se rejoignirent. Alexandre offrit à ses dieux des sacrifices en actions de graces pour son heureux retour, & l'on fit dans le camp de grandes réjouissances. Néarque reçut les honneurs qu'il méritoit pour avoir si bien conduit sa flote, & pour l'avoir ramenée jus- *Arrian. de Indic. p. 357. 358.*

ques-là en bon état au travers d'une infinité de dangers.

Alexandre trouva à Suſe toutes les captives de qualité qu'il y avoit laiſſées. Il épouſa la Princeſſe Statira fille ainée de Darius, & donna la plus jeune à ſon cher Epheſtion. Et afin qu'en rendant ces alliances communes on trouvât ſon mariage moins étrange, il perſuada aux plus grands Seigneurs de la Cour, & à ſes principaux Favoris, d'en faire autant. Ils choiſirent donc pour femmes, dans les plus nobles familles de Perſe, environ quatre-vingts filles. Il prétendoit, par ces alliances, cimenter ſi bien l'union des deux nations, qu'elles n'en deviendroient qu'une ſous ſon empire. Les noces furent célébrées à la façon des Perſes. Il fit auſſi un feſtin à tous les autres Macédoniens qui s'étoient déja mariés dans le pays. On dit qu'à ce feſtin il y eut juſqu'à neuf mille conviés, & qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations.

Non content de cette largeſſe, il voulut acquitter les dettes de ſes ſoldats. Mais comme il vit que pluſieurs ne vouloient pas les déclarer, craignant que ce ne fût un artifice pour

savoir ceux qui faisoient trop de dépense, il établit des bureaux dans son camp, où l'on paioit sans prendre le nom du créancier, ni du débiteur. Cette libéralité fut considérable & causa un sensible plaisir ; on dit qu'elle montoit à près de dix mille talens: mais la faveur qu'il fit de n'obliger personne à dire son nom, fut encore plus agréable. Il fit des reproches aux soldats, de ce qu'ils sembloient douter de la foi du Prince, & leur dit: QU'UN [a] ROI NE DEVOIT JAMAIS MANQUER DE PAROLE A SES SUJETS, NI LES SUJETS SOUPÇONNER QU'UN ROI FÛT CAPABLE D'UNE SI HONTEUSE PREVARICATION. Maxime vraiment roiale ! qui fait la sûreté des peuples, & la plus solide gloire des Princes : mais à laquelle un seul violement de parole peut donner atteinte pour toujours ; ce qui est, en matiére de gouvernement, la faute la plus essentielle.

Trente millions.

En ce tems aussi arrivérent à la ville de Suse trente mille jeunes hommes Persans, & presque tous de même

a Οὐ γὰρ χρῆναι οὔτ' οὖν τὸν βασιλέα ἄλλό τι ἢ ἀληθεύειν πρὸς τοὺς ὑπηκόους, οὔτε τῶν ἀρχομένων τινὰ ἄλλό τι ἢ ἀληθεύειν δοκεῖν τὸν βασιλέα. *Arrian.*

âge, qu'on appelloit *Epigones*, c'est-à-dire *Successeurs*, comme venant relever les vieux soldats de leurs factions & de leurs longues fatigues. On les avoit tous choisi les plus forts & les mieux faits qu'on eût pu trouver dans toute la Perse, & on les avoit mis entre les mains des Gouverneurs des villes qu'Alexandre avoit nouvellement bâties, ou de celles qu'il avoit conquises. Ils les avoient dressés aux exercices militaires, leur enseignant tout ce qui étoit du métier de la guerre; & ils étoient tous proprement vétus, & armés à la Macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où s'étant mis en bataille, ils passérent en revûe & firent l'exercice devant le Roi, qui en fut très satisfait, & leur fit de grands biens dans la suite. Mais ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet, Alexandre voiant qu'ils étoient las & ennuiés de la longueur de la guerre, & qu'il leur arrivoit souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes & en murmures, voulut faire ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles, & réprimer leur licence. Il est bien dan-

gereux de mécontenter toute une nation, & de donner une préférence trop marquée à des étrangers.

Cependant Harpalus, qu'Alexandre, pendant son expédition des Indes, avoit établi Gouverneur de Babylone, quitta son service. Se flatant que ce Prince, engagé dans la conquête des Indes, n'en reviendroit jamais, il s'étoit abandonné à toutes sortes de licences, & avoit consumé dans ses infames débauches une partie des richesses qui lui avoient été confiées. Quand il eut appris qu'Alexandre, revenu de son voiage des Indes, châtioit sévérement ses Lieutenans qui avoient abusé de leur pouvoir, il songea à se mettre à couvert; & pour cet effet il ramassa cinq mille talens, c'est-à-dire quinze millions, assembla six mille hommes de guerre, se retira dans l'Attique, & aborda à Athénes. D'abord, tous ceux qui avoient coutume de s'enrichir de leur métier d'Orateur, coururent à lui à l'envi, tout prêts à se laisser corrompre, & déja corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ces grands trésors pour les amorcer : mais il fit offrir à Pho-

[1] Plut. in Demosth. p. 857. 858.

Plut. in Phoc. pag. 751.

Sept cens mille écus.

cion sept cens talens, mettant d'ailleurs tous ses autres biens & sa personne même en sa disposition & sous sa sauve-garde. Il connoissoit le crédit infini qu'il avoit auprès du peuple.

C'étoit la réputation de sa probité, & sur tout de son désintéressement, qui lui avoit acquis ce crédit. Les Députés de Philippe lui offrant de grosses sommes de la part de ce Prince, & le pressant de les accepter, sinon pour lui-même, du moins pour ses enfans, que leur extrême pauvreté mettroit hors d'état de soutenir la gloire de son nom : *S'ils* [a] *me ressemblent*, repliqua-t-il, *le petit fonds de terre dont j'ai vécu jusqu'ici, & qui m'a conduit à cette gloire dont vous parlez, leur suffira aussi pour les nourrir : si non, je ne prétends point, par les biens que je leur laisserois, entretenir & augmenter leur luxe.* Alexandre de même lui aiant envoié cent talens, Phocion demanda à ceux qui étoient chargés de cette commission, pour quelle raison & dans quelle vûe Alexandre le choisissoit lui seul parmi

Cent mille écus.

Plut. in Phoc. pag. 749.

a Si mei similes erunt, idem hic, inquit, agellus illos alet, qui me ad hanc dignitatem perduxit : sin dissimiles sunt futuri, nolo meis impensis illorum ali augerique luxuriam. *Corn. Nep. in Phoc. cap. 1.*

un si grand nombre d'Athéniens pour lui envoier une si grosse somme ? *C'est*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge seul homme de bien & vertueux. Qu'il me laisse donc*, repartit Phocion, *passer pour tel, & l'être en effet.*

On juge bien qu'il ne reçut pas mieux les Deputés d'Harpalus. Il leur parla très durement, & leur déclara qu'il alloit prendre des mesures très violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre sa ville. Harpalus perdit toute espérance de ce côté-là.

Démosthéne, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conseilla aux Athéniens de le renvoier, & de se donner bien de garde de jetter leur ville dans une guerre pour un sujet très injuste, & sans aucune nécessité.

Quelques jours après Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant aperçu que Démosthéne prenoit plaisir à considérer une coupe du Roi, & qu'il en admiroit la figure, & la beauté de l'ouvrage ; il le pria de la soupeser, pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthéne l'aiant prise, fut étonné du poids qui étoit considérable, & demanda *combien elle pesoit*. Harpalus lui répondit en souriant,

Vingt mille écus.

elle peut bien être de vingt talens; & le soir même il lui envoia vingt talens avec la coupe. Car Harpalus avoit une sagacité merveilleuse pour découvrir à la mine & à certains coups d'œil le foible d'un homme épris de l'amour de l'or. Démosthéne ne résista point, mais vaincu par ce présent, & n'étant * plus maître de lui, il passa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus; & dès le lendemain matin, le cou bien envelopé de laines & de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever & de parler : mais il le refusa, faisant signe qu'il avoit une extinction de voix. Quelques plaisans dirent tout haut que leur Orateur avoit été surpris la nuit, non ** d'une *esquinancie*, mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le Peuple aiant été informé du présent qu'il avoit reçu, entra dans une grande colére contre

* *L'expression grecque est belle & énergique. Plutarque compare l'or qu'avoit accepté Démosthéne à une garnison ennemie qu'auroit reçu dans sa place un Gouverneur, qui dès lors n'en seroit plus maître.* Πληγεὶς ὑπὸ τῆς δωροδοκίας, ὥσπερ παραδεδεγμένος φρουράν.

** *Le jeu & l'agrément des mots grecs ne peuvent se rendre* Οὐχ ὑπὸ συνάγχης ἔφραζεν, ἀλλ' ὑπ' ἀργυράγχης εἰλῆφθαι νύκτωρ τὸν δημαγωγόν.

lui, & refusa d'écouter sa justification. Harpalus fut chassé de la ville, & pour découvrir ceux qui avoient reçu de l'argent, on fit une visite juridique dans toutes les maisons, excepté dans celle de Cariclès marié depuis peu, qui seule fut exemtée de cette recherche par respect pour la nouvelle épouse qui y étoit. Cette attention & cette honnêteté font honneur à Athénes, & ne sont pas toujours observées.

Démosthéne, pour prouver son innocence, proposa un Décret qui ordonnoit que le Sénat de l'Aréopage informeroit de cette affaire. Il y fut jugé le premier, & condanné, comme coupable, à une amende de cinquante talens, pour le paiement desquels il fut mis en prison. Mais il trouva le moien de s'en échaper, & se retira. Il supporta son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plupart du tems à Egine ou à Trézéne; & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes, & il laissoit échaper des paroles, qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses hardies & généreuses qu'il avoit faites pendant son administration. On

Cinquante mille écus.

a reproché à Cicéron la même foiblesse pendant son exil : ce qui marque que les grands hommes ne le sont pas ni toujours, ni en tout.

Pausan. lib. 2. pag. 148. Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de l'éloquence, que ce que raporte Pausanias pour la justification de Démosthéne, fût vrai, & rien n'empêche de le croire. Il dit qu'Harpalus, après s'être sauvé d'Athénes, tomba entre les mains de Philoxéne de Macédoine ; & que dans la question qu'on lui donna pour nommer ceux des Athéniens qui s'étoient laissés corrompre par ses présens, il ne fit aucune mention de Démosthéne ; & il ne l'auroit pas ménagé devant Philoxéne, ennemi particulier de cet Orateur, s'il avoit été coupable.

Sur le premier bruit de la retraite d'Harpalus à Athénes, Alexandre, résolu d'aller lui-même en personne punir & Harpalus & les Athéniens, avoit donné ordre d'équiper une flote. Mais quand il sut que le peuple s'étant assemblé, lui avoit fait commandement de sortir de la ville, il ne songea plus à passer en Europe.

Alexandre, aiant eu encore la curiosité de voir l'Océan, descendit de

Suse

Suſe par le fleuve Eulée, & après avoir raſé la côte du golfe Perſique juſqu'à l'embouchure du Tigre, il remonta par ce dernier fleuve vers l'armée, qui campoit ſur ſes bords, près de la ville d'Opis, ſous la conduite d'Epheſtion.

En y arrivant, il fit déclarer dans le camp, que tous les Macédoniens, qui à cauſe de leur âge, de leurs bleſſures, ou de quelque autre infirmité, ſe trouveroient hors d'état de ſupporter plus lontems la fatigue du ſervice, pourroient s'en retourner en Gréce, déclarant que ſon intention étoit de leur accorder leur congé, de leur faire du bien, & de les renvoier honorablement & ſûrement chez eux. Il avoit prétendu, par cette déclaration, les obliger, & leur marquer ſa bonne volonté. Tout le contraire arriva. Comme ils étoient mécontens d'ailleurs, ſur-tout à cauſe de la préférence viſible qu'Alexandre donnoit aux étrangers, ils s'imaginérent qu'il vouloit établir le ſiége de ſon Empire dans l'Aſie, & ſe paſſer des Macédoniens; & qu'il ne les congédioit que pour faire place aux nouvelles troupes qu'il avoit levées dans les pays conquis. Il n'en falut pas davantage pour

les mettre en fureur. Sans garder aucune mesure, ni aucune discipline, & sans vouloir écouter les remonrrances de leurs Officiers, ils abordent le Roi avec insolence, ce qu'ils n'avoient jamais fait, & demandent avec des cris séditieux qu'il les licentiât tous; que puisqu'il méprisoit ses soldats, qui lui avoient fait remporter toutes ses victoires, lui & son pere Ammon n'avoient qu'à faire la guerre comme ils l'entendroient: que pour eux, ils ne vouloient plus absolument le servir.

Le Roi, sans s'étonner & sans délibérer, saute en bas de son tribunal, fait prendre sur l'heure les principaux mutins qu'il désigna lui-même à ses gardes, & en envoie treize au supplice. On peut dire que cette action de vigueur & d'autorité, dont ils furent frapés comme d'un coup de tonnerre, les aterra & les accabla. Tout hors d'eux-mêmes, & n'osant presque se regarder les uns les autres, ils tenoient les yeux baissés, & étoient dans un saisissement & dans un tremblement qui ne leur laissoit l'usage ni de la réflexion, ni de la parole. Quand il les vit en cet état, il remonta sur son tribunal; & là, après leur avoir

représenté avec un visage févère, & d'un ton de voix menaçant, tous les bienfaits dont Philippe son pere les avoit comblés, toutes les marques de bonté & d'amitié que lui-même leur avoit données, il finit en leur disant: » Vous me demandez tous votre » congé ; je vous le donne. Allez » publier par toute la terre, que vous » avez abandonné votre Prince à la » merci des nations qu'il avoit vain- » cues, qui lui ont témoigné plus » d'affection que vous. « Après leur avoir ainsi parlé, il rentre brusquement dans sa tente, casse son ancienne garde, en nomme une autre à sa place toute tirée des troupes Persannes, & se tient renfermé quelques jours sans vouloir écouter personne.

Quand on auroit prononcé un arrêt de mort contre chacun des Macédoniens, ils n'auroient pas été plus consternés qu'ils le furent par cette affligeante nouvelle, que le Roi avoit confié la garde de sa personne aux Perses. Ils ne purent plus contenir leur douleur. Ce ne furent que cris, que gemissemens, que plaintes. Ils accourent tous ensemble à la tente des Roi, jettent leurs armes par terre

se reconnoissant par là coupables, avouent leur faute avec larmes & soupirs, marquent que la perte de la vie leur sera moins sensible que celle de l'honneur, & protestent qu'ils ne sortiront point de là que le Roi ne leur ait pardonné. Alexandre ne put résister plus lontems à des témoignages si touchans de douleur & de repentir. Quand, au sortir de sa tente, il les vit dans cet état, il ne put lui-même retenir ses larmes; &, après quelques légers reproches, tempérés par un air de bonté & de tendresse, il dit d'un ton fort haut pour se faire entendre de tous, qu'il leur rendoit son amitié. C'étoit leur rendre la vie ; & leurs cris de joie le témoignoient assez.

Il congédia ensuite ceux des Macédoniens qui n'étoient pas propres à porter les armes, & les renvoia dans leur patrie avec de riches présens. Il donna ordre aussi qu'aux spectacles des Jeux publics on leur assignât les premiéres places du théatre, où ils seroient assis couronnés; & il voulut que les enfans de ceux qui étoient morts à son service, reçussent la paie de leurs peres pendant leur bas âge. Combien de tels secours & de tels

honneurs, accordés aux anciens & aux vétérans, sont-ils capables d'annoblir la profession militaire! Un Etat ne peut pas enrichir chaque soldat, mais il peut l'animer & le consoler par des marques de distinction, qui inspirent plus d'ardeur pour les armes, plus de constance dans le service, plus de noblesse dans les sentimens & dans les motifs.

Alexandre donna à ces soldats pour conducteur Cratére, qu'il pourvût du gouvernement de la Macédoine, de la Thessalie, & de la Thrace qu'avoit Antipater, & celui-ci eut ordre de venir avec les recrues en la place de Cratére. Il y avoit lontems qu'Alexandre étoit fatigué des plaintes de sa mere & d'Antipater qui ne pouvoient s'accorder. Elle accusoit Antipater d'aspirer à la tyrannie, & l'autre se plaignoit de l'humeur aigre & intraitable d'Olympias, & avoit souvent écrit qu'elle ne se conduisoit pas dans toute la bienséance de sa dignité. Ce ne fut pas sans peine qu'Antipater se vit contraint de quitter son Gouvernement.

D'Opis Alexandre arriva à Ecbatane dans la Médie. Après y avoir ex- AN.M 3680. AV.J.C. 324.

pédié les affaires du roiaume les plus pressées, il se mit encore à célébrer des Jeux & des Fêtes: il lui étoit venu de Gréce trois mille baladins, machinistes, & autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissemens. Il arriva malheureusement, pendant la célébration de ces Fêtes, qu'Ephestion mourut d'une maladie que lui-même s'étoit attirée. Alexandre s'étant livré aux excès du vin, toute sa Cour suivoit son exemple; & quelquefois ils passoient plusieurs jours & plusieurs nuits entiéres dans ces débauches. Ephestion y perdit la vie. C'étoit l'ami le plus intime du Roi, le confident de tous ses secrets, &, pour tout dire en un mot, un autre lui-même. Cratére seul sembloit pouvoir le lui disputer. Un mot, qui échapa un jour au Prince, marque la différence qu'il mettoit entre ces deux Courtisans. *Cratére*, dit-il, *aime le Roi, mais Ephestion aime Alexandre*. Ce mot signifie, si je ne me trompe, qu'Ephestion étoit attaché d'une maniére tendre & affectueuse à la personne d'Alexandre; mais que Cratére l'aimoit comme Roi, c'est-à-dire s'intéressoit à sa réputation, & avoit

quelquefois moins de complaiſance pour ſes volontés, que de zêle pour ſa gloire & pour ſes intérêts. Excellent, mais rare caractére !

Epheſtion n'étoit pas moins aimé de tous les autres que du Roi même. Modeſte, égal, bienfaiſant ; ſans orgueil, ſans avidité, ſans jalouſie ; il ne ſavoit ce que c'étoit que d'abuſer de ſon crédit, ou de ſe préférer aux Officiers que leur mérite rendoit néceſſaires à ſon Maître. Il fut regretté de tout le monde : mais ſa perte cauſa à Alexandre une douleur exceſſive, à laquelle il ſe livra d'une maniére peu convenable à un Prince comme lui. Il parut ne trouver de conſolation que dans les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à ſon ami quand il fut arrivé à Babylone, où il chargea Perdiccas de faire porter ſon corps.

Pour éloigner par l'occupation les triſtes idées que la mort de ſon Favori lui mettoit continuellement devant les yeux, Alexandre mena ſon armée contre les Coſſéens, nation belliqueuſe des montagnes de Médie, que jamais aucun des Rois de Perſe n'avoit pu domter. Il en vint à bout en quarante jours, paſſa enſuite le Tigre, & prit la route de Babylone.

§. XVIII.

Alexandre entre à Babylone, malgré les sinistres prédictions des Mages & des autres Devins. Il y forme divers projets de voiages & de conquêtes. Il travaille à réparer la rupture des digues de l'Euphrate, & à rebâtir le temple de Bélus. Il se livre à des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'Empire. Sysigambis ne peut lui survivre. On se prépare à porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon en Libye.

Arrian. lib. 7. p. 294-309. Q. Curt. lib. 10. cap. 4-7. Plut. in Alex. pag. 705-707.

ALEXANDRE, étant arrivé à une lieue & demie de Babylone, les Caldéens, qui se piquoient de connoitre l'avenir par l'inspection des astres, députérent vers lui quelques-uns de leurs anciens pour l'avertir qu'il courroit grand risque de sa vie s'il entroit dans la ville, & l'exhortérent vivement à passer outre. La grande réputation des Astrologues Babyloniens fit une étrange impression sur son esprit, & le remplit de trouble & de fraieur. Aiant envoié plusieurs des grands Seigneurs de sa Cour à Babylone, pour lui il prit une autre route, &

après avoir fait environ dix lieues de chemin, il s'arréta quelque tems au lieu où il avoit fait camper son armée. Les Philosophes Grecs aiant sû le fondement de sa crainte & de ses scrupules, allérent le trouver, & mettant dans tout leur jour les principes d'Anaxagore dont ils suivoient les dogmes, ils lui démontrérent par de fortes preuves la vanité de l'art des Astrologues, & lui inspirérent un tel mépris pour toute divination, & sur tout pour celle dont usoient les Caldéens, que sur le champ il marcha vers Babylone avec toute son armée. Il savoit qu'il étoit venu dans cette ville des Ambassadeurs de tous les pays du monde qui attendoient sa venue, toute la terre étant si remplie de la terreur de son nom, que les peuples venoient à l'envi lui rendre leurs hommages, comme à celui qui devoit être leur Maître. Cette vûe, qui flatoit agréablement la plus vive de toutes ses passions, aida beaucoup à étoufer en lui toute autre pensée, & à lui faire négliger tous les avis qu'on lui donnoit: de sorte qu'il se hâta d'arriver à cette grande ville, pour y tenir comme les Etats Généraux de

100. stades.

Diod. lib. 17. p. 577-583. Justin. l. 12. cap. 13-16.

l'univers. Après une superbe entrée, il donna audience à tous les Ambassadeurs, avec toute la dignité & tout l'air de noblesse qui convient à un grand Roi, & en même tems avec l'affabilité & les maniéres gracieuses d'un Prince qui veut s'attacher les cœurs. Il chargea ceux d'Epidaure de présens pour le dieu qui préside à leur ville, & qui préside aussi à la santé, mais avec quelques reproches. *Esculape, dit-il, m'a été peu favorable, de n'avoir pas sauvé la vie à un ami que j'aimois comme moi-même.* Il témoigna en particulier beaucoup d'amitié aux Députés de la Gréce, qui venoient le féliciter sur ses victoires & sur son heureux retour; & il leur fit rendre toutes les statues & les autres raretés que Xerxès avoit emportées de la Gréce, qui se trouvérent dans Suse, dans Babylone, dans Pasargade, & en d'autres endroits. On dit que les statues d'Harmodius & d'Aristogiton étoient de ce nombre, & qu'elles furent rapportées à Athénes.

Ceux de Corinthe lui aiant offert, de la part de leur ville, le droit de bourgeoisie, il se mit à rire d'une offre qui lui paroissoit infiniment au-

dessous de lui dans le souverain degré de grandeur & de puissance où il étoit parvenu. Mais, quand il eut appris que Corinthe n'avoit accordé ce privilége qu'à Hercule seul, il l'accepta avec joie, se piquant de marcher sur ses traces, & de lui ressembler en tout. Mais, [a] s'écrie Sénéque, en quoi ce jeune insensé, à qui son heureuse témérité tenoit lieu de courage, ressembloit-il à Hercule ? Celui-ci, sans aucune vûe d'intérêt pour lui-même, parcourut le monde en faisant du bien à tous les peuples chez qui il passoit, & purgeant l'univers des voleurs qui l'infestoient. Au contraire Alexandre, appellé justement le brigand des nations, mit sa gloire à porter par tout la désolation, & à se rendre la terreur de tous les mortels.

Il écrivit en même tems une lettre, qui devoit être lûe publiquement dans l'assemblée des Jeux Olympiques, par laquelle il ordonnoit à toutes les

a Quid illi simile habebat vesanus adolescens, cui pro virtute erat felix temeritas? Hercules nihil sibi vicit. Orbem terrarum transivit, non concupiscendo, sed vindicando ... malorum hostis, bonorum vindex, terrarum marisque pacator. At hic à pueritia latro gentiumque vastator ... summum bonum duxit, terrori esse cunctis mortalibus. *Senec. de Benef. lib. 1 cap. 13.*

villes de la Gréce de rétablir les Exilés, hors ceux qui étoient coupables de sacrilége, ou de quelque crime digne de mort; & il chargeoit Antipater d'emploier la force des armes contre les villes qui refuseroient d'obéir. Cette lettre fut lûe dans l'assemblée. Les Athéniens & les Etoliens ne se crurent point obligés d'exécuter des ordres, qui leur sembloient contraires à leur liberté.

Alexandre, après tous ces soins, se trouvant de loisir, songea aux funérailles d'Ephestion. Il les célébra avec une sumptuosité qui passe tout ce qu'on a jamais vû dans ce genre. Occupé du soin de cette pompe funébre, il ordonna à toutes les villes voisines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pourroit en relever la magnificence. Il commanda aussi à tous les peuples de l'Asie d'éteindre le feu que les Perses appellent *le feu sacré*, jusqu'à ce que la cérémonie des funérailles fut achevée, ce qui fut pris à mauvais augure, parce que cela ne se pratiquoit en Perse qu'à la mort des Rois. Tous les Officiers & tous les Courtisans, dans la vûe de plaire au Prince, firent dresser des représen-

tations de ce Favori, d'or, d'ivoire, & d'autres matiéres de grand prix.

Pendant ce tems-là, le Roi aiant assemblé un grand nombre d'architectes & d'habiles ouvriers, fit d'abord abbattre environ dix stades du mur de Babylone, & aiant fait amasser de la brique, & fait applanir le terrain qui devoit contenir le bucher, il y fit élever un catafalque superbe.

Ils font une demie lieue.

Cette place fut distribuée en trente parties, dans chacune desquelles fut construit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de grosses piéces de bois de palmier. Le tout ensemble formoit un quarré parfait, décoré dans son pourtour avec une magnificence extraordinaire. Chaque côté étoit d'un stade, c'est-à-dire de cent toises. Au bas & au premier rang furent emploiées deux cens quarante quatre proues de vaisseaux dorées, portant sur leurs * *oreilles* ou arcsboutans deux Archers un genou en terre, figures hautes de quatre coudées: deux autres statues en pié, armées de toutes piéces, figures plus grandes que nature, & hautes de cinq coudées. Les

Six piés.

Sept piés & demi.

* Ἐπωτίδες, oreilles, sont *deux piéces de bois en saillie à droite & à gauche de la proue.*

vuides d'entre les proues étoient tendus & garnis de draps de couleur pourpre. Au-dessus de ces proues, régnoit une colonnade de grandes torches, dont les fûts étoient de quinze coudées de hauteur, garnies de couronnes d'or à la poignée, c'est-à-dire à l'endroit par où on les prend. La flamme de ces torches aboutissant au haut, se terminoit vers des aigles, qui, tête baissée, & ailes déploiées, servoient de chapiteau. Des dragons, posés près de la base, ou sur la base même, levoient la tête vers les aigles. Cette colonnade étoit surmontée d'une troisiéme, dans la base de laquelle on voioit en relief une chasse d'animaux de toute espéce. A l'ordre supérieur, c'est-à-dire au quatriéme, on avoit représenté en or les combats des Centaures. Enfin le cinquiéme étoit chargé de figures d'or, représentant des lions & des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice se terminoit par des trophées d'armes, à la maniére des Macédoniens & des Barbares, symboles de la victoire des premiers, & de la défaite des autres. Les entablemens & le faîtage étoient chargés de Sirénes, dont les corps vuides & creux

Vingt deux piés & demi.

renfermoient, ſans qu'on s'en aperçût, les Muſiciens qui chantoient des airs lugubres & des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avoit de hauteur plus de cent trente coudées, c'eſt-à-dire plus de cent quatre-vingts quinze piés.

La beauté du deſſein de ce catafalque, la ſingularité & la magnificence des décorations & de tous les ornemens, paſſoient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli, & étoient d'un goût exquis. Il avoit choiſi pour entrepreneur Staſicrate, grand Architecte & grand Machiniſte, qui dans toutes ſes inventions & dans tous ſes deſſeins faiſoit paroitre, non-ſeulement beaucoup de magnificence, mais une hardieſſe ſurprenante, & une grandeur dont rien n'approchoit.

C'étoit le même qui, s'entretenant avec lui quelque tems auparavant, lui avoit dit que de toutes les montagnes qu'il connoiſſoit, le mont Athos dans la Thrace étoit le plus propre à être taillé en forme humaine. Que s'il vouloit donc lui en donner l'ordre, il lui feroit de ce mont la plus durable des ſtatues; & celle qui ſeroit la plus expoſée aux yeux de l'univers.

Plut. de Fortun. Alex. ſerm. 1. pag. 335.

De ſa main gauche elle ſoutiendroit une ville peuplée de dix mille habitans, & de ſa droite elle verſeroit un grand fleuve qui iroit porter ſes eaux dans la mer. Cette propoſition étoit bien, ce ſemble, du goût d'Alexandre, qui cherchoit en tout le grand, l'extraordinaire : il la rejetta néanmoins, & il eut la ſageſſe de répondre, Que c'étoit aſſez qu'il y eût déja un Prince dont le mont Athos annonçât & éterniſât la folie. (Il entendoit Xerxès, qui aiant entrepris de faire percer l'iſthme d'Athos, écrivit à cette montagne une* lettre pleine d'un faſte inſenſé.) *Pour moi*, dit Alexandre, *le mont Caucaſe, le fleuve ** Tanaïs, la mer Caſpienne, que j'ai paſſés en vainqueur, ſeront mes monumens.*

La dépenſe du ſuperbe tombeau que ce Prince fit bâtir à l'honneur d'Epheſtion, jointe à celle de toute la pompe funébre, monta à plus de douze mille talens, c'eſt-à-dire à plus de trente ſix millions. Y eut-il jamais une profuſion

* *Superbe Athos, qui portes ta tête juſqu'au ciel, ne ſois pas ſi hardi que d'oppoſer à mes travailleurs des pierres & des rochers qu'ils ne puiſſent couper. Autrement je te couperai toi même en entier, & te précipiterai dans la mer.* Plut. de ira cohib. pag. 455.

** *Il faut entendre par ce mot, l'Iaxarte.*

plus folle & plus outrée ? Tout cet or, tout cet argent, c'étoit le sang des peuples & la substance des provinces, dont on sacrifioit la ruine & l'épuisement à une vaine ostentation.

Pour satisfaire pleinement le zêle d'Alexandre à l'égard de son ami, il manquoit aux honneurs qu'il lui faisoit rendre quelque chose qui les élevât au-dessus de l humain : & c'est ce qu'il se proposoit. Il avoit envoié dans cette vûe au temple d'Ammon un homme affidé, il s'appelloit Philippe, pour savoir la volonté du Dieu. Elle se régla sans doute sur celle d'Alexandre, & la réponse fut qu'on pouvoit offrir des sacrifices à Epheſtion comme à un demi-dieu. Ils ne furent point épargnés. Alexandre le premier en donna l'exemple, & fit un magnifique repas où il se trouva plus de dix mille personnes. Il écrivit en même tems à Cléoméne Gouverneur de l'Egypte, de bâtir un temple à Epheſtion dans Alexandrie, & un autre dans l'île de Pharos. Dans cette lettre, que l'on a encore, pour exciter sa diligence, & hâter l'ouvrage, il accorda à ce Gouverneur, décrié généralement pour ses injustices & ses concussions, un pardon

universel de ses fautes passées, présentes, & à venir, pourvû qu'à son retour il trouvât & le temple & la ville achevés. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels, nouveaux temples, nouvelles fêtes. On ne préta presque plus serment qu'au nom du nouveau dieu. Douter de sa divinité, étoit un crime capital. Il pensa en couter la vie à un ancien Offi ier, ami d'Ephestion, qui, en passant devant son tombeau, l'avoit pleuré comme mort; & il n'obtint sa grace que parce qu'on fit entendre à Alexandre, que si cet Officier avoit pleuré, ce n'étoit point qu'il doutât de la divinité d'Ephestion, mais que c'étoit un reste de tendresse. Je ne sai si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Ephestion, mais il paroissoit lui-même, ou du moins vouloit paroitre en être réellement persuadé, & il se glorifioit, non-seulement d'avoir un dieu pour pere, mais de faire lui-même des dieux. Quel jeu!

Pendant près d'un an qu'Alexandre passa à Babylone, il roula plusieurs projets dans sa tête: le tour de l'Afrique par mer; la découverte complette de toutes les nations qui sont autour

de la mer Caſpienne, &celles des côtes de cette mer; la conquête de l'Arabie; la guerre contre Carthage; le deſſein de ſe rendre maître du reſte de l'Europe. La ſeule idée de repos le fatiguoit. Il faloit toujours une nouvelle pâture à la vivacité de ſon imagination, auſſi bien qu'à celle de ſon ambition; & s'il avoit pu conquérir le monde entier, il en auroit cherché un nouveau pour ſatisfaire l'avidité de ſes deſirs.

Il s'occupa beaucoup auſſi du deſſein d'embellir Babylone. Voiant qu'elle ſurpaſſoit en grandeur, en commodité, & en tout ce qu'on peut deſirer pour la néceſſité ou le plaiſir de la vie, toutes les autres villes de l'Orient, il réſolut d'en faire le ſiége de ſon Empire; &, pour cela, il vouloit y ajouter toutes les commodités & tous les ornemens qu'elle étoit capable de recevoir.

Cette ville, auſſi bien que le pays d'alentour, avoit beaucoup ſouffert de la rupture des digues de l'Euphrate à la tête du Canal qu'on nommoit Pallacopa. Le fleuve étant ſorti de ſon lit ordinaire par cette ouverture, inonda tout le pays; & à force de cou-

ler par cet endroit, la bréche devint avec le tems si large, que, pour la réparer, il auroit falu faire presque autant de frais qu'en avoit couté la construction de la digue. Il resta même si peu d'eau dans le lit de la riviére à Babylone, qu'à peine suffisoit-elle à porter quelques petites barques; ce qui fut un surcroit de dommage pour cette ville.

Alexandre entreprit de remédier à cet inconvénient: & pour cet effet, il se transporta lui même sur les lieux, en s'embarquant sur l'Euphrate. Ce fut alors que, d'un ton railleur & insultant, il reprocha aux Mages & aux Caldéens qui l'accompagnoient la vanité de leurs prédictions, puisque malgré tous les mauvais augures dont on avoit essaié de l'épouventer, comme si on avoit eu affaire à une femme crédule, il étoit entré dans Babylone, & en étoit sorti sain & sauf. Uniquement attentif pour lors à l'objet de son voiage, il visita l'endroit où la digue étoit rompue, & ordonna d'y faire les ouvrages nécessaires pour la rétablir dans son premier état.

Le dessein d'Alexandre étoit fort louable. Ce sont là de ces entreprises

qui font véritablement dignes de grands Princes, & qui font un honneur éternel à leur nom, pace qu'elles ne font point l'effet d'une folle vanité, mais qu'elles ont pour unique but le bien public. Par là il eût gagné une province toute entiére que cette inondation avoit fubmergée, & il eût rendu la riviére plus navigable, & par conféquent beaucoup plus utile aux Babyloniens, en la faifant toute paffer dans fon lit comme elle faifoit autrefois.

Ce travail, après avoir été pouffé l'efpace de trente ftades, (une lieue & demie) fut arrété par des difficultés qui venoient de la nature du terrain ; & la mort de ce Prince, qui arriva bientôt après, mit fin à ce projet, comme a bien d'autres qu'il avoit formés. Une caufe fupérieure, inconnue aux hommes, en empécha l'exécution. Le véritable obftacle au fuccès étoit l'anathéme de Dieu prononcé contre cette ville impie, anathéme qu'aucune puiffance ne pouvoit ni détourner, ni retarder. *Je perdrai le nom de Babylone*, avoit dit & juré le Seigneur des armées plus de trois cens ans auparavant : *je la rendrai la demeu-*

Ifai c. 14. v. 22 & 23. & c. 13. v. 20.

re des hérissons; je la reduirai à des marais d'eaux bourbeuses .... & les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer. Le ciel & la terre auroient plutôt passé, que le dessein d'Alexandre eût été exécuté. Il faloit que Babylone n'eût plus de riviére, que ses environs fussent inondés & convertis en marais inhabitables, qu'on n'en pût approcher à cause du limon & de la boue, & que la ville de Babylone & les campagnes voisines demeurassent sous des eaux mortes, qui en rendissent l'accès impraticable. C'est l'état où elle est aujourd'hui; & tout devoit se disposer à l'y réduire pour l'accomplissement parfait de la prophétie. *C'est le Seigneur des armées qui l'a ordonné avec serment: qui pourra s'y opposer?* Rien ne marque plus clairement le poids de cette malédiction invincible, que les efforts du plus puissant Prince qui fut jamais, & le plus opiniâtre dans ses projets; qui n'avoit été arrêté dans aucune de ses entreprises, & qui n'est arrêté que dans celle-ci, & pour la premiére fois, quoi qu'elle parût moins difficile.

Voiez ce qui on est dit dans l'histoire de Cyrus.

Isai. 14. 27.

Un autre projet d'Alexandre, & celui qu'il avoit le plus à cœur, étoit

de réparer le temple de Bélus. Xerxès l'avoit démoli à son retour de Gréce; & il étoit toujours demeuré en ruine depuis ce tems là. Alexandre vouloit non-seulement le rebâtir, mais même en faire un beaucoup plus magnifique que le premier. Il fit emporter tous les décombres; & trouvant que les Mages, à qui il avoit commis le soin de cet ouvrage, le faisoient trop lentement, il y emploia ses troupes. Quoique dix mille hommes y travaillassent tous les jours pendant deux mois, lorsque ce Prince mourut l'ouvrage n'étoit pas encore achevé, & il demeura imparfait, tant les ruines de cet édifice étoient considérables. Quand le tour des Juifs qui servoient dans son armée fut venu pour y travailler comme les autres, on ne put jamais les engager à y mettre la main. Ils représentérent que leur religion défendant l'idolatrie, il ne leur étoit pas permis de rien faire au bâtiment d'un temple destiné à un culte idolâtre; & pas un ne se démentit. On emploia inutilement la violence & les punitions pour les y obliger. Alexandre admira leur constance, leur ac-

Joseph. contra Appion. l. 1. c. 8.

corda leur congé, & les renvoia chez eux. Cette delicatesse des Juifs est une leçon pour bien des Chrétiens, qui leur apprend qu'il ne leur est point permis de prendre aucune part ni de coopérer à rien qui soit contraire à la Loi de Dieu.

On ne peut s'empécher ici d'admirer la conduite de la Providence. Dieu avoit brisé par la main de Cyrus son serviteur l'idole de Bélus, le dieu rival du Seigneur d'Israël : il démolit ensuite son temple par Xerxès. Ces premiers coups de la main du Tout-puissant sur Babylone, annonçoient la ruine que la ville devoit attendre pour elle-même; & il n'étoit pas plus possible à Alexandre de réussir à relever ce temple, qu'à Julien dans la suite de rétablir celui de Jérusalem.

Dieu l'appelle ainsi dans Isaïe.

Malgré tout ce que je viens de dire des occupations d'Alexandre pendant son séjour à Babylone, la plus grande partie de son tems fut emploiée à jouir des plaisirs que cette ville lui fournissoit; & il paroit que le principal but, tant de ses travaux que de ses divertissemens, étoit de s'étourdir lui-même, & d'écarter de son esprit les tristes

tes

tes & affligeantes penſées d'une mort prochaine dont il étoit menacé par toutes les prédictions des Mages & des autres Devins. Car, quoique dans de certains momens il eût paru ne faire aucun cas de tous les avis qu'on lui donnoit, il en étoit néanmoins ſérieuſement occupé en lui-même, & ces penſées lugubres lui revenoient ſans ceſſe dans l'eſprit. Elles lui cauſoient un tel effroi & un tel trouble, que de la plus petite choſe qui arrivoit, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faiſoit d'abord un monſtre, & en tiroit un préſage ſiniſtre. Le Palais étoit plein de gens qui ſacrifioient, d'autres qui faiſoient des expiations & des purifications, d'autres enfin qui ſe vantoient de pénétrer dans l'avenir, & de prédire ce qui devoit arriver. C'eſt un ſpectacle digne certainement d'attention, de voir un Prince, la terreur de tout l'univers, livré lui-même aux derniéres fraieurs : tant il eſt vrai, dit Plutarque, que, ſi c'eſt un grand malheur que le mépris des dieux & l'incrédulité, qui porte à ne rien croire & à ne rien craindre ; la ſuperſtition auſſi qui aſſervit les ames aux plus baſſes craintes & aux plus ridi-

cules folies, eſt un autre malheur non moins funeſte & non moins redoutable! Il eſt manifeſte que Dieu, par un juſte jugement, a pris plaiſir à dégrader à la face de tout l'univers & de tous les ſiécles, & à rabaiſſer au-deſſous du commun des hommes celui qui avoit affecté de ſe mettre au-deſſus de la nature humaine, & de s'égaler à la divinité. Ce Prince avoit cherché dans toutes ſes actions la vaine gloire des conquêtes que les hommes admirent le plus, & à laquelle ils attachent, plus qu'à tout le reſte, l'idée de grandeur: & Dieu le livre à une ridicule ſuperſtition, que les hommes de bon ſens & de bon eſprit mépriſent le plus, & où en effet il y a le plus de petiteſſe, de baſſeſſe, & de foibleſſe.

Alexandre célébroit donc toujours de nouvelles fêtes, & étoit toujours dans des feſtins, où il s'abandonnoit ſans réſerve à ſon intempérance pour le vin. Après une nuit paſſée entiérement dans la débauche, on lui avoit propoſé une nouvelle partie. Il s'y trouva vingt convives: il but la ſanté de chacune des perſonnes de la compagnie, & fit enſuite raiſon à tous les

vingt l'un après l'autre. Après tout cela, se faisant encore apporter la coupe d'Hercule qui tenoit six bouteilles, il la but toute pleine, en la portant à un Macédonien de la compagnie nommé Protéas ; & un peu après il lui fit encore raison de cette énorme razade. Dès qu'il l'eut bûe, il tomba sur le carreau. Voila [a] donc, s'écrie Sénéque en marquant les funestes effets de l'ivrognerie, ce Héros, invincible à toutes les fatigues des voiages, à tous les dangers des siéges & des combats, aux plus violens excès de la chaleur & du froid ; le voila vaincu par son intempérance, & terrassé par cette fatale coupe d'Hercule.

Dans cet état, une violente fiévre le saisit, & on le transporta chez lui à demi mort. La fiévre ne le quitta point, mais lui laissoit de bons intervalles, pendant lesquels il donna les ordres nécessaires pour le départ de la flote & de l'armée, comptant sur une promte guérison. Enfin quand il se vit sans

a Alexandrum tot itinera, tot prælia, tot hiemes, per quas, victa temporum locorumque difficultate, transierat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria tutum dimiserunt : intemperantia bibendi, & ille Herculaneus ac fatalis scyphus condidit. *Sene Epist.* 83.

espérance, & que la voix commençoit à lui manquer, il tira son anneau du doit, & le donna à Perdiccas, lui commandant de faire porter son corps au temple d'Ammon.

Quelque[a] foible qu'il fût, il fit un effort & se soutenant sur le coude, donna sa main mourante à baiser à ses soldats, à qui il ne put refuser cette derniére marque d'amitié. Puis, comme les Grands de la Cour lui demandérent à qui il laissoit l'Empire, il répondit, *Au plus digne*; ajoutant qu'il prévoioit que sur ce différent on lui prépareroit d'étranges Jeux funébres. Et Perdiccas lui aiant demandé quand il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins: *Lors*, dit-il, *que vous serez heureux*. Ce furent ses derniéres paroles, & bientôt après il rendit l'esprit. Il avoit vécu trente deux ans & huit mois, & en avoit régné douze. Sa mort arriva au milieu du printems, la premiére année de la CXIV Olympiade.

a Quanquam violentia morbi dilabebatur, in cubitum tamen erectus, dextram omnibus, qui eam contingere vellent, porrexit. Quis autem illam osculari non curreret, quæ jam fato oppressa, maximi exercitus complexui, humanitate quàm spiritu vividiore, sufficit? *Val. Max. lib. 5. cap. 1.*

Il n'y eut perſonne, ſelon Plutarque & Arrien, qui ſur l'heure ſoupçonnât du poiſon ; & cependant c'eſt le tems où ces ſortes de bruits ont coutume de ſe répandre. Une preuve du contraire fut l'état même du corps mort. Car tous les principaux Officiers étant entrés en diſſention, ce corps, laiſſé là ſans aucun ſoin ni aucune précaution, demeura quelques jours ſans ſe corrompre dans un pays auſſi chaud que celui de la Babylonie. Le vrai poiſon qui le fit mourir, fut le vin ; & il en a tué bien d'autres. On crut pourtant depuis qu'Alexandre avoit été empoiſonné, & que ce fut par le miniſtére des fils d'Antipater : Que Caſſandre, l'aîné de ſes enfans, avoit apporté le * poiſon de Gréce ; qu'Iolas ſon cadet, étant échanſon, le mit dans la coupe d'Alexandre ; & qu'il choiſit habilement l'occaſion de la débauche dont il a été parlé, afin que la quantité prodigieuſe de vin qu'il avoit bû ca-

AN.M. 3683.
AV.J.C. 321.

* *On prétend que ce poiſon étoit une eau extrêmement froide, qui coule goute à goute d'un rocher en Arcadie nommé Nonacris. Il en tombe fort peu, & elle eſt ſi acre, qu'elle perce tous les vaiſſeaux où on la met, excepté ceux qui ſont faits de la corne du pié d'un mulet. Auſſi dit-on que ce fut dans un petit vaſe de cette eſpéce qu'on l'apporta de Gréce à Babylone pour ce coup ſcélérat.*

chât mieux la véritable cause de sa mort. Les circonstances où se trouvoit Antipater autorisoient ces soupçons. Il étoit persuadé qu'on ne l'avoit mandé que pour le perdre, à cause des malversations qu'il avoit commises pendant sa Vice-roiauté; & il n'étoit pas hors de vraisemblance qu'il eût fait commettre à ses enfans un crime qui lui sauvoit la vie en l'ôtant à son Maître. Ce qu'il y a de sûr, c'est que jamais il ne put se laver de cette tache, & que tant qu'il vécut, les Macédoniens le détestérent comme le traître qui avoit empoisonné Alexandre. On jetta même quelques soupçons sur Aristote, mais sans beaucoup de fondement.

Soit que ce fût par le crime d'Antipater, ou par l'excès du vin, qu'Alexandre mourut, on est étonné de voir la prédiction des Mages & des Devins sur sa mort qui devoit arriver à Babylone, accomplie si exactement. Il est certain & incontestable que Dieu s'est réservé à lui seul la connoissance des choses futures; & si les Devins ou les Oracles ont prédit quelquefois des choses qui sont effectivement arrivées, ils n'ont pu le faire que par le com-

merce impie qu'ils avoient avec les démons, à qui leur pénétration & leur ſagacité naturelle fournit pluſieurs moiens de percer juſqu'à un certain point dans l'avenir par raport à des événemens prochains, & de faire des prédictions, qui paroiſſent au-deſſus des forces de l'intelligence humaine, mais qui ne paſſent point celles de ces Eſprits de malice & de ténébres. La connoiſſance qu'ils ont de toutes les circonſtances qui précédent un événement, & qui y préparent; la part même que ſouvent ils y ont, en [a] inſpirant aux méchans qui leur ſont livrés la penſée & le deſir de faire telle & telle action, de commettre tel & tel crime, inſpiration à laquelle ils ſont aſſurés que ces méchans conſentiront: tout cela met les démons en état de prévoir & de prédire certaines choſes. Ils ſe trompent ſouvent dans leurs conjectures, mais [b] Dieu permet auſſi

a Dæmones perverſis (ſolent) malefacta ſuadere, de quorum moribus certi ſunt quòd ſint eis talia ſuadentibus conſenſuri. Suadent autem miris & inviſibilibus modis. *S. Aug. de divinat. Dæmon. pag.* 509.

b Facile eſt & non incongruum, ut omnipotens & juſtus, ad eorum pœnam quibus iſta prædicuntur.. occulto apparatu miniſteriorum ſuorum etiam ſpiritibus talibus aliquid divinationis impertiat. *S. Auguſt. de div. Quæſt. ad Simplic. lib.* 2. *Quæſt.* 3.

quelquêfois qu'ils y réussissent, pour punir l'impiété de ceux, qui, malgré ses défenses, consultent ces Esprits de mensonge pour connoitre ce qui doit leur arriver.

Dès que le bruit de la mort d'Alexandre se fut répandu, tout le Palais retentit de cris & de gémissemens. Victorieux & vaincus, tous le pleurérent également. La douleur de sa mort rappellant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier ses défauts. Les Perses l'appelloient le plus juste & le plus doux Maître qui leur eût jamais commandé; & les Macédoniens le meilleur & le plus vaillant Prince de la terre; murmurant les uns & les autres contre les dieux, de ce que par envie ils l'avoient ravi aux hommes à la fleur de son âge & de sa fortune. Les Macédoniens croioient voir encore Alexandre d'un air assuré & intrépide les mener au combat, assiéger les villes, monter sur les murs, & distribuer des récompenses à ceux qui s'étoient distingués. Ils se reprochoient alors de lui avoir refusé les honneurs divins, & se confessoient ingrats & impies de l'avoir frustré d'un nom qui lui étoit dû à si juste titre.

Après lui avoir paié cet hommage de respects & de larmes, ils tournérent toutes leurs pensées & leurs réflexions sur eux-mêmes, & sur le triste état où la perte d'Alexandre les laissoit. Ils considéroient qu'étant partis de Macédoine, ils se trouvoient au-dela de l'Euphrate sans Chef, & au milieu de leurs ennemis, qui ne souffroient point sans peine une nouvelle domination. Le Roi étant mort sans avoir nommé de successeur, un affreux avenir s'ouvroit à leurs yeux, & ne leur montroit que divisions, que guerres civiles, & qu'une fatale nécessité de verser encore leur sang, & de r'ouvrir leurs vieilles plaies, non pour conquerir le roiaume de l'Asie, mais pour lui donner un Roi, & pour placer sur le trône peutêtre un vil Officier, ou même quelque scélérat.

Un si grand deuil ne demeura pas renfermé dans les murs de Babylone: il se répandit dans toutes les provinces, & la nouvelle en vint bientôt à la mere de Darius. Elle avoit auprès d'elle une de ses petites filles, encore toute éplorée de la mort d'Epheſtion son mari, & qui dans cette calamité

publique sentoit renouveller ses douleurs particuliéres. Mais Sysigambis pleuroit elle seule toutes les miséres de sa maison, & cette nouvelle affliction lui rappelloit toutes les autres. On eût dit que Darius ne venoit que de mourir, & que cette mere infortunée faisoit tout à la fois les funérailles de deux fils. Elle pleuroit également & les morts & les vivans. *Qui aura soin*, disoit-elle, *de mes filles? Où trouverons-nous un autre Alexandre?* Il lui sembloit qu'elles étoient devenues une seconde fois captives, & qu'elles venoient encore de perdre leur roiaume, avec cette différence, que la mort d'Alexandre les laissoit absolument sans ressource & sans espérance. Enfin elle succomba à la douleur. Cette Princesse, qui avoit supporté avec patience la mort de son pere, celle de son mari, de quatre-vingts de ses freres massacrés en un jour par Ochus, & pour tout dire en un mot, celle de Darius son fils, & la ruine de sa maison, n'eut pas assez de force pour supporter la perte d'Alexandre. Elle ne voulut plus prendre de nourriture, & se laissa mourir de faim, pour ne pas survivre à ce dernier malheur.

Il arriva, après la mort d'Alexandre, de grands desordres parmi les Macédoniens pour la succession au trône, dont je me réserve à parler dans le Volume suivant. Au bout de sept jours de confusion & de disputes, on convint qu'Aridée, frere bâtard d'Alexandre, seroit déclaré Roi; & que si Roxane, qui étoit grosse de huit mois, accouchoit d'un fils, il seroit joint à Aridée, & mis sur le trône avec lui; & que Perdiccas seroit chargé de la personne de l'un & de l'autre: car Aridée étoit un imbécille, qui avoit autant besoin de Tuteur qu'un enfant en bas âge.

Après que les Egyptiens & les Caldéens eurent embaûmé à leur maniére le corps du Roi, Aridée fut chargé du soin de le faire transporter au temple de Jupiter Ammon. L'appareil de ce magnifique convoi dura deux ans entiers, ce qui donna lieu à Olympias de plaindre le sort de son fils, qui aiant voulu se faire mettre au nombre des dieux, étoit privé pendant tant de tems de la sépulture, privilége accordé généralement aux plus vils des mortels.

Ælian. lib. 13. cap. 30.

§. XIX.

Quel jugement on doit porter d'Alexandre.

ON NE SEROIT pas content de moi, si, après avoir fait un long récit des actions d'Alexandre, je ne marquois ici ce qu'on en doit penser; d'autant plus que les jugemens que l'on a portés de ce Prince se trouvent tout-a-fait opposés : les uns l'aiant loué & admiré avec une espéce d'extase comme le modéle d'un Héros parfait, & c'est l'opinion qui paroit avoir prévalu; d'autres, au contraire, l'aiant représenté sous des couleurs qui ternissent beaucoup si elles n'effacent pas l'éclat de ses victoires.

Cette diversité de sentimens marque celle des qualités d'Alexandre; & il faut avouer que [a] jamais Prince ne fut plus mélé que lui de bien & de mal, de vertus & de vices. Il y a plus. On doit mettre une grande différence dans Alexandre même, selon les différens tems où l'on le considére: c'est Tite-Live qui nous donne cette ouverture. Dans l'examen qu'il fait du sort qu'auroient eu ses armes, s'il

a Luxuria, industria; comitate, arrogantia; malis bonisque artibus mixtus. *Tacit.*

les avoit tournées du côté de l'Italie, il [a] distingue en lui, pour ainsi dire, un double Alexandre : l'un sage, tempérant, judicieux, brave, intrépide, mais plein de prudence & de circonspection ; l'autre plongé dans tous les excès d'une prospérité fastueuse, vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, livré à l'intempérance & aux débauches, en un mot devenu plus semblable à Darius qu'à Alexandre, & par le nouvel esprit & les nouvelles maniéres qu'il avoit prises depuis ses victoires, aiant fait dégénérer ses Macédoniens dans tous les vices des Persans.

Je m'arréterai à ce plan dans l'examen qui me reste à faire d'Alexandre, & je le considérerai sous deux faces, & comme sous deux époques. D'abord depuis ses commencemens jusqu'à la bataille d'Issus, & au siége de Tyr qui la suivit de près : ensuite depuis cette

a Et loquimur de Alexandro nondum merso secundis rebus, quarum nemo intolerantior fuit. Qui si ex habitu novæ fortunæ, novique, ut ita dicam, ingenii, quod sibi victor induerat, spectetur, Dario magis similis quàm Alexandro in Italiam venisset, & exercitum Macedoniæ oblitum, degenerantemque jam in Persarum mores, adduxisset. *Liv. lib. 9. n. 18.*

victoire, jusqu'à sa mort. La premiére partie nous présentera de grandes qualités, avec peu de défauts, je parle selon l'idée des payens : la seconde, des vices énormes, &, j'ose le dire malgré l'éclat de tant de victoires, peu de vrai & solide mérite même par raport aux actions guerriéres, si pourtant l'on en excepte quelques batailles, où il soutint sa réputation.

PREMIERE PARTIE.

ON DOIT d'abord reconnoitre & admirer dans Alexandre un naturel heureux, cultivé & perfectionné par une excellente éducation. Il avoit de la grandeur d'ame, de la noblesse, de la générosité. Il aimoit à donner, à répandre, à faire plaisir. Il avoit appris dès sa plus tendre jeunesse à en user de la sorte. Un jeune garçon, qui servoit à ramasser & à jetter les bales quand il jouoit à la paume, à qui il ne donnoit rien, lui fit sur ce sujet une bonne leçon. Comme il jettoit toujours la bale aux autres joueurs, le Roi, d'un ton fâché & colére, lui cria : *Tu ne me l'a donnes donc point à moi ?* *Non Seigneur*, répliqua le jeune garçon, *car vous ne me la demandez pas.*

Plut. in Alex. pag. 687.

Cette réponse vive & promte, & pleine d'esprit, fit plaisir au Prince : il se mit à rire, & lui fit depuis plusieurs présens. Il ne fut plus besoin dans la suite d'inviter & de provoquer sa libéralité : il se fâchoit véritablement contre ceux qui ne vouloient pas en profiter. Il écrivit à Phocion, qui demeura toujours roide & inflexible sur ce point, *qu'il ne seroit plus desormais son ami, s'il refusoit les graces qu'il vouloit lui faire.*

Comme si dès ses premiéres années il eût senti à quoi il étoit destiné, il vouloit primer en tout, & l'emporter sur tous les autres. Personne ne porta jamais si loin que lui l'ardeur pour la gloire ; & l'on sait que l'ambition, qui est parmi nous un grand vice, étoit ordinairement regardée chez les payens comme une grande vertu. Elle lui fit soutenir avec courage tous les travaux & toutes les fatigues nécessaires pour se distinguer dans les exercices & du corps & de l'esprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie sobre, dure, simple, éloignée de tout luxe & de toute délicatesse, ce qui est un excellent apprentissage pour le métier de la guerre.

Je ne ſai ſi jamais jeune Prince eut l'eſprit plus cultivé qu'Alexandre. Eloquence, poéſie, belles lettres, arts de toutes ſortes, ſciences les plus abſtraites & les plus ſublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un Maître comme il en eut un! Il faloit un Ariſtote pour un Alexandre. Je ſuis ravi de voir le Diſciple rendre un illuſtre témoignage à ſon Maître, en déclarant qu'il lui étoit en un certain ſens plus redevable qu'à ſon pere même. Pour penſer & parler ainſi, il faut connoitre tout le prix d'une bonne éducation.

On en vit bientôt les effets. Peut-on trop admirer la ſolidité d'eſprit de ce jeune Prince dans les converſations qu'il eut avec les Ambaſſadeurs de Perſe? Sa prudence prématurée, lorſqu'en qualité de Régent pendant l'abſence de ſon pere, il contint encore tout jeune, & pacifia la Macédoine? Son courage & ſa bravoure dans la bataille de Chéronée, où il ſe diſtingua d'une maniére ſi marquée?

Je le voi avec peine manquer de reſpect pour ſon pere dans un repas public, & lui inſulter même d'une maniére indigne par une raillerie outragean-

te. Il est vrai que l'affront que Philippe faisoit à sa mere Olympias en la répudiant, le transporta hors de lui-même : mais nul prétexte, nulle injustice, nulle violence, ne peuvent justifier ni excuser un tel emportement à l'égard d'un pere & d'un roi.

Il fit paroitre plus de modération dans la suite, lorsqu'à l'occasion des discours insolens & séditieux que tenoient ses soldats dans une mutinerie, il dit *que rien n'étoit plus roial que d'entendre tranquillement dire du mal de soi en faisant du bien.* On a remarqué que le grand Prince de Condé n'admiroit rien plus dans ce Conquérant que la noble fierté avec laquelle il parla aux soldats mutinés qui refusoient de le suivre. *Allez lâches*, leur dit-il, *allez ingrats dire en votre pays que vous avez abandonné votre Roi parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* » Alexandre, dit » M. le Prince, abandonné des siens » parmi des Barbares mal assujettis, » se sentoit si digne de commander, » qu'il ne croioit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou » en Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver des sujets où il trouvoit

Plut. in Alex. p. 688.

S. Evremont.

» des hommes.» La patience & la modération d'Alexandre dont j'ai d'abord parlé, ne sont pas moins admirables.

Les commencemens de son régne sont peutêtre ce qu'il y a eu de plus glorieux dans toute sa vie. Qu'à l'âge de vingt ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du roiaume, qu'il ait abbattu ou soumis les ennemis du dehors, & quels ennemis! Qu'il ait desarmé la Gréce, liguée presque entiére contre lui, & qu'en moins de deux ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement ce que son prédécesseur avoit sagement projetté: tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, &, plus que tout cela encore, une prudence consommée: qualités qui sont le vrai caractére d'un héros.

Il le soutint merveilleusement, ce caractére de héros, dans toute la suite de son expédition contre Darius, jusqu'au tems que nous avons marqué. Plutarque a raison d'en admirer le projet seul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté sur le trône, regardant ce dessein comme faisant partie en quelque sorte de la succession

Plut. de fortun. Alex. orat. 1. pag. 327.

de son pere. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au dedans & au dehors de son roiaume; trouvant l'Epargne épuisée, & chargée même de deux cens talens de dettes que son pere avoit contractées; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perses: dans cet état, Alexandre tourne déja ses vûes du côté de Babylone & de Suse, & ne se propose rien moins que la conquête d'un si vaste Empire.

Six cens mille francs.

Etoit-ce suffisance & témérité de jeune homme, demande Plutarque? Non, sans doute, replique-t-il. Jamais personne ne forma entreprise guerriére avec de si grands préparatifs, & de si puissans secours. J'entends, (c'est toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage: préparatifs & secours que lui fournit la Philosophie, qu'il avoit étudiée à fond: de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ses conquêtes aux leçons d'Aristote son maître, qu'aux instructions de Philippe son pere.

On peut ajouter que, selon toutes les régles de la guerre, l'entreprise

d'Alexandre devoit avoir un heureux succès. Une armée comme la sienne, quoique peu nombreuse, composée de Macédoniens & de Grecs, c'est-à-dire de ce qu'il y avoit alors de plus excellentes troupes, aguerrie de longue main, endurcie à la fatigue & aux dangers, formée par une heureuse expérience à tous les exercices des siéges & des combats, animée par le souvenir de ses anciennes victoires, par l'espérance d'un butin immense, & plus encore par sa haine héréditaire & irréconciliable contre les Perses : une telle armée, conduite par Alexandre, étoit comme sûre de remporter la victoire sur des troupes, où il y avoit à la vérité des hommes sans nombre, mais peu de soldats.

La promtitude de l'exécution répondit à la sagesse du projet. Après s'être concilié tous ses Généraux & ses Officiers par une libéralité qui est sans exemple, & tous ses soldats par un air de bonté, d'affabilité, & même de familiarité, qui loin d'avilir la majesté du Prince, ajoutent au respect qu'on lui porte un attachement & une tendresse à l'épreuve de tout ; il s'agissoit d'étonner les ennemis par des

coups hardis, de les effraier par des exemples de ſévérité, & de les gagner enfin par des actes d'humanité & de clémence. C'eſt à quoi il réuſſit merveilleuſement. Le paſſage du Granique, ſuivi d'une célébre victoire ; les deux fameux ſiéges de Milet & d'Halicarnaſſe, montrérent à l'Aſie un jeune Conquérant, à qui nulle partie de la ſcience militaire ne manquoit. Cette derniére ville raſée juſques dans ſes fondemens, jetta par tout la terreur : mais l'uſage de la liberté & de leurs anciennes loix rendu à celles qui ſe ſoumirent de bonne grace, fit croire que le vainqueur ne ſongeoit qu'à rendre les peuples heureux, & à leur procurer une paix tranquille & aſſurée.

Son impatience de ſe baigner encore tout trempé de ſueur dans la riviére de Cydnus, pourroit être regardée comme une action de légéreté & de jeuneſſe, qui convenoit peu à ſa dignité : mais il n'en faut pas juger par nos mœurs. Les anciens, qui raportoient tous leurs exercices à ceux de la guerre, s'accoutumoient de bonne heure à ſe baigner & à nager. On ſait qu'à Rome les jeunes gens, parmi la No-

blesse, après s'être fort échaufés aux exercices militaires dans le champ de Mars, à la course, à la lutte, à lancer le javelot, se jettoient tout couverts de sueur dans le Tibre qui coule à côté. C'est par là qu'ils se disposoient à passer les riviéres & les lacs dans les pays ennemis. Car ces passages ne se font qu'après de pénibles marches, & après avoir été lontems exposé aux ardeurs du soleil sous des armes pesantes : ce qui n'arrive guéres sans sueur. Ainsi l'on peut faire grace à Alexandre de ce bain qui pensa lui couter cher, d'autant qu'il pouvoit ignorer l'extrême froideur de cette riviére.

Les deux batailles d'Issus & d'Arbelles, joignez-y le siége de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevérent de prouver qu'Alexandre réunissoit en lui toutes les qualités d'un grand Capitaine : habileté à choisir son terrain pour un combat, & à savoir profiter de tous ses avantages ; présence d'esprit, dans le feu de l'action même, pour donner ses ordres à propos ; courage & bravoure, que les dangers les plus évidens ne font qu'animer ; activité impétueuse, tempérée & réglée par une

ſage retenue, pour ne pas ſe livrer à une ardeur indiſcrete ; enfin une fermeté & une conſtance, qui n'eſt ni déconcertée par les contretems imprévûs, ni rebutée par les difficultés quelque inſurmontables qu'elles paroiſſent, & qui ne connoit d'autre terme ni d'autre iſſue que la victoire.

Les Auteurs ont remarqué une [a] grande différence entre Alexandre & ſon pere pour la maniére de faire la guerre. La ruſe, & ſouvent la fourberie, étoient le goût dominant de Philippe, qui cheminoit ſourdement & par des ſouterrains : ſon fils agiſſoit de meilleure foi, & marchoit la tête levée. L'un cherchoit à tromper les ennemis par la fineſſe, l'autre à les abbattre par la force. Le premier montroit plus d'adreſſe, le ſecond plus de grandeur d'ame. Nul moien de vaincre ne paroiſſoit honteux à Philippe : jamais Alexandre ne ſongea à emploier la trahiſon. Il tenta de détacher du ſervice de Darius le plus habile de ſes Généraux, mais par des voies

Pauſan. lib. 7. pag. 415.

a Vincendi ratio utrique diverſa. Hic aperte, ille artibus bella tractabat. Deceptis ille gaudere hoſtibus, hic palam fuſis. Prudentior ille conſilio, hic animo magnificentior... Nulla apud Philippum turpis ratio vincendi. *Juſtin. lib. 9. c. 8.*

d'honneur. Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévérement à ses soldats d'y faire le moindre desordre. Son but étoit de l'attirer dans son parti, ou du moins de le rendre suspect aux Perses. Memnon de son côté, se piquoit de générosité envers Alexandre; & un jour entendant un soldat qui parloit mal d'Alexandre : *Je ne t'ai pas pris à ma solde*, lui dit-il en le frapant de sa javeline, *pour parler mal de ce Prince, mais pour combattre contre lui.*

Plut. in Apophthegm. pag. 174.

Ce qui met Alexandre au dessus de presque tous les Conquérans, &, on peut le dire sans exagération, au dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre : c'est le point de vûe par lequel il a intérêt qu'on le considére, & sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paroisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avoit rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire. Il avoit entre les mains, outre Sysigambis mere de ce Prince, sa femme & ses filles, Princesses d'une beauté qui n'avoit rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre étoit

Et juvenis,

étoit jeune, il étoit vainqueur, il étoit libre & non encore engagé dans les liens du mariage, comme un Auteur le remarque du premier Scipion l'Africain dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les Princesses un asyle sacré, ou plutôt un temple, où leur pudeur fut mise en sureté comme sous la garde de la vertu même, & où elle fut respectée à un tel point, que Darius apprenant la maniére dont elles avoient été traitées, ne put s'empécher de lever ses mains vers le ciel, & de faire des vœux pour un vainqueur si généreux, si sage, si maître de ses passions.

& cœlebs, & victor. *Val. Max. l.* 4. 6. 3.

Dans le dénombrement des bonnes qualités d'Alexandre, je n'en dois pas oublier une, qui est très rare dans les Grands, & qui néanmoins d'un côté fait honneur à l'humanité, & de l'autre procure la plus grande douceur de la vie : c'est d'avoir été capable d'une amitié tendre, ouverte, effective, constante, sans dédain, sans faste, dans une si haute fortune, laquelle ordinairement se renferme en elle-même, met sa grandeur à abaisser tout ce qui l'environne, &

s'accommode mieux d'ames serviles que d'amis libres & sincéres.

Alexandre chérissoit ses Officiers & ses Soldats ; se communiquoit familiérement à eux ; les admettoit à sa table, à ses exercices, à ses entretiens ; s'intéressoit véritablement & de cœur à leurs différentes situations ; s'inquiétoit sur leurs maladies, se réjouissoit de leur guérison, & prenoit part à tout ce qui leur arrivoit. On en a des exemples dans Epheſtion, dans Ptolémée, dans Cratére, & dans beaucoup d'autres. Un Prince qui a un vrai mérite, ne perd rien de sa dignité en s'abaissant & se familiarisant de la sorte : il n'en devient que plus respectable & plus aimable. Tout homme d'une grande taille, ne craint pas de se mettre de niveau avec les autres : il est bien sûr qu'il les passera de la tête. Il n'y a qu'une petitesse réelle, qui ait intérêt de ne pas se mesurer avec des hommes d'une taille plus haute, & de ne pas se trouver dans la foule.

Alexandre étoit aimé, parce qu'on sentoit qu'il aimoit le premier. Cette conviction remplissoit les troupes d'ardeur pour lui plaire & pour réus-

fir, de docilité & de promtitude pour l'exécution des ordres les plus difficiles, de constance dans les situations les plus rebutantes, d'un déplaisir sensible & profond de l'avoir mécontenté en quelque chose.

Que manque-t-il jusqu'ici à la gloire d'Alexandre ? La vertu guerriére a paru dans tout son éclat. La bonté, la clémence, la modération, la sagesse y ont mis le comble, & y ont ajouté un lustre, qui en releve infiniment le mérite. Supposons que dans cet état Alexandre, pour mettre en sureté sa gloire & ses victoires, s'arréte tout court, qu'il mette lui-même un frein à son ambition, & que de la même main dont il a terrassé Darius il le rétablisse sur le trône : qu'il rende l'Asie Mineure, habitée presque toute entiére par des Grecs, libre & indépendante de la Perse : qu'il se déclare le protecteur de toutes les villes & de tous les Etats de la Gréce, pour leur assurer leur liberté, & les laisser vivre selon leurs loix : qu'il rentre ensuite dans la Macédoine, & que là, content des bornes légitimes de son Empire, il mette toute sa gloire & toute sa joie à le rendre

heureux, à y procurer l'abondance; à y faire fleurir les loix & la justice, à y mettre la vertu en honneur, à se faire aimer de ses sujets : qu'enfin, devenu par la terreur de ses armes, & encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'univers, il se voie en quelque sorte l'arbitre de tous les peuples, & exerce sur les cœurs un empire bien plus stable & bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte : en supposant tout cela, y auroit-il eu jamais un Prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre ?

Pour prendre un tel parti, il faut une grandeur d'ame, & un goût épuré sur la vraie gloire, dont l'histoire fournit peu d'exemples. On [a] ne fait point réflexion que la gloire qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point de la réputation d'un Prince, qui a sû mépriser & domter l'ambition, & mettre un frein à une

[a] Scis ubi vera Principis, ubi sempiterna sit gloria... Arcus & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio : contrà, contemtor ambitionis, & infinitæ potentiæ domitor ac frenator animus ipsa vetustate florescit. *Plin. in paneg. Trajan.*

puissance qui étoit sans bornes. Alexandre étoit bien éloigné de cette disposition. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra & le changea à un point qu'on ne le reconnut plus ; & je ne sai si jamais le poison de la prospérité eut un effet plus promt & plus efficace.

SECONDE PARTIE.

DEPUIS le siége de Tyr, qui suivit de près la bataille d'Issus, & où Alexandre fit paroitre tout le courage & toute l'habileté d'un grand Capitaine ; on voit les vertus & les grandes qualités de ce Prince dégénérer tout-à-coup, & faire place aux vices les plus grossiers, & aux passions les plus brutales. Si, à travers les excès où il se livre, on voit encore briller de tems en tems des marques de bonté, de douceur, de modération, c'est l'effet d'un naturel heureux, qui n'est pas entiérement étoufé par le vice, mais qui en est dominé.

Y eut-il jamais une entreprise plus folle & plus extravagante, que celle de traverser les plaines sabloneuses de la Libye, d'exposer son armée à périr

de soif & de fatigue, d'interrompre le cours de ses victoires, & de laisser à son ennemi le tems de mettre sur pié de nouvelles troupes, pour aller au loin se faire nommer le fils de Jupiter Ammon, & acheter à grands frais un titre qui ne pouvoit servir qu'à le rendre méprisable ?

Plut. in Phoc. pag. 749. Quelle petitesse pour Alexandre, de retrancher de ses lettres, depuis qu'il eut défait Darius, le mot grec *χαίρειν* qui signifie *Salut*, excepté de celles qu'il écrivoit à Phocion & à Antipater ! Comme si ce titre, parce qu'il étoit emploié par tous les autres hommes, eût pu dégrader un Roi, qui par son état même est obligé de procurer, ou du moins de souhaiter à tous ses sujets le bonheur désigné par ce terme.

De tous les vices il n'en est point de si bas, ni de si indigne, je ne dis pas d'un Prince, mais d'un honnête homme, que l'ivrognerie : le nom seul en fait horreur, & ne peut se souffrir. Quel honteux plaisir, que de passer les jours & les nuits à boire, de continuer des débauches pendant des semaines entiéres, de se piquer de vaincre tous les autres en intempérance, & de risquer sa vie pour une telle vic-

toire ! Sans parler des infamies qui accompagnoient ces débauches, quelles oreilles peuvent soutenir les discours insensés d'un fils, qui, la tête échaufée de vin, prend à tâche de décrier son pere, d'avilir sa gloire, & de se préférer à lui sans ménagement & sans pudeur ? L'ivresse n'est que l'occasion, non la cause, de ces excès. Elle découvre ce qui est dans le cœur, mais ne l'y met pas. Alexandre, enflé par ses victoires, avide & insatiable de louanges, enivré de son propre mérite, plein de jalousie ou de mépris pour tous les autres, pouvoit, lorsqu'il étoit de sang froid, dissimuler ses sentimens : le vin nous le montre tel qu'il est.

Que dire du meurtre cruel d'un ancien ami, indiscret à la vérité & téméraire, mais ami ? de la mort du plus honnête homme qui fût à la suite de ce Prince, dont tout le crime étoit de n'avoir pu lui rendre des hommages divins ? du supplice de deux de ses principaux Officiers, condannés sans preuves, & sur les plus légers soupçons ?

Je passe sous silence beaucoup d'autres vices, dont on ne peut justifier la mémoire d'Alexandre, & qui lui sont

assez généralement imputés ; pour n'examiner plus en lui que le guerrier & le conquérant, qualités sous lesquelles seules on a coutume de le considérer, & qui lui ont attiré l'estime de tous les siécles & de tous les peuples. Il s'agit de savoir si cette estime est aussi bien fondée qu'on le pense assez communément.

J'ai déja déclaré que jusqu'à la bataille d'Issus & au siége de Tyr inclusivement, on ne pouvoit refuser à Alexandre la gloire de grand Capitaine & de grand Guerrier. Je doute pourtant, que même dans ces premiéres années on doive le mettre au dessus de Philippe son pere, dont les actions, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins estimées par les bons connoisseurs & par les gens du métier. Philippe, en montant sur le trône, trouva tout à faire. Il lui falut jetter lui-même les fondemens de sa fortune, sans attendre d'ailleurs ni facilité ni secours. Il fut seul l'auteur & l'artisan de sa puissance & de sa grandeur. Il se trouva obligé de former lui-même ses troupes, aussi bien que ses Officiers ; de les dresser à tous les exercices de l'art militaire ; de les discipliner ; de

les aguerrir ; & c'est uniquement à ses soins & à son habileté que la Macédoine dut l'établissement de la fameuse Phalange, c'est-à-dire des meilleures troupes qui fussent alors, & ausquelles Alexandre fut redevable de toutes ses conquêtes. Que d'obstacles Philippe n'eut-il point à surmonter pour se saisir de la domination qu'Athénes, Sparte, & Thébes avoient successivement exercée dans la Gréce ! Ce ne fut qu'à force de batailles & de victoires, (& contre quels peuples !) qu'il réduisit les Grecs à le reconnoitre pour leur Chef. Voila donc les voies toutes préparées à Alexandre pour l'exécution du grand dessein, dont son pere lui avoit tracé le plan, & sur lequel il lui avoit laissé d'excellentes instructions. Or, qui peut douter qu'il ne fût beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs, que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie ?

Mais, sans s'arréter à la comparaison d'Alexandre avec Philippe, qui ne peut être qu'à l'avantage du dernier dans l'esprit de quiconque ne mesure point les Héros au nombre des provinces qu'ils ont conquises,

mais à la juste valeur de leurs actions ; quel jugement doit-on porter d'Alexandre depuis ses victoires contre Darius, & est-il possible de le proposer dans ses dernières années comme le modéle d'un grand homme de guerre, & d'un glorieux Conquérant ?

Je commence, dans cet examen, par ce qui est, du consentement de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, le fondement de la solide gloire d'un héros, je veux dire la justice de la guerre qu'il entreprend, sans quoi ce n'est plus un conquérant ni un héros, mais un usurpateur & un brigand. Alexandre, en portant la guerre dans l'Asie, & tournant ses armes contre Darius, avoit un prétexte plausible & honnête, parce que les Perses avoient été de tout tems, & étoient encore, les ennemis déclarés des Grecs, dont il avoit été nommé le Généralissime, & dont il se pouvoit croire obligé en cette qualité de venger les injures. Mais quel titre avoit-il contre une infinité de peuples, à qui le nom même de la Gréce étoit inconnu, & qui ne lui avoient jamais fait aucun tort ? L'Ambassadeur des Scythes parloit fort sensément, quand il lui disoit :

Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Jamais nous n'avons mis le pié dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois, d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens ? Tu te vantes de venir pour exterminer les voleurs : tu es toi-même le plus grand voleur de la terre. Voila la juste définition d'Alexandre, & dont il n'y a rien à rabattre.

Un Pirate lui parla dans le même sens, & avec encore plus d'énergie. Alexandre [a] lui demandoit quel droit il croioit avoir d'infester les mers : *Le même que toi*, lui répondit-il avec une fiére liberté, *d'infester l'univers. Mais, parce que je le fais avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand : & parce que tu le fais avec une grande flote, on te donne le nom de conquérant.* La réponse, dit Saint Augustin qui nous a conservé ce petit fragment de Cicéron, étoit pleine d'esprit & de vérité. *S. August. de Civ. Dei lib. 4. cap. 4.*

Si donc il doit demeurer pour constant, & nul homme raisonnable ne

a Eleganter & veraciter Alexandro illi Magno comprehensus pirata respondit. Nam cùm idem Rex hominem interrogasset, quid ei videretur ut mare haberet infestum; ille, libera contumacia : Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor : quia tu magna classe, imperator. *Refert. Nonius Marc. ex Cicer. 3. de rep.*

le révoque en doute, que toute guerre entreprise uniquement par ambition, est injuste, & rend le Prince qui l'entreprend responsable de tout le sang qui y est répandu, quelle idée devons-nous avoir des derniéres conquêtes d'Alexandre ? Il n'y eut jamais d'ambition plus folle, disons mieux, plus furieuse que celle de ce Prince. Sorti [a] d'un petit coin de la terre, & oubliant les bornes étroites de son domaine paternel, après qu'il s'est étendu au loin ; qu'il a subjugué, non-seulement les Perses, mais les Bactriens & les Indiens ; qu'il a entassé roiaumes sur roiaumes : il se trouve encore à l'étroit, & déterminé à forcer, s'il le peut, les barriéres de la nature, il songe à chercher un nouveau monde, & ne craint point de sacrifier des millions d'hommes ou à son ambi-

a Agebat infelicem Alexandrum furor aliena devastandi, & ad ignota mittebat... Jam in unum regnum multa regna conjecit : (*ou* congessit) jam Græci Persæque eundem timent : jam etiam à Dario liberæ nationes jugum accipiunt. Hic tamen, ultra Oceanum solemque, indignatur ab Herculis Liberique vestigiis victoriam flectere : ipsi naturæ vim parat... &, ut ita dicam, mundi claustra perrumpit. Tanta est cœcitas mentium, & tanta initiorum suorum oblivio. Ille modò ignobilis anguli non sine controversia Dominus, detecto fine terrarum, per suum rediturus orbem, tristis est. *Senec. Epist.* 94, & 119.

tion, ou à sa curiosité. On dit[a] qu'Alexandre, lorsqu'il ouit dire au Philosophe Anaxarque qu'il y avoit une infinité de mondes, pleura du desespoir qu'il conçut de ne parvenir jamais à les conquerir tous, puisqu'il n'en avoit pas encore conquis un seul. Sénéque[b] a-t-il tort de comparer ces prétendus héros, qui ne se sont rendus illustres que par le malheur des peuples, à un incendie & à un déluge qui ravagent & détruisent tout, ou à des bêtes féroces qui ne vivent que de sang & de carnage?

Alexandre,[c] violemment entraîné

a Alexandro pectus insatiabile laudis, qui Anaxarcho... innumerabiles mundos esse referenti; Heu me, inquit, miserum, quòd ne uno quidem adhuc potitus sum! Angusta homini possessio gloriæ fuit, quæ deorum omnium domicilio suffecit. *Val. Max. lib.* 8. *cap.* 14.

b Exitio gentium clari, non minores fuere pestes mortalium, quàm inundatio... quàm conflagratio. *Senec. Nat. Quæst. lib.* 3. *in Præfat.*

c Homo gloriæ deditus, cujus nec naturam nec modum noverat, Herculis vestigia sequens, ac ne ibi quidem resistens ubi illa defecerant. Quid illi (Herculis) simile habebat vesanus adolescens, cui pro virtute erat felix temeritas? Hercules nihil sibi vicit: orbem terrarum transivit, non concupiscendo, sed vindicando. Quid vinceret malorum hostis, bonorum vindex, terrarum marisque pacator? At hic à pueritia latro, gentiumque vastator, tam hostium pernicies quàm amicorum, qui summum bonum duceret terrori esse cunctis mortalibus; oblitus, non ferocissima tantùm sed ignavissima quoque animalia timeri ob virus malum. *Senec. de Benef. lib.* 1. *cap.* 13.

vers la gloire, dont il ne connoissoit ni la nature ni les justes bornes, se piquoit de marcher sur les pas d'Hercule, & même de porter encore plus loin que lui ses armes victorieuses. Quelle ressemblance y avoit-il, dit le même Sénéque, entre ce sage Conquérant, & un jeune insensé, à qui son heureuse témérité tenoit lieu de mérite & de vertu? Hercule, dans ses expéditions, ne fit point de conquêtes pour lui-même. Il parcourut l'univers comme domteur des monstres, comme ennemi des méchans, comme vengeur des bons, comme pacificateur des terres & des mers. Alexandre au contraire, injuste brigand dès sa jeunesse, cruel ravageur des provinces, infame meurtrier de ses amis, fit consister son bonheur & sa gloire à se rendre formidable à tous les mortels, oubliant que ce ne sont pas seulement les animaux féroces qui se font craindre, mais que dans les plus lâches même on redoute souvent leur venin.

Mais laissons cette premiére considération, qui nous représente les Conquérans comme des fléaux que la colére de Dieu envoie dans le monde

pour le punir, & examinons les derniéres conquêtes d'Alexandre en elles-mêmes, pour voir ce qu'il en faut penser.

Les actions de ce Prince, il faut l'avouer, ont un brillant qui éblouit & qui étonne l'imagination, avide du grand & du merveilleux. Son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire, comme il l'a transporté lui-même. Mais doit-on donner le nom de courage & de valeur à une hardiesse aveugle, téméraire, impétueuse; qui ne connoit point de régles, qui ne consulte point la raison, & qui n'a pour guide qu'une ardeur insensée de fausse gloire, & un desir effréné de se distinguer à quelque prix que ce soit? Ce caractére ne convient qu'à un avanturier, qui est sans suite, qui ne répond que de sa vie, & qui, par cette raison, peut être emploié pour un coup de main. Il n'en est pas ainsi du Prince. Il est responsable de sa vie à toute l'armée, & à tout son roiaume. Hors quelques occasions fort rares, où il est obligé de paier de sa personne, & de partager le danger avec les troupes pour les sauver; il doit se souvenir

qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. La véritable valeur ne pense point à se produire : elle n'est point occupée du soin de sa réputation, mais du salut de l'armée. Elle s'écarte également, & d'une sagesse timide qui prévoit & craint tous les inconvéniens, & d'une ardeur brutale qui cherche & affronte gratuitement les périls. En un mot, pour former un Général accompli, il faut que la prudence tempére & régle ce que la valeur a de féroce ; & que la valeur à son tour anime & échaufe ce que la prudence a de froid & de lent.

Reconnoit-on Alexandre à ces traits ? Quand on lit son histoire, & qu'on le suit dans ses siéges & dans ses combats, on est dans des allarmes continuelles pour lui & pour son armée, & l'on croit à chaque moment qu'il va périr. Ici c'est un fleuve rapide qui est près de l'entraîner & de l'engloutir : là c'est un roc escarpé où il grimpe, & où il voit autour de lui des soldats ou percés par les traits des ennemis, ou renversés par des pierres énormes dans des précipices. On tremble, quand on voit dans une bataille la hache prête à lui fendre la tê-

re; & encore plus, quand on le voit seul dans une place, où sa témérité l'a engagé, exposé à tous les traits des ennemis. Il comptoit sur des miracles. Mais rien n'est plus déraisonnable, dit Plutarque : car les miracles ne sont pas sûrs, & les dieux se lassent enfin de conduire & de conserver des téméraires qui abusent de leur secours.

Le même Plutarque, dans un Traité * où il fait l'éloge d'Alexandre, pour le représenter comme un héros accompli, fait un long dénombrement de toutes les blessures qu'il a reçues, sans qu'aucune partie de son corps, depuis la tête jusqu'aux piés, ait été épargnée, & il prétend que la fortune, en le criblant ainsi de coups, n'a fait que mettre son courage dans une plus grande évidence. Un grand Capitaine, dont il fait ailleurs l'éloge, n'en jugeoit pas ainsi. On le louoit d'une blessure qu'il avoit reçue dans une bataille : & pour lui il s'en excusoit comme d'une faute de jeune homme, & comme d'une témérité condannable. On a remarqué à

Plut. de fortun. Alex. orat. 2. pag. 341.

Timothée. *Plut. in Pelop. pag. 278.*

* *Ce Traité, s'il est de Plutarque, paroit un fruit de sa jeunesse, & ressent beaucoup la déclamation.*

la louange d'Annibal, & je l'ai déja observé ailleurs, que dans les différens combats qu'il donna il ne fut * point blessé. Je ne sai si jamais César le fut.

* On ne fait mention que d'une seule blessure.

Une derniére observation, & qui regarde en général toutes les expéditions d'Alexandre dans l'Asie, doit beaucoup diminuer du mérite de ses victoires, & de l'éclat de sa réputation : c'est le caractére des peuples contre qui il a eu à combattre. Tite Live, dans une digression, où il examine quel eût été le sort des armes d'Alexandre, s'il les eût tournées du côté de l'Italie, & où il montre que Rome sûrement auroit arrété ses conquêtes, insiste beaucoup sur la réflexion dont je parle. Il oppose à ce Prince, pour le courage, un grand nombre d'illustres Romains, qui lui auroient tenu tête en tout; & pour la prudence, cet auguste Sénat, que Cinéas, pour en donner une juste idée à Pyrrhus son maître, disoit être composé d'autant de Rois. S'il [a] étoit venu

a Non jam cum Dario rem esse dixisset, quem mulierum ac spadonum agmen trahentem, inter purpuram atque aurum, oneratum fortunæ suæ apparatibus, prædam veriùs quàm hostem, nihil

contre les Romains, dit Tite Live, il » auroit bientôt reconnu qu'il n'avoit » plus à faire à un Darius, qui chargé » de pourpre & d'or, vain appareil de » sa grandeur, & traînant avec lui » une troupe de femmes & d'eunu- » ques, étoit plutôt une proie qu'un » ennemi ; & qu'il vainquit en effet » sans presque verser de sang, & sans » avoir besoin d'autre mérite que ce- » lui d'oser mépriser ce qui n'étoit » digne que de mépris. L'Italie lui » auroit paru bien différente des In- » des, qu'il traversa dans une partie » de débauche avec son armée noiée » dans le vin, sur tout quand il au- » roit vû les forêts de l'Apulie, les » montagnes de la Lucanie, & les » traces encore récentes de la défaite » d'Alexandre son oncle, roi d'Epire, » qui y étoit péri. » L'Historien ajou- te qu'il parle d'Alexandre, non en- core gâté & corrompu par la prospé- rité, dont le poison subtil ne se fit ja-

aliud quàm bene ausus vana contemnere, incruentus devicit. Longè alius Italiæ, quàm Indiæ, per quam temulento agmine commessabundus incessit, visus illi habitus esset, saltus Apuliæ ac montes Lucanos cernenti, & vestigia recentia domesticæ cladis, ubi avunculus ejus nuper, Epiri rex, Alexander absumptus erat. *Liv. lib. 9. n. 17.*

mais sentir à personne plus vivement qu'à lui ; & il conclut qu'après un tel changement il seroit arrivé en Italie bien différent de ce qu'il avoit paru jusques-là.

Ce raisonnement de Tite Live fait voir qu'Alexandre dut ses victoires en partie à la foiblesse de ses ennemis, & que s'il eût rencontré des peuples belliqueux & aguerris comme les Romains, & des Généraux habiles & expérimentés comme ceux de cette nation, le cours de ses victoires n'eût été ni si rapide, ni si continu. Cependant voila par où il faut juger du mérite d'un Conquérant. Annibal & Scipion passent pour deux des plus grands Capitaines qui aient jamais été. Pourquoi cela ? Parce qu'aiant de part & d'autre tout le mérite guerrier, leur expérience, leur habileté, leur fermeté, leur courage, ont été mis à l'épreuve, & ont paru dans tout leur jour. Donnez-leur à l'un ou à l'autre un antagoniste inégal, & qui ne réponde point à leur réputation, on n'en a plus la même idée, & leurs victoires, en les supposant les mêmes, n'ont plus le même éclat, & ne méritent pas les mêmes louanges.

On se laisse trop éblouir par les actions brillantes & par un dehors fastueux, & l'on se livre trop aveuglement aux préjugés & aux préventions. Alexandre avoit de grandes qualités, on ne peut le nier. Mais qu'on mette dans l'autre plat de la balance ses défauts & ses vices : [a] une estime présomptueuse de lui-même ; un mépris dédaigneux des autres, & même de son pere ; une soif ardente de la louange & de la flaterie ; la folle pensée de se faire croire fils de Jupiter, de se faire attribuer la divinité, d'exiger d'un peuple libre & vainqueur des hommages serviles, & de honteux prosternemens ; l'excès indigne des débauches & du vin ; une colére violente, & qui va jusqu'à une brutale férocité, le supplice injuste & cruel de ses plus braves & plus fidéles Officiers ; le meurtre de ses meilleurs amis au milieu de la joie des festins. Croit-

a Referre in tanto rege piget superbam mutationem vestis, & desideratas humi jacentium adulationes, etiam victis Macedonibus graves, nedum victoribus ; & fœda supplicia, & inter vinum & epulas cædes amicorum, & vanitatem ementiendæ stirpis. Quid si vini amor in dies fieret acrior ; quid si trux ac præfervida ira : [nec quicquam dubium inter scriptores refero] nullane hæc damna imperatoriis virtutibus ducimus ? *Liv. ibid.*

on, dit Tite Live, que tous ces défauts ne fassent point de tort à la réputation d'un Conquérant ? Mais l'ambition effrénée d'Alexandre qui ne connoit ni régle ni mesure, l'audace téméraire avec laquelle il affronte les dangers sans raison & sans nécessité, la foiblesse & le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre : tout cela n'affoiblit-il point les raisons qu'on croit avoir de lui donner le surnom de Grand, & la qualité de Héros ? J'en laisse le jugement à la sagesse & à l'équité du Lecteur.

Pour moi je suis étonné que tous les Orateurs qui entreprennent de louer un Prince, ne manquent jamais de le comparer avec Alexandre. Ils pensent avoir épuisé l'éloge, quand ils l'ont égalé à ce Roi : ils ne voient rien audela, & ils croiroient avoir négligé un dernier trait pour la gloire de leur héros, s'ils ne le relevoient par cette comparaison. Il me semble qu'il y a dans cet usage assez ordinaire un faux goût, un défaut de justesse, &, si j'osois le dire, une dépravation de jugement qui doit blesser tout esprit raisonnable. Car enfin Alexandre étoit

Roi. Il en devoit remplir les devoirs & les fonctions comme il en avoit le caractére. On ne voit point en lui les premiéres, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand Roi, qui sont d'être le pere, le tuteur, le pasteur de son peuple ; de le gouverner par de bonnes loix ; de le rendre florissant par le commerce de terre & de mer, & par le progrès des arts ; d'y faire régner l'abondance & la paix ; d'empêcher l'oppression & la vexation de ses sujets, d'entretenir une douce harmonie entre tous les ordres de l'Etat ; de les faire tous concourir, selon leur mesure, au bien commun ; de s'occuper à rendre justice à tous ses sujets, à écouter leurs différens, à les accorder ; de se regarder comme l'homme de son peuple, chargé de pourvoir à tous ses besoins, & de lui procurer toutes les douceurs de la vie. Or Alexandre, qui presque dès le moment qu'il fut monté sur le trône, quitta la Macédoine sans y avoir jamais depuis remis le pié, n'a eu rien de tout cela ; ce qui est pourtant le capital, le solide, le principal dans un grand Roi.

On ne voit en lui que les qualités

d'un second rang, qui sont les guerriéres ; & il les a toutes outrées, poussées à des excès téméraires & odieux, portées jusqu'à la folie & à la fureur : pendant qu'il laissoit son roiaume exposé aux rapines & aux vexations d'Antipater, toutes les provinces conquises livrées aux pilleries & à l'avarice insatiable & cruelle des Gouverneurs, qui portérent si loin leurs concussions, qu'Alexandre fut contraint de les faire punir de mort. Il ne mit pas plus d'ordre dans son armée. Les soldats, après avoir pillé les richesses de l'Orient, après avoir été comblés des bienfaits du Prince, devinrent si déréglés, si débauchés, si perdus de vices, qu'il se vit obligé de paier leurs dettes par une libéralité de trente millions. Quels hommes ! Quelle école ! Quel fruit des victoires ! Est-ce beaucoup honorer un Prince, & embellir son panégyrique, que de le comparer à un tel modéle.

Il paroit à la vérité que les Romains conservérent un grand respect pour la mémoire d'Alexandre : mais je ne sai si dans les beaux tems de la République il eût passé pour un si grand homme. César voiant sa statue dans un tem-

Dion. lib. 37. pag. 53.

temple en Espagne, lorsqu'il en avoit le gouvernement après sa Préture, ne put s'empécher de pousser des gémissemens & des soupirs, en comparant le peu de belles actions qu'il avoit faites jusques-là avec les grands exploits de ce Conquérant. On disoit que Pompée, dans un de ses triomphes, parut revétu de la casaque de ce Prince. Auguste pardonna à ceux d'Alexandrie en considération de leur Fondateur. Caligula, dans une cérémonie où il se donnoit pour un grand Conquérant, endossa la cuirasse d'Alexandre. Mais personne ne poussa ce zèle si loin que l'Empereur Caracalla. Il se servoit d'armes & de gobelets semblables à ceux de ce Roi. Il avoit dans ses troupes une Phalange Macédonienne. Il persécuta les Péripatéticiens, & voulut jetter au feu tous les livres d'Aristote leur Maître, parce qu'on l'avoit soupconné d'avoir été complice de l'empoisonnement d'Alexandre.

Dion. lib. 37. pag. 53. App. de bell. Mithrid. p. 253. Dion. lib. 51. pag. 454. Id. lib. 59. pag. 653. Id. lib. 77. pag. 873.

Je puis, ce me semble, assurer, que si une personne sensée & équitable lit de suite avec attention les vies des hommes illustres de Plutarque, il lui restera une impression secrette & profonde, qui lui fera regarder Alexan-

dre comme un des moins estimables dans ce nombre. Que seroit-ce, si nous avions les vies d'Epaminondas, d'Annibal, de Scipion, dont on ne peut trop regretter la perte ? Combien Alexandre avec tous ses titres de grandeur, & toutes ses conquêtes, paroitroit-il médiocre, même pour le mérite guerrier, auprès de ces hommes véritablement grands, & dignes de toute leur réputation !

§. XX.

Réflexions de Monsieur Bossuet Evêque de Meaux sur les Perses, les Grecs, & les Macédoniens.

ON NE ME saura pas mauvais gré d'insérer ici une partie des admirables réflexions de M. Bossuet Evêque de Meaux sur ce qui regarde le caractére & le gouvernement des Perses, des Grecs, des Macédoniens, dont l'histoire nous a occupés jusqu'ici.

Discours sur l'histoire universelle, troisiéme partie, chap. 4.

Les Grecs, dont plusieurs d'abord avoient vécu sous un gouvernement monarchique, s'étant policés peu à peu se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes se formérent en républiques. Mais de

ſages Légiſlateurs qui s'élevérent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, & tant d'autres que l'hiſtoire marque, empéchérent que la liberté ne dégénérât en licence. Des loix ſimplement écrites, & en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faiſoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inſpiroit, étoit admirable. Car la liberté que ſe figuroient les Grecs, étoit une liberté ſoumiſe à la loi, c'eſt-à-dire à la raiſon même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats, redoutés durant le tems de leur miniſtére, redevenoient des particuliers, qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La Loi étoit regardée comme la maitreſſe; c'étoit elle qui établiſſoit les Magiſtrats, qui en régloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaiſe adminiſtration. L'avantage de ce gouvernement étoit que les citoiens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils ſe conduiſoient en commun, & que chaque particulier pou-

voit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philosophie pour conserver l'état de la Gréce, n'est pas croiable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les régles des mœurs, & celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote, & une infinité d'autres, remplirent la Gréce de ces beaux préceptes.

Pourquoi parler des Philosophes? Les Poétes mêmes qui étoient dans les mains de tout le peuple, l'instruisoient plus encore qu'ils ne le divertissoient. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homére comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand Poéte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à être bon citoien.

Quand la Gréce, ainsi élevée, regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure & leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour régle que la volonté du Prince, maitresse de toutes les loix & même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur; & l'objet le plus odieux qu'eût

toute la Gréce, étoient les Barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers tems, & leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poésie d'Homére, est qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Gréce sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours, & la mollesse : du côté de la Gréce étoit Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal ; Mercure avec l'éloquence ; Jupiter & la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars impétueux & brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Gréce étoit Pallas, c'est-à-dire l'art militaire & la valeur conduite par esprit. La Gréce, depuis ce tems, avoit toujours cru que l'intelligence & le vrai courage étoit son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer ; & en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, & le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

Isocr. in Panegyr.

La Gréce étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe & par Xerxès,

avec des armées dont la grandeur paroit fabuleuse, tant elle est énorme. La Perse éprouva plusieurs fois à son dommage ce que peut la discipline contre la multitude & la confusion, & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs ; & l'état même où ils se trouvoient par leurs victoires rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournérent les uns contre les autres.

Plat. de Leg. lib. 3.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit composée, Athénes & Lacédémone étoient sans comparaison les principales. Ces deux grandes Républiques absolument contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Gréce, de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'une, ni de l'autre. Car, outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. On a vû que la guerre du Péloponnése, & les autres, furent toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone & d'Athénes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Gréce, la soutenoient en quelque façon, & l'empéchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Gréce. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies, & de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la premiére à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrérent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation ; & soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perse, qu'elles appelloient le grand Roi, *Plat. de leg. lib. 3. Isocrat. in Panegyr.*

ou le Roi par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujettes. Mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Gréce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude, & entre les mains des Barbares. Agésilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie Mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Leur foiblesse parut encore davantage par le glorieux succès de la retraite des dix mille Grecs qui avoient suivi le jeune Cyrus.

Toute la Gréce vit alors, plus que jamais, qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Philippe, roi de Macédoine également habile & vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes & de Républiques divisées, un roiaume petit à la vérité, mais uni, & où la puissance roiale étoit absolue, qu'à la fin, moitié par adresse, & moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Gréce, & obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi com-

muh. Il fut tué dans ces conjonctures : mais Alexandre son fils succéda à son roiaume & à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens, non-seulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur & en discipline, que les autres Grecs étoient au dessus des Perses, & de leurs semblables.

Darius, qui régnoit en Perse de son tems, étoit juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, & ne manquoit ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais, si on le compare avec Alexandre : son esprit, avec ce génie perçant & sublime ; sa valeur, avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible, qui se sentoit animé par les obstacles ; avec cette ardeur immense d'accroitre tous les jours son nom, qui lui faisoit sentir au fond de son cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que sa destinée rendoit supérieur aux autres, confiance qu'il inspiroit non-seulement à ses Chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevoit par ce moien au dessus des difficultés, & au dessus d'eux-mêmes : on jugera aisément au-

quel des deux appartenoit la victoire.

Si l'on joint a ces choses les avantages des Grecs & des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, on avouera que la Perse, attaquée par un tel Héros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainsi l'on découvre en même tems ce qui a ruiné l'empire des Perses, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul Général qu'elle pût opposer aux Grecs : c'étoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux Capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au commencement d'une diversion qui déja inquiétoit toute la Gréce, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ses piés.

Ce Prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vû ; & après avoir vengé la Gréce, après avoir subjugué avec une promtitude incroiable toutes les terres de la domination Persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel Empire, ou plutôt pour contenter son ambition, & rendre son

nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célébre Vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandoient du repos.

Il revint à Babylone, craint & respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus lontems que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, & avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frere imbécille, & des enfans en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison & pour son Empire, c'est qu'il laissoit des Capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient, quand il ne seroit plus au monde. Pour les retenir, & de peur d'en être dédit, il n'osa

nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfans. Il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes ; & il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, la Macédoine, son ancien roiaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siécles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; & après avoir été lontems la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand Conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son Empire n'auroit pas tenté ses Capitaines, & il eût pu laisser à ses enfans le Roiaume de ses peres. Mais, parce qu'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : & voila le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Fin du VI. Tome.



TABLE

DU SIXIE'ME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

LIVRE QUATORZIEME.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

LIVRE QUINZIÉME.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le sixiéme Volume de *l'Histoire ancienne, &c.* qui comprend l'Histoire de Philippe Roi de Macédoine, & d'Alexandre son fils. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & il m'a paru que la narration de l'Auteur répondoit parfaitement à la grandeur des objets qu'elle présente. Ce 21. Mai 1733.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre très-cher & bien amé le sieur CHARLES ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, & Professeur d'Eloquence en notre Collége Roial, Nous ayant représenté qu'il désireroit donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Histoire ancienne des Egyptiens, des*

Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs, de sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères suivant la feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, & lui donner des marques de la satisfaction que Nous avons des services qu'il Nous a ci devant rendus, & de ceux qu'il nous rend encore actuellement, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit contrescel, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de

ceux

ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour

dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trentiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au présent Privilége au Sieur JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, pour en jouir suivant nos conventions. A Paris ce 5 Octobre 1729.

C. ROLLIN.

Regiſtré, ensemble la Cession, ci-dessus, sur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 448. fol. 390. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le trois Octobre mil sept cent vingt-neuf.*

P. A. LE MERCIER. *Syndic.*

LIVRES

Nouvellement imprimez à Paris chez LA VEUVE ESTIENNE, *Libraire rue Saint Jacques à la vertu.*

De M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, &c.

DE la Maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles Lettres, par raport à l'esprit & au cœur, 4. vol. *in* 12. 10 l.

—— *Du même.* Histoire ancienne contenant l'Histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Macedoniens, des Medes; des Perses & des Grecs. *in*-12. 6. vol.

—— Du même. *M. F. Quintiliani Institutionum Oratoriarum Libri duodecim. Ad usum scholarum accommodati, recisis quæ minùs necessaria visa sunt & brevibus notis illustrati à* CAROLO ROLLIN, *antiquo Rectore Universitatis*, 2. vol. *in* 12. 4. l. 10. s.

De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, *Archevêque Duc de Cambrai.*

Les Avantures de Telemaque fils d'Ulysse. Troisiéme Edition conforme au manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très considerables, & un beau Discours sur la Poësie. Enrichie de 28. figures en taille-douce nouvellement gravées. 2 vol. *in* 12. 5 l.

—— Le même in 4°. avec des notes & de très-belles figures en taille douce, 20. l.

—— *Du même.* Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Academie Françoise, sur la Rhetorique, sur la Poësie, &c. *in* 12. 2. l. 5. s.

—— *Du même* Oeuvres Philosophiques, ou Démonstration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, *in*-12. 2. l. 10. s.

— *Du même.* Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Metaphysique, *in* 12. 2. l.

— *Du meme.* Sermons choisis sur divers sujets, *in*-12. 2 l. 10. f.

— *Du même.* Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimés, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Seconde Edition plus correcte que la premiere, 2. vol *in* 12. 4. l.

— *Du meme.* Abregé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, *in*-12. 1 vol. 1726. 2. l. 5. f.

Instruction d'un pere à son fils, &c. par M. Dupuy. *in*-12. 2. l. 10. f.

— *Du même.* Instruction d'un pere à sa fille, tirée de l'Ecriture sainte, sur les plus importans sujets de la Religion, les mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde. Troisiéme Edition, revûe, corrigée & augmentée. 2. l. 10 f.

— *Du même.* Dialogues sur les Plaisirs, sur les Passions, sur le mérite des femmes, & sur leur sensibilité pour l'honneur. *in*-12. 1 l. 15 f.

— *Du même* Réflexions sur l'Amitié, dédiées au Roi. *in*-12. 1728. 1 l. 15 f.

De l'Education d un jeune Seigneur, *in*-12. 2. l. 5. f.

Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin très-correct à côté, des Notes historiques & critiques, & de grandes Remarques, par le R. P. Catrou, *in*-12. 1 l. 15 f.

Les Fables de Phedre, traduites en Vers François, le Latin à côté, & de courtes Notes critiques, par M. Denyse, ancien Professeur de l'Université, *in*-12. 1 l. 15 f.

Vérités satyriques en cinquante Dialogues, par M. l'Abbé de Villiers, 1. vol. *in*-12. 1725. 2. l. 5. f.

Nouveau Dictionnaire de la Langue Françoise, ancienne & moderne; avec des observations de Critique, de Grammaire, & d'Histoire; composé par Pierre Richelet, augmenté d'un tiers plus que toutes les Editions précedentes, par M. Aubert, Avocat du Roy à Lion, 3. vol. *in* folio. 50. l.

Traduction de quelques Oraisons de Demosthene & de Ciceron; avec des Notes du Traducteur, & des remarques de M. le Président Bouhier, de l'Academie Françoise, *in*-12. 2 l.

Huetiana, ou Pensées diverses de M. Huet, ancien Evêque d'Avranche, *in*-12. 2 l. 10 f.

Le Spectacle de la Nature, ou entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux, & à leur former l'esprit. Premiere partie contenant ce qui regarde les Animaux & les Plantes. Seconde Edition. 3. l. 10. f.

—— Suite du même. *Sous presse.*

Selecta è Veteri Testamento historia, ad usum eorum qui Latina Lingua rudimentis imbuuntur, Secunda Editio accuratior, in-12. 1 l.

—— Item *Selecta è Scriptoribus prophanis Historia, ad eundem usum collecta, in 12. 2.* vol. 2. l.

—— *Les mêmes*, traduites en François, avec des notes, par M. C. M. *in-12. sous presse.*

Traité sur la maniere d'écrire des Lettres, & sur le Cérémonial, avec un discours sur ce qu'on appelle Usage dans la Langue Françoise, par M. DE GRIMAREST, *in-12.* 1. l. 15 f.

Dictionnaire Oeconomique, contenant divers moyens d'augmenter son bien, conserver sa santé, & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. CHOMEL, troisiéme édition corrigée & augmentée d'un très grand nombre de secrets & de remédes éprouvés, & enrichie de nouvelles figures pour la Pêche, la Chasse, &c. *in fol.* 2. vol. 40. l.



image
not
available